



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

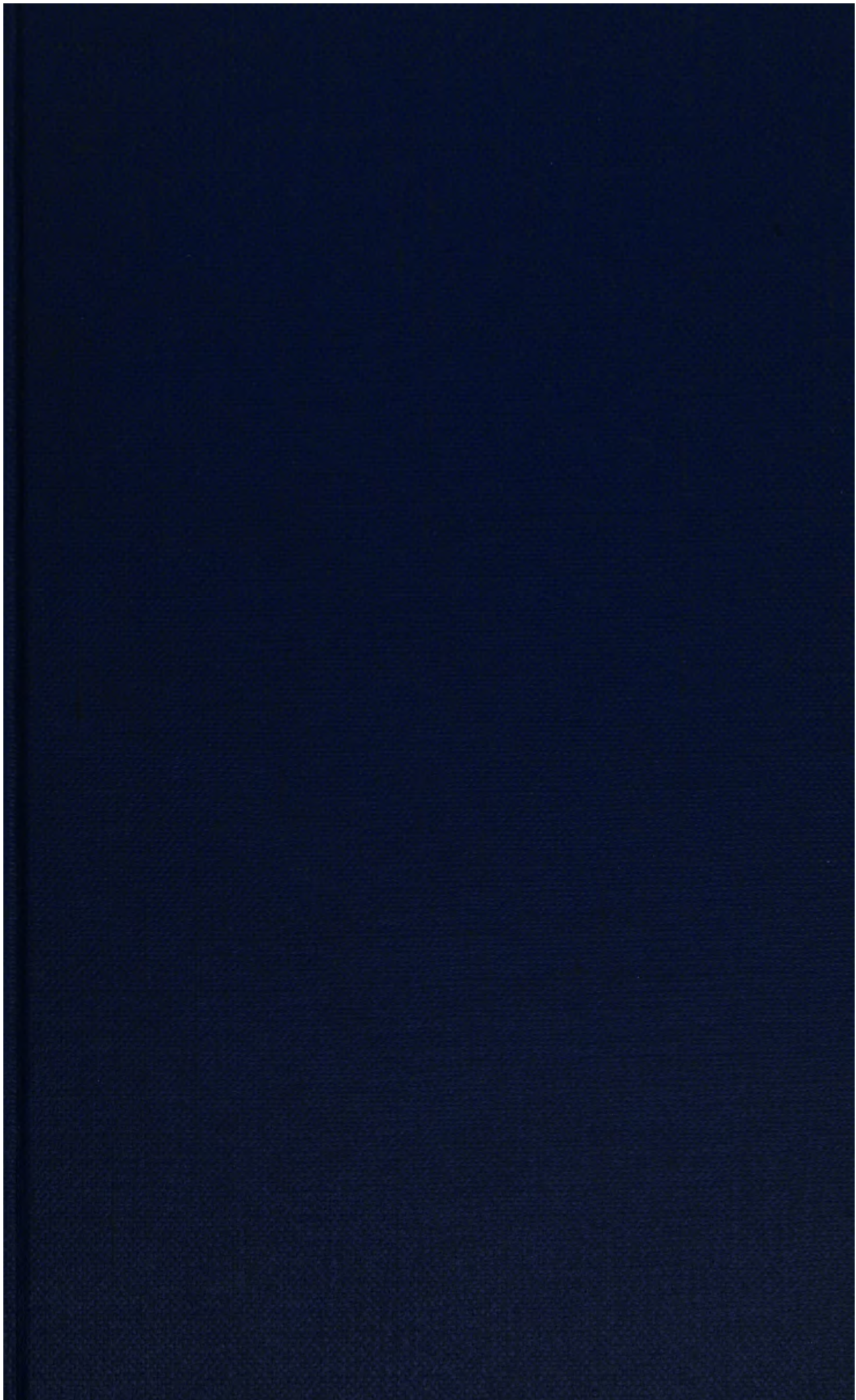
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



~~NS. 92 F. 15~~



Vet. Fr. III B. 2964







7/6

4 x 1 1/2

**SOUVENIRS**  
**DES MUSES.**

*Imprimerie de*

**Jules Didot aîné,**

**IMPRIMEUR DU ROI.**







Feuillet del

Litho de De. rancine L'Engrain

**SOUVENIRS  
DES MUSES,**

OU

**COLLECTION DES POÈTES FRANÇOIS**

**MORTS A LA FLEUR DE L'AGE;**

PUBLIÉE

**PAR J. B. BUISSON.**

*Stat sua cuique dies, breve et irreparabile tempus  
Omniibus est vitæ; sed famam extendere factis,  
Hoc virtutis opus....*

*VIRGILE, X, 467.*



**A PARIS,**

**CHEZ L'ÉDITEUR, RUE GUIARDE, N° 14, FAUB. S.-GERMAIN,  
PRÈS LA PLACE S.-SULPICE;**

**CORBET, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS, N° 61.**

**LADVOCAT, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS.**

**1823.**



A MONSIEUR

**P. F. TISSOT.**

**MONSIEUR,**

**Vous avez guidé mes premiers pas dans la carrière des lettres ; je dois à vos critiques judicieuses le peu de facilité que j'ai d'écrire en vers, dans une langue que vous avez enrichie de vos productions. Souffrez**

vj

que ma reconnaissance vous fasse hommage des Souvenirs des Muses , auxquels vous n'avez pas moins contribué que moi, par les encouragemènts que vous avez daigné me prodiguer.

J'ai pensé que la dédicace vous en seroit plus agréable que celle de mes propres ouvrages , sur lesquels le Public n'a pas encore prononcé.

J. B. BUISSON.

---

## AVERTISSEMENT.

---

Élever un monument à la gloire des jeunes écrivains qu'une mort prématurée a ravis à l'espoir des Muses françaises, faire jouir le public d'une foule de belles productions autrefois éparses ou perdues dans une centaine de volumes ignorés, arracher à l'oubli des noms dignes d'estime : tel est le but que je me suis proposé en formant cette collection. Un choix de cette importance manquoit encore à notre littérature. De combien d'efforts ne sera-t-il point la source? Quel sujet d'émulation pour nos jeunes poètes! Désormais le génie moissonné dans sa fleur, ne sera plus réduit à pleurer son avenir. Une pièce, une

seule pièce, si elle mérite d'être conservée, trouvera sa place dans ce recueil et transmettra le nom de son auteur à la postérité.

Quelques personnes ont trouvé mon cadre trop étroit; d'autres, au contraire, l'auroient voulu plus resserré. Que répondre à des critiques si peu d'accord entre elles? Que je n'ai voulu faire ni une Encyclopédie, ni composer un Almanach : que le bon goût m'avoit tracé lui-même ce petit nombre de feuilles, et que la justice me défendoit d'y rien retrancher; que des versificateurs ne sont pas des poètes, et que ce n'est pas toujours rendre service à un auteur que de publier tout ce qu'il a produit. Mais, me dira-t-on, pensez-vous n'avoir fait entrer dans votre collection que des vers exempts de blâme? Non, sans doute; il en est même de très médiocres que j'y ai glissés à dessein pour marquer le point de départ de chaque auteur : telles sont par exemple les strophes de Falaise de Verneuil sur la philosophie; et

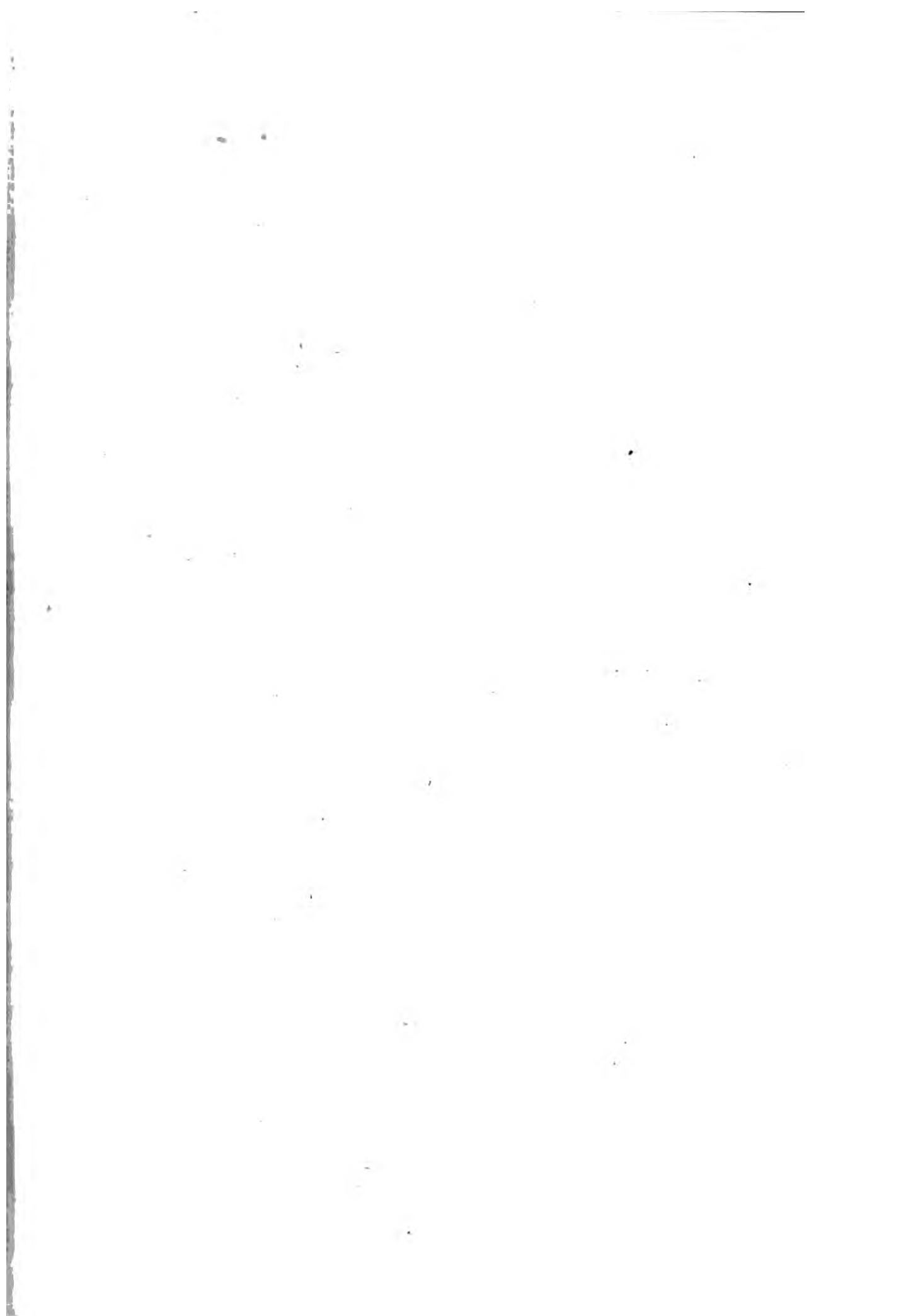
le lecteur judicieux saura bien les distinguer sans qu'il soit nécessaire de les désigner toutes ici. Cependant, pour satisfaire, autant que possible, au goût de chacun, j'ai placé à la fin de l'ouvrage la liste des écrivains dont je n'ai pas cru devoir adopter les productions. Je n'ai point suivi dans la distribution de ce volume, l'ordre chronologique, alphabétique, que quelques personnes m'avoient tracé; mais j'ai rapproché les écrits de même genre, afin de mettre le public à portée de pouvoir comparer les diverses manières. Mes notes sont courtes et clair-semées; elles ont pour objet d'indiquer des imitations, ou de présenter des aperçus nouveaux. J'ai plutôt fait l'histoire littéraire des hommes, que celle des aventures qui leur sont arrivées. Toutefois je réclame l'indulgence sur cette partie de mon travail à laquelle je n'ai pas eu le loisir de me livrer suffisamment. Pénétré de l'importance de cette collection, je



n'ai rien négligé pour la rendre digne de figurer dans les plus belles bibliothèques ; l'exécution typographique en a été confiée aux presses de M. Jules Didot aîné, et les portraits lithographiés qui précèdent les œuvres de chaque auteur, sont de la plus exacte ressemblance, et copiés d'après le tableau original. Enfin, si mon travail offre quelque intérêt, je m'applaudirai de l'avoir entrepris. S'il ne produit pas l'effet que je m'en suis promis, je m'en consolerais par le desir que j'ai eu d'être utile.

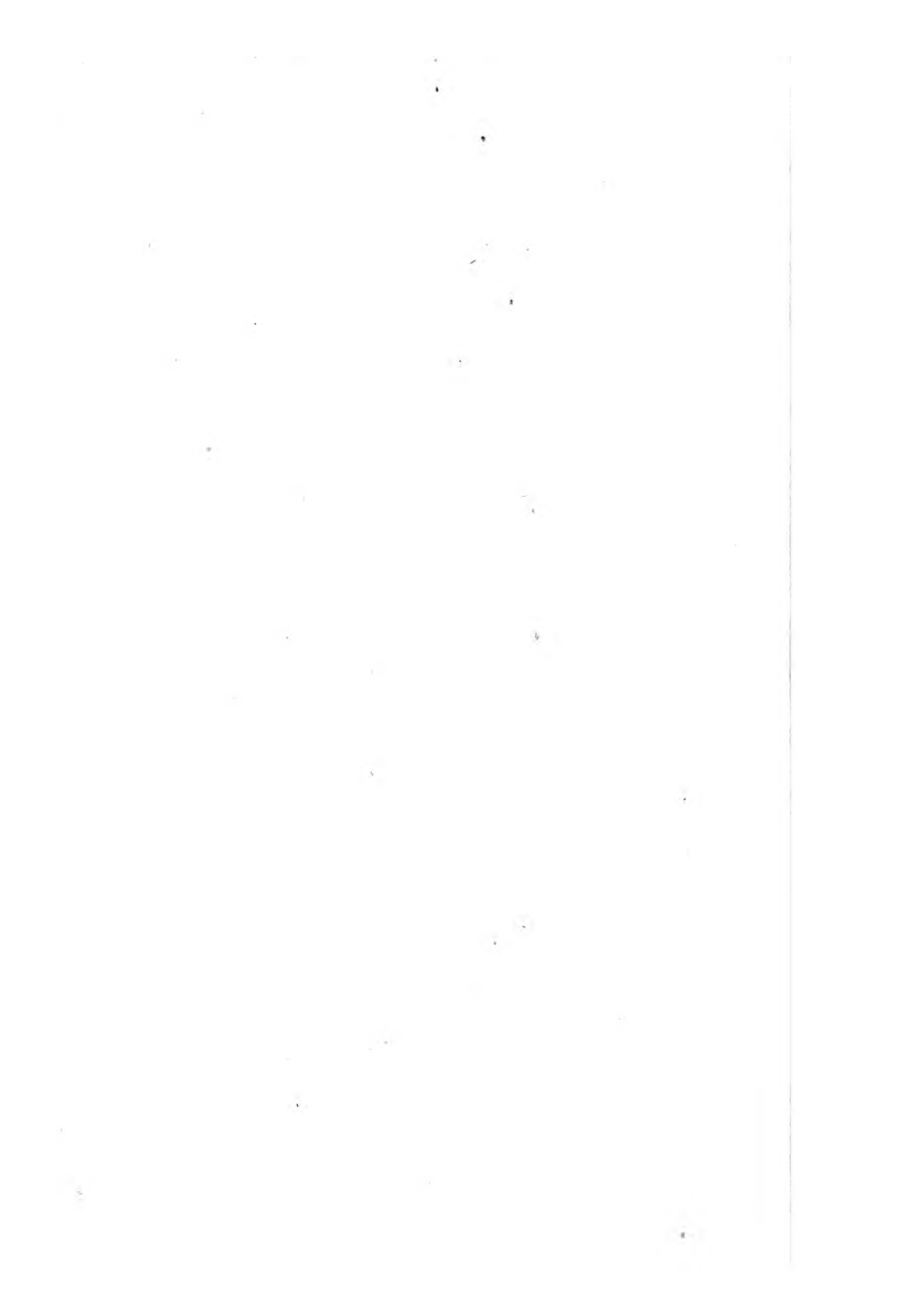
---

C'est par erreur que la pièce dédiée à madame Bugnon se trouve à la tête des poésies de mademoiselle de Louvencourt : sa véritable place étoit à la fin du volume, en forme de remerciement. Cette dame a fourni tous les fonds nécessaires à la publication des Souvenirs des Muses : j'étois bien aise de lui donner dans l'ouvrage même un témoignage de ma reconnaissance.





**MALFILLATRE.**







*Malfillatre.*

---

---

# NOTICE

SUR

## MALFILLATRE.

**Malfillatre n'est plus, et la pitié tardive  
Gémit sur son tombeau.**

A ces regrets si touchants, ne diroit-on pas que plus sensibles que les hommes du temps passé, ceux de notre siècle s'empresseroient de voler au secours de celui qui, né avec les mêmes talents, se trouveroit encore dans la même situation que cette intéressante victime! Hélas! l'égoïsme ne s'attendrit que sur les maux qu'il ne peut soulager; pour le talent comme pour la vertu malheureuse, la mort est la première des recommandations.

La réputation de Malfillatre s'est accrue avec les années, et doit s'accroître encore dans la postérité; les siècles applaudiront ses veilles. Ce jeune poète, enlevé à la fleur de l'âge, ne pouvoit plus gagner sous le rapport du style. Le sien, tout à-la-fois clair, nombreux et correct, joint la force à la naïveté, la grace à la concision, l'élégance à la simplicité.



Le seul reproche mérité qu'on puisse faire à l'auteur, c'est d'avoir négligé ce précepte de Boileau :

Donnez à votre ouvrage une juste étendue.

En effet, le poème de *Narcisse dans l'île de Vénus* est diffus dans son ensemble. Ce vice vient, je crois, de ce que Malfillatre s'abandonne avec trop de complaisance à des réflexions qui font perdre le fil de sa narration, et refroidissent l'intérêt.

Un critique célèbre, M. de La Harpe, a pensé que la fable de Narcisse ne pouvoit fournir la matière d'un poème. Vert-Vert et le Lutrin n'ont pourtant pas un fondement plus solide.

Le seul courroux d'Achille, avec art ménagé,  
Remplit abondamment une Iliade entière.

« La matière, le plan, la disposition des parties, ajoute encore le même critique, c'est ce qu'on appelle l'art, et il s'acquiert : Campistron même l'avoit connu. Mais le don d'écrire en vers émane immédiatement de la nature ; il se perfectionne, et ne s'acquiert pas. »

MALFILLATRE (Jacques-Charles-Louis de Clinchamp), fils d'un employé aux Aides-et-Gabelles, naquit à Caen le 8 octobre 1733. Il fit ses études avec distinction chez les Jésuites, et remporta quatre fois de suite le prix de l'ode françoise au Palinod de cette ville. *Le Soleil fixe au milieu des planètes*, pièce couronnée par l'académie de Rouen, appela sur lui les regards du public de la capitale. Marmontel, dans *le Mercure de France*, qu'il rédigeoit alors, présagea les plus hautes destinées poétiques à celui dont le début étoit si brillant ; et le libraire Lacombe s'empressa de lui écrire de se rendre à Paris, où il vouloit lui donner une occupation digne de ses

talents. Ses amis, de leur côté, ne négligèrent rien pour le retenir auprès d'eux. Une chaire de littérature latine lui fut offerte dans sa patrie : il la refusa, et partit pour la capitale. Son premier ouvrage fut une traduction de Virgile, partie en prose, partie en vers. Les passages versifiés de cette traduction ne sont pas inférieurs à ceux du pasteur de Mantoue, ce qui doit augmenter encore les regrets des amis de la poésie.

Placé chez le comte de Lauraguais en qualité de secrétaire, il mande auprès de lui son père et ses deux sœurs; ils viennent, dissipent en peu de temps le fruit de ses veilles, et, après l'avoir accablé de dettes, s'en retournent dans leur pays. Contraint de changer de demeure pour se dérober momentanément aux poursuites de ses créanciers, Malfillatre se retira à Chaillot sous le nom de Laforêt : c'est là qu'il met la dernière main à son délicieux poème de *Narcisse*, qu'il conçoit le plan d'une épopée, *la Conquête du Nouveau-Monde*, et compose les trois premiers actes d'une tragédie d'*Hercule au mont OËta*, dont il ne nous est rien parvenu. Il touchoit au moment qui alloit réparer ses pertes, lorsqu'une chute qu'il fit vint précipiter la fin de sa carrière, et anéantir ses vastes projets. Depuis six semaines, il languissoit malade dans un lit, sans avoir pu se procurer le moindre secours; mais un matin sa porte s'ouvre tout-à-coup, et il voit entrer, qui? madame Lanoue, une de ses créancières. Un coup de foudre eût produit un effet moins terrible sur l'ame du pauvre Malfillatre, que cette apparition subite : il rougit, il pâlit, va perdre connoissance : « Rassurez-vous, Monsieur, lui dit cette dame; vos malheurs me sont connus, et je ne viens ici

que pour vous prier de vouloir bien occuper un appartement chez moi, où tous les secours dont vous aurez besoin vous seront prodigués. Une offre si généreuse fut acceptée avec autant de noblesse que de reconnoissance. Le célèbre docteur Petit ayant été appelé, ordonna plusieurs saignées : elles ne firent qu'épuiser le malade, qui, après avoir souffert courageusement l'opération du trépan, expira le 6 mars 1767, dans sa trente-troisième année. Il fut inhumé sur la paroisse Saint-Germain-l'Auxerrois. « Son caractère, disent les premiers éditeurs de ses œuvres, étoit comparable à celui de « La Fontaine : aussi crédule, aussi naïf, aussi enfant que ce « grand homme, il unissoit, comme lui, le génie à la simplicité. Ses vertus, qui auroient mérité le sort le plus heureux, « ont été la source des malheurs qui ont rempli sa vie d'amertume : simple et généreux, aussi éloigné de soupçonner un défaut de droiture et de probité que d'en manquer « lui-même, il donnoit aveuglément sa confiance, se livroit « à tous les conseils, rendoit des services à tous ceux à qui il « pouvoit être de quelque utilité, et, ne consultant jamais le « misérable état de sa fortune, il n'écoutoit que son cœur et « sa bienfaisance naturelle. C'est ainsi qu'en se refusant tout « à lui-même, et se tenant toujours au-dessous de la médiocrité, il a éprouvé les revers qu'entraînent ordinairement la prodigalité et la dissipation. » Voici une anecdote dont je suis autorisé à garantir l'authenticité.

« Malfillâtre avoit un ami qu'une maîtresse mettoit au désespoir par les écarts d'une humeur hautaine, capricieuse et coquette. Notre poète, profondément touché des peines de

ce malheureux amant, entreprend de les faire cesser en ramenant à de meilleurs sentiments celle qui les causoit. Il feignit qu'une passion semblable à celle de son ami s'étoit tout-à-coup emparée de son cœur. Il montra comme par indiscretion des lettres de l'objet supposé de sa tendresse, où le plus beau caractère, l'ame la plus tendre et la plus naïve, étoient développés avec tout le charme et toute la séduction qu'il put prêter à son style. Il faisoit voir ses réponses, arrangées pour donner plus de relief encore à un mérite dont il vouloit allumer l'ambition dans le cœur de la coquette; enfin il mit tant d'art et de vraisemblance dans cette innocente supercherie, qu'elle produisit tout l'effet qu'il avoit osé s'en promettre. La maîtresse de son ami, jalouse des suffrages qu'elle voyoit prodiguer à l'être charmant dont on lui avoit offert la peinture, voulut se rendre digne des mêmes éloges; elle se réforma, se montra douce, modeste et sensible autant qu'elle étoit belle. » Mais, il m'est douloureux de le dire, le succès ne fut pas de longue durée: le naturel, pendant quelque temps réprimé, se releva bientôt avec une nouvelle force, et l'amant fut contraint de se séparer de la femme qui faisoit son malheur.

Cette correspondance existe et se trouve entre les mains de M. Collet de Messine, ancien ami de Malfillatre. Palissot en avoit connoissance, et se proposoit de publier les œuvres de ce poëte avec une dissertation sur les Palinods. \*

\* On désignoit sous ce nom des sociétés littéraires instituées en l'honneur de la Sainte-Vierge à Rouen, à Caen, et à Dieppe. Cette société mettoit au concours divers sujets de poésie, et distribuoit des prix tous les ans.

C'étoit ordinairement la figure en argent de quelques uns des emblèmes qui désignent la Sainte-Vierge dans ses litanies, comme la tour, la rose, l'étoile, le vaisseau, le miroir, etc. La cause de cette bizarrerie est que pendant longtemps les poèmes admis au concours devoient être l'éloge de la Sainte-Vierge. Mais quand ce sujet a paru épuisé, on permit de traiter des matières étrangères à la mère de Dieu, à condition toutefois qu'on trouveroit moyen d'amener, à la fin du poème, un éloge de Marie; c'est ce qu'on appeloit des allusions. Voici comme la chose se passoit. La veille de l'Immaculée Conception, les quatre Facultés se réunissoient dans l'une des salles de l'université, et se rendoient en grande tenue à l'église Notre-Dame, pour y entendre célébrer la messe du Saint-Esprit; puis revenoient dans le même ordre au lieu d'où elles étoient parties. La distribution des prix s'y faisoit en présence de tout ce que l'église avoit de plus grand, de tout ce que la magistrature avoit de plus distingué. On plaçoit sur la tête du poète une couronne de laurier; on lui remettoit la médaille en argent représentant l'un des emblèmes dont nous avons parlé plus haut. Le bruit des fanfares se faisoit alors entendre, et se méloit aux nombreux applaudissements des spectateurs. Un repas magnifique où se trouvoient réunis les vainqueurs et leurs juges, terminoit cette fête vraiment poétique. Cette institution n'a point formé de poète; mais elle imprimoit au peuple un grand respect pour les lettres et pour ceux qui les cultivoient.

La plupart de ces renseignements sont dus à M. Le Bally, dont les jolies fables sont dans les mains de tout le monde et dans la mémoire de tous les connoisseurs.

# NARCISSE

DANS

## L'ILE DE VÉNUS

POÈME EN QUATRE CHANTS.

---

### CHANT PREMIER.

---

Pourquoi faut-il qu'au lieu de ces délices  
Qu'on nous promet dans l'empire amoureux,  
Nous y trouvions, près des ris et des jeux,  
Les faux soupçons suivis des injustices,  
La jalousie et ses tourments honteux,  
Les vains serments, le dégoût, les caprices,  
Et que l'Amour soit un dieu dangereux?  
Que dis-je? hélas! c'est le meilleur des dieux;  
Il nous aimoit, et par ses soins propices  
Il ne vouloit que prévenir nos vœux.  
N'en doutez point, le bonheur suit ses feux;  
Le siècle d'or coula sous ses auspices,

Le siècle d'or ne vit que des heureux ;  
Après ce temps , fait pour nos bons aïeux ,  
Bientôt l'Amour , exilé par nos vices ,  
Les yeux en pleurs , s'envola dans les cieus .

Mais prêt à fuir au séjour du tonnerre ,  
Dans ses adieux il a maudit la terre ;  
Il a , chez nous , laissé pour successeurs  
L'ambition qui cherche les honneurs ,  
Fait les époux , les unit sans tendresse ,  
Et l'intérêt qui trafique des cœurs ,  
Et la débauche hideuse en son ivresse ,  
Monstre impudent qui foule aux pieds les mœurs .

Et l'on se plaint , en suivant de tels guides ,  
Que les plaisirs s'échappent de nos mains !  
Vous n'aimez point , trop aveugles humains :  
Le sentiment fait des plaisirs solides .  
Vous n'aimez point : vos conducteurs perfides  
Du vrai bonheur ignorent les chemins .  
Pleurez , ingrats , gémissiez dans vos chaînes ,  
Mais à l'Amour n'imputez point vos peines .  
Depuis qu'aux cieus l'amour est retenu ,  
De son beau nom vous abusez encore ;  
Et , parmi vous , le maître que j'adore  
Est blasphémé , sans vous être connu .  
On voit à peine , en ce séjour funeste ,  
Quelques amants blessés d'un trait doré ,

**Dont les cœurs purs sachent du feu sacré  
Entretenir la semence céleste.**

Cypris, un jour, l'indulgente Cypris,  
Voulant enfin nous ramener son fils,  
Lui prépara, chez un peuple fidèle,  
Un nouveau temple, unique en l'univers,  
Inaccessible aux regards des pervers.

Le dieu des eaux, prié par l'immortelle,  
De son trident frappa le fond des mers,  
Et, sous ses mains, vit une île nouvelle  
Naître, à l'instant, au sein des flots amers.

Vénus, dit-on, par son pouvoir suprême,  
Dans ce désert transporta mille essaims  
D'adolescents qu'elle avoit elle-même,  
Dès le berceau, nourris pour ses desseins.  
Garçons y mit, qui sortent de l'enfance,  
Lestes, brillants, enjoués, faits au tour,  
Et dans un âge où, croissant chaque jour,  
En force, en grace, ils donnent l'espérance  
D'être bientôt les prêtres de l'Amour.

Filles y mit, dont le printemps commence,  
Fraîches beautés, à l'air piquant et doux,  
Au minois fin, à l'œil plein d'innocence,  
Déjà portant d'inévitables coups;  
Dont le port noble, élégant, plein d'aisance,  
La taille libre, et les jeunes trésors,



S'arrondissant, saillants sur un beau corps ,  
Du temps d'aimer annoncent la naissance ;  
Dont le cœur vif, encor dans l'ignorance,  
Novice encor, mais fait pour le desir,  
Va, tendre Amour, ému par ta présence,  
S'ouvrir bientôt à l'instinct du plaisir,  
Comme la rose au souffle du zéphyr.

A son autel, cette heureuse jeunesse  
Va tous les jours adorer la déesse,  
Et, tous les jours, la déesse pour eux  
Quitte le ciel, et vient dans ces beaux lieux :  
Lieux enchantés ! Que ne puis-je moi-même  
Y vivre en paix auprès de ce que j'aime !

Là, les étés n'embrasent point les airs ,  
On n'y craint point la rigueur des hivers ;  
Mais on y voit, assises sur un trône,  
Flore et Cérès à côté de Pomone.  
Par leurs bienfaits, d'elle-même, en tout temps,  
L'île féconde, à-la-fois se couronne  
D'épis dorés, des fruits mûrs de l'automne,  
Et de l'émail dont brille le printemps.

Dons précieux, que la terre fait naître  
Pour enrichir ses jeunes habitants,  
Vous suffisez pour les rendre contents !  
Ils sont heureux ! pourroient-ils ne pas l'être ?

A leurs besoins ils bornent leurs desirs ,  
Mais sans chercher , au gré de vains caprices ,  
A se créer mille besoins factices :  
Des vrais besoins naissent les vrais plaisirs.

Occupé seul du soin de leur bel âge ,  
Tu les conduis , ô vénérable sage ,  
De qui le nom , fameux dans l'univers ,  
Fera bientôt l'ornement de ces vers !  
Tirésias , aveugle octogénaire ,  
Toi , seul vieillard qu'on admit dans ces lieux ,  
De toute l'île et l'oracle et le père ;  
Toi , dont l'esprit peut sonder le mystère  
De l'avenir , caché souvent aux dieux ;  
Homme divin ! c'est toi qui les éclaires ,  
Qui les instruis dans les arts nécessaires ,  
Ou qui plutô , suivant de près leurs pas ,  
Vois d'elle-même agir leur industrie ,  
Sans le presser , cultives leur génie ,  
Soutiens sa marche , et ne la forces pas.

Tu sais encore , aidé par l'harmonie ,  
Polir l'esprit , et , sans autres leçons ,  
Former le cœur de tes chers nourrissons.  
Autour de toi , dans la verte prairie ,  
Vient se ranger leur troupe réunie ,  
Lorsque tu joins la douceur de tes chants  
Aux airs du luth , aux sons de la guitare ,

Lorsque tu peins , dans tes accords touchants ,  
Soit un lointain , où l'œil charmé s'égaré  
Sur le mélange agréable et bizarre  
Des monts , des rocs suspendus et penchants ;  
Soit les couleurs dont le matin se pare ;  
Ce qu'ont enfin d'attrayant ou de rare  
Les bois , les eaux , les vergers et les champs.  
Mais si ta voix , plus brillante et plus forte ,  
Chante Uranie et ces déserts semés  
D'étoiles d'or et d'astres enflammés ;  
Si , tout entière à l'ardeur qui l'emporte ,  
Plus haut encor , par-delà tous les cieus ,  
D'un vol hardi ta muse se transporte  
Pour contempler la majesté des dieux ,  
Alors , au bruit de tes accents rapides ,  
On quitte tout ; de tout autre plaisir ,  
Pour t'écouter , on perd le souvenir ;  
Et le pêcheur , sur ses rives humides ,  
Et le chasseur , au fond de ses forêts ,  
Près de surprendre ou les poissons avides ,  
Ou les chevreuils et les biches timides ,  
Frappés d'abord , enchantés et distraits ,  
Laissent tomber le filet ou les traits.  
Chacun accourt , chacun sent que son ame  
Perce avec toi les palais éternels ,  
Et va se perdre au sein des immortels ;  
Leur cœur ému pour la vertu s'enflamme  
Et s'affermit dans l'amour du devoir :

Tant l'harmonie a sur nous de pouvoir!

Tu vois ainsi, pures et fortunées,  
D'un cours égal s'écouler leurs journées;  
Et chaque soir, quand l'astre de Vénus  
Fait luire au ciel sa paisible lumière,  
Ils vont chercher une ombre hospitalière  
Sous les ormeaux, sous les palmiers touffus,  
Ou reposer, dans des grottes tranquilles,  
Sur le duvet de la mousse et des fleurs,  
Lits sans apprêts, véritables asiles  
Du doux sommeil et des songes flatteurs.

O peuple enfant! o fils de la nature!  
Simples comme elle, unis par ses liens,  
Pour qui son sein, comme une source pure,  
Toujours ouvert, s'épanche sans mesure,  
Jouissez tous, sans diviser ses biens.  
O mes héros! cœurs faits pour la droiture,  
Faits pour l'amour, la sagesse et la paix!  
O vous, de qui n'approchèrent jamais  
L'opinion, l'erreur, ni l'imposture,  
Ni le desir de l'or ou des grandeurs,  
Auteurs premiers du crime et des malheurs!  
Conservez bien le sort que vous assure  
Votre innocence; et plaise aux dieux qu'il dure!

Il eût duré, sans un vice, un fléau

Dont les progrès devinrent plus funestes  
Que ne le sont tous les fléaux célestes ,  
Sans l'Amour-propre enfin , monstre nouveau ,  
Né dans cette île , et né pour sa ruine ,  
Qui , de l'Amour et rival et bourreau ,  
Au fond des cœurs le cherche et l'assassine.  
A vous tracer sa fatale origine ,  
Faut-il , hélas ! employer mon pinceau ?

C'est par vous seul , infortuné Narcisse ,  
Que cette terre , inaccessible au vice ,  
Connut enfin le mal contagieux  
Qui fit partout des ravages horribles ,  
Et corrompit , dans ces ames sensibles ,  
De leurs vertus les germes précieux.  
Vous , dont Vénus enrichit la jeunesse  
De tous les dons qui captivent les cœurs ,  
Vous , le plus beau de ceux que sa tendresse  
Avoit choisis pour ses adorateurs ,  
Amant d'Echo , si long-temps chéri d'elle ,  
Quel dieu vous fit oublier cette belle  
Pour n'aimer plus que vos traits enchanteurs ?  
Ce fut Junon. La déesse cruelle  
Vous envoya cette fureur nouvelle ,  
Qui pour vous-même alluma votre amour ;  
Par vous Junon transmit , en un seul jour ,  
A vos amis votre aveugle délire ,  
Et de Vénus anéantit l'empire ,

En desséchant, dans tous ses citoyens,  
Le sentiment qui formait leurs liens.

Mais de nos yeux éloignons-les encore,  
Ces maux affreux par ma muse annoncés :  
Arrêtons-nous, pour voir au moins éclore  
Ces jours si beaux, et sitôt éclipsés.  
Vénus voulut, avant l'âge où l'on aime,  
Voir ses sujets, voir ces couples charmants,  
Couples futurs, déjà s'unir d'eux-mêmes  
Par le rapport des goûts, des sentiments.  
Elle voulut que ses enfants aimables,  
Pour rendre un jour leurs chaînes plus durables,  
Fussent amis avant que d'être amants ;  
Qu'en attendant les amoureuses flammes,  
D'avance un sexe à l'autre fût lié ;  
Qu'enfin l'amour, près d'entrer dans leurs ames,  
En arrivant y trouvât l'amitié<sup>2</sup> :  
Car l'amitié, la confiance intime,  
Nourrit l'amour, le soutient, le ranime,  
Et rend ses feux plus touchants de moitié.  
De leur concours, de leur souffle unanime  
Naît ce plaisir, pur, délicat, sublime,  
Plaisir cherché par mes vœux superflus,  
Plaisir moqué des mortels corrompus.  
Mais quoi ! l'amour n'est point connu du crime,  
Puisque l'amour sans l'amitié n'est plus,  
Que l'amitié se fonde sur l'estime,

Et que l'estime est fille des vertus.

Or, des vertus la nature est la mère :  
Consultez-vous, et soyez mes témoins,  
O mes lecteurs ! ou consultez du moins  
Ces cœurs bien faits, où la vertu sincère  
Ne fut jamais une plante étrangère,  
Et, pour fleurir, ne demande aucuns soins.  
Aussi le dieu qu'à Paphos on révère  
Choisit leur île, en fit son sanctuaire :  
Ce dieu charmant, de la terre exilé,  
Par la vertu chez eux fut rappelé.  
Il attendit, pour s'y rendre auprès d'elle,  
L'âge marqué, le vrai temps des amours,  
Qu'il faut attendre, et qu'on prévient toujours.  
Cet âge arrive, et la race mortelle  
Revoit enfin le père des beaux jours,  
Après l'horreur d'une absence cruelle.  
Il vient, il rit, il fait dans tous les cœurs  
De son flambeau jaillir une étincelle ;  
Et tous les cœurs, d'une flamme nouvelle,  
En même temps, éprouvent les ardeurs.

Tout change alors, alors tous les yeux s'ouvrent.  
Non sans rougeur les deux sexes découvrent  
Que l'amitié, qui les unit long-temps,  
S'est transformée en d'autres sentiments.  
Auprès d'Écho l'heureux fils du Céphise

Sent des desirs qu'il n'avoit pas connus.  
La belle Écho, d'elle-même surprise,  
Sent près de lui tous les feux de Vénus.  
Le soir approche, et chaque amant s'apprête  
A demander, par ses brûlants soupirs,  
Le doux tribut que lui doit sa conquête ;  
Mais pour Narcisse il n'est point de plaisirs.  
Avec douleur, Tirésias lui-même,  
Qu'ont trop instruit des oracles secrets,  
En l'éloignant des yeux de ce qu'il aime,  
N'a consulté que leurs vrais intérêts.

Mais le jour fuit : sous le toit solitaire  
De cent berceaux, sous le simple lambris  
Des myrtes verts et des rosiers fleuris,  
Entrelacés par la main du mystère,  
L'Amour conduit les enfants de Cypris.  
Dans ce bercail le pasteur de Cythère  
Veut rassembler ses troupeaux favoris ;  
En les comptant, son cœur se désespère :  
Il lui manquoit ses deux agneaux chéris.  
Du reste, au moins, leur bonheur le console,  
Il s'en occupe, il est partout, il vole  
Sur eux, près d'eux, parle aux vents, aux ruisseaux,  
Il adoucit le murmure des eaux,  
Il tient captifs les fils légers d'Éole,  
Hors le Zéphire, habitant des roseaux ;  
Il règne en dieu sur les airs qu'il épure,



Des prés, des bois ranime la verdure ;  
Des astres même, en silence roulants ,  
Il rend plus vifs les feux étincelants.  
Amants heureux ! dans la nature entière,  
Tout vous invite aux tendres voluptés :  
Les yeux sur vous, la nocturne courrière  
D'un pas plus lent marche dans sa carrière,  
Et pénétrant de ses traits argentés  
La profondeur des bosquets enchantés ,  
N'y répand trop, ni trop peu de lumière.  
Ce foible jour, le frais délicieux,  
Le doux parfum, le calme des bocages ,  
Les sons plaintifs, les chants mélodieux  
Du rossignol, caché sous les feuillages,  
Tout, jusqu'à l'air qu'on respire en ces lieux,  
Jette dans l'ame un trouble plein de charmes,  
Tout attendrit, tout flatte, et de ses yeux,  
Avec plaisir, on sent couler des larmes.

O belle nuit ! nuit préférable au jour !  
Première nuit à l'amour consacrée !  
En sa faveur prolonge ta durée ,  
Et du soleil retarde le retour.

Et toi, Vénus, qui présides sans cesse <sup>3</sup>  
A tous les pas de tes chastes enfants,  
Qui les unis, sans témoins, sans promesse,  
(Précautions dont ces heureux amants

## CHANT PREMIER.

21

N'ont pas besoin pour demeurer constants),  
Tendre Vénus, lorsque, sous tes auspices,  
De tes plaisirs ils cueillent les prémices,  
Descends, allume, et rallume leurs feux,  
Et dans leurs sens, invisible auprès d'eux,  
Verse les flots de tes pures délices.

Applaudis-toi, grande divinité,  
Applaudis-toi, contemple ton ouvrage :  
D'un œil serein vois la félicité  
De tant de cœurs qui te rendent hommage :  
Vois cette scène, et ces groupes épars.  
Quel lieu jamais offrit à tes regards  
De ton pouvoir un plus beau témoignage,  
Et du bonheur une plus vive image?  
Où cependant, où ne portes-tu pas  
Et le bonheur et l'innocente joie?  
En quelque endroit que se tournent tes pas,  
Sur tous les fronts la gaieté se déploie;  
La paix te suit, les flots séditioux,  
Quand tu parois, retombent et s'apaisent,  
L'aquilon fuit, les tonnerres se taisent,  
Et le soleil revient, plus radieux,  
Dorer l'azur dont se peignent les cieux :  
A ton aspect la Nature est émue;  
En rugissant, le lion te salue;  
L'ours, en grondant, t'exprime ses plaisirs;  
L'oiseau léger te chante dans la nue;

Et l'homme enfin , par la voix des soupirs ,  
Te rend honneur , et t'offre ses desirs.  
Rien ne t'échappe , et l'abyme des ondes  
S'embrase aussi de tes flammes fécondes ;  
Et sous tes traits , sous tes brûlants éclairs ,  
Pleins d'alégresse , en leurs grottes profondes ,  
Tu vois bondir tous les monstres des mers.  
C'est toi par qui sont les êtres divers ,  
C'est toi , Vénus , qui rajeunis les mondes ,  
Et dont le souffle anime l'univers.

L'Olympe même éprouve ta puissance ,  
Et Jupiter.....Mais que dis-je ? et pourquoi  
Parlé-je ici de ton empire immense ?  
Mon zèle ardent m'emportoit malgré moi :  
Foible mortel , je me tais devant toi.  
Pour te louer , la meilleure éloquence  
Est de sentir , de te suivre en silence ,  
Et de céder doucement à ta loi.  
Deux jeunes cœurs , par un tendre délire ,  
T'honorent plus que les sons de ma lyre ;  
Je la suspends moi-même à ton autel ,  
Et me dévoue à ton culte immortel<sup>4</sup>.

Transporte-moi parmi tes insulaires ,  
Égare-moi dans les réduits secrets  
De leurs vallons , de leurs sombres forêts ,  
Je les verrai , ces rives étrangères ,

J'irai trouver ces peuples fortunés,  
Ces amants vrais, ces maîtresses sincères :  
J'irai chez vous, paisibles solitaires,  
Jouir des biens qui vous sont destinés ;  
A votre suite, ô Nymphes bocagères !  
J'irai fouler les naissantes fougères,  
Et, les cheveux de roses couronnés,  
M'associer à vos danses légères.

---

---

## CHANT SECOND.

De ce bonheur, qui sembloit fait pour tous,  
Le beau Narcisse, Écho, sa belle amante,  
Sont privés seuls par un pouvoir jaloux.  
Aimable enfant, et vous, nymphe charmante,  
Qu'aviez-vous fait? et quel crime sur vous  
Avoit du ciel attiré le courroux?

Narcisse, Écho, par un avis céleste,  
Sont menacés du sort le plus funeste,  
Le même jour, oui, le jour fortuné,  
Qu'à leurs plaisirs ils auront destiné.  
Tirésias, que le destin éclaire,  
De ce destin organe involontaire,  
A ces amants, près de combler leurs vœux,  
Avoit prédit cet avenir affreux.

Mais il craignoit le penchant invincible  
Que l'un pour l'autre ils éprouvoient tous deux :  
La soif du cœur, l'instinct impérieux,  
Pouvoient braver cet oracle terrible.  
Pour les amants il n'est rien d'impossible,  
Et les périls ne sont rien à leurs yeux.

Les vrais amants laissent tonner les dieux :  
De nos desirs l'attrait irrésistible  
Parle plus haut que l'enfer et les cieux.  
Il voulut donc, sous un prétexte heureux,  
Oter lui-même à ce couple sensible  
L'occasion qu'il redoutoit pour eux,  
L'occasion d'un moment dangereux.  
Tromper l'amour est chose peu facile :  
Tirésias, en ressources fertile,  
Sut, nuit et jour, enchaîner près de lui  
Son jeune élève, à ses ordres docile.  
« Mon fils, dit-il, si je fus votre appui  
« Dans l'âge tendre, où l'homme, sans autrui,  
« A se conduire est encore inhabile,  
« A votre tour, conduisez aujourd'hui  
« Et soutenez ma vieillesse débile.  
« Venez, mon fils, votre présence utile  
« Des jours trop longs m'abrègera l'ennui.  
« Nous marcherons attachés l'un à l'autre  
« Par les deux bouts de ce ruban léger,  
« Qui réglera ma route sur la vôtre,  
« Et loin de moi bannira le danger.  
« Approchez-vous. » Le crédule Narcisse  
Vient s'enchaîner, sans prévoir l'artifice.  
De ce moment, il précède, il conduit  
Le vieux devin, qui chemine avec peine,  
Qui, dans le jour ne trouvant que la nuit,  
Pour s'étayer dans sa marche incertaine,

Courbe son corps sur un appui de frêne,  
Et fortement tient le cordon qu'il suit.

Mais en captif te retenant sans cesse,  
Trop simple enfant, ainsi Tirésias  
T'empêchera, barbare par tendresse,  
De rester seul auprès de ta maîtresse,  
Et saura bien, quand tu guides ses pas,  
Sur tous les tiens veiller avec adresse.

Souvent Écho, souvent Narcisse en pleurs,  
Près de leur père unissoient leurs douleurs,  
Et ce bon père, ému de ces alarmes,  
Pleuroit lui-même, en essuyant leurs larmes.

Regards, soupirs, quelques baisers encor,  
Donnés, rendus, savourés en cachette,  
Malgré le soin de l'aveugle Mentor,  
Méloient du moins, dans leur âme inquiète,  
A l'amertume une douceur secrète.  
Mais ces baisers tremblants, mal assurés,  
Ces foibles biens, que sont-ils, comparés  
A ces torrents de volupté parfaite,  
Où les amants, de plaisir altérés,  
Sont, à longs traits, de plaisir enivrés ?

Un jour enfin, jour de triste mémoire,  
Qui vit la faute et les malheurs d'Écho !

Jour qui devoit des fastes de l'histoire  
Être effacé par la main de Clio !  
L'astre du monde ouvroit encore à peine ,  
Dans l'Orient, son temple de vermeil :  
Près d'un taillis, sur le bord d'une plaine ,  
Parmi les fleurs, sous la voûte d'un chêne ,  
Impénétrable aux rayons du soleil,  
D'accord entre eux, Zéphire et le Sommeil  
Flattoient Narcisse, et ces gardiens fidèles  
Au loin chassoient, en secouant leurs ailes,  
Les noirs soucis, jusqu'au temps du réveil.  
Depuis trois jours, depuis trois nuits entières,  
Vous n'aviez pu, dieu des heureux pavots,  
Sous votre main abaisser ses paupières,  
Ni dans ses sens rétablir le repos.  
Il pressentoit les approches fatales  
De son malheur; mais les dieux quelquefois  
A nos chagrins laissent des intervalles :  
Le Sommeil vient, la Nature a ses droits.

Écho survint. L'ennui qui la dévore  
Vers son amant l'appelle dès l'aurore.  
Le tendre Amour présente à ses regards  
Tirésias et celui qu'elle adore.  
Près d'eux, sur l'herbe, étoient de toutes parts  
Traits et carquois confusément épars,  
Traits dont Narcisse, en des jours plus tranquilles,  
Aimoit l'usage, et qu'il laisse inutiles.



Près du vieillard qui le tient enchaîné,  
 Sur ses genoux, d'un air de confiance,  
 Il sommeilloit, mollement incliné,  
 Et le vieillard, seul, assis en silence,  
 Le soutenoit, d'un air de complaisance.

L'agile Écho précipitoit ses pas;  
 Mais tout-à-coup, immobile, enchantée,  
 Un peu loin d'eux elle s'est arrêtée.  
 A cet enfant, qui ne la voyoit pas,  
 Elle sourit en étendant les bras;  
 Elle sourit, et pourtant elle pleure.  
 Le ciel présente un contraste pareil,  
 Lorsque dans l'air on voit, à la même heure,  
 Tomber la pluie et briller le soleil.  
 « Sans doute, hélas ! à son inquiétude,  
 « Toute la nuit, dit elle, il s'est livré ;  
 « Au jour naissant le Sommeil est entré  
 « Dans ses beaux yeux fermés de lassitude.  
 « Comme en dormant il reprend sa fraîcheur  
 « Et ses attraits ! que dans cette attitude  
 « Il est touchant ! qu'il est cher à mon cœur ! »  
 Vers le gazon où Narcisse repose,  
 Disant ces mots, elle court vivement ;  
 Puis, abaissant une bouche de rose,  
 De cent baisers, doucement, doucement,  
 Presse, en secret, sa bouche demi-close.  
 Qu'il est heureux ! mais que dis-je ? endormi,

S'il est heureux, il ne l'est qu'à demi.

Enfin , cédant à sa douleur amère,  
Écho se jette aux genoux de son père,  
Et d'une voix qu'éteignent les soupirs,  
Exprime ainsi ses mortels déplaisirs :

« O vous, de qui la bonté paternelle,  
« Narcisse et moi, daigne nous consoler!  
« Toujours le sort nous fera-t-il trembler?  
« Que tarde-t-il? Et quand sa main cruelle  
« Du dernier trait nous doit-elle accabler?  
« Faut-il long-temps languir dans la contrainte  
« En l'attendant? Condamnés par le ciel,  
« Faut-il encor que nous mourions de crainte,  
« Cent fois le jour, avant le coup mortel?  
« Ah! quel que soit ce malheur que j'ignore,  
« L'incertitude est plus affreuse encore.  
« Il est cent maux que notre esprit flottant  
« Craint tour-à-tour, pour un qui nous attend.  
« Mais, ce qui rend notre infortune extrême,  
« Nous redoutons le jour du bonheur même :  
« Nous nous aimons, et n'osons nous unir!  
« Serait-ce un mal de s'unir quand on s'aime,  
« Pour que le ciel voulût nous en punir?  
« O vous, mon père! oh! si jamais votre ame  
« Du tendre amour avoit connu la flamme,  
« Si vous lisiez dans le sein des amants,  
« Avec pitié vous verriez nos tourments.

« Un dieu menace. A-t-il quelque supplice  
« Plus dur pour moi que de perdre Narcisse?  
« Je crains sa perte, et c'est mon seul effroi.  
« Mon cher amant, toi seul es tout pour moi.  
« Mon choix est fait, s'il faut que je choisisse  
« Ou de mourir ou de vivre sans toi.  
« Je perirai.....Sera-ce avec justice?  
« Suis-je coupable?.....» Alors Tirésias :  
« Craignez le ciel, et ne l'accusez pas :  
« Le ciel est juste. Est-ce à vous, téméraire,  
« D'oser juger la justice des dieux?  
« Ah! réprimez ce penchant curieux,  
« Ou redoutez un châtement sévère.  
« Penchant funeste! Écho, tremble aujourd'hui  
« D'être coupable, et de l'être par lui.

« Mais le temps vole. Allez dans ces campagnes,  
« Allez, ma fille, assembler vos compagnes.  
« Je vous attends; et quand l'astre du jour  
« Aura fourni la moitié de son tour,  
« Nous irons tous, dans un grand sacrifice,  
« (Honneurs, hélas! peut-être superflus!)  
« Prier Junon de vous être propice :  
« Craignez Junon.....Je n'en dirai pas plus;  
« Et dès ce soir, si de tristes présages,  
« Lorsque tantôt nous irons l'implorer,  
« N'annoncent pas qu'il faut vous séparer,  
« Et que sa main rejette vos hommages,

« Oui, dès ce soir, je couronne vos vœux.  
« Car, je le sens, enfin, cette journée  
« Doit décider de votre destinée,  
« Et va vous rendre heureux ou malheureux. »

Écho parloit. Dans le vague des nues  
Elle aperçoit deux cygnes éclatants,  
Au cou flexible, aux ailes étendues,  
Qui dans un char, au bruit de leurs accents,  
Traînent Vénus, et volent sur les vents.  
En se jouant, légèrement ils fendent  
Le sein des airs, et lentement descendent  
Sur le gazon, jusqu'aux pieds du vieillard.  
Avec respect, pesamment il s'empresse  
De se lever, d'aller à la déesse,  
Pour l'adorer, au sortir de son char,  
Retombe assis, et maudit sa vieillesse.  
Au mouvement que fit Tirésias,  
L'enfant roulant s'en va sur l'herbe épaisse  
Tomber près d'eux, et ne s'éveille pas :  
Tant le sommeil lui rend avec usure  
Ce que le soin fit perdre à la nature ?

« Dors, cher enfant, sous ces ombrages verts.  
« Esprits légers, qui volez dans ces plaines,  
« Paisibles vents, par vos molles haleines,  
« Autour de lui rafraîchissez les airs.  
« Vous, mes oiseaux, par vos tendres concerts,

« Calmez son ame, et faites dans ses veines  
« Couler la paix et l'oubli de ses peines. »  
Ainsi parla la mère des Amours ;  
Puis, s'asseyant sur un lit de verdure :  
« Guide prudent, qui veillez sur ses jours,  
« Hélas! dit-elle, à vous seul j'ai recours ;  
« Apprenez-moi sa disgrâce future,  
« Et de son sort percez la nuit obscure. »

« Belle Vénus, reprit Tirésias,  
« De l'avenir le destin est le maître ;  
« Sa volonté dirige tous nos pas :  
« Respectons-la sans vouloir la connoître ;  
« Pour la connoître, on ne la change pas.  
« Eh ! qui, d'ailleurs, de ce dieu redoutable  
« Peut déchirer le voile impénétrable ?  
« Par moi sans doute il annonce aux mortels,  
« Tantôt des biens, tantôt des maux cruels ;  
« Mais par ma voix rarement il déclare  
« Quels sont ces maux ou ces biens qu'il prépare ;  
« Avec moi-même il sait dissimuler,  
« Et ne répand qu'une lumière avare  
« Sur les secrets qu'il veut me révéler.  
« De ces enfants ce qu'il daigne prédire  
« Diversement se peut interpréter.  
« Il seroit long de vous le répéter,  
« Tendre Cypris, et pour vous le redire,  
« De mon histoire il faudroit vous instruire :

« Il en dépend et s'y trouve enchaîné.....

« Mais laissons là mon sort infortuné,

« Et de ma vie étouffons la mémoire. »

« Non, dit Vénus, il faut tout recueillir;

« Le passé peut expliquer l'avenir.

« J'attends de vous ce récit, cette histoire,

« Toujours promise, et remise toujours;

« C'est trop long-temps différer tous les jours

« Cette faveur qu'une déesse implore.

« Ne pensez plus vous en défendre encore,

« Ni m'échapper par de nouveaux détours.

« Voyons enfin ces événements rares,

« Ce long tissu d'aventures bizarres,

« Qui de vos ans ont illustré le cours.

« Parlez sans crainte; à l'ombre de ce chêne

« Nous sommes seuls; nul témoin ne nous gêne,

« Nul indiscret n'entendra nos discours. »

Ainsi du moins le croyoit la déesse;

Mais un buisson déroboit à ses yeux

La jeune Écho, qui s'étoit, auprès d'eux,

Dans le taillis glissée avec finesse.

En surprenant ce qu'ils disoient tous deux,

Écho vouloit pénétrer ce mystère

Qui l'intéresse, et que l'on veut lui taire.

Injustes dieux! pourriez-vous la punir

D'avoir tenté de sauver ce qu'elle aime?

Seroit-il vrai qu'elle eût fait elle-même  
Tout son malheur, voulant le prévenir ?

Elle étoit fille ; elle étoit amoureuse ;  
Elle trembloit pour l'objet de ses soins ;  
C'étoit assez pour être curieuse ,  
C'étoit assez : filles le sont pour moins ;  
Mais je ne veux fronder ce sexe aimable ;  
Et pour Écho sa faute est excusable.  
Si cette nymphe est coupable en ceci ,  
Je lui pardonne ; Amour la fit coupable.  
Puisse le sort lui pardonner aussi !

Discrètement, et d'une main habile,  
En écartant le feuillage mobile,  
L'œil et l'oreille avidement ouverts,  
Elle regarde, elle écoute au travers ;  
Ne peut qu'à peine, en ce petit asile,  
Trouver sa place, et craint de se montrer,  
Ne se meut pas, et n'ose respirer ;  
Sait ramasser son corps souple et facile,  
Se promettant, durant cet entretien,  
D'épier tout, un mot, un geste, un rien :  
Un mot, un geste, un rien, tout est utile.  
Comme elle aussi, Vénus le savoit bien.  
Vénus croyoit de ces énigmes sombres  
Voir par degrés se dissiper les ombres ;  
Qu'une parole échappée au hasard,

Dans le récit qu'elle attend du vieillard,  
Malgré lui-même, éclairciroit peut-être  
Ce qu'il sembloit n'oser faire connoître;  
Qu'une fois mis en humeur de conter  
(Car on se plaît à conter à cet âge),  
A ce plaisir se laissant emporter,  
Il pourroit bien, moins discret et moins sage,  
Par quelque trait imprudemment lâché,  
De l'avenir entr'ouvrir le nuage,  
Et dévoiler ce qu'il tenoit caché.

Tirésias dans un profond silence  
Devoit toujours se tenir retranché;  
Mais il sent peu la triste conséquence  
De son récit, et l'humaine prudence  
Qui dans la nuit de tout temps a marché,  
Dans quelque abyme a toujours trébuché;  
D'ailleurs, quel art, quels ressorts, quelle adresse,  
Vénus alors n'employa-t-elle point!  
Plainte, menace, autorité, caresse,  
Tout fut d'usage; on n'omit aucun point.  
Contre Vénus que peut notre faiblesse,  
Quand l'artifice à son pouvoir est joint?  
Il balançoit : la belle enchanteresse  
Soudain lui donne un baiser plein d'appas,  
Vole à son cou, contre son sein le presse,  
Et tendrement le serre dans ses bras.  
La jeune vigne entoure ainsi l'écorce .



D'un orme antique, et l'embrasse avec force.

Tirésias, réchauffé par Vénus,

Sentit en lui se ranimer la cendre

De ses doux feux, autrefois si connus,

Et d'un soupir il ne put se défendre.

« Vous rappelez à notre souvenir

« Un temps bien cher, dit-il à Cythérée :

« O temps heureux, mais de courte durée!

« Temps des amours, qui ne peut revenir,

« Devois-tu naître ? ou devois-tu finir ?

« Regrets amers ! Mon ame déchirée,

« Tout de nouveau se rouvre à ses douleurs.

« Il faut pourtant vous conter mes malheurs.

« La Renommée en a parlé, sans doute,

« Plus d'une fois, à la table des dieux ;

« Mais ses cent voix, dans la céleste voûte,

« Mentent souvent, comme dans ces bas lieux. »



---

## CHANT TROISIÈME.

---

« Depuis le jour où, témoin de vos charmes,  
Au mont Ida, l'heureux berger Pâris,  
De la beauté vous accordant le prix,  
Força Junon de vous rendre les armes,  
Junon piquée a toujours contre vous  
Lancé les traits de son dépit jaloux ;  
Et l'avenir ne peut vous sauver d'elle,  
Puisqu'elle est femme, et qu'elle est immortelle ;  
Souffrez ce mot, sans montrer de courroux.  
Moi, qui du sien devois me croire indigne,  
J'en suis aussi l'objet infortuné,  
Et mon exemple est une preuve insigne  
Que son cœur dur n'a jamais pardonné.  
Or, si ce cœur nous unit dans sa haine,  
Dès-lors, Vénus, elle voit avec peine,  
Nos citoyens, enfants de votre choix :  
Ils sont à vous, et vivent sous mes lois,  
C'en est assez ; la commune ennemie,  
Renversant l'île encor mal affermie,  
Veut de nous deux se venger à-la-fois.

« Elle est puissante, et les bords du Scamandre,  
Beaux lieux, changés en un séjour d'horreur,

Ces tours, qu'en vain vous voulûtes défendre,  
Cet Ilion, dont fume encor la cendre,  
Ont éprouvé ce que peut sa fureur.  
Cette fureur aujourd'hui se ranime,  
Mais sans éclat, et cherchant sourdement  
A nous creuser un invisible abyme,  
Avec plus d'art, agit plus sûrement.  
Ce couple aimable en sera l'instrument;  
Il en sera la première victime,  
Si le destin n'en ordonne autrement :  
Car le destin, par son vouloir suprême,  
Peut rendre vain ce qu'elle a résolu ;  
Mais je crains bien que ce maître absolu,  
Dans ses projets ne la serve lui-même.  
Tendres amants, tout me présage assez  
Qu'il doit vous perdre; et mes malheurs passés  
De vos malheurs sont l'image et l'emblème.  
Pour me porter les plus sensibles coups,  
On me poursuit aussi dans ce que j'aime,  
Et c'est moi seul que l'on punit en vous.  
On vous punit, et je suis le coupable!  
Eh quoi ! Junon ne se contente pas  
De tous les maux dont sa rage implacable  
A jusqu'ici frappé Tirésias !  
Je l'offensai ; mais des traits d'imprudence,  
Dignes, au plus, d'un châtement léger,  
Méritoient-ils cet excès de vengeance ?  
Daignez, Vénus, m'entendre et me juger.

« Sorti des murs, qu'aux accents de sa lyre  
Un fils des dieux, architecte nouveau,  
Près de l'Euripe autrefois sut construire,  
Sacrés remparts qui furent mon berceau,  
Je voyageois, curieux de m'instruire,  
Jaloux de voir, dès mes plus jeunes ans,  
L'esprit, les mœurs des peuples différents.  
Je parcourois ces îles renommées  
Que voit la Grèce à l'orient semées,  
Et dont le cercle environne Délos,  
Une tempête, un dieu plutôt m'égare  
Près de l'Asie, au sein des vastes flots  
Rendus fameux par la chute d'Icare;  
Et le destin me conduit à Samos.  
Que n'ai-je, ô ciel! péri dans cet orage!  
Mais mon malheur me sauva du naufrage.

« Ce fut, déesse, en ce triste séjour,  
Que de Junon j'excitai la colère.  
Comme à Cadmus, le ciel m'offrit un jour  
Deux grands serpents qui, près d'une onde claire,  
Gardoient ses bords et les bois d'alentour.  
L'amour s'apprête à les unir ensemble.  
Mais quel amour! à la haine il ressemble.  
Ces fiers dragons, près de se caresser,  
En s'abordant sembloient se menacer.  
Entre les dents, dont leur gueule est armée,  
Sort en trois dards leur langue envenimée,

Organe impur qu'anime le desir ;  
Signal affreux de leur affreux plaisir.  
D'un rouge ardent leur prunelle enflammée  
Jette autour d'eux des regards foudroyants.  
Mais tout-à-coup ils sifflent et s'embrassent,  
Étroitement l'un l'autre ils s'entrelacent  
Dans les replis de leurs corps ondoyants.  
De vingt couleurs l'éclat qui les émaille ,  
Varie au gré de ces longs mouvements,  
Et mon œil voit, dans leurs embrassements ,  
D'un feu changeant s'allumer leur écaille.  
Tel est l'iris, quand un nuage obscur ,  
Chargé de pluie ; altéré de lumière,  
Boit le soleil, et vers notre paupière  
Réfléchit l'or, et la pourpre, et l'azur.

« Un javelot (sans en prévoir l'usage,  
Dans une main, javois deux javelots)  
Lancé d'abord sur ce couple sauvage,  
De leur sang noir, qui couloit à ruisseaux,  
Teignit près d'eux les herbes et les eaux.  
Blessés tous deux, tous deux avec courage  
Dressent la tête, et recourbent de rage  
Leur queue immense, en cercles redoublés,  
Puis, jusqu'à moi s'alongent, se déploient  
D'un saut agile, et devant eux m'envoient  
Tous leurs poisons en vapeurs exhalés.  
De l'autre dard j'arrête leur furie,

Et par mon bras, malgré leur force unie,  
Le double monstre, à-la-fois combattu,  
Dans la poussière, à-la-fois abattu,  
Laisse à mes pieds sa colère et sa vie.

« Ils expiroient. Une voix dans les airs,  
Au bruit des vents, au milieu des éclairs,  
S'ouvre un passage, et me glace de crainte :  
« Ah ! malheureux ! près d'une source sainte,  
« Et sur des bords à Junon consacrés,  
« Oses-tu bien, dans tes fureurs impies,  
« De ce lieu même attaquer les génies,  
« Ces demi-dieux à Samos adorés ?...  
« Tremble.... frémis. Junon qui les protège  
« Saura punir ce forfait sacrilège.  
« Ta cruauté, sans respecter leurs feux,  
« Les a privés des plaisirs amoureux ;  
« Bientôt toi-même, avec plus de justice,  
« Éprouveras un semblable supplice,  
« Et tu verras tes élèves un jour,  
« Ainsi que toi, l'éprouver à leur tour. »  
Ah ! j'ai rempli de l'oracle funeste  
Une partie ; ils rempliront le reste.

« Je n'avois pas, en ce temps fortuné,  
Ce front bruni, de rides sillonné,  
Ce grand front chauve, et cette barbe épaisse  
Que tous les jours argente la vieillesse.

Que mon bel âge a fui d'un vol léger !  
Que promptement, dans son cours passager,  
Chacun de nous touche au soir de la vie !  
Le temps cruel et sa faux ennemié  
N'approchent point de l'Olympe immortel,  
Et les dieux seuls ont un jour éternel.

« Avant le temps de mes longues disgraces,  
Jadis en moi se trouvoient réunis  
Les doux attraits, la jeunesse, les graces  
Et de Narcisse et de votre Adonis :  
Aussi les cœurs voloient tous sur mes traces.  
Mille beautés, dignes de m'enflammer,  
Avoient cherché vainement à me plaire :  
Dans les forêts, errant et solitaire,  
Je me cachois, et je craignois d'aimer.  
Je vis Irène, et mon fier caractère,  
A son aspect, se sentit désarmer.  
Aimable Irène ! objet si plein de charmes !  
Victime, hélas ! de tes feux trop constans !  
Fille trop tendre ! après trois fois seize ans,  
Ton souvenir m'arrache encor des larmes.

« Devant les dieux je reçus son serment,  
Elle eut le mien. Nous touchions au moment  
Si cher pour moi, si cher pour elle-même :  
Nous avancions vers le bonheur suprême :  
Ma bouche avoit des baisers précurseurs

Cueilli déjà les premières douceurs ;  
Mais, ô prodige ! ô soudaine disgrâce !  
Dans tous mes sens émus par le desir,  
Et qu'animoit l'approche du plaisir,  
Un froid mortel se répand et les glace :  
J'en perds l'usage..... ou plutôt... quel affront !  
Je perds.... La honte est encor sur mon front.  
O chère épouse ! en quel moment étrange,  
Et par quel trait, inouï jusqu'alors,  
Cette Junon me surprend et se venge !  
Entre tes bras , la cruelle me change  
En jeune nymphe, et trompe mes transports :  
Je m'éclipsai dans mes plus doux efforts.  
Telle en nos champs la tendre sensitive  
Fuit le toucher, délicate et craintive,  
Et rentre en soi, mais du moins, ô Vénus !  
Si nous ôtons le doigt qui la captive,  
Elle renaît et plus fraîche et plus vive :  
Elle renaît; et moi, triste, confus,  
Moi, sans renaître, hélas ! je disparus  
A mes regards, comme aux regards d'Irène ;  
Et mon amante étonnée, incertaine,  
En moi me cherche et ne me trouve plus.  
« Ainsi le sort nous joue et nous opprime ,  
« S'écria-t-elle; ainsi foibles humains,  
« A peine il met le bonheur dans vos mains,  
« Que devant vous il ent'rouvre un abyme,  
« Où vous voyez fondre et s'évanouir



« Ce vain bonheur dont vous deviez jouir.  
« Toi, qu'il détruit, je vois de cet outrage,  
« De ce néant s'indigner ton courage;  
« Je souffre aussi : tout est fini pour moi ;  
« Mais à ta main si je ne puis prétendre,  
« J'attends de toi l'amitié la plus tendre ;  
« C'est mon espoir. Ne crois pas qu'après toi  
« Aucun amant m'engage sous sa loi.  
« Quand tu n'es plus, je veux chérir ta cendre,  
« Et ta mémoire aura toujours ma foi. »

« Je fus sensible à cet amour fidèle,  
Et je l'aimai, mais sans brûler pour elle.  
Eh ! que pouvois-je en cet état nouveau !  
Elle avoit vu dans la nuit éternelle  
De mes desirs s'éteindre le flambeau :  
J'étois vivant, et j'étois au tombeau.

« D'Irène, au moins, compagne inséparable,  
Je lui donnois mes inutiles jours :  
Notre amitié devint inaltérable.  
Près d'elle enfin, j'oubliai pour toujours  
Ces lieux charmants, ces lieux qui m'ont vu naître,  
Et que l'Ismène arrose dans son cours :  
Comment alors pouvois-je y reparoître ?

« Tous mes conseils ne purent étouffer  
Au sein d'Irène une ardeur insensée.

Mon vain fantôme occupoit sa pensée,  
Et la raison ne put en triompher.  
Sa passion, foiblement endormie,  
Se réveilloit de moment en moment,  
Et chaque jour, aux yeux de son amie,  
Elle donnoit des pleurs à son amant.

« J'étois bien loin de partager sa flamme ;  
Le sexe dit que la simple amitié  
Peut, sans l'amour, satisfaire son ame ;  
Le sexe ment : le tendre amour réclame  
De ces beaux cœurs au moins une moitié :  
J'en fis l'épreuve. Acis eut ma tendresse ;  
Acis m'aimoit, Acis savoit aimer :  
Je fus discrète, et ma délicatesse  
Voulut cacher à ma triste maîtresse  
Un feu nouveau qui devoit l'alarmer.  
Mais j'ignorois que le trait qui nous blesse  
Ne peut en nous toujours se renfermer,  
Et qu'il n'est point de si secret mystère,  
Que tôt ou tard un œil jaloux n'éclaire.  
A ma rougeur, à ce trouble si prompt,  
Qu'au nom d'Acis on voyoit sur mon front,  
A mon silence, à mon air de contrainte,  
Irène apprit mon penchant et ma feinte.

« Pardonne, Irène. A mon cœur, comme au tien,  
Un dieu commande, un dieu, tu le sais bien,

Qui, malgré nous, de nous-mêmes dispose.  
Athénaïs (ce nom étoit le mien  
Depuis le jour de ma métamorphose),  
Athénaïs plaint les maux qu'elle cause,  
Plaint ton amour, mais s'occupe du sien.  
Que diras-tu ? De quelle jalousie  
Ton ame, hélas ! sera-t-elle saisie,  
Lorsque, malgré tes regrets et tes cris,  
Mon jeune amant, aux autels d'hyménée  
Me conduira, de guirlandes ornée,  
Comme on me vit t'y conduire jadis ?

« Elle arriva, cette grande journée.  
Souvenez-vous de cet instant, Cypris,  
Où, dans les bras d'Irène consternée,  
Tirésias devint Athénaïs.  
Vous le dirai-je ? En un moment semblable,  
Quand mon époux est à peine en mes bras,  
Quand au plaisir tout paroît favorable,  
Par un retour que je n'attendois pas,  
Athénaïs devint Tirésias.  
Ainsi, deux fois la déesse fatale  
Me fit souffrir le tourment de Tantale ;  
Ainsi, le sang des serpents amoureux  
Sollicitant sa cruelle justice,  
Elle voulut, pour les venger tous deux,  
Du double sexe en moi tromper les feux,  
Unir en moi le différent supplice

Que dut jadis éprouver chacun d'eux.  
Ce châtement auroit dû lui suffire.  
Acis gémit. De ses bras caressants,  
Les yeux baissés, honteux, je me retire,  
Et lui remets son cœur et ses présents.

« Je le quittai, pour voler chez Irène.  
Enfin, disois-je, à moi-même rendu,  
Je vais encor la faire souveraine  
D'un tendre cœur qu'elle a long-temps perdu.  
Flatteuse idée, espérance trop vaine!  
J'entre.... la Parque alloit trancher son sort,  
Et m'attendoit pour cette horrible scène.  
« Irène!.... ô dieux! criai-je avec transport,  
« Vois ton amant que le ciel te ramène,  
« Entends ma voix »..... Elle fait un effort,  
Étend les bras, me cherche, ouvre avec peine  
Des yeux nageant dans l'ombre de la mort,  
Me reconnoît.... Un doux rayon de joie  
Sur son visage, où régnoit la pâleur,  
Fait, un moment, renaître la couleur.  
« Seroit-ce toi? Que faut-il que j'en croie?  
« Se peut-il bien qu'enfin je te revoie?  
« Mais dans quel temps? Ah! je n'ai pu souffrir  
« Ton autre hymen; ma tendresse jalouse  
« M'a consumée..... Adieu, je vais mourir,  
« Heureuse au moins de mourir ton épouse!  
« Retiens tes pleurs. Puissé-je, à l'avenir,

« Trop cher époux, vivre en ton souvenir!  
« Puissé-je! »..... Alors elle perd la lumière.  
Hélas! en vain, la serrant dans mes bras,  
Je la voulois disputer au trépas ;  
Il me fallut lui fermer la paupière,  
Et sur sa bouche on me vit recueillir  
Ses feux, son ame, et son dernier soupir.

« Dès cet instant, pardonnez, ô déesse!  
Je pris en haine et l'hymen et l'amour :  
Dès-lors, mon cœur, flétri par la tristesse,  
A vos plaisirs se ferma sans retour.  
Si mon image a dans le sein d'Irène  
Régna jadis jusqu'à son dernier jour,  
Je veux moi-même, occupé de la sienne,  
Dans le tombeau l'emporter à mon tour.

« Je voulois fuir une île que j'abhorre;  
Mais le destin qui fit tous mes malheurs,  
De ces premiers peu satisfait encore,  
M'y préparoit de nouvelles douleurs.

« C'est à Samos que Junon prit naissance;  
C'est à Samos, séjour de son enfance,  
Que de son frère elle fit son époux.  
Elle s'y plaît, et cette heureuse terre  
Lui sert d'asile, en ces moments jaloux  
Où, pour un temps, la déesse en courroux

Renonce au lit du maître du tonnerre.  
Souvent aussi Jupiter suit ses pas ;  
Dans ces bosquets il la trouve plus belle.  
A leur aspect, son cœur se renouvelle,  
Et brûle encor de ces feux délicats  
Qu'il y sentit pour ses jeunes appas ;  
Et son amour met à profit, près d'elle,  
Les souvenirs que ce lieu leur rappelle.  
Mais quelquefois elle vient s'y cacher,  
Respirer seule, et jouir d'elle-même :  
Sans cour, sans pompe, elle vient y chercher  
La liberté, qui fuit le rang suprême ;  
De son front grave elle y vient détacher  
Tous ses ennuis, avec son diadème ;  
Elle y vient rire ; on rit peu dans les cieux.  
Je la plaindrois, je plaindrois tous les dieux  
D'être immortels, si ces dieux, qu'on révère,  
Devoient traîner leur triste éternité  
Sans dépouiller la majesté sévère ;  
Si, pour l'honneur de la divinité,  
Ils ne pouvoient briser la chaîne austère  
De la contrainte et de la dignité.  
Junon commande à la nature entière,  
Je le confesse, et pour ce cœur si fier  
Il est flatteur de marcher la première  
Parmi les dieux, et près de Jupiter.  
Il faut pourtant à cette reine altière  
D'autres plaisirs, des plaisirs plus touchants :

Samos lui rouvre un sein qui l'a nourrie,  
Et Junon trouve en cette île fleurie  
Ces plaisirs purs qui naissent dans les champs.

« Elle y parut, alors que toute prête,  
Sur le rivage, en ses replis flottants  
Déjà ma voile emprisonnoit les vents.  
J'allois partir; mais son ordre m'arrête.  
Conduit près d'elle, et près de son époux,  
Dans un salon de fleurs et de verdure,  
Orné des mains de la simple nature,  
Je viens, je tombe à leurs sacrés genoux.  
De l'univers je contemple les maîtres.  
Ils étoient seuls; car les dieux de leur cour  
Étoient restés au céleste séjour;  
Et le troupeau des demi-dieux champêtres,  
Par Jupiter enivrés en ce jour,  
Trop échauffés de nectar et d'amour,  
L'avoient quitté, pour suivre sous les hêtres  
Le jeune essaim des nymphes d'alentour.  
L'exemple entraîne, et le fils de Saturne  
Avoit aussi, sur la fin du repas,  
Pressé Junon, et volé dans ses bras.  
Tout l'annonçoit! on remarquoit une urne  
Sur le gazon, renversée auprès d'eux,  
Et cent cristaux, qui, brisés dans leurs jeux,  
Témoins récents d'une gaieté folâtre,  
Du grand combat parsemoient le théâtre.

« Sages enfin , après l'emportement ,  
Ils jouissoient de ce repos charmant  
Où tombe une ame heureuse et satisfaite :  
Calme enchanteur , tranquillité parfaite ,  
Pure , sans trouble et sans égarement.  
Ils raisonnoient , ils demandoient comment  
L'enfant Amour , qui paroît si paisible ,  
Porte en nos sens ce tumulte terrible ,  
Tel que celui de l'humide élément ,  
Quand l'Aquilon de son souffle invincible  
Le bouleverse impétueusement.  
Ils demandoient si sa flamme invisible  
Sur chaque sexe agit également ,  
Lequel des deux , la maîtresse ou l'amant ,  
Prend plus de part , se montre plus sensible  
A ses plaisirs , dans un tendre moment.  
Junon disoit : Faut-il qu'on délibère ?  
Ne sait-on pas qu'en ces instants si doux  
L'homme , plus vif , est plus flatté que nous ?  
Mais Jupiter prétendoit le contraire.  
C'est aux experts d'expliquer ce mystère ;  
Mais des experts , en est-il sur ce point ?  
L'expérience , en ce cas nécessaire ,  
Qui peut l'avoir ? Eh ! Cypris ne l'a point ;  
Cypris pourtant du plaisir est la mère. »

A ce propos la déesse sourit ,  
Et le vieillard en ces termes reprit :



« On me fit juge, en cette conjoncture.  
J'étois fameux ; et ma double aventure,  
Dont les détails ont été mal connus,  
A Jupiter donnoit droit de conclure  
Que je pouvois, instruit sur la nature,  
N'ignorant pas l'une et l'autre Vénus,  
Développer cette matière obscure.  
Il ne savoit mes destins qu'à demi,  
Et je le crois : sa sagesse profonde  
Peut bien mouvoir les grands ressorts du monde,  
Sans s'occuper du sort d'une fourmi.  
De mes malheurs Junon mieux informée,  
Puisqu'en secret elle en étoit l'auteur,  
A son époux loin d'ôter son erreur,  
Accréditoit ma fausse renommée ;  
Elle rioit, et jouissoit tout bas  
De sa malice et de mon embarras,  
Combloit mes maux, qui furent son ouvrage,  
En y joignant et l'insulte et l'outrage,  
Et m'honoroit, pour me faire rougir.  
Sa bouche enfin, paroissant m'applaudir,  
Par un discours, que le dieu crut sincère,  
Sut m'accabler d'une ironie amère :

« Vous, qui rendez les dieux même jaloux !  
« Pour qui le sort, de ses dons moins avare,  
« A réuni, par un accord si rare,  
« Les deux plaisirs et d'épouse et d'époux,  
« De ces plaisirs quelle est la différence ?

« Lequel vous semble et plus vif et plus doux ?  
« Une dispute, élevée entre nous  
« Sur ce problème, attendoit la sentence  
« D'un connoisseur, d'un juge tel que vous.  
« Des rois du ciel éclairez l'ignorance.  
« Le monde entier qui vantoit votre nom,  
« Des dieux encor vous nommera l'arbitre.  
« A ce bienfait reconnoissez Junon ;  
« Vous lui devrez ce respectable titre. »

« Je ressentis jusqu'au fond de mon cœur  
Le sel piquant de ce discours moqueur.  
Mais, malgré moi, malgré ma honte extrême,  
Je l'acceptai, ce titre si pompeux,  
Et j'avouerais que, par vanité même,  
Je fus sensible à cet honneur suprême :  
Vaineté folle ! honneur trop dangereux !  
Sur cette mer, insensé qui s'expose !  
Ah ! croyez-moi, ne jugeons pas la cause  
De deux époux, sur-tout quand ils sont dieux.

« Mon jugement à Junon fut contraire.  
J'avois connu les différents desirs ;  
A leur ardeur mesurant les plaisirs,  
Je satisfis, ou je crus satisfaire,  
Et ma vengeance, et l'équité sévère.  
Junon perdit. Par de très grands éclats.  
Elle annonça sa fureur vengeresse.

Le dieu sourit. « Ah! ne triomphez pas,  
« Dit aussitôt la terrible déesse;  
« Sachez enfin que ce Tirésias  
« A sans jouir consumé sa jeunesse;  
« Que les plaisirs appelés tous les jours,  
« Quoiqu'il se flatte, et trompe sans scrupule,  
« En ce moment, Jupiter trop crédule,  
« Jamais pour lui n'ont cessé d'être sourds,  
« Et n'ont jamais couronné ses amours;  
« Que des plaisirs ce juge ridicule  
« Est un aveugle..... et le sera toujours. »  
En prononçant cet arrêt formidable,  
Junon me jette un regard furieux,  
S'élance à moi, fait deux fois sur mes yeux  
Tomber le poids de sa main redoutable,  
Pour me ravir la lumière des cieux.  
Sans doute alors, par sa rage inhumaine  
Elle me crut aveuglé sans retour:  
Graces du moins à ma fuite soudaine,  
Un de mes yeux fut seul privé du jour.  
Sa main sur l'autre heureusement trompée,  
De la prunelle obliquement frappée,  
Légèrement effleura le contour.

« Tremblant encor, je cherche une onde pure  
Pour y laver ma sanglante blessure.  
Mais admirez cette fatalité  
Qui pas à pas me suit dès ma naissance;

De mon étoile admirez l'influence,  
Et les effets de sa malignité.

« Minerve seule, à Samos descendue,  
Avoit du ciel suivi les souverains;  
Mais du dieu Pan, des Faunes, des Sylvains,  
Elle évitoit l'indécente cohue.

Hélas! Vénus, le bord des mêmes eaux  
Où je courois pour soulager mes maux,  
Ce bord désert la présente à ma vue,  
Lorsque sans voile, et la jambe étendue,  
Demi-plongée, elle entroit dans les flots.  
Elle me voit, et d'une main modeste  
Cachant à peine un tiers de ses appas,  
Elle menace, et murmure tout bas  
Des mots secrets dont le charme funeste,  
Quand j'approchois, fixe et retient mes pas,  
Et pour toujours ferme l'œil qui me reste.

« Adieu, dit-elle, en s'éloignant de moi,  
« Le bel enfant qui fera tes délices,  
« Seroit heureux, si quelques dieux propices  
« Daignoient le rendre aveugle comme toi. »

« Cruelle, achève, et m'arrache une vie  
Qui m'est déjà plus qu'à demi ravie.  
Et vous, témoin de mes justes transports,  
O Jupiter! ah! d'un coup de tonnerre  
Précipitez mon ame aux sombres bords.  
Seul, dans la nuit, égaré sur la terre,

Avec lenteur traînant ce triste corps ,  
Ne suis-je pas d'avance au rang des morts ?  
Frappez , grand dieu ! j'implore cette grace ,  
Et j'ai peut-être un droit pour l'obtenir.  
De quelques dieux si j'encours la disgrâce ,  
Ce n'est pas vous qui devez me haïr. »

« Sans m'exaucer , sa bonté souveraine ,  
Par des honneurs crut adoucir ma peine.  
Le fier Destin , prié par Jupiter ,  
Revit mes maux dans son livre de fer ,  
Et pénétré d'une pitié secrète ,  
De ses arrêts il me fit l'interprète.

« Dans ce grand livre , avec peine entr'ouvert ,  
Confusément , Vénus , j'ai découvert  
Qu'au sein des eaux , que Narcisse doit craindre ,  
De son hymen le flambeau va s'éteindre ;  
Qu'à son amant Écho prête à s'unir ,  
Par trop de soin deviendra malheureuse ;  
Que , pour avoir le droit de la punir ,  
Junon saura la rendre curieuse ;  
Enfin j'ai lu qu'en un monde nouveau  
D'affreux chagrins creuseront mon tombeau.

« Mais que me sert de percer ces ténèbres ?  
Et qu'ont servi mes oracles célèbres  
Dans tous les lieux où j'ai porté mes pas ,

Aux champs d'Argos, à Corinthe, à Messènes,  
Près du Pénée, aux bords de l'Eurotas,  
Et dans les murs d'Épidaure ou d'Athènes?  
Il vaudroit mieux ignorer l'avenir  
Que de prévoir d'inévitables peines,  
Et des malheurs qu'on ne peut prévenir.  
Considéré, malgré moi, dans la Grèce,  
Chargé long-temps et d'ennuis et d'honneurs,  
J'ai tristement attendu la vieillesse :  
Elle est venue, et la mort qui me presse  
Va terminer mes jours et mes douleurs.  
C'est loin de Thèbes, et dans ce nouveau monde,  
Où, sur vos pas, je viens de pénétrer,  
Que doit finir ma course vagabonde.  
Heureux du moins, quand je vais expirer,  
Si, pour combler ma tristesse profonde,  
Sur ces enfants je n'avois à pleurer! »

Ce long récit du malheureux prophète  
Rendit Vénus encor plus inquiète.  
« Je comprends bien, dit-elle, qu'à l'instant  
De voir enfin couronner sa tendresse,  
Narcisse doit fuir une onde traîtresse ;  
Que, lorsqu'il dort, et que son cœur content  
Ici peut-être est flatté par des songes,  
Et se repait d'agréables mensonges,  
Auprès des eaux Junon veille et l'attend.  
Auprès des eaux, sans doute, on le menace

D'un sort cruel, d'une injuste disgrâce :  
Mais quelle est-elle? Et pourra-t-il, hélas !  
La prévenir, s'il ne la connoît pas?  
Dois-je trembler qu'une chute soudaine  
Ne l'engloutisse au sein d'une fontaine,  
Ou qu'il ne boive un funeste poison,  
Versé dans l'eau par l'ordre de Junon?  
Dois-je trembler que, pour venger encore  
Ce double monstre à vos pieds terrassé,  
Au bord des flots un serpent ne dévore  
Ce foible enfant, tant de fois menacé?  
Nouvel Hylas, cher aux filles de l'onde,  
Et par leurs mains enlevé sans retour,  
Quittera-t-il l'objet de son amour  
Pour habiter leur demeure profonde?  
Osera-t-il, indiscret, curieux,  
Sur les appas, sur le bain de Diane,  
Ou de Pallas, ouvrir un œil profane?  
Vous, Actéon, mille autres, par les dieux  
Furent punis pour avoir eu des yeux.  
Quoi qu'il en soit, redoublez votre zèle.  
A ce ruban, qui vous attache à lui,  
Tissu trop foible, et peu sûr aujourd'hui,  
Substituez ma ceinture immortelle,  
Dont la vertu, dont l'utile secours  
Dans le péril peut défendre ses jours.  
Moi, si Junon ne m'a pas prévenue,  
Si, dans mon île en secret descendue,

Elle n'a pas, par un filtre odieux,  
Empoisonné les sources de ces lieux,  
Je préviendrai moi-même la perfide. »

Alors Vénus, remontant sur son char,  
Autour de l'île alla, d'un vol rapide,  
Dans chaque source épancher le nectar,  
Pure liqueur, dont l'onde une fois teinte,  
Des noirs poisons doit repousser l'atteinte,  
Secret heureux, mais employé trop tard !

Déployant l'or de ses rênes flottantes,  
Vénus enfin s'éloigne du vieillard,  
Et fend des cieus les voûtes éclatantes.  
De sa retraite Écho sort doucement,  
Parcourt les bois, rassemble en un moment  
Autour de soi ses compagnes chéries,  
Et leurs époux épars dans les prairies ;  
Au milieu d'eux revient du même pas,  
Au temps marqué, trouver Tirésias ;  
Trouble à regret le repos de Narcisse,  
Par cent baisers essuie, à son réveil,  
Sur ses beaux yeux les restes du sommeil ;  
Et, réunis pour le grand sacrifice,  
Tous vont, au pied d'un autel de gazon,  
Brûler l'encens en l'honneur de Junon.

---



---

## CHANT QUATRIÈME.

---

La curieuse est rarement discrète ;  
Qui tout écoute , aisément tout répète.  
En avançant vers les champêtres lieux  
Où tout le peuple et le divin prophète  
Vont rendre hommage à la reine des dieux ,  
Trop foible Écho , tu n'as pu te défendre  
De raconter à ton amant surpris  
Ce que tu viens et de voir et d'entendre :  
Funeste soin ! quel en sera le prix ?  
Ils murmuroient (le malheur rend injuste) ;  
Ils s'animoient contre leur chef auguste.  
« De notre amour bizarrement jaloux ,  
Il veut peut-être , en se jouant de nous ,  
Nous effrayer , et , par ce stratagème ,  
Nous dérober des plaisirs dont lui-même  
Il fut privé par le sort en courroux. »

A ces soupçons joignant l'ingratitude ,  
Les deux amants résolurent encor  
De secouer le joug de leur Mentor ,  
De rompre enfin cette longue habitude  
D'obéissance et d'égards superflus ,

Dont, pour tout fruit, ils ne recueilloient plus  
Que des chagrins et de l'inquiétude.  
Narcisse dit : « Si l'autel de Junon  
Offre à nos yeux un sinistre présage,  
Tirésias doit à notre union,  
Ma chère Écho, refuser son suffrage.  
Que faire alors? Faudra-t-il obéir?  
A nous quitter pourrons-nous consentir?  
Ah! dès l'instant que des signes contraires  
Annonceront des destins si sévères,  
Viens, et faisons nous-mêmes notre sort;  
N'attendons pas que d'une main barbare  
Tirésias pour jamais nous sépare,  
Et de tes bras m'arrache avec effort.  
Viens alors, viens : qu'au travers de la foule  
De son côté chacun de nous se coule  
Adroitement, et trompe tous les yeux.  
Mais, pour ne pas errer à l'aventure,  
Fixons un lieu : fuyons, si tu le veux,  
Près de Vénus, et dans sa grotte obscure.  
Là nous irons, indulgents à nos feux,  
D'un chaste amour serrer les derniers nœuds. »  
— « Eh bien, Narcisse, il faut..... » Écho, modeste,  
N'acheva pas : sa rougeur dit le reste.

Tandis qu'entre eux ils se parloient tout bas  
Devant leur chef, dont ils guidoient les pas,  
On approchoit du lieu du sacrifice.

Pendant le peu qui reste de chemin,  
Écho, plus triste, a les yeux sur Narcisse,  
Le tient, l'embrasse, et pleure sur sa main.  
« O mon espoir! ô moitié de moi-même!  
Unique objet de mes vœux les plus doux!  
Toi que j'adore! hélas! si ton cœur m'aime,  
De mon repos si ce cœur est jaloux,  
Tourne tes pas loin des fleuves perfides,  
Loin des étangs, des lacs, et des ruisseaux:  
Pour t'immoler des monstres homicides  
Sont par Junon cachés au bord des eaux. »

Discours fatal! dangereuse imprudence;  
Écho pensoit l'éloigner de ces lieux  
Si redoutés, si funestes pour eux;  
Mais, jeune encore et sans expérience,  
De son amant, par sa seule défense,  
Elle enflammoit les desirs curieux.

Enfin pourtant on arrive, on s'arrête  
Au haut d'un mont dont la superbe tête,  
Bravant les cieus, la foudre, et les éclairs,  
Domine au loin sur la terre et les mers.  
C'est sur ce mont que s'élève un bocage  
Dont l'art a fait un temple de feuillage,  
Temple où Junon, souveraine des airs,  
Voit adorer ses grandeurs immortelles.  
Un double rang de palmiers toujours verts,

Simple appuis , colonnes naturelles ,  
Forme , à l'entour , des portiques ouverts.  
On trouve , au centre , un vaste sanctuaire ,  
De qui l'enceinte , espace circulaire ,  
N'a d'autre toit que la voûte du ciel.  
Des doux parfums qui brûlent sur l'autel  
Plus librement les vapeurs répandues ,  
Jusqu'à Junon s'exhalent dans les nues.

A cet autel de gazons et de fleurs  
Déjà la main des sacrificateurs  
A présenté la génisse sacrée ,  
Jeune , au front large , à la corne dorée ,  
Le bras fatal , sur sa tête étendu ,  
Prêt à frapper , tient le fer suspendu.  
Un bruit s'entend ; l'air siffle ; l'autel tremble.  
Du fond du bois , du pied des arbrisseaux ,  
Deux fiers serpents soudain sortent ensemble ,  
Rampent de front , vont à replis égaux ;  
L'un près de l'autre ils glissent , et sur l'herbe  
Laissent , loin d'eux , de tortueux sillons ;  
Les yeux en feu , lèvent , d'un air superbe ,  
Leurs cous mouvants , gonflés de noirs poisons ;  
Et vers le ciel deux menaçantes crêtes ,  
Rouges de sang , se dressent sur leurs têtes.  
Sans s'arrêter , sans jeter un regard  
Sur mille enfants fuyant de toute part ,  
Le couple affreux , d'une ardeur unanime ,

Suit son objet, va droit à la victime,  
L'atteint, recule, et, de terre élançé,  
Forme cent nœuds, autour d'elle enlacé;  
La tient, la serre, avec fureur s'obstine  
A l'enchaîner, malgré ses vains efforts,  
Dans les liens de deux flexibles corps;  
Perce des traits d'une langue assassine  
Son cou nerveux, les veines de son flanc;  
Poursuit, s'attache à sa forte poitrine,  
Mord et déchire, et s'enivre de sang.

Mais l'animal, que leur souffle empoisonne,  
Pour s'arracher à ce double ennemi,  
Qui, constamment sur son corps affermi,  
Comme un réseau l'enferme et l'emprisonne,  
Combat, s'épuise en mouvements divers,  
S'arme contre eux de sa dent menaçante,  
Perce les vents d'une corne impuissante,  
Bat de sa queue et ses flancs et les airs.  
Il court, bondit, se roule, se relève;  
Le feu jaillit de ses larges naseaux.  
A sa douleur, à ses horribles maux  
Les deux dragons ne laissent point de trêve :  
Sa voix, perdue en longs mugissements,  
Des vastes mers fait retentir les ondes,  
Les antres creux, et les forêts profondes.  
Il tombe enfin : il meurt dans les tourments.  
Il meurt. Alors les énormes reptiles

Tranquillement rentrent dans leurs asiles<sup>1, 4</sup>

De tout le peuple, encor pâle d'horreur,  
Un autre objet augmente la terreur.  
Non loin de là, guidés par la nature,  
Sur les rameaux, sous la jeune verdure  
D'un chêne altier, qui se perd dans les cieux,  
Étoient cachés deux pigeons amoureux.  
Seuls ils alloient, au gré de leurs tendresses,  
Se prodiguer d'innocentes caresses.  
Ah ! vainement l'attente des plaisirs  
Unit leurs becs, fait frémir leur plumage,  
Confond leurs voix, leur prête ce ramage  
Rauque et flatteur, et coupé de soupirs,  
Qui, lent ou vif, est tour à tour l'image  
Et des langueurs et des brûlants désirs.  
Porté vers eux dans un sombre nuage,  
Un paon superbe en sort, tel que l'orage  
Qui vient troubler le calme d'un beau jour.  
Par sa présence il suspend, il traverse  
Le cours heureux de leur paisible amour,  
Il les fait fuir, les poursuit, les disperse,  
Et satisfait de l'effroi qu'il répand,  
Au haut de l'arbre il revient triomphant.  
Là, battant l'aile et chantant sa victoire,  
Il développe, enivré de sa gloire,  
Un beau plumage en cercle épanoui.  
Sa queue entière avec pompe étalée,

Forme, en s'ouvrant, une roue étoilée :  
Il la contemple, et lui-même ébloui  
De ce tissu brillant d'or et de soie,  
S'enorgueillit des trésors qu'il déploie.

L'outrage fait aux oiseaux de Vénus,  
De maux plus grands n'étoit que la figure ;  
Maux près d'éclorre, hélas ! mais inconnus,  
Quoique d'avance on en vit la peinture.

O paon funeste, oiseau d'affreux augure !  
Plus effrayant et plus ami des pleurs  
Que le corbeau, messenger des malheurs,  
Et le hibou qui, dans la nuit obscure,  
Vient annoncer le deuil et les douleurs !  
Va, puisses-tu, chez la race future,  
Malgré l'émail de tes riches couleurs,  
Être, comme eux, l'horreur de la nature !

Parmi la troupe éparse à l'aventure,  
Déjà Narcisse a tenté le hasard,  
Et pris la fuite ; il s'étoit avec art  
Débarrassé de la belle ceinture  
Qui l'arrêtoit à côté du vieillard.

Il est dans l'île un vallon solitaire,  
Fait pour Vénus et les dieux de Cythère,  
Étroit, profond, ceint d'arbres différents,

Cédres, sapins, orangers odorants.  
Cette forêt verdoyante et touffue,  
Amphithéâtre agréable à la vue,  
De toute part, enfermant ce séjour,  
Borde le pied des coteaux d'alentour,  
Et par degrés s'élève dans la nue.  
Sous des rochers, au bas de ces coteaux,  
S'ouvre une grotte à Vénus consacrée,  
Dont une vigne, épandue en rameaux,  
De ses festons a tapissé l'entrée.  
Des doux zéphyr l'haleine tempérée  
Vient, au travers de son feuillage épais,  
Rafrâichir l'air de la grotte sacrée,  
Et leurs soupirs en troublent seuls la paix.  
Cette retraite, où se plaît Cythérée,  
D'un rayon foible est à peine éclairée,  
Rayon douteux entre l'ombre et le jour,  
Qui parle aux sens; qui, sans causer d'alarmes  
A la beauté, mais sans voiler ses charmes,  
Complice heureux des larcins de l'amour,  
Sait la contraindre à lui rendre les armes.

Contre Junon, cet antre révééré  
Offre à Narcisse un asile assuré.  
Narcisse y vint : Écho devoit s'y rendre;  
C'est en ce lieu qu'il promit de l'attendre.  
Il le promit; mais, cruelle Junon,  
Tu dis aux vents d'emporter sa promesse;



De son esprit tu te rendis maîtresse :  
Devant la grotte , au centre du vallon ,  
Tu lui fis voir une onde enchanteresse,  
Où , dès long-temps , ta main , ta main traîtresse  
Avoit d'en haut fait pleuvoir un poison ,  
Dont la vapeur jette une prompte ivresse  
Dans tous les sens , et trouble la raison.

Trop tard Vénus de son nectar céleste  
Dans chaque source a répandu les flots :  
Juno , plus prompte en son dessein funeste ,  
Avoit d'avance empoisonné les eaux ;  
Et ce qu'a fait un dieu qui nous veut nuire ,  
Un autre dieu ne sauroit le détruire.  
« Bords pleins d'attraits ! par quelle étrange loi  
« L'humide empire est-il fermé pour moi ,  
« Disoit Narcisse , et quel monstre ai-je à craindre ?  
« Ah ! s'il en est qui m'attende en ces lieux ,  
« Je marche à lui ; dans son sang odieux  
« Mes javelots , mes flèches vont se teindre.  
« Assez long-temps on vit ces traits oisifs  
« Charger mes mains , ou se perdre sans gloire  
« Sur les chevreuils et les daims fugitifs ;  
« Et j'ai souvent rougi d'une victoire  
« Que me cédoient des animaux craintifs.  
« De cette grotte , où viendra ma maîtresse ,  
« Ses yeux ouverts sur mes exploits heureux ,  
« Admireront son amant valeureux ;

« Oui, tant d'audace, avec tant de jeunesse,  
« Honore, Écho, ton choix et ta tendresse,  
« Et tu joindras sur mon front généreux,  
« Quelques lauriers aux myrtes amoureux. »

Il dit et vole. Il trouve une eau paisible  
Un ruisseau pur, dont le brillant cristal  
Suit lentement une pente insensible,  
Coule sans bruit, et va, d'un cours égal,  
Porter la vie à l'herbe languissante,  
Nourrir les fleurs, nourrir l'ombre naissante  
Des saules verts qui bordent son canal.

En approchant, sur l'une et l'autre rive,  
Narcisse jette une vue attentive :  
L'affreux serpent tant prédit aujourd'hui,  
Peut le surprendre et s'élançer sur lui ;  
Un arc en main, le carquois sur l'épaule,  
Prêt au combat, notre jeune héros  
Observe tout, se poste au pied d'un saule ;  
Baisse les yeux, regarde dans les flots.

« Dieux ! est-ce là cette hydre épouvantable,  
« Ce noir dragon, ce monstre détesté ?  
« Ah ! c'est, dit-il, c'est un être adorable,  
« Oui, c'est sans doute une divinité,  
« Qui s'offre à moi sous cette forme aimable.  
« Sur ce visage, où règne la fraîcheur,

« Quel incarnat s'unit à la blancheur !  
« Tel au matin, quand le jour vient d'éclorre,  
« Aux traits d'argent qu'il lance à son réveil,  
« Par intervalle il mêle un feu vermeil,  
« Et le rubis légèrement colore  
« Un ciel blanchi des perles de l'aurore. »

L'amant d'Écho, frappé de tant d'appas,  
Se voit lui-même et ne se connoît pas.  
Dans le portrait que l'onde lui présente,  
Sans le savoir, il admire en détail,  
Ses propres traits, sa beauté séduisante ;  
Soit de ses dents l'éblouissant émail,  
Qui, divisant deux lèvres de corail,  
Semble appeler sur sa bouche engageante  
Des ris légers la troupe voltigeante ;  
Soit ses yeux bleus, tendres et couronnés  
De noirs sourcils fièrement dessinés.  
Peinte dans l'eau, sa chevelure noire  
D'un teint de neige augmente encor l'éclat,  
Et, descendant sur un cou délicat,  
Offre l'ébène à côté de l'ivoire.

Narcisse, épris de cet objet nouveau,  
Rougit, se trouble, et voit dans le ruisseau,  
Sur le beau front de sa jeune merveille,  
Paroître un trouble, une rougeur pareille,  
Courir un feu subit et passager,

Et tous les lis en roses se changer.  
Pour une nymphe il a pris son image ;  
Dans cette erreur aisément tout l'engage,  
Et son menton qui d'un duvet léger  
A peine encor commence à s'ombrager,  
Et ses regards aussi doux que son ame,  
Et sa pudeur, et ces graces de femme  
Que l'homme n'a qu'en son premier printemps :  
Oui, tout l'abuse, et jusqu'aux vêtements.  
Les vêtements, sans différence aucune,  
Sont une robe aux deux sexes commune,  
Simple en sa forme, élégante sans art,  
Autour du corps négligemment jetée,  
Qui, sous le sein, d'une écharpe arrêtée,  
Retombe en plis ondoyant au hasard,  
Mais qui souvent, quand il faut, à la chasse,  
Franchir les monts, braver les feux du jour,  
Sur un genou relevée avec grace,  
Du brodequin laisse voir le contour.

« Toi, dit Narcisse, hôtesse de cette onde,  
« Quitte pour moi ta retraite profonde,  
« Et sur ces bords accompagne mes pas.  
« Je suis mortel, et ta beauté divine  
« Indique assez ta céleste origine :  
« Qui que tu sois, ne me dédaigne pas.  
« Tirésias (et nous pouvons l'en croire)  
« A de mon sang vanté souvent la gloire.

« Un fleuve illustre, à qui je dois le jour,  
« Sous un ciel pur, coule au sein de la Grèce;  
« Et ma naissance est le fruit de l'amour  
« Dont une nymphe a payé sa tendresse.  
« Puisse la mienne et te plaire, ô déesse!  
« Et mériter un semblable retour!  
« Parle, souris, et daigne au moins m'apprendre  
« A quel destin mon amour doit s'attendre.  
« Ah! je le vois, ce silence obstiné  
« M'annonce trop mon sort infortuné :  
« Je te déplais, et tout me fait entendre  
« Qu'à tes dédains Narcisse est condamné.  
« Mais, si j'en crois les nymphes de cette île,  
« Celui qui t'aime, et que tu vois, hélas!  
« Brûler ici d'une flamme inutile,  
« N'est point difforme, et vaut bien cet Hylas  
« Qui, plus heureux que le fils du Céphise,  
« Vit de ses traits une naïade éprise.  
« On peut m'aimer, et peut-être qu'ailleurs  
« On prise mieux l'objet de tes froideurs.  
« Tu me hais seule. Un plus heureux, sans doute,  
« De ton cœur fier a su trouver la route.  
« Un autre... Ah! dieux! » Il s'éloigne à ces mots.  
Le noir poison qui s'exhale des eaux,  
Agit sur lui, coule de veine en veine,  
Brûle son sang, et pénètre ses os.  
De ce poison la force souveraine  
Passe à l'esprit, en dévorant le corps;

Et sa vapeur, qu'il supporte avec peine,  
Fait qu'il s'arrache à ces malheureux bords;  
Mais son amour aussitôt l'y ramène.

Jeune insensé! tu suis une ombre vaine,  
Ce qui n'est point, ce qui n'a rien de soi,  
Qui vient, s'éloigne, et revient avec toi.  
Ouvre les yeux. Ses yeux sont sans lumière,  
Un voile épais a couvert sa paupière;  
Il ne voit plus que l'objet imposteur,  
Qui, nul par-tout, n'existe qu'en son cœur.  
Triste jouet d'un penchant indomptable,  
Il est blessé : sa plaie est incurable.  
Plein de desirs ; et d'amour éperdu,  
Languissamment sur la rive étendu,  
Ce fol amant, d'un œil insatiable,  
Fixe, à loisir, un fantôme agréable;  
Vers ce fantôme obstinément penché,  
A l'observer il demeure attaché.  
Quoique aveuglé par une erreur trop chère,  
De ce qu'il sent lui-même est étonné ;  
Il voit qu'il souffre et qu'il est entraîné  
Par des desirs d'un nouveau caractère,  
Et que l'amour, dont il est dominé,  
Est différent d'une flamme ordinaire :  
Et cependant il se plaît à nourrir  
Sa passion, loin d'en vouloir guérir.  
Avec plaisir, son cœur se laisse abattre

Sous un pouvoir qu'il ne sauroit combattre.  
C'est toi, Junon, toi, qui lui fais chérir  
Le mal secret dont tu le fais périr.

Narcisse enfin sort de sa rêverie,  
Et s'adressant à sa nymphe chérie :  
« Peux-tu, dit-il, quand je viens à genoux  
« Te présenter l'hommage le plus tendre,  
« Hélas ! peux-tu refuser de m'entendre ?  
« Est-on barbare avec des traits si doux ?  
« Mais, ciel ! que vois-je ? Ah ! seroit-il possible  
« Qu'enfin ton cœur cessât d'être inflexible ?  
« Ou n'est-ce point un songe officieux  
« Qui me séduit et fascine mes yeux ?  
« Non, dieux puissans ! je lis sur son visage  
« De mon bonheur l'infailible présage,  
« Et ma Vénus daigne avec un souris  
« Tourner vers moi ses regards attendris. »

Il ne sait pas (aveuglement extrême !)  
Que sa Vénus n'est autre que lui-même ;  
Qu'il est l'amant, qu'il est l'objet aimé ;  
Que de ses yeux part le trait qui le blesse ;  
Qu'il meurt, en proie à sa vaine tendresse,  
Brûlé d'un feu par lui seul allumé.  
Il ne sait pas que l'onde lui renvoie  
Par des rayons réfléchis dans les airs,  
Tout ce qu'il fait, tous ses signes divers

D'abattement, d'espérance ou de joie;  
Que ce cristal reçoit et rend d'abord  
Et son regard, et son geste, et son port.  
Autant de fois que sa tête secoue  
Ses longs cheveux où le zéphyr se joue,  
Et qu'envieroit la déesse des bois;  
Autant de fois, dans le miroir des ondes,  
Il voit aussi leurs boucles vagabondes  
Flotter sans ordre autour de son carquois.  
Chaque attitude a des graces nouvelles,  
Et la naïade, à chaque mouvement,  
Semble toujours, sous des formes plus belles,  
Se reproduire aux yeux de son amant.

Trop ébloui des charmes qu'il voit naître,  
De ses transports bientôt il n'est plus maître;  
Sa main s'avance, il cherche, il veut saisir,  
Au sein des flots, l'objet de son desir,  
Et déjà même il le touche, il l'embrasse;  
Mais l'eau se trouble, et l'image s'efface.  
« O nymphe! arrête. Elle fuit. Malheureux!  
« Je la fais fuir par ma coupable audace!  
« J'ai trop osé. Je vois, amant fougueux,  
« Mes feux trahir l'intérêt de mes feux.  
« Si cependant ma mémoire est fidèle,  
« Cette beauté, maintenant si cruelle,  
« Par des regards peu différents des miens,  
« Sembloit tantôt mieux répondre à mon zèle,



« Et quand mes bras se sont portés vers elle,  
« Elle a vers moi paru lever les siens :  
« Je les ai vus ; d'une ardeur mutuelle,  
« J'ai vu son front et le mien s'approcher,  
« Nos mains s'unir, nos lèvres se chercher :  
« Elle m'aimoit. Par quel caprice étrange  
« Disparoit-elle? et d'où vient qu'elle change? »

Il dit et pleure. A la fin le ruisseau,  
En se calmant, ramène de nouveau  
De sa beauté l'image fugitive :  
« Reviens, dit-il, ô nymphe trop craintive!  
« Reviens, pardonne, et bannis tes frayeurs.  
« Quoi! dans tes yeux, où j'ai vu la tendresse,  
« Il reste encore une ombre de tristesse!  
« Quoi! je t'adore, et tu verses des pleurs! »

Écho surprise entendit ces paroles ;  
Elle arrivoit. Elle avoit vu d'abord  
Son jeune amant, seul, à l'ombre des saules,  
Et d'Adonis craignant pour lui le sort,  
Elle accouroit vers ce funeste bord ;  
Elle accouroit, hélas ! pour le défendre !  
Mais, à ces mots, qu'elle a trop su comprendre,  
Loin d'approcher elle vole, en courroux,  
Cacher sa honte et ses transports jaloux  
Dans l'autre même où l'ingrat dut l'attendre.  
Écho, de là peut-le voir et l'entendre ;

## CHANT QUATRIÈME.

77

Lui, sans la voir, suit une autre beauté.  
Une autre, ô ciel! efface de son ame  
L'aimable objet de sa première flamme;  
De cet objet dont il fut enchanté,  
Dans sa mémoire aucun trait n'est resté;  
Sa chère Écho n'est plus dans sa pensée;  
Il a perdu, sur ce bord détesté,  
Tout souvenir de son ardeur passée;  
Pour lui, cette onde est celle du Léthé.

Écho s'indigne : une fureur égale  
Contre Narcisse et contre sa rivale  
Subitement s'allume dans son cœur;  
Mais par degrés cette ardente fureur  
Tombe, s'apaise, et ne laisse après elle  
Que la tristesse et la douleur cruelle :  
Ce cœur plus calme en sent mieux son malheur.  
Tranquillement, sans détourner la vue,  
Long-temps elle ose observer avec soin  
Son infidèle; elle ose être témoin  
(Spectacle affreux, spectacle qui la tue!),  
Témoin constant des gestes, des discours,  
Des trahisons de cet amant volage.  
Mais, tendre Écho, plus il te fait d'outrage,  
Plus tu promets de l'adorer toujours.

Elle succombe à ses vives alarmes;  
Foible, abattue, elle verse des larmes.

L'amour, vainqueur de ses ressentiments,  
Lui peint encor Narcisse plus aimable;  
Et dans son cœur, pardonnant au coupable,  
Elle s'écrie : « Accours, viens, je t'attends. »  
« Volons, dit-il, ma naïade m'appelle,  
« Elle m'attend au fond de ses roseaux.  
« O doux espoir ! » En achevant ces mots,  
D'un nouveau feu son regard étincelle,  
Et sur la rive il dépose à la fois  
Ses vêtements, son arc et son carquois.

Le front couvert d'une rougeur divine,  
Écho le voit, avec un œil confus :  
Écho l'admire. Aux trésors répandus  
Sur le satin d'une peau blanche et fine,  
On le prendroit pour le fils de Vénus.  
Ainsi que lui, l'Amour est plein de charmes,  
L'Amour est nu, l'Amour porte des armes.  
Mais disons vrai : Narcisse a par-dessus  
Un avantage aux yeux de son amante :  
Car, après tout, cet Amour que l'on vante  
N'est qu'un enfant; Narcisse ne l'est plus.  
« Quoi! ma rivale! Ah! grands dieux! Ah! perfide!  
« Tu veux la suivre en sa grotte liquide!  
« Je cours à toi. Je ne souffrirai pas..... »  
Écho troublée, en désordre, éperdue,  
Frappant son sein, meurtrissant ses appas,  
Vouloit courir. Une force inconnue

CHANT QUATRIÈME.

79

Soudain l'enchaîne ; un dieu retient ses pas.  
Un dieu ? Que dis-je ? implacable déesse ,  
C'est toi , Junon , qui la poursuis sans cesse.  
Pâle , étonnée , elle sent ses cheveux ,  
Avec horreur , se dresser sur sa tête ;  
Son sang glacé dans ses veines s'arrête.  
Vers son Narcisse elle tournoit les yeux :  
Tournés vers lui , ses yeux sont immobiles.  
Déjà ses mains , son cou , ses pieds agiles  
Avoient perdu le jeu de leurs ressorts ;  
Chaque moment endurcissoit son corps :  
Froide , en un mot , livide , inanimée ,  
Vous l'eussiez crue en marbre transformée.  
Elle l'étoit. Le destin toutefois  
Laisse exister et son ame et sa voix.  
Son ame libre , habitante légère  
Des antres verts , des vallons et des bois ,  
A conservé son premier caractère.  
Trop curieuse , elle avoit écouté  
Ce qui devoit pour elle être un mystère ;  
Trop indiscrete , elle avoit répété  
A son amant ce qu'il falloit lui taire ;  
Elle est encor ce qu'elle avoit été :  
Comme autrefois , curieuse , indiscrete ,  
Elle se cache , elle écoute et répète.  
Tendre sur-tout , elle aima de tout temps  
A répéter les soupirs des amants.  
Sensible Écho ! c'est pour nous que tu veilles ;

Mais insensé qui t'apprend ses secrets :  
Si les rochers ont toujours des oreilles,  
A trop parler ils sont aussi tout prêts.  
Non cependant qu'Écho rende jamais  
Nos doux propos et nos plaintes entières ;  
Le sort, vengeur des maux qu'elle avoit faits,  
L'a condamnée à rendre désormais  
Des derniers mots les syllabes dernières.

Que faisais-tu, toi qu'elle a tant aimé ?  
Pour ta chimère encor plus enflammé,  
A la chercher déjà tu te prépares ;  
Déjà penché, prêt à quitter le bord,  
Les bras ouverts..... Arrête, tu t'égares ;  
Daigne un instant modérer ce transport ;  
Revois l'objet dont ton ame est éprise ;  
Baisse la vue. Il regarde. O surprise !  
Tout le prestige est enfin dissipé.

« Ah ! malheureux ! qu'ai-je vu ? c'est moi-même :

« Je m'abusais. Oui, c'est moi seul que j'aime.

« Je suis sans voile, et je suis détrompé.

« Je le suis trop. Quel triste jour m'éclaire !

« Dieux ennemis, qui m'ôtez mon erreur,

« Rendez-la-moi, rendez-moi mon bonheur.

« Je veux encore, aveugle volontaire,

« M'abandonner à ma douce fureur ;

« Je veux encor te parler, te sourire,

« O belle nymphe ! Après toi je soupire.

« Mes vœux ardents.... Mais qu'ai-je à demander ?  
« Je suis à toi, j'ai ce que je desire ;  
« Que peut le ciel au-delà m'accorder ?  
« Quel bien plus grand que de te posséder ?  
« Ce bien pourtant est un mal sans remède.  
« Narcisse est pauvre au milieu des trésors :  
« Il les poursuit, et, malgré ses efforts ,  
« N'en jouit point, parce qu'il les possède.  
« Pour en jouir, je sens, avec effroi,  
« Qu'il me faudroit me séparer de moi.  
« Mourons. Pourquoi ne peux-tu me survivre ?  
« Au noir ciseau faut-il que je te livre?...  
« Mais de nos jours s'il tranche le fil d'or,  
« Tu vas me suivre à la rive infernale,  
« Et moi, penché sur la barque fatale,  
« Dans l'eau du Styx je vais te voir encor.  
« Ah! c'en est fait : je sens que je succombe.  
« Je m'affoiblis, je chancelle, je tombe. »

Il perd alors l'usage de ses sens :  
L'herbe reçoit ses membres languissants.  
Mais au moment qu'il revient à lui-même ,  
Ses premiers soins sont pour l'ombre qu'il aime.  
Il se regarde, et méconnoît son teint ;  
Son œil se voit, et se voit presque éteint :  
A ses regards son front se décolore ;  
Il dépérit, consumé de douleur :  
De sa beauté, dès sa première aurore ,

Un vent brûlant a desséché la fleur.

Il en gémit. A cet aspect funeste,  
Il lève au ciel et les yeux et les bras,  
Et ramassant la force qui lui reste,  
Hélas, dit-il.... Écho redit, hélas !  
Ce long soupir, de colline en colline,  
Est envoyé dans la plaine voisine,  
Et retentit jusqu'à Tirésias.

Tirésias, et tout le peuple en larmes  
Alloient cherchant les amants fugitifs ;  
Mais à ce bruit ils redoublent d'alarmes,  
Et, dirigés par ces accents plaintifs,  
Vers le vallon hâtent leurs pas tardifs.

En peu d'instants le vieillard même arrive.  
Narcisse au loin, nu, couché sur la rive,  
Frappe d'abord ses regards étonnés.  
On voit sa tête hors du bord avancée,  
Sur le courant tristement abaissée,  
Et ses cheveux aux vents abandonnés.

Nice et Cloris y courent avec zèle ;  
Dircé les suit ; Doris, plus vive qu'elle,  
L'honneur des bois, la chasseuse Doris  
Passe de loin Dircé, Nice et Cloris.  
Laure aux yeux noirs, et la blonde Glycère,

Et Célimène à la taille légère,  
Volent ensemble. O belle Théano!  
O tendre amie, et compagne d'Écho!  
En l'appelant tu cours à son Narcisse.  
Écho voudroit, sensible à cet office,  
Nommer ton nom : la nymphe, au lieu du tien,  
En t'écoutant, ne redit que le sien.  
Laisant enfin les autres en arrière,  
Près du ruisseau tu parviens la première.  
Tu vois Narcisse, ou plutôt, justes dieux!  
Narcisse étoit invisible à tes yeux.  
« O mes amis! mes compagnes fidèles!  
« Venez, cherchons : cet enfant merveilleux  
« A disparu sans sortir de ces lieux. »  
Chacun s'empresse à ces tristes nouvelles;  
Même aux plus lents l'ardeur donne des ailes;  
On vient, on cherche au milieu des roseaux,  
Et sur la rive, et jusqu'au fond des eaux,  
De ce beau corps on ne voit nul vestige.  
Mais tout-à-coup, par un autre prodige,  
Du sein de l'herbe il sort avec éclat  
Un bouton d'or, sur une longue tige,  
Bordé de fleurs d'un tissu délicat,  
Feuilles d'argent, qu'un léger souffle abat :  
Plante agréable, et de frêle existence;  
Enfant de Flore, à peu de jours borné,  
Doux, languissant, symbole infortuné



De la froideur et de l'indifférence.

De toute part le Narcisse nouveau  
Croissoit déjà sur le bord du ruisseau.  
En gémissant, les belles le cueillirent,  
A leur côté le placèrent, et dirent :  
« Que notre sein lui serve de tombeau ! »

Mais, ô douleur ! elles flairoient à peine  
La fleur récente ; à peine, avec ardeur,  
Leurs vifs époux que cet exemple entraîne,  
Jaloux aussi d'en connoître l'odeur,  
La respiroient d'une indiscrete haleine ;  
Tous, de Junon victimes à leur tour,  
Dans la vapeur de ce jeune calice,  
Puisèrent l'ame et l'esprit de Narcisse,  
Et l'amour-propre, et l'oubli de l'amour.  
Tous, du poison sentant déjà l'ivresse,  
Cherchent sa source, et dans l'eau dont il sort  
Vont à l'envi se contempler sans cesse ;  
Le plus grand nombre y rencontre la mort.  
Le reste (ainsi le vouloit la déesse)  
Survit, hélas ! pour un plus triste sort ;  
Vivre insensible est une mort cruelle,  
Que chaque jour, chaque instant renouvelle.  
N'avoir du moins de sensibilité  
Que pour soi-même, et dédaigner les autres,  
N'aimer enfin la grace, la beauté,

Les agrémens qu'autant qu'ils sont les nôtres ,  
C'est être mort pour la société.

Tel fut ce peuple. Il changea de nature ,  
Et prit une ame indifférente et dure.  
O nation trop digne de pitié!  
Qu'est devenu ce sentiment intime ,  
Par qui tout vit, qui fait l'homme et l'ame ,  
Qui, sous les noms d'amour et d'amitié,  
Tenant chacun l'un à l'autre lié,  
De l'univers est le moteur sublime?  
Ce sentiment, qui, par de prompts ressorts,  
Pour nos pareils excite nos transports,  
Et hors de nous sait emporter nos ames?  
Déjà ce feu n'élanche plus ses flammes :  
Trop concentré, loin de tendre au dehors,  
En sens contraire il tourne ses efforts.  
Tout votre amour se tourne vers vous-même.  
Eh bien! allez, contentez vos souhaits,  
Connoissez-vous, admirez vos attraits.

Ils se livroient à ce plaisir suprême,  
Et commençoient d'en jouir à longs traits,  
Quand de Junon l'agile messagère  
Glisse dans l'air sur une aile légère.  
De ses couleurs le mélange éclatant  
Brille à sa suite; il peint dans un instant  
L'immensité des célestes campagnes;

Descend en arc au-dessus des montagnes,  
Touche les pins, les chênes, et paroît,  
En l'éclairant, embraser la forêt.  
Le ciel s'ébranle. Une voix trop connue,  
La voix d'Écho, dans ce vallon secret  
Se fait entendre, et répète à regret  
Ces mots tonnans, qui sortent de la nue :  
« Junon l'emporte et Vénus est vaincue. »

L'amour, dès-lors, pour jamais disparut :  
Tirésias de douleur en mourut ;  
Et ses enfans, dont sa douce sagesse,  
Avec bonté, dirigea la jeunesse,  
Ces cœurs ingrats, loin de donner des pleurs  
A ce vieillard, qui, par trop de tendresse,  
Finit ses jours, en pleurant leurs malheurs,  
L'abandonnant à son heure dernière,  
Le laissent seul achever sa carrière,  
Ne songent plus, le jour de son trépas,  
Qu'à se parer de guirlandes nouvelles,  
Qu'à relever, avec soin, leurs appas  
Des ornemens, des secours délicats  
Que prête l'art aux graces naturelles.

Ce même esprit, cet insipide goût,  
Par qui chacun, devenu son idole,  
Et se compare et se préfère à tout,  
Régna depuis dans cette île frivole ;

CHANT QUATRIÈME.

87

Et c'est de là, si l'on croit nos aïeux,  
Que nos François virent fondre chez eux  
Ce tourbillon de ridicules êtres  
Qu'on a nommés coquettes, petits-mâtres :  
Narcisses vains, pour eux seuls prévenus,  
Paons orgueilleux, qui se rendent hommage,  
Insolemment étalent leur plumage,  
Et font la guerre aux oiseaux de Vénus.

Qui que tu sois, amant de ton image,  
Toi qui, pour elle, animé d'un beau feu,  
La suis de l'œil, et la vois en tout lieu,  
Caresse en paix cette image chérie,  
Passe à ses pieds ta glorieuse vie;  
Dans les miroirs, dans le plus fin cristal  
Cherche les traits qui ravissent ton ame,  
Et ne crains pas qu'on traverse ta flamme.  
Ce n'est pas moi qui serai ton rival.

FIN DU POÈME DE NARCISSE.

---

# LE SOLEIL FIXE

## AU MILIEU DES PLANÈTES.

ODE.

---

L'homme a dit : Les cieux m'environnent,  
Les cieux ne roulent que pour moi ;  
De ces astres qui me couronnent,  
La nature me fit le roi ;  
Pour moi seul le Soleil se lève,  
Pour moi seul le Soleil achève  
Son cercle éclatant dans les airs ;  
Et je vois , souverain tranquille,  
Sur son poids la terre immobile  
Au centre de cet univers <sup>1</sup>.

Fier mortel , bannis ces fantômes ,  
Sur toi-même jette un coup d'œil.  
Que sommes-nous , foibles atômes ,  
Pour porter si loin notre orgueil ?  
Insensés ! nous parlons en maîtres ,  
Nous qui , dans l'océan des êtres ,

<sup>1</sup> Système de Ptolémée.

Nageons tristement confondus ;  
Nous, dont l'existence légère,  
Pareille à l'ombre passagère,  
Commence, paroît, et n'est plus.

Mais quelles routes immortelles  
Uranie entr'ouvre à mes yeux !  
Déesse, est-ce toi qui m'appelles  
Aux voûtes brillantes des cieux ?  
Je te suis. Mon ame agrandie,  
S'élançant d'une aile hardie,  
De la terre a quitté les bords :  
De ton flambeau la clarté pure  
Me guide au temple où la nature  
Cache ses augustes trésors.

Grand Dieu, quel sublime spectacle  
Confond mes sens, glace ma voix !  
Où suis-je ? Quel nouveau miracle  
De l'Olympe a changé les lois ?  
Au loin, dans l'étendue immense,  
Je contemple seul en silence  
La marche du grand univers ;  
Et dans l'enceinte qu'il embrasse,  
Mon œil surpris voit sur sa trace  
Retourner les orbès divers<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Système de Copernic.

Portés du couchant à l'aurore  
Par un mouvement éternel,  
Sur leur axe ils tournent encore  
Dans les vastes plaines du ciel.  
Quelle intelligence secrète  
Règle en son cours chaque planète  
Par d'imperceptibles ressorts?  
Le Soleil est-il le génie  
Qui fait avec tant d'harmonie  
Circuler les célestes corps?

Au milieu d'un vaste fluide,  
Que la main du Dieu créateur  
Versa dans l'abyme du vide,  
Cet astre unique est leur moteur.  
Sur lui-même agité sans cesse,  
Il emporte, il balance, il presse  
L'éther et les orbes errants;  
Sans cesse, une force contraire,  
De cette ondoyante matière  
Vers lui repousse les torrents.

Ainsi se forment les orbites  
Que tracent ces globes connus :  
Ainsi, dans les bornes prescrites,  
Volent et Mercure et Vénus.  
La Terre suit; Mars, moins rapide,  
D'un air sombre, s'avance et guide

Les pas tardifs de Jupiter ;  
Et son père, le vieux Saturne,  
Roule à peine son char nocturne  
Sur les bords glacés de l'éther.

Oui, notre sphère, épaisse masse,  
Demande au Soleil ses présents.  
A travers sa dure surface  
Il darde ses feux bienfaisants.  
Le jour voit les heures légères  
Présenter les deux hémisphères  
Tour à tour à ses doux rayons ;  
Et sur les signes inclinée,  
La Terre promenant l'année,  
Produit des fleurs et des moissons.

Je te salue, ame du monde,  
Sacré Soleil, astre de feu,  
De tous les biens source féconde,  
Soleil, image de mon Dieu !  
Aux globes qui, dans leur carrière,  
Rendent hommage à ta lumière,  
Annonce Dieu par ta splendeur :  
Règne à jamais sur ses ouvrages,  
Triomphe, entretiens tous les âges  
De son éternelle grandeur.

---



---

## NOTES.

<sup>1</sup> L'h est aspiré dans *hideux*.

<sup>2</sup> *En arrivant y trouvât l'amitié.*

Ici, Malfillatre reproduit la même pensée sous une forme différente. C'est la seule fois qu'il s'écartera de la manière de Virgile, pour suivre celle d'Ovide.

<sup>3</sup> *Et toi, Vénus, qui présides sans cesse . . . .*

Cette invocation est imitée de Lucrèce. Je vais rapporter les vers du poète latin, et la traduction de Legouvé. Je ne sais pourquoi l'on cite toujours celle d'Hénault.

Æneadam genitrix, hominum divumque voluptas,  
Alma Venus, cœli, subter labentia signa,  
Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferentis  
Concelebras; per te quoniam genus omne animantum  
Concipitur, visitque exortum lumina solis:  
Te, dea, te fugiunt venti, te nubila cœli,  
Adventumque tuum: tibi suavis dædala tellus  
Summittit floreis; tibi rident æquora ponti,  
Placatumque nitet diffuso lumine cœlum.  
Nam simul ac species patefacta est verna diæ,  
Et reserata viget genitabilis aura favoni,  
Aeriæ primum volucreis te, diva, tuumque  
Significant initum, percussæ corda tua vi.  
Inde feræ pecudeis persultant pabula læta,  
Et rapidos tranant amneis; ita capta lepore  
Illecebrisque tuis omnis natura animantum  
Te sequitur cupide quo quamque inducere pergis:  
Denique per maria, ac monteis, fluviosque rapaceis,  
Frondiferasque domos avium, camposque virentis,  
Omnibus incutiens blandum per pectora amorem,  
Efficis ut cupide generatim sæcla propagent.  
Quæ quoniam rerum naturam sola gubernas,

## NOTES.

93

Nec sine te quidquam dias in luminis oras  
Exoritur, neque fit lætum, nec amabile quidquam,  
Te sociam studeo scribundis versibus esse  
Quos ego de rerum natura pangere conor.

### TRADUCTION DE LEGOUVÉ.

O mère des amours ! ô mère des Romains !  
Vénus, charme éternel des dieux et des humains,  
Toi seule, embrasant tout de ton feu salutaire,  
Peuples l'air et les eaux, et fécondes la terre.  
Tu parois : les frimas reconnoissent ta loi ;  
Les vents respectueux se taisent devant toi ;  
L'hiver s'est éloigné ; Cybèle, au loin riante,  
Étale de ses fleurs la parure odorante ;  
L'Océan aplani roule limpide et pur,  
Et le ciel respandit de son plus riche azur.  
Quand le printemps renaît, dès qu'on sent dans la plaine  
Des zéphirs créateurs souffler la douce haleine,  
Soudain, remplis de toi, par mille chants d'amour,  
Les habitans de l'air célèbrent ton retour.  
Des coursiers, des taureaux les troupes vagabondes  
S'élancent dans les prés, ou traversent les ondes ;  
Tout ce qui vit enfin suit ton aimable voix.  
Dans les mers, dans les champs, sur les monts, dans les bois,  
Pénétrant tous les cœurs, la volupté féconde  
Par l'attrait des plaisirs renouvelle le monde.  
Viens donc, viens m'inspirer, ame de l'univers,  
Principe de la vie et des êtres divers,  
Des graces, du bonheur source éternelle et pure,  
Tu me dois ton appui, je chante la nature.  
Je chante ; et Memmius, que tes dons les plus chers  
Ont orné dès l'enfance, est l'objet de mes vers.  
Prête-leur, ô Vénus ! une grace immortelle,  
Que le temps, comme toi, rende toujours nouvelle.

J. J. Rousseau, dans *Pygmalion* ; Voltaire, dans *la Pucelle* ; Bernis et Saint-Lambert, dans leurs poèmes des *Saisons*, ont aussi imité l'*Invocation à Vénus*.

<sup>4</sup> Cette imitation du Laocoon de Virgile a réuni tous les suffrages : c'est un des plus beaux ornemens du poème de Narcisse.

## MORT DE LAOCOON.

Laocoon , ductus Neptuno sorte sacerdos ,  
 Solemnes taurum ingentem mactabat ad aras.  
 Ecce autem gemini a Tenedo tranquilla per alta  
 (Horresco referens) immensis orbibus angues  
 Incumbunt pelago , pariterque ad littora tendunt ;  
 Pectora quorum inter fluctus arrecta jubæque  
 Sanguinæ exsuperant undas ; pars cetera pontum  
 Pone legit , sinuantque immensa volumine terga.  
 Fit sonitus , spumante salo ; jamque arva tenebant ;  
 Ardentesque oculos suffecti sanguine et igni ,  
 Sibila lambebant linguis vibrantibus ora.  
 Diffugimus visu exsanguis . Illi agmine certo  
 Laocoonta petunt ; et primum parva duorum  
 Corpora natorum serpens amplexus uterque  
 Implicat , et miseros morsu depascitur artus.  
 Post , ipsum , auxilio subeuntem ac tela ferentem ,  
 Corripiunt , spirisque ligant ingentibus ; et jam  
 Bis medium amplexi , bis collo squamea circum  
 Terga dati , superant capite et cervicibus altis.  
 Ille simul manibus tendit divellere nodos  
 Perfusus sanie vittas atroque veneno ;  
 Clamores simul horrendos ad sidera tollit :  
 Quales mugitus , fugit quum saucius aram  
 Taurus , et incertam excussit cervice securim.  
 At gemini lapsu delubra ad summa dracones  
 Effugiunt , sævæque petunt Tritonidis arcem ;  
 Sub pedibusque deæ clypeique sub orbe teguntur .

## TRADUCTION DE J. DELILLE.

Prêtre du dieu des mers , pour le rendre propice ,  
 Laocoon offroit un pompeux sacrifice ,  
 Quand deux affreux serpents , sortis de Ténédos ,  
 ( J'en tremble encor d'horreur ) s'allongent sur les flots :  
 Par un calme profond , fendant l'onde écumante ,  
 Le cou dressé , levant une crête sanglante ,  
 De leur tête orgueilleuse ils dominant les eaux ;  
 Le reste au loin se traîne en immenses anneaux .  
 Tous deux nagent de front , tous deux des mers profondes ,  
 Sous leurs vastes élans , font bouillonner les ondes .  
 Ils abordent ensemble , ils s'élancent des mers ;  
 Leurs yeux , rouges de sang , lancent d'affreux éclairs ,

## NOTES.

95

Et les rapides dards de leur langue brûlante  
S'agitent en sifflant dans leur gueule béante.

Tout fuit épouvanté. Le couple monstrueux  
Marche droit au grand-prêtre ; et leur corps tortueux  
D'abord vers ses deux fils en orbe se déploie ,  
Dans un cercle écaillé saisit sa foible proie ,  
L'enveloppe , l'étouffe , arrache de son flanc  
D'affreux lambeaux , suivis de longs ruisseaux de sang.  
Leur père accourt : tous deux à son tour le saisissent ,  
D'épouvantables nœuds tout entier l'investissent ;  
Deux fois par le milieu leurs plis l'ont embrassé ,  
Deux fois autour du cou leur corps s'est enlacé ;  
Ils redoublent leurs nœuds , et leur tête hideuse  
Dépasse encor son front de sa crête orgueilleuse.  
Lui , dégouttant de sang , souillé de noirs poisons ,  
Qui du bandeau sacré profanent les festons ,  
Roidissant ses deux bras contre ces nœuds terribles ,  
Il exhale sa rage en hurlemens horribles.  
Tel , d'un coup incertain par le prêtre frappé ,  
Mugit un fier taureau de l'autel échappé ,  
Qui , du fer suspendu victime déjà prête ,  
A la hache trompée a dérobé sa tête.  
Enfin , dans les replis de ce couple sanglant ,  
Qui déchire son sein , qui dévore son flanc ,  
Il expire . . . Aussitôt l'un et l'autre reptile  
S'éloigne ; et , de Pallas gagnant l'auguste asile ,  
Aux pieds de la déesse , et sous son bouclier ,  
D'un air tranquille et fier va se réfugier.

---

J'ai cru devoir rapprocher dans ces notes , les fragmens des Géor-  
giques de Virgile , traduits par Malfillatre , de la traduction des  
mêmes passages par Dorange.

Mécène , aux laboureurs mes préceptes utiles  
Enseignent par quels soins on rend les champs fertiles ;  
En quel temps sous le joug le taureau doit gémir ,  
Sous quel astre la vigne à l'ormeau veut s'unir ;  
Quels secours aux troupeaux prête la main de l'homme ,  
Et jusqu'où va l'instinct de l'abeille économe.

## NOTES.

Astres brillants du monde, ô secourables dieux !  
 Qui conduisez l'année errante dans les cieux,  
 Bacchus, et vous, Cérès, si les moissons dorées,  
 Si les vignes d'Argos, de pourpre colorées,  
 Pour nous ont remplacé, par vos heureux bienfaits,  
 Et l'eau des froids torrens, et le gland des forêts . . . .  
 O vous, Faunes légers qu'adorent les campagnes !  
 Vous, Nymphes, qui peuplez les bois et les montagnes,  
 Jetez sur mes essais des regards complaisans ;  
 Accourez à ma voix, je chante vos présens.  
 Toi dont le fier trident fit sortir de la terre  
 Le superbe coursier, symbole de la guerre,  
 Grand dieu des mers, et toi dont les nombreux troupeaux  
 De Cée, en bondissant, dépouillent les coteaux ;  
 Toi sur-tout, dieu pasteur, souverain d'Arcadie,  
 O Pan ! si tu chéris ton heureuse patrie ;  
 Minerve, si par toi ton peuple favori  
 Reçut les premiers arts et l'olivier chéri ;  
 Jeune enfant, qui jadis, au genre humain sauvage,  
 Vins montrer la charrue et son utile usage ;  
 Sylvain, dieu des forêts, solitaire Sylvain,  
 Dont un jeune cyprès orne toujours la main ;  
 Je vous invoque tous, dieux, déesses propices,  
 Soit que les fruits vermeils naissent sous vos auspices,  
 Soit que du haut du ciel arrosant les sillons,  
 Vous nourrissiez la terre et ses germes féconds.  
 . . . . .

Cinq zones de l'Olympe embrassent l'étendue :  
 L'une, par le soleil sans cesse parcourue,  
 De cet astre de flamme est l'empire éternel,  
 Et voit des deux côtés, près des pôles du ciel,  
 Deux zones, de frimas tristement couronnées,  
 A l'horreur des hivers à jamais condamnées ;  
 Et deux, que la nature, indulgente aux humains,  
 A su de part et d'autre enfermer de ses mains,

## IMITATION DE DORANGE.

Le soleil dans sa marche, en roi de l'univers,  
 Habite tour à tour douze palais divers ;  
 Des cinq zones du ciel, l'une, toujours brillante,  
 Est en proie aux ardeurs de sa flamme brûlante ;  
 Deux autres, loin du centre, entourent ces climats  
 Demeure des hivers, empire des frimas :

## NOTES.

97

Entre ces froids climats que le soleil ignore,  
Et l'espace brûlant que la chaleur dévore.  
De ces plages où règne un air plus tempéré,  
Par son char vagabond le bord est effleuré,  
Lorsque ce dieu du jour va, dans un cercle oblique,  
Visiter tour à tour l'un et l'autre tropique.  
L'habitant du Riphée est voisin de ces lieux,  
Où la terre s'élève et s'approche des cieux ;  
Et l'ardente Libye, et les murs d'Alexandre  
La voient vers le midi s'abaisser et descendre.  
L'un des pôles du monde où souffle l'aquilon  
Toujours, par sa hauteur, domine l'horizon ;  
Toujours l'autre se montre à ces rivages sombres  
Où règne le trépas sur le peuple des ombres.  
Ici, tel qu'un grand fleuve, en ses vastes détours,  
Embrasse au loin les champs que féconde son cours,  
Le Dragon tient toujours les deux Ourses glacées  
Dans ses replis divers fortement embrassées ;  
Les Ourses, que jamais les souverains des mers  
Ne laissèrent descendre au sein des flots amers.  
Là pâlit la nature, et, sur ces bords funèbres,  
Une nuit inféconde entasse des ténèbres ;  
Ou peut-être l'Aurore, à ce nouveau séjour,  
En s'éloignant de nous va reporter le jour ;  
Peut-être, quand sur nous cette jeune courrière  
Ordonne à ses coursiers de souffler la lumière,  
Là, l'étoile du soir, au départ du soleil,  
Allume son flambeau dans l'occident vermeil.

Entre elles et les lieux que le soleil dévore,  
Pour les tristes mortels il en est deux encore  
Qui terminent l'espace où le flambeau des cieux  
Parcourt obliquement son cercle radieux.  
Notre globe, élevé vers la froide Scythie,  
S'abaisse aux régions de l'aride Libye ;  
Sur nous brille du ciel la sublime clarté,  
L'autre pôle au-dessous voit les bords du Léthé ;  
Au Nord, près de son fils, Calisto tient sa place :  
Dans ses plis sinueux le Dragon les embrasse ;  
Ainsi qu'un fleuve immense il serpente autour d'eux.  
Au pôle du Midi, dans ces déserts hideux,  
Règne une ombre éternelle, un éternel silence ;  
Ou peut-être du jour la carrière y commence  
A l'heure où d'Hésperus le front vermeil nous luit,  
Et quand l'astre du soir nous ramène la nuit,  
Les courriers du Soleil, quittant l'humide plaine,  
Soufflent sur nous les feux de leur brûlante haleine.

## NOTES.

Il vit naitre jadis Pluton et les Furies ;  
 Il vit naitre Japet et ses frères impies ,  
 Ligués pour assiéger le monarque du ciel ,  
 Et le précipiter de son trône éternel ;  
 Trois fois , sur Pélion , tous ces monstres horribles  
 Virent l'Ossa haussé par leurs efforts pénibles ;  
 Et sur l'Ossa , l'Olympe , entassé par trois fois ,  
 Porta ces fiers Titans , et gémit sous le poids ;  
 Mais la foudre , atteignant et géans et montagnes ,  
 Trois fois les fit rouler dans les vastes campagnes .  
 . . . . .

Au premier sifflement des vents impétueux ,  
 Vous voyez s'agiter les flots tumultueux ;  
 Le rivage mugit , l'écho porte aux campagnes  
 Le murmure des bois et le cri des montagnes .  
 Dieux ! quels périls affreux menacent les vaisseaux ,  
 Quand les plongeurs troublés , quittant le fond des eaux ,  
 Par un vol inquiet et des accents sauvages ,  
 Annoncent la tempête et cherchent les rivages ;  
 Quand on voit le héron , loin des marais fangeux ,  
 Se perdre tout-à-coup dans un ciel orageux ;  
 Les poules de Thétis se rassembler entre elles ,  
 Et jouer sur le sable en secouant leurs ailes !  
 A l'approche des vents , les astres emportés ,  
 La nuit , du haut des cieux , tombent précipités ,  
 Marquent de feux brillants leur rapide carrière ,  
 Et sillonnent le ciel de longs traits de lumière ;  
 La feuille des forêts et la paille des champs ,  
 Sur vos pas , quelquefois , sont les jouets des vents ;  
 La poussière voltige , et sur le dos des ondes  
 Flottent légèrement des plumes vagabondes .  
 Mais si la foudre au nord fait entendre sa voix ,  
 Si ses coups redoublés vont frapper à-la-fois  
 Les portes du couchant et le char de l'aurore ,  
 Ah ! quel nouveau déluge est prêt à fondre encore !  
 Bientôt les vastes champs , noyés par Jupiter ,  
 Aux yeux du laboureur n'offriront qu'une mer .  
 Déjà le nautonier , tremblant à ce présage ,  
 A replié sa voile et prévenu l'orage .  
 L'orage enfin s'annonce et jamais ne surprend ;  
 L'œil le moins attentif le prévoit et l'attend .  
 Du creux de leurs vallons , la nation des grues  
 S'enfuit à son approche et traverse les nues ;

## NOTES.

99

Pour respirer l'orage et le souffle des airs ,  
Le taureau vers le ciel tient ses naseaux ouverts ;  
En effleurant les eaux , la folâtre hirondelle  
Les ride faiblement par le vent de son aile ;  
Les grenouilles encor , sur le bord des étangs ,  
Insultent de leurs cris Latone et ses enfants ;  
Par des sentiers étroits , la fourmi , non sans peine ,  
Quitte , en traînant ses œufs , sa maison souterraine ,  
Et le grand arc des cieux , de rayons coloré ,  
Boit les eaux de la mer dont il est altéré.  
De corbeaux croassants un ténébreux nuage  
Presse leur vol tardif vers le prochain bocage.  
Considérez alors tous ces oiseaux divers ,  
Qui s'assemblent en foule au rivage des mers ,  
Et ceux que le Caïstre , errant dans les prairies ,  
Voit paître par troupeaux sur ses rives fleuries :  
Tous , avant que le ciel nous verse ses trésors ,  
Ont pressenti la pluie et s'approchent des bords ,  
Offrent la tête au flot que le rocher renvoie ,  
Plongent leur cou dans l'onde , ou nagent avec joie ,  
Cherchent le frais des eaux , et vont , dans un instant ,  
Laver cent fois en vain leur plumage éclatant .  
Seule , errant sur le sable , avec un cri funeste ,  
La sinistre corneille appelle l'eau céleste :  
La vieille l'a prédit en tournant ses fuseaux ,  
Quand l'huile pétillante éclaire ses travaux ;  
Et que de noirs flocons d'une mousse enfumée  
S'amoncellent au bout de la mèche allumée .  
.....

Nisus jette un grand cri . Sa fille , à ce signal ,  
Se souvient de son crime et du cheveu fatal :  
Elle s'enfuit . Par-tout où s'enfuit la perfide ,  
L'affreux Nisus la suit de son aile rapide ;  
Et par-tout où Nisus suit Scylla dans les airs ,  
Scylla s'enfuit d'un vol plus prompt que les éclairs .  
.....

\* Qui pourra d'imposture accuser le soleil ?  
Souvent même il prédit le secret appareil

### \* IMITATION DE DORANGE.

Quel mortel oseroit démentir ses oracles ?  
Le Soleil nous contemple , et , du trône des cieux ,



## NOTES.

Des troubles, des combats, des crimes près d'éclorre,  
Et qu'une épaisse nuit à nos yeux cache encore.

Quand César expira, le soleil, dans son cours,  
N'éclaira qu'à regret le dernier de ses jours :  
Le soleil vit nos pleurs, le soleil plaignit Rome  
Des malheurs qu'entraînoit la mort de ce grand homme ;  
Il partagea son deuil ; cet astre étincelant,  
D'un voile ensanglanté couvrit son front brillant,  
Et des hommes pervers la race criminelle  
Craignit à cet aspect une nuit éternelle.  
Hélas ! tout dans ces temps annonçoit nos revers ;  
Tout nous épouvantoit, et la terre et les mers,  
Et des chiens menaçants les clameurs importunes,  
Et l'oiseau précurseur des grandes infortunes.  
Combien de fois, ô dieux ! dans ces jours de terreur,  
Vimes-nous de l'Etna les volcans en fureur  
S'échapper à travers ses fournaies brisées,  
Des foudres souterrains, des roches embrasées,  
De torrents de fumée obscurcissant le jour,  
Rouler en tourbillons dans les champs d'alentour !  
Un bruit de chars, un choc d'invisibles armées  
Fit trembler du Germain les villes alarmées :  
L'Apennin tressaillit, et sur leurs fondements,  
Les Alpes à grand bruit s'agitèrent long-temps.  
Des spectres infernaux, dans l'horreur des nuits sombres,  
Se traînoient au milieu du silence et des ombres ;

Lui-même il nous prédit ces complots factieux  
Qui, dans l'ombre excitant les guerres intestines,  
Des états ébranlés préparent les ruines.  
Quand César expira, cet astre épouvanté  
Couvrit son front brillant d'un voile ensanglanté ;  
Et le ciel ténébreux, la nuit universelle  
Fit craindre au siècle impie une nuit éternelle.  
Que dis-je ? au même instant l'air, la terre, et les eaux  
Et les chiens menaçants, et les tristes oiseaux,  
De désastres sans nombre avant-coureurs funestes,  
Nous présageoient l'horreur des vengeances célestes.  
Combien de fois l'Etna, dans ses gouffres brûlants,  
Brisant les arsenaux des Cyclopes tremblants,  
De ses flancs déchirés fit jaillir dans les nues  
Et ses globes de flamme et ses roches fondues !  
D'un bruit d'armes au loin les cieux retentissoient.  
Sur leurs vieux fondements les Alpes frémissaient :  
Les forêts répondoient à des voix menaçantes ;  
La Nuit vit s'élever des ombres pâlisantes,

## NOTES.

101

On entendoit au loin retentir une voix  
Lamentable, et des cris sortis du fond des bois ;  
Des fleuves étonnés les ondes reculèrent,  
La terre s'entr'ouvrit, les animaux parlèrent,  
Et dans nos temples saints, séjour des immortels,  
On vit les dieux d'airain pleurer sur leurs autels.  
Le roi des fleuves même, affreux dans ses ravages,  
Le superbe Éridan, franchissant ses rivages,  
Dans son onde écumante, épandue à grands flots,  
Entraîna les pasteurs, leurs toits et leurs troupeaux ;  
Dans le flanc des taureaux les ministres célestes  
Ne voyoient chaque jour que des signes funestes ;  
De longs ruisseaux de sang épouvantoient nos yeux ;  
Et des loups affamés les troupeaux furieux,  
Quand la nuit couvroit l'air de ses voiles paisibles,  
Effrayoient les cités de hurlements horribles.  
Jamais en un ciel pur et dans des jours sereins,  
La foudre plus souvent n'étonna les humains ;  
Et jamais plus souvent les comètes cruelles  
Ne lancèrent sur nous leurs tristes étincelles.

Bientôt la Macédoine, asile de Brutus,  
Revit par les Romains les Romains combattus,  
Et Jupiter souffrit que les champs d'Émathie  
S'enivrassent encor du sang de ma patrie.

Un jour, un jour viendra qu'en ces champs trop féconds,  
Le laboureur surpris, en traçant des sillons,

Le marbre partagea nos regrets éternels,  
Et l'image des dieux pleura sur leurs autels.  
De ses flots orageux épanchant l'urne immense,  
L'Éridan, fleuve-roi, hors de son lit s'élança :  
Il emporte les bois, il roule en tourbillons  
Bergers, troupeaux, étable, et l'espoir des sillons ;  
Le prêtre curieux, consultant les augures,  
Voit le courroux céleste en leurs fibres impures ;  
Les sources, les ruisseaux roulent des flots sanglants,  
Des loups troublent nos murs de leurs longs hurlements ;  
Sans cesse l'éclair brille, et la comète errante  
Étale aux nations sa chevelure ardente.

Aussi près de Philippe on a vu les Romains  
Pour la seconde fois tourner contre eux leurs mains ;  
Deux fois le juste ciel permit que l'Émathie  
Engraisât ses sillons du sang de ma patrie.

Un jour le laboureur, traînant ses longs râtaux,  
Des Romains dans ces champs ouvrira les tombeaux ;

## NOTES.

Trouvera sous le soc des piques enterrées,  
 Les armes des Romains de rouille dévorées,  
 Des casques entraînés sur ses pesans râteaux,  
 Et de grands ossements et d'antiques tombeaux.

O dieux ! dieux citoyens, que mon pays adore,  
 Romulus et Numa ! toi, Vesta, que j'implore,  
 Vesta, qui sur le Tibre arrêtes tes regards,  
 Et daignes protéger le palais des Césars !  
 Ah ! laissez-nous du moins, divinités suprêmes,  
 L'appui d'un jeune prince, en nos malheurs extrêmes.  
 Notre sang le plus pur, répandu si long-temps,  
 A de Laomédon lavé les faux serments.  
 Hélas ! le ciel jaloux, le ciel inexorable  
 Vous envie, ô César, à la terre coupable ;  
 Il se plaint, quand César mérite des autels,  
 Qu'il cherche à triompher au milieu des mortels,  
 Que d'un siècle de fer il brigue le suffrage,  
 Tandis que les humains, dans leur aveugle rage,  
 Foulent aux pieds la paix et les lois et l'honneur,  
 Et font du monde entier un théâtre d'horreur.

La terre sans culture a perdu tous ses charmes ;  
 On enlève à son champ le laboureur en larmes :  
 La guerre détruit tout, et la faux de Cérès  
 Devient sous le marteau l'instrument des forfaits.  
 Toutes les nations à nous perdre animées,

Heurtera, plein d'effroi, dans ce lugubre asile,  
 Ces casques, cet airain dès long-temps inutile,  
 Ces javelots rongés par la rouille des ans,  
 Et les corps des héros, et leurs grands ossements.

O fondateur de Rome ! ô dieux de ma patrie !  
 Vesta, de nos remparts divinité chérie !  
 Souffrez que ce héros, défenseur des Romains,  
 D'un état chancelant relève les destins.  
 Depuis long-temps, hélas ! malheureuses victimes,  
 Notre sang a de Troie effacé tous les crimes.  
 Oui, l'Olympe, ô César ! envieux des mortels,  
 Déjà marque ta place aux palais éternels ;  
 L'encens d'un monde vil peut-il flatter ton ame ?  
 Le vice impérieux, tyran d'un siècle infame,  
 Reproduisant ses traits sous mille aspects divers,  
 Confond les droits du juste et les droits des pervers ;  
 Le soc perd ses honneurs ; des mains de sang avides  
 Changent la faux tranquille en glaives homicides ;  
 Plus d'intérêts communs, plus de lois, plus de frein ;

## NOTES.

103

Le Danube, l'Euphrate enfantent des armées :  
Malgré le voisinage et la foi des traités,  
Tout combat ; les cités attaquent les cités :  
Mars remplit l'univers de sa fureur impie ;  
Rien ne peut dans son cours arrêter sa furie.  
Tels, de jeunes coursiers, ardents, impétueux,  
Tout-à-coup avertis par le signal des jeux,  
D'un saut précipité franchissant la barrière,  
Impatients du frein, volent dans la carrière ;  
Et, las de retenir leur courage indompté,  
Le guide avec le char est lui-même emporté.

Mars réveille l'Euphrate, il soulève le Rhin,  
Et, laissant après lui les débris du carnage,  
Il parcourt en vainqueur le globe qu'il ravage ;  
Thémis fuit éperdue, et foulant leurs traités,  
D'un fer long-temps ami se frappent les cités.  
Ainsi quand des coursiers, franchissant la barrière,  
De leurs élans fougueux dévorent la carrière,  
Le char vole, et du frein méconnoissant les lois,  
Les coursiers de leur guide ont oublié la voix.

## ATHALIE,

## ODE.

## ARGUMENT.

Athalie, fille d'Achab et de Jézabel, après la mort d'Ochosias, usurpa le royaume de Juda, et, parvenue sur le trône, elle entreprit d'éteindre entièrement la race royale de David, à laquelle Dieu en avoit promis la possession, et d'où devoit descendre le Messie. Elle fit donc égorger tous les enfans d'Ochosias, ses petits-fils. Le seul Joas échappa à sa fureur par les soins de Josaba, qui fut le cacher dans le temple, où il fut élevé sous les yeux du grand-prêtre Joad ou Joiada. (Liv. IV des Rois, chap. 11.)

Qui pent, grand Dieu ! de ta sagesse  
Sonder les abymes secrets ?  
L'homme, témoin de sa faiblesse,  
Ne doit qu'adorer tes décrets :  
Il voit dans les traits que tu lances  
Le dieu terrible des vengeances  
Et le dieu sauveur des humains ;  
Tu frappes et tu précipites,  
Tu guéris et tu ressuscites  
Le propre ouvrage de tes mains.

David, le Seigneur t'abandonne  
A tes ennemis en fureur ;  
Dans le même instant, il te donne  
La préférence dans son cœur :  
Quoiqu'il disperse ta famille,  
Un jour, dans le sein de ta fille  
Il doit puiser l'humanité . . . .  
En vain l'implacable Athalie  
Voudroit encore à sa furie  
Immoler ta postérité.

Tu triomphes, reine barbare,  
Des droits du sang et du devoir ;  
L'orgueil aveugle qui t'égare  
Flatte ton criminel espoir ;

## NOTES.

105

Ta rage , sans trouver d'obstacles ,  
Foule aux pieds les sacrés oracles  
Qui doivent arrêter ton bras ;  
Et , pour consommer son ouvrage ,  
Ton cœur , avide de carnage ,  
N'attend que le sang de Joas.

Reste d'une tige chérie ,  
Reste digne d'un meilleur sort ,  
Joas trompe ta barbarie ,  
Josaba l'enlève à la mort.  
Joad , à l'ombre salutaire  
Du redoutable sanctuaire ,  
Reçoit ce dépôt précieux :  
Et , plein de l'esprit qui le guide ,  
Ce grand-prêtre à ses jours préside ,  
Ainsi qu'au salut des Hébreux.

Là , ce jeune prince tranquille  
Voit son Dieu devenir , pour lui ,  
Le berceau , le temple , l'asile  
Dont ses cris demandoient l'appui.  
Il l'y fait croître , il l'y protège  
Contre la force sacrilège  
Du bras qui l'a persécuté ;  
Telle on voit une aigle fidèle  
Nourrir , échauffer sous son aile  
Le seul aiglon qu'elle a porté.

Cependant l'injuste Athalie  
N'envisageant que le passé ,  
Se croit sur le trône affermie  
Par tout le sang qu'elle a versé . . . .  
Mais je vois le Ciel qui s'apprête  
A frapper sa coupable tête  
Du trait qui perça Jézabel :  
Déjà , contre ses jours perfides ,  
Des mains saintement homicides  
S'arment jusqu'au pied de l'autel.

Parois , Joas , ton Dieu t'appelle  
Pour venger son nom profané :  
Tu lui promets d'être fidèle . . . .  
Il veut que tu sois couronné.  
La fille d'Achab , ta victime ,

## NOTES.

Va frémir de ce qu'à son crime  
 Tu fus soustrait pour la punir:  
 De son front les traits sanguinaires  
 Te marquent la mort de tes pères . . . .  
 Tu dois la sienne à l'avenir.

Cette furie impitoyable  
 Te cherche encor pour t'immoler,  
 Et de son crime abominable  
 Ton trépas doit la consoler.  
 Si ta perte manque à sa haine,  
 J'entends cette mère inhumaine  
 Se reprocher ses attentats!  
 Joas vivant fait son supplice:  
 Elle en veut faire un sacrifice  
 Pour s'assurer de ses états.

Mais que vois-je? quand le lévite  
 S'avance et lui montre son roi,  
 Elle est sans voix, pâle, interdite,  
 Et les prêtres tremblent d'effroi!  
 Frappe, Joas! elle est ta proie:  
 Le Ciel par toi seul nous envoie  
 Le Sauveur qu'il nous a promis! . . . .  
 Je la vois enfin qui succombe . . . .  
 Sous le glaive le monstre tombe,  
 Le sceptre à Joas est remis.



## ODE

## SUR LE BONHEUR.

Dans mon sein, Vérité suprême,  
 Descends du ciel pour m'éclairer!  
 Je veux me connoître moi-même:  
 Il est honteux de s'ignorer.  
 Du cœur humain perçons l'abyme;  
 C'est de cette étude sublime  
 Que l'homme s'occupe le moins:  
 Dans ce cœur porte la lumière;  
 Montre-moi la cause première  
 Et le vrai but de tous ses soins.

## NOTES.

107

Le bonheur est le terme unique  
Où tendent les vœux des humains ;  
C'est lui que notre esprit s'applique  
A chercher par divers chemins.  
Sans en comprendre la nature,  
Chacun le place à l'aventure  
Dans l'objet dont il est flatté :  
L'ambitieux le nomme Gloire,  
Le guerrier l'appelle Victoire,  
Et le libertin Volupté.

De son nom la beauté nous frappe,  
On aime à s'en entretenir ;  
Mais son essence nous échappe  
Quand nous voulons le définir.  
Une idée obscure et confuse  
N'en laisse, à l'esprit qu'elle abuse,  
Entrevoir que quelques éclairs :  
Tel l'œil, à travers un nuage,  
Du soleil caché voit l'image  
Sourire encore à l'univers.

Ah ! si, loin des bords de ce globe,  
Tu n'as pas fui sous d'autres cieux,  
Bonheur, quel séjour te dérobe  
Si long-temps à nos tristes yeux ?  
Ces dieux qui portent la couronne  
Et que la mollesse environne,  
T'enferment-ils dans leur trésor ?  
Est-ce ta lumière immortelle  
Qui dans l'escarboucle étincelle,  
Ou qui nous éblouit dans l'or ?

Vain espoir ! que l'homme est à plaindre !  
Il est brûlé d'un feu cruel ;  
Et les faux biens, loin de l'éteindre  
En font l'aliment éternel.  
Les objets dont il est avide  
Ne remplissent jamais le vide  
Qu'il éprouve au fond de son cœur :  
Des fleuves, au sein d'Amphytrite,  
Ainsi l'onde se précipite  
Sans en remplir la profondeur.

De la félicité parfaite



## NOTES.

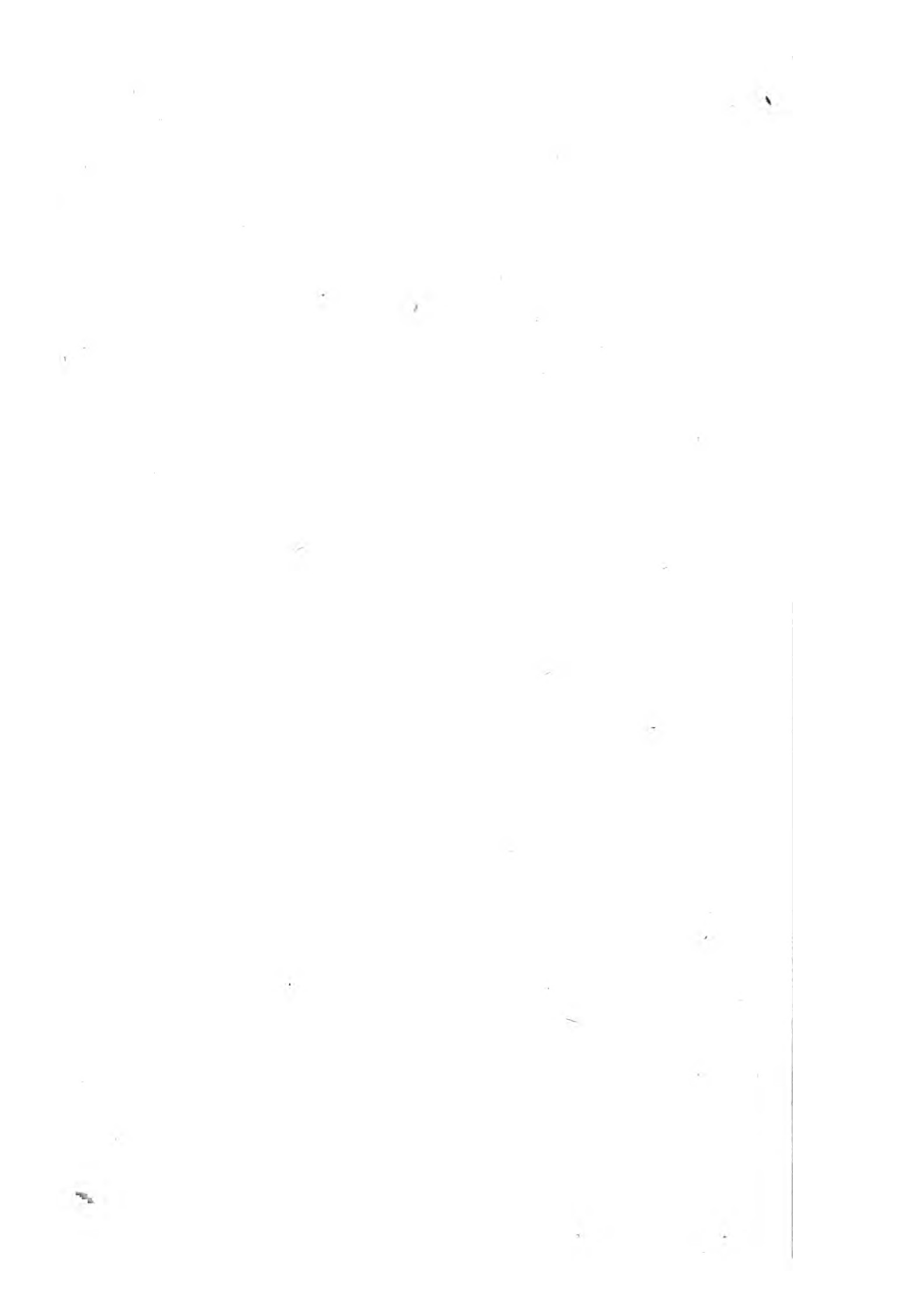
Sainte compagne, aimable Paix,  
 Mon ame, toujours inquiète,  
 T'appelle, et ne te sent jamais.  
 A l'ardeur le dégoût succède ;  
 Avant que mon cœur le possède,  
 Un objet trompeur m'éblouit :  
 Je veux le saisir, il s'efface,  
 Et le fantôme que j'embrasse  
 Entre mes mains s'évanouit.

Eh quoi ! par la vertu que j'aime  
 Ne suis-je donc pas satisfait ?  
 Non : ici-bas la vertu même  
 N'offre qu'un bonheur imparfait.  
 Je sais qu'aux coups du sort volage  
 Le juste oppose un vrai courage,  
 Que nul revers ne peut troubler :  
 Que la nature se confonde :  
 Par les débris fumants du monde  
 Il sera frappé sans trembler.

Mais sa vertu qui, toujours ferme,  
 Le soutient dans l'adversité,  
 N'est que la route, et non le terme  
 De la pure félicité.  
 Grace à toi, vertu secourable,  
 Il perd, d'un front inaltérable,  
 Des biens indignes de ses vœux :  
 Ce n'est qu'au vrai bien qu'il aspire,  
 C'est pour le vrai bien qu'il soupire ;  
 Et, s'il soupire, est-il heureux ?

Les deux Odes qui précèdent sont de la première jeunesse de Mal-  
 fillatre : nous ne les reproduisons ici que pour marquer le point de  
 départ de l'auteur. La première fut couronnée au Palinod de Caen,  
 en 1750. La seconde n'a jamais été imprimée. Nous la devons à la  
 complaisance de M. Miger, éditeur du Génie de Virgile.

**GILLES D'AURIGNY.**



---

# NOTICE

SUR

GILLES D'AURIGNY.

~ ~ ~

La personne de ce poète n'est guère plus connue que ses ouvrages, qui cependant méritent de l'être. Il a composé des élégies, des épigrammes, des épitaphes, des étrennes, et quelques traductions de psaumes. Son *Tuteur d'Amour* est une des plus agréables productions que nous ayons dans notre langue. Il n'a manqué à Gilles d'Aurigny que d'être né un siècle plus tard. Ce poète avoit une imagination brillante et féconde, un jugement sain, un goût exquis, une oreille délicate et sévère.

« Nous sommes fiers d'avoir fait la découverte de ce  
« charmant ouvrage, disent les éditeurs des *Annales Poé-*  
« *tiques*, en parlant du *Tuteur d'amour*, et nous croyons faire  
« un riche présent à nos lecteurs. L'idée en est heureuse et  
« intéressante, et le poème est plein d'imagination et de dé-  
« tails ingénieux. Le style est aussi pur et aussi clair qu'il  
« puisse l'être. Il y a de la mollesse, de la grace, et de la fé-  
« condité; les vers en sont phrasés avec beaucoup d'élégance;

« l'esprit s'y exprime toujours dans la langue poétique, c'est-à-dire par le sentiment et par les images. La poésie dramatique est fort bien entendue; et l'on voit que le poète s'étoit « nourri de la lecture des anciens. » Gilles d'Aurigny, dit le Pamphile, naquit à Beauvais le . . . . 1525; il fut licencié en droit, et mourut vers la fin de 1553.





Saillard 1823.

Lith. de C. de Last.

1. 1.

2. 2.

3. 3.

4. 4.

5. 5.

6. 6.

7. 7.

8. 8.

9. 9.

10. 10.

11. 11.

12. 12.

13. 13.

14. 14.

15. 15.

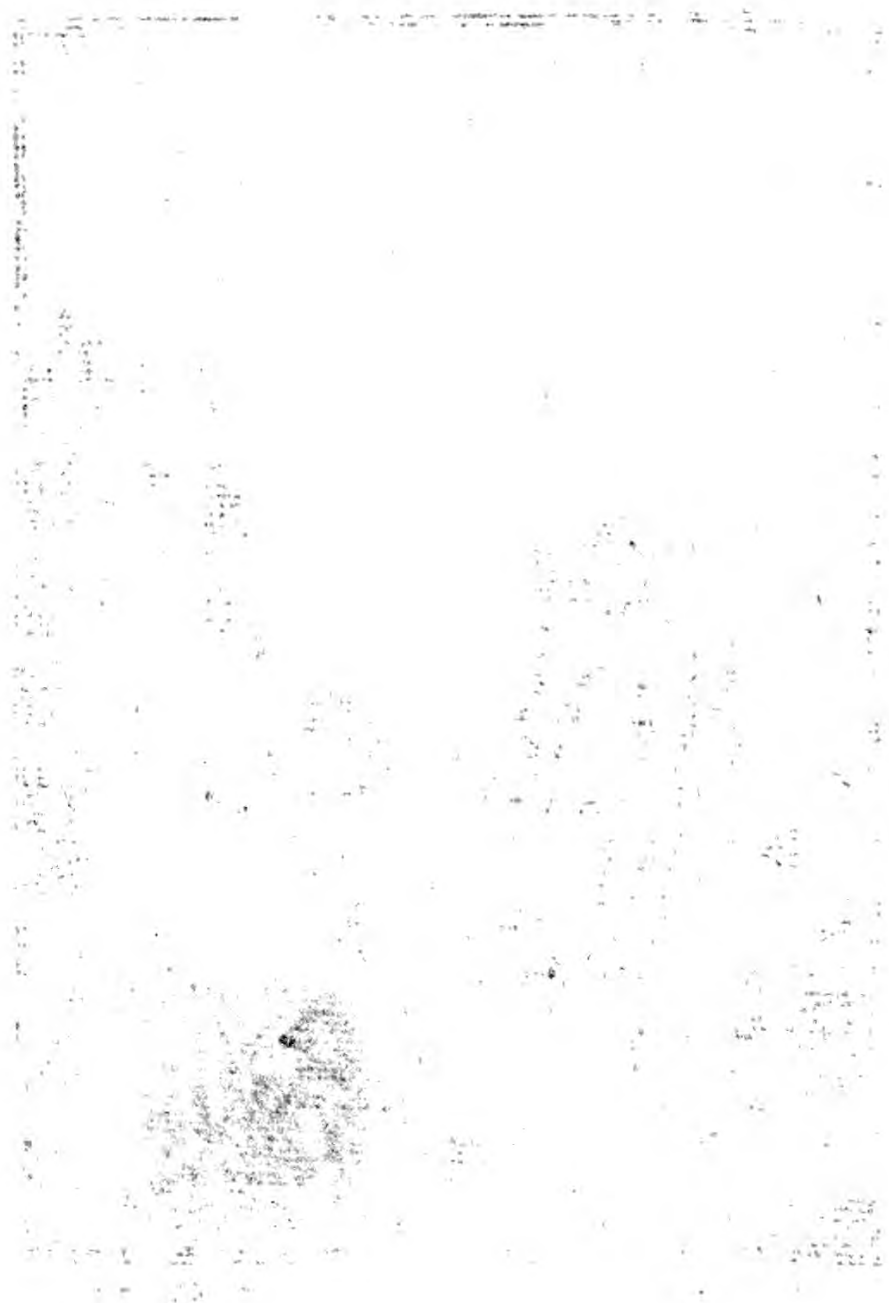
16. 16.

17. 17.

18. 18.

19.





LE  
TUTEUR D'AMOUR,

POÈME EN QUATRE CHANTS.

---

CHANT PREMIER.

---

Ayant un temps occupé mon esprit  
A concevoir ce qu'ont plusieurs écrit  
Touchant amour, je sentis que feroit  
Grand bien à tous, qui l'Amour dompteroit ;  
Et dès lors j'eus une volonté haute  
De vaincre Amour, de lui montrer sa faute ,  
Et quelque peu son vouloir surmonter ,  
Par le moyen que je te veux conter.

Sachant qu'Amour souloit hanter provinces,  
Entrer aux cours des rois, dames et princes,  
Je soupçonnai que cet enfant perdu  
Pourroit bien être en la cour descendu :  
Et c'est le lieu où si souvent j'entrai,  
Et jour et nuit que je l'y rencontraï.

Incontinent que j'eus jeté ma vue  
Sur son maintien, sur sa chair blanche et nue,  
Sur ses deux yeux, d'un linge blanc bandez ;  
Sur ses traits d'or, tant bien recommandez ;  
Sur son carquois, qui pendoit avec grace,  
Et sur son arc, porté d'un air d'audace ;  
Je pensai bien que celui même étoit,  
Qui tant de maux au monde commettoit.  
Je connus bien que c'étoit le forsaire \*  
Auquel j'avois si grandement affaire.  
Après avoir quelque temps envoyé  
Mon vif regard sur l'enfant dévoyé ;  
Après qu'il eut plusieurs traits décochés,  
Et plusieurs cœurs de part en part touchés,  
Tout doucement je me hasarde, et j'ose  
M'en approcher, sans craindre nulle chose.  
Quand je fus près, sans lui donner loisir,  
Par le bras droit le vins soudain saisir :  
Puis j'empoignai ses flèches et carquois,  
Et lui laissai seulement l'arc turquois,  
En lui disant : « O petite puissance,  
« Qui toutefois portes tant de nuisance!  
« C'en est donc fait, je te tiens en mes lacs,  
« Petit trompeur qui ne fus jamais las  
« De nous blesser ! que viens-tu faire ici ?  
« Sais-tu pas bien, si l'on te voit ainsi,

\* Méchant.

« Entrer tout nu aux royales maisons ,  
« Cherchant le coin des chambres et donjons ,  
« Pour accomplir ta volonté tant fausse ,  
« Qu'on te peut mettre au fond de quelque fosse ?  
« Pourquoi viens-tu tant de cœurs émouvoir ,  
« Pour , en aimant , tant de tourments avoir ?  
« Pourquoi prends-tu d'un enfant la figure ,  
« Vu que tu es aussi vieux que nature ?  
« Puisque d'enfant le nom te veux donner ,  
« Comme un enfant , je te veuil gouverner :  
« Parquoi , Amour , ne t'attends désormais ,  
« Faire un seul pas , si je ne le permets :  
« Ne t'attends plus le gibier approcher ,  
« Comme soulois , pour dessus décocher :  
« Il est besoin autre coutume apprendre ,  
« Puisque je veuil en ma charge te prendre. »

Quand cet Amour mes propos entendit ,  
Par grand fureur l'autre bras étendit  
Qui tenoit l'arc , et mit toute puissance  
De la casser et d'y faire nuisance .  
Mais , ayant moins de force que courage ,  
Endommagea seulement le cordage ;  
Puis son regard de ce linge caché  
Jetta sur moi , pour me rendre fasché ,  
En me disant : « O homme plein d'audace ,  
« Homme insensé , homme de fausse race ,  
« D'où te provient telle témérité ,

« Que de toucher à ma divinité ?  
« Qui t'a donné si folle hardiesse  
« De profaner ma divine jeunesse ?  
« T'appartient-il de connoître mes faits ,  
« Et de savoir ce que j'ai fait ou fais ?  
« Te soucies-tu que je cherche en ces lieux ?  
« Te soucies-tu si je suis jeune ou vieux ?  
« Songe, crois-moi, à me rendre ma trousse ,  
« Tout promptement ; car si je me courrouse ,  
« Tu connoistras quel mal il peut venir  
« De me fascher, et mes dards retenir. »  
En ce disant comme homme furieux,  
Par grand dépit débanda ses deux yeux,  
Mais connoissant son vouloir quelque peu,  
Engardai bien qu'il n'achevât son jeu ;  
Je le tins court, prenant garde toujours  
A son maintien, à ses ruses et tours :  
Puis je fis tant par diligence et peine,  
Qu'en un chasteau promptement je l'ameine.  
Il s'aperçut alors et connut bien  
Que son effort ne lui servoit de rien,  
Et qu'il falloit pour son utilité,  
Qu'il inventât autre subtilité :  
Donc, modérant quelque peu son langage,  
Me regarda doucement au visage,  
Et me disant d'une voix fort humaine :  
« Puisque rigueur sous ton effort m'ameine,  
« Et que bien peu me sert le résister ,

« Je te requiers, ami, de me conter  
« A tout le moins qui tu es, et pourquoi,  
« Comme captif tu me tiens avec toi.  
« Que t'ai-je fait? Ai-je point d'aventure  
« Navré ton cœur de quelque flèche dure?  
« Si j'ai atteint ton cœur sans connoissance,  
« As-tu pas eu entière jouissance?  
« Si ne l'as eue, oubliant tout esmoi,  
« Je te supplie, ami, pardonne-moi :  
« Tu n'es pas seul de ce brandon atteint  
« Qui par moi brusle et par moi est éteint.  
« Ne veuille pas estre cause en ce jour,  
« Qu'on puisse dire, or est captif Amour.  
« Hélas! ami, ce grand mal ne permets,  
« Car prisonnier encor ne fus jamais :  
« Si tu te rends, aussitôt je m'appreste,  
« D'assoir ton cœur en un lieu si honneste,  
« Que n'auras point pour le plaisir d'aimer,  
« Ce grand travail de traverser la mer :  
« Tu n'auras point la fatigue ou la peine,  
« Qu'eut le Troyen, pour avoir ton Héléine.  
« Et si tu crains n'y pouvoir parvenir,  
« Je la ferai moi-mesme ici venir,  
« Je la mettrai si tu veux toute nue  
« Entre tes bras, ou richement vestue.»

**Aussitôt qu'eut achevé ce trompeur  
Ses mots dorés, il fit frémir mon cœur :**

Et s'il eût eu quelque flèche là preste,  
De mon vaincu je restois la conquête.  
Mais je lui dis : « Ce n'est pas de cette heure,  
« Que tromperie en ton esprit demeure.  
« Tes mots dorés sont chargés de poison :  
« Jamais n'as sçu ce qu'étoit que raison,  
« (O fol Amour) mais dedans peu de temps  
« Tu l'entendras, ainsi que je l'entends.  
« Ingrat, dit-il, de mes faveurs indigne,  
« A qui pourtant mon pouvoir je résigne !  
« Garde-moi bien, prince des inhumains ;  
« Car s'une fois j'échappe de tes mains,  
« Je te ferai, pour m'avoir tant méfait,  
« Ce que je n'ai encore à homme fait :  
« Mon feu ardent te rendra consumé,  
« Aimant toujours, sans jamais estre aimé ;  
« Car tu n'es pas digne assez de savoir  
« Quel est le bien qu'un amant peut avoir :  
« Mais tu sauras quel mal c'est, si je puis,  
« Que d'irriter un dieu tel que je suis.  
« O vous, Vénus, ma mère tant aimée !  
« Oyez-vous point le bruit et renommée  
« De votre enfant prisonnier à grand tort ?  
« Vous a-t-on point encore fait rapport  
« De mes douleurs et ma captivité ?  
« Vous a-t-on point encore récité  
« Par quel moyen, pourquoi ce fut, et comme,  
« Je suis sujet au vouloir d'un seul homme ?

« Vénus , Vénus , pas ne savez ceci ,  
« Si le saviez , bientôt seriez ici ,  
« Et avec vous Cyclopes et Vulcains ,  
« Pour consumer et brusler les humains .  
« Me lairrez-vous , puissant dieu Jupiter ,  
« Par un mortel si durement traiter ?  
« Permettez-vous , quand en aurez nouvelle ,  
« Que malgré moi on me tienne en tutelle ?

Quand j'entendis les menaces d'Amour ,  
Je pensai bien que , sans plus long séjour ,  
Il me falloit le moyen inventer ,  
Pour Jupiter et Vénus contenter .  
Je pensai bien qu'il étoit nécessaire  
Les apaiser , quand ils sauroient l'affaire ,  
Leur remontrant la perte et le dommage  
Qu'Amour faisoit , et feroit davantage  
Si l'on n'osoit y mettre empêchement .  
Lors j'enfermai Amour étroitement ,  
Lui d'un côté et de l'autre ses dards :  
Puis , le faisant garder par des soudards ,  
En lieu secret soudain je me vins mettre ,  
Pour à Vénus adresser une lettre ;  
Et cela fait , il me fallut songer  
Aller dehors chercher un messenger .

Désia s'étoit en l'Océan plongé  
Le clair Titon , quand je fus délogé ;



Vrai est qu'avois Diane la déesse  
Pour me conduire et mettre en mon adresse.\*  
Tant cheminai cette nuit toutefois  
Que j'aperçus près de moi quelque bois ;  
J'entrai dedans, et vins un lieu choisir,  
Pour reposer mon esprit à loisir.  
Sitôt que fus couché pour prendre somme  
J'ouis du bruit par le parler d'un homme,  
Qui seul étoit, et chantoit faisant feste  
Comme content; lors je levai la teste,  
Et j'aperçus, à l'habit qu'il portoit,  
Que pelerin d'étrange terre étoit :  
Je me levai, en ayant fait devoir  
De saluer, et je voulus savoir  
D'où il venoit, où il alloit ainsi,  
Qui il étoit, et son état aussi.  
Après qu'il m'eut regardé longuement,  
Il me sourit, assez honnestement.  
« Je viens, dit-il, des basses régions  
« Où j'ai pu voir cent mille légions  
« D'esprits divers, maculés et souillés,  
« Mais de leurs corps toutefois dépouillés ;  
« J'ai vu Pluton, portant barbe chenue,  
« Qui de ses gens faisoit une revue.  
« Or maintenant je m'en retourne aux cieux,  
« Pour ce que suis le messager des Dieux,

\* En mon chemin.

« Et mon message ai bien exécuté.  
« Je t'ai, ami, tout mon fait recité :  
« Dis-moi le tien, car tel je puis bien estre,  
« Que tu seras content de me connoistre.  
« Je comprends bien, dis-je, qu'estes Mercure,  
« Qui pour les Dieux prend toute charge et cure ;  
« Et ce bourdon est le saint caducée  
« Pour endormir des humains la pensée :  
« Je connois bien que vous estes celui  
« Que j'ai cherché jusques à ce jourd'hui.  
« Je vous prie donc qu'il vous plaise accepter  
« Ce mien écrit pour l'aller présenter  
« A Cithérée. Or si voulez entendre  
« A que<sup>l</sup> propos, je m'en vais vous l'apprendre.

« J'ai tant hanté gens d'esprit et d'honneur,  
« Gens vertueux, gens savants et de cœur :  
« J'ai tant hanté gens où science abonde,  
« Que j'ai connu ce qu'étoit que le monde ;  
« Mais j'ai connu qu'Amour l'enfant perdu  
« (Du quel le bruit est partout épandu)  
« Non seulement tous autres mœurs excède,  
« Mais que c'est lui dont tout le mal procède.  
« L'ayant trouvé j'ai bien voulu songer  
« D'en prendre soin et le bien corriger ;  
« J'ai bien osé son vrai tuteur me dire  
« Pour corriger sa fureur et son ire ;  
« Mais j'ai pensé qu'il falloit prévenir

« L'ire qui peut à sa mère venir.  
« O messager Mercure, pour ce faire,  
« Il vous plaira lui exposer l'affaire,  
« En lui donnant la lettre que voilà. »  
Incontinent après ce discours-là,  
Ma lettre prit, et comme bien secrète  
La mit au fond de sa bouge ou mallette. \*  
Au départir, me fit grande accolée,  
Puis fendit l'air, pour prendre sa volée,  
En me disant, que dedans la huitaine  
J'aurois de tout réponse bien certaine.

Lors tout content, je me transporte au lieu  
Auquel étoit prisonnier l'enfant Dieu.  
Incontinent que le traître me vit,  
Mille bonjours, force dieu-gards me dit.  
On me conta qu'il avoit demandé,  
Ses dards aigus et son arc débandé :  
On me conta mille fausses caresses  
Qu'il avoit fait avecque des promesses :  
On me conta ses invocations  
A tous les dieux ; ses conjurations  
Au dieu Vulcain, et la complainte amère  
Que nuit et jour il faisoit à sa mère.  
Quand j'eus tout scu, pour l'oster hors d'émoi,  
En un jardin allasmes lui et moi

\* Petite malle.

Pour passer temps , non pas sans entamer  
Propos divers , mesme de l'art d'aimer ,  
Et me conta comme il prenoit vengeance  
De qui osoit mépriser sa puissance.

Après qu'Amour m'eut au long récité  
Tout ce qu'il fait quand il est dépité ,  
Pour à son point d'heure en heure approcher ,  
Me demanda son arc pour décocher  
Un trait ou deux , au blanc ou au plus droit :  
Mais connoissant que par ce tour adroit  
Il ne songeoit qu'à se mettre à l'écart ,  
Lui répondis qu'il étoit déjà tard ,  
Et que le temps se montroit tout changé  
Par le soleil en l'Océan plongé :  
Dont de dépit , son coulouré visage  
M'a de son cœur manifesté la rage ;  
Il maudissoit sa vie et sa naissance ,  
Déesse , Dieux , et divine puissance ,  
De n'avoir en pouvoir on volonté  
De le remettre en pleine liberté .  
Il ne vouloit ouir parler de rire ,  
Il ne vouloit à grand peine un mot dire ,  
Et ne cherchoit que toute occasion  
De se nourrir en deuil et passion .  
Pensez un peu que si j'étois fasché  
A le veiller , j'étois plus empesché  
A me garder de ses ruses et tour ,

Pour n'estre atteint de ce flambeau d'Amour.  
Et toute fois son ombre seulement  
M'aiguillonnoit les esprits tellement,  
Que bien souvent je me trouvois transi,  
Quasi tout prest à lui crier merci ;  
Et l'eusse fait, n'eust été l'aventure  
Que j'attendois, par l'exploit de Mercure.

---

---

## CHANT SECOND.

---

Incontinent que Mercure, en présence  
De Jupiter, eut demandé silence,  
Éloquemment il montra les erreurs  
Que Cupidon versoit dans tous les cœurs,  
Et qu'oppressant ainsi l'humanité,  
Il abusoit de la divinité;  
Puis dit ainsi : « O Dieux! et vous déesses,  
« A qui l'Amour a fait tant de rudesses,  
« Ne pourroit-on accorder la demande  
« D'un pauvre humain qu'à vous je recommande?  
« Ne pourroit-on, à sa juste prière,  
« De Cupidon dompter l'humeur si fière?  
« Si foi donnez à mes opinions,  
« Je vous dirai qu'aux basses régions  
« On s'ébahit ( qui est un grand injure )  
« Qu'un tel enfant aux Dieux fasse blessure. »

Sitost ne fut la harangue achevée,  
Devant les Dieux, que Vénus s'est levée,  
En grand fureur, d'un siège triomphant,  
Disant ainsi : « Faut-il que mon enfant,  
« Qui des hauts cieux bonne part doit avoir,

« Qui sur les Dieux et hommes a pouvoir,  
« Qui peut troubler palais, trosne et autel,  
« Soit prisonnier sous un simple mortel?  
« Ha! non sera. Par ma beauté, je jure  
« De mettre fin à l'humaine nature,  
« Si l'on ne donne à mon fils un vengeur. »  
En ce disant sortit en grand fureur,  
Et dans son char, d'un plein saut se jetta,  
Mais Jupiter promptement l'arresta.  
Car lui sachant et voyant son courage  
Estre rempli de fureur et de rage,  
Assez pour perdre et monde et les humains,  
Bien doucement la prit par les deux mains,  
La ramenant au divin consistoire,  
Et lui disant : « Où est vostre mémoire,  
« Fille Vénus, où est vostre savoir?  
« Où est l'honneur que vous devez avoir,  
« Et démontrer en ces divines places?  
« Où sont déjà vos charites et graces?  
« Les avez-vous par votre ire égarées,  
« Ou pour un temps sont-elles séparées?  
« Je crois qu'oui; Vénus, Vénus, holà!  
« Modérez-vous, car ce n'est pas par là  
« Qu'on peut gagner le chasteau de faveur;  
« Ce n'est ici qu'on use de rigueur,  
« Sommes au lieu exempt de noise et guerre,  
« Quand les mortels ont des procès en terre.  
« Il faut premier savoir l'intention

« De tous les Dieux, et leur opinion.

Lors se leva Phébus, qui pour venger  
Ce tort qu'Amour lui fit de lui changer  
En un laurier le gent corps de sa mie,  
Commence ainsi sa harangue ennemie :  
« On ne doit pas s'étonner qu'en tous lieux  
« On craigne Amour et ses dards furieux ;  
« Non seulement de ses maux est transi  
« Tout cœur humain, mais ses parents aussi.  
« Et qu'ainsi soit, je parle à vous, sa mère :  
« Combien de fois sa flèche apre et amère  
« A-t-il passé tout outre votre cœur,  
« Pour y laisser douleur, peine, et rigueur !  
« Donc ne soyez (O Déesse de prix)  
« Faschée en cœur si votre enfant est pris ;  
« Nul mal n'aura de mon consentement,  
« Mais il aura si bon gouvernement.... »  
Alors Vulcain, ainsi que courroussé,  
S'approche, étant le plus intéressé,  
Car plus qu'à tous lui touchoit la matière,  
Pour ce qu'Amour, par sa ruse et manière,  
Fit coucher Mars et sa femme Cypris,  
Dedans un lit où ils furent surpris ;  
Or de ce fait voulut rendre guerdon  
Tout promptement à l'enfant Cupidon,  
Disant tout haut, avec un air grondeur :  
« O Dieux ! il faut lui trouver un tuteur. »



Vulcain n'eut pas son propos achevé,  
Que le Dieu Pan s'est tout soudain levé,  
Disant ces mots pour son opinion :  
« Onc plus que moi, nul n'eut occasion  
« De se fascher et se plaindre d'amours,  
« Car je me sens encore de ses tours.  
« Un jour étant sur les hauts monts d'Arcade,  
« N'ayant l'esprit qu'à sonner quelque aubade,  
« De mes flageols, pour moutons réjouir,  
« En l'amitié de Syrinne la belle;  
« Et qui pis est fit fuir la pucelle  
« Dedans des eaux et lieux marécageux,  
« Auxquels j'entrai ardent et amoureux,  
« Pensant avoir de son corps le plaisir;  
« Mais quand je vins pour son gent corps saisir,  
« Entre mes bras ne trouvai que roseaux.  
« Voilà les dons et gracieux joyaux  
« Que les hauts Dieux ont de ce traître-là!  
« Donc pour donner bon ordre à tout cela,  
« Commettre faut gens forts et furieux,  
« Pour l'engarder de navrer les hauts Dieux.  
« Gardez-vous bien d'y mettre des humains;  
« Mais mettez-y Cyclopes et Vulcains,  
« Gens endurcis et plus que diables pires.  
« Si vous voulez, j'y mettrai mes Satyres,  
« Mais ce sont gens plus apres à cela  
« Que les mortels. N'y mettez ces gens-là ;

« Car pour Amour cesseroient leur office,  
« Et pour le sien lairoient notre service. »  
Ainsi que Pan son propos achevoit,  
Déjà Juno, pour parler se levoit;  
Mais elle vit le vieillard Saturnus  
Qui disputoit déjà contre Vénus,  
La reprenant que sans cause et raison  
Vouloit tirer son fils hors de prison.

Après ces mots, Juno fort tourmentée,  
En grand'parade aux Dieux s'est présentée,  
Montrant en soi, par l'aspect de ses yeux,  
Que haïssoit le petit fils des Dieux.  
Puis en jetant, de son estomac tendre,  
Un haut soupir, sa voix a fait entendre :

« Il faudra donc que le moindre de tous  
« Ait liberté et puissance sur nous,  
« De nous navrer de quelque flèche amère.  
« Si ce n'étoit pour l'honneur de sa mère,  
« Je le dirois corrupteur des humains,  
« Pour ce qu'honneur souvent meurt dans ses mains. »  
Lors Jupiter, de son sceptre d'ivoire,  
Frappa trois coups, qui signe étoit notoire,  
Qu'il le falloit en silence écouter,  
Puis s'écria : « Plus ne pourras monter,  
« Enfant Amour, aux légions célestes,

« Parce que trop les souverains molestes.  
« Fâché j'en suis , pour mainte jouissance  
« De corps humain qu'il mit en ma puissance ;  
« Mais de son arc plus ne doit décocher  
« Dessus les Dieux , ni les cieux approcher ;  
« Non que privé soit de divinité,  
« Mais plus n'aura aux Dieux affinité.  
« Pour son tuteur , qui tant a entrepris ,  
« Nous ordonnons , craignant qu'il ne soit pris  
« Par ses fins tours , que l'éloquent Mercure ,  
« Avecque lui en aura soin et cure ;  
« Et lui sera l'affaire tant connue ,  
« Qu'il ne perdra l'enfant Amour de vue ,  
« Faisant au monde entière résidence ,  
« Tant qu'en ayons plus ample connoissance.  
« Et quant aux dards , aux flèches , aux carquois ,  
« Pareillement au petit arc turquois ,  
« Portés seront au trosne déifique ,  
« Comme trésor puissant et magnifique.  
« Pour éviter les futures querelles ,  
« Mercure aura la charge de ses ailes ,  
« Et lui tenant ses yeux clos et bandés ,  
« Puisque ce sont ses droits recommandés ;  
« Et s'il advient qu'il demande ouverture ,  
« Nous en laissons la puissance à Mercure. »

O qui eût vu après ce jugement ,

Vénus entrer en son ire et tourment,  
Qui eût pris garde à ses yeux d'aventure,  
Perdant du tout la douceur de nature,  
Qui en eût vu les regards inconnus,  
Il eût bien dit, Ce n'est pas là Vénus.

---

---

## CHANT TROISIÈME.

---

Déjà étoit tout équipé Mercure,  
Pour s'en venir vers moi, quand, d'aventure,  
Il lui souvint d'une petite lettre,  
Q'entre les mains de Vénus devoit mettre;  
Mais il pensa que la lui présenter,  
Ne serviroit que son ire augmenter :  
Donc s'en abstint, et les cieux fit ouvrir,  
Pour le bas monde à l'aise découvrir;  
Puis fendit l'air, et prenant sa volée,  
Vint droit descendre au fond d'une vallée,  
Où le grand chaud n'eût sçu faire dommage,  
Pour le rocher qui lui prestoit ombrage,  
Au haut duquel étoit un édifice  
Plaisant à voir, et de grand artifice.  
En ce lieu-là tenoit secrètement  
L'enfant Amour, qui, parfois, grandement  
Me tourmentoit par ses tours cauteleux,  
Par son parler fin et malicieux.

En ce moment, jà le luisant soleil  
Étoit sorti de son doré sommeil.  
Je me levai pensif et soucieux

Plus qu'autrefois, car je craignois qu'aux cieus  
Ne fust Mercure arrêté pour mon fait,  
Et que pour moi n'eust encore rien fait,  
Ou que Vénus, pour son fils irritée,  
Encontre lui ne se fust dépitée.  
En mon esprit je faisais ce discours,  
En maudissant cet enfant Dieu d'amours,  
Quand près du mont regardant d'aventure,  
Je vis venir le gentil Dieu Mercure.  
Ce Dieu, pour lors, avoit un vestement  
De riche étoffe, ouvré bien finement,  
Et qui d'or fin, étoffé et tissu,  
Démontroit bien d'où il étoit issu.  
A son costé pendoit un badelaire<sup>1</sup>,  
Que par Vulcain le Dieu des cieus fit faire;  
Il étoit tel qu'on le prisoit trop plus  
Que la richesse ou trésor de Crésus.  
Sur l'allemele étoit taillé l'histoire  
Des fiers géants, qui, par orgueil et gloire,  
Firent effort contre les puissants Dieux,  
Pour usurper le royaume des cieus;  
Mais par les Dieux, de ce cas dépités,  
En un moment furent précipités.

Après qu'il fut jusqu'à moi parvenu,  
Dieu sait s'il fut de moi le bienvenu,

<sup>1</sup> Sabre.

Quand me montrant des hauts Dieux la sentence,  
Me dit ces mots : « Certes, ami, je pense  
« Que tu es plus aux cieux favorisé  
« Que Cupido n'est au monde prisé :  
« Parquoi, ami, montre-moi vistement  
« Le lieu auquel Amour étroitement  
« Est détenu, afin d'exécuter  
« Le mandement du tonnante Jupiter. »

Lors promptement avec moi je le meine  
En une tour où l'on entroit à peine.  
Cette tour-là étoit, sans menterie,  
En puissant lieu assise en batterie,  
Où gens étoient pour faire guet les nuits,  
Et par dedans fermée à trois grands huis  
Bandés de fer, dont l'entrée étoit faite  
Expressément difficile et étroite,  
Pour n'avoir peur qu'ennemis de plein saut  
Pussent ravir et prendre Amour d'assaut.  
Dedans j'entrai, et Mercure après moi,  
Auquel montrai Amour en grand émoi,  
Plein de souci, si triste et ennuyeux,  
Qu'en nous voyant les larmes eut aux yeux ;  
Puis, du profond de son cœur irrité,  
Me dit ainsi : « Suis-je donc arrêté  
« Entre tes mains sans espoir d'allégeance ?  
« N'aurois-je point quelque jour délivrance ?  
« Si longuement je suis captif ici,

« Eh ! que diront les Dieux, ma mère aussi ?  
« Que feront-ils ? prendront-ils point vengeance  
« De tout le mal, ennui et violence  
« Que tu me fais ? ah ! malheureux tuteur !  
« Jamais ne fus logé dedans ton cœur,  
« Car s'une fois j'y eusse trouvé place,  
« Tu n'oserois inventer cette audace  
« De retenir ma puissance et mon corps.  
« Si ai-je espoir un jour estre dehors  
« Pour me venger, non de toi seulement,  
« Mais des humains. Or, sais-tu bien comment  
« Me vengerai de si cruelle injure ?  
« Mes dards aigus, qui d'Amour font blessure,  
« Je changerai et tirerai sans peine  
« D'ennui, langueur, et de cruelle haine.  
« Tout beau, tout beau ! ce lui dit lors Mercure.  
« Si de tes faits on n'avoit soin et cure,  
« Tu pourrois bien faire ce que tu dis ;  
« Mais quand sauras que du haut Paradis  
« Tu es banni par le consentement  
« De tous les Dieux, tu diras autrement.  
« Et qu'ainsi soit, si tu ne m'as connu,  
« Je t'apprendrai que Mercure est venu  
« Pour te montrer que tu as un tuteur  
« Duquel Mercure est le coadjuteur.  
« Ça, livre-moi tout maintenant, tes ailes  
« Pour les cacher, et afin que sans elles,  
« Nous échappant, tu ne puisses voler. »



En ce disant vint Amour accoler,  
Et tant tira et moi d'une autre part,  
Que de son corps chaque aïse se départ.  
Lors qui eût vu ce Dieu qui fut grand maître,  
Il eût jugé qu'il ne faisoit que naître :  
Car il étoit si piteux devenu,  
Qu'en le voyant on l'auroit méconnu.

Quand Mercure eut le pennage<sup>1</sup> d'Amour,  
Il eut vouloir de se mettre au retour ;  
Mais il falloit qu'en ses mains fust remis  
Sa trousse et l'arc qu'à l'écart j'avois mis.  
Quand je lui eus donné tout l'équipage,  
Il me laissa sa parole pour gage,  
Qu'il reviendrait vers moi le même jour ;  
Et cependant demeurai près d'Amour,  
Non sans avoir à son maintien égard ;  
Mais lui étant de plus en plus hagard,  
Avoit les yeux ardents en face nue,  
Comme un faucon tiré hors de la nue ;  
Un geste froid, un dépité maintien,  
La face pasle, et rude l'entretien,  
Puis on n'eût sçu, tant il étoit farouche,  
Un seul propos tirer hors de sa bouche.  
Voyant cela, tout seulet le laissai,  
Puis, à part moi, quelque peu je pensai

<sup>1</sup> Plumes.

A son vouloir et à mon entreprise,  
A sa puissance, et force sitost prise.  
Mais je ne pus estre pour lors si fin  
Que de penser quelle en seroit la fin.

Incontinent que Mercure eut laissé  
Le ciel d'azur, soudain s'est abaissé,  
Puis droitement au jardin me vint prendre,  
Où, sur sa foi, l'étois venu attendre;  
Et près d'Amour nous fîmes résidence  
Trois ans entiers, ou plus, comme je pense.  
Or, cependant que menions ces débats,  
Mercure et moi, Vénus ne dormoit pas :  
Car tous les jours ne cessoit d'inventer  
Nouveaux moyens pour Mercure enchanter.  
Tant travailla aux cieux et en la terre,  
Qu'elle excita entre les Dieux la guerre.  
Voici comment : Depuis qu'on eut donné  
L'arrest parqui Amour fut condamné,  
Vénus, faschée à l'encontre des Dieux,  
Trouva moyen d'abandonner les cieux  
Secrètement ; et pour exécuter  
Ses hauts projets, vint la terre habiter.  
De là, un jour, aux enfers descendit.  
Près de Pluto dès qu'elle se rendit,  
Ce Dieu charmé lui fit une caresse,  
Telle qu'on fait à déesse ou princesse ;  
Et, lui offrant tout son puissant domaine,

Lui dit ces mots : « Vénus, qui vous amène  
« En mon royaume, où ne fûtes jamais,  
« Dont en vos mains ici je me démetts ?  
« Que cherchez-vous au limbe platonique ? »  
Vénus alors répond : « Mon fils unique  
« Est détenu, sans cause et sans raison,  
« Par gens méchants, en étroite prison.  
« Mesme les Dieux, pour croître mon ennui,  
« Ont prononcé sentence contre lui.  
« Parquoi je suis contrainte de descendre  
« Aux bas enfers, pour secours en attendre ;  
« Et pensez bien que jamais n'aurai joie,  
« Que tous les Dieux mutinés je ne voie.

Pluto ne fut pour ce plus étonné,  
Mais promptement sa réponse a donné,  
En lui disant : « Combien que soie vieux,  
« Et que je craigne à irriter les Dieux  
« Qui ont pouvoir les enfers abîmer,  
« Vous, trop plus qu'eux, j'aime et veux estimer.  
« Or, si pouvez délivrer en mes mains,  
« Par bon moyen, Cyclopes et Vulcains,  
« Pour faire foudre et garder ma personne :  
« L'armet prendrai, pour quitter la couronne,  
« Et ne dussé-je en mes limbes rentrer,  
« Contre les Dieux je saurai me montrer. »

De ce propos fut Vénus contentée,

Et aussitost qu'elle fut absentée,  
Vint assembler Pluto, de toutes parts,  
Tous les Vulcains et Cyclopes hagards,  
Leur commandant faire pour l'amour d'elle,  
Que son enfant fût mis hors de tutèle;  
Et ce faisant s'offroit les apaiser,  
A leur retour, d'un gracieux baiser,  
Qui en ce temps étoit prisé trop plus  
Que la richesse ou trésor de Crésus.  
Tous d'un vouloir et gracieux courage  
Ont équipé et troussé leur bagage;  
Puis s'élançant sur terre furieux,  
Ont au combat provoqué tous les dieux.  
Lors Jupiter en fut si étonné,  
Qu'après avoir les cieus abandonné,  
Plein de fureur descendit en la terre,  
Pour à Pluto faire mortelle guerre.

---

---

## CHANT QUATRIÈME.

---

Et cependant la déesse Vénus,  
Sachant les Dieux et déesse venus,  
Court dérober arc, carquois, et pennage  
De son enfant, qu'on détenoit pour gage :  
Ce qu'elle fit, et sans empêchement.  
Quand elle eut fait et pris entièrement  
Ce qu'au trésor lui sembloit nécessaire,  
Elle songea ce qu'elle pourroit faire,  
Pour cautelement son enfant retirer  
Hors de nos mains et les Dieux martyrer.  
Ayant changé sa beauté tant vénuste,  
Se transforma en un chasseur robuste :  
Du poil avoit attaché à sa face,  
Long, noir, hideux, et de mauvaise grace ;  
En lieu d'habits et précieux atours,  
Avoit son corps couvert d'une peau d'ours :  
Fort grande étoit, et ses jambes velues  
Ne cachoit point, ains étoient toutes nues.  
Bref, à la voir en sa forme nouvelle,  
Son propre enfant se fust effrayé d'elle.  
Lors d'un épieu tranchant et acéré  
Arma ses mains ; puis, d'un front assuré,

Vint en un bois descendre, et près du lieu  
Où nous tenions ce tant redouté Dieu ;  
Et sçavoit bien tous les Dieux estre en terre,  
Bien empêchés à leur nouvelle guerre :  
Pas n'avoit peur qu'ils vinssent au secours,  
Pour empêcher de délivrer Amours.  
Or, pour venir jusques à son enfant,  
Fit sortir hors un cerf grand et puissant,  
Lequel se mit devant elle à la fuite ;  
Et elle après joyeuse à la poursuite.  
Le cerf couroit, ainsi qu'on peut penser,  
Mais de deux pas ne la pouvoit passer ;  
Elle à tous coups lui donnoit quelque atteinte,  
En lui faisant la peau de son sang teinte  
Par son épieu, qui tellement coupoit,  
Que bien souvent en ses flancs se trempoit ;  
Parquoi le cerf travaillé de courir,  
Devant nos yeux, près de nous vint mourir.

Et puis, en lieu de sonner la curée,  
L'adroit chasseur, d'une voix assurée,  
Ce vint nous dire : « O seigneurs que je voi,  
« Je vous suppli que fassiez tant pour moi,  
« De prendre en don ce grand cerf que voici :  
« Je vous le donne, et si voulez aussi  
« Le porterai jusque là où vous êtes.  
« Pas ne devez, si êtes gens honnestes,  
« Ce beau présent refuser en mon nom :

« Dites bientôt si le voulez, ou non;  
« Car autre part transporter je me veux. »

Oyez un peu le parler rigoureux  
De ce chasseur; s'y prend-il assez bien?  
Et pour entrer n'est-ce pas bon moyen?

Si son parler eust été d'autre sorte,  
On ne lui eust si tost ouvert la porte.  
Mercure n'eut l'esprit lors de connoître,  
En la voyant, ce qu'elle pouvoit estre;  
Mais n'estimant son visage trompeur,  
Pensant aussi de vrai qu'il fust chasseur,  
Lui dit : « Ami, si ce bien nous veux faire  
« De l'apporter, nous n'irons au contraire.  
« Tu montres bien que libéralité,  
« Contre nature est vue en pauvreté.  
« Viens, viens, ce n'est à des gens de ta sorte  
« Que nous voulons défendre notre porte. »  
Quand Vénus vit qu'il étoit temps et heure  
De se haster, ne fit longue demeure.  
Mais pour avoir plus libérale entrée,  
Toute sa force et puissance a montrée,  
Portant le cerf aussi facilement,  
Comme on feroit la peau tant seulement.  
En la voyant fière et épouvantable,  
Je craignis lors que ne fust quelque diable  
Notre ennemi, de la gent Vulcanus,

Qui fust venu de la part de Vénus.  
Mais son parler d'assurance pourvu  
Fit oublier ce qu'on avoit préyu.  
Son doux parler et la feinte raison  
Qu'elle alléguoit, cachoit la trahison.  
Voilà que fut la cause entièrement  
De tout mon mal, regret, peine, et tourment.  
Bref, cela fut cause du grand martyre  
Que j'ai souffert avant que de l'écrire.

Quand vint le soir, ayant pris le loisir  
De deviser tout à notre loisir,  
Allasmes voir l'enfant tant renommé,  
Ainsi qu'avions toujours accoutumé,  
Sans oublier la fausse compagnie  
De sa Vénus, de trahison munie,  
Qui ne changea de semblant et faconde,  
Voyant l'enfant que mieux aimoit au monde;  
Et tant bien sçut nous couvrir son vouloir,  
Qu'il ne s'en put lui-même apercevoir :  
Ains estimoit qu'il fust portier ou garde,  
Expressément pour à lui prendre garde.  
Nous retirés une chambre donnasmes  
A ce chasseur, où tout seul le laissasmes;  
Mais aussi tost que nous l'eusmes laissé,  
Incontinent vers nous s'est adressé,  
Non pas si laid que le chasseur robuste,  
Mais aussi beau que la Cypris Vénuste,



Laquelle ayant sa main blanche avancée,  
Nous vint frapper du divin caducée,  
Qui lors étoit sur une table mis,  
En nous rendant par sommeil endormis.  
O le grand bien qu'alors Vénus m'eust fait,  
Si promptement elle eust mon corps défait;  
Convertissant en une mort subite  
Ce doux sommeil, pour lequel ne suis quitte!  
Mon pauvre cœur, qui en aimant trop dure,  
N'auroit la peine et le mal qu'il endure;  
Mes yeux éteints et confits en malheurs,  
Ne jetteroient tant de larmes et pleurs;  
Ma bouche pasle, hélas! seroit exempte  
De souhaiter le bien qui me tourmente;  
Et mon esprit, qui fait tant de discours,  
Ne seroit plus si tourmenté d'amours.  
Or, est Vénus maîtresse entièrement,  
Or, est Vénus hors de son grand tourment;  
Or, a Vénus tant fait par ses fins tours,  
Qu'elle a gagné son enfant dieu d'Amours.  
Puisque la mère et l'enfant sont ensemble,  
Je dois mourir de crainte, ce me semble,  
Et m'ébahis comment les puissants Dieux  
Pourront avoir assurance aux hauts cieux,  
Vu qu'ils se sont montrés formellement  
Ses ennemis, et pour moi seulement.

Pourtant Amour, de l'aveu de sa mère,

A autre temps différera sa colère ;  
Et nous laissant par sommeil enchantés,  
Se sont de nous assez tost absentés.  
Mercure alors, du profond de son cœur,  
Me dit ces mots : « Hélas ! ami tuteur,  
« Non plus tuteur, mais homme condamné  
« A plus de maux qu'à lui n'en as donné,  
« Que feras-tu ? Las ! que ferois-je aussi  
« D'avoir Vénus laissé entrer ici ?  
« Contraint serai de prendre forme humaine,  
« La plus étrange et la plus incertaine  
« Que je pourrai en ce monde choisir,  
« Afin qu'Amour ne me puisse saisir.  
« Adieu. Il faut que m'absente de toi,  
« Car il est temps que je regarde à moi. »  
Quand de Mercure abandonné je fus,  
Je n'étois pas moins fasché que confus :  
De longs regrets étoit mon ame atteinte ;  
Je ne vivois qu'en soupçon et en crainte.  
Voilà comment j'étois en attendant  
Mon désespoir prochain ; et cependant  
Amour étoit en l'isle de Patmos,  
Près de sa mère en devis et propos,  
Non de sa trousse ou précieux pennage,  
Non de son arc, qui tant fait de dommage,  
Non de ses dards, non de sa torche ou flamme,  
Mais de trouver quelque cruelle dame

Qui eust les yeux pleins d'amour et pitié,  
Pour mieux couvrir une feinte amitié :  
Ce qui fut fait. Or, sçachons donc comment.

Vénus avoit un puissant bastiment,  
Fait et construit sur le haut mont Bacchus :  
Là maints amants, de son brandon vaincus,  
Souventes fois la venoient adorer,  
Et de joyaux son temple décorer.  
En ce lieu-là Vénus de sa mamelle  
Avoit nourri la jeune demoiselle,  
Qui cause fut de ma peine et langueur ;  
En son vouloir cachant toute rigueur,  
Et de ses yeux avoit douceur si grande,  
Qu'il n'étoit cœur qui ne lui fist offrande.  
Son port hautain, son marcher étoit grave,  
Et ne tenoit ni du fier, ni du brave.  
Son entretien étoit si amiable,  
Qu'on estimoit son cœur estre semblable ;  
Mais des amants elle attristoit la vie :  
Voilà pourquoi de Vénus fut choisie.

J'avois le cœur plus serré que le marbre,  
Toujours tremblant, comme la feuille en l'arbre.  
Je ne dormois le jour ni la nuitée,  
Non plus qu'une ame aux enfers tourmentée.  
Quand je voyois un seul oiseau voler,

## CHANT QUATRIÈME.

147

Subitement je perdois le parler :  
Car je pensois toujours que ce dust estre  
L'enfant Amour, qui se fist apparoistre.  
Or, pour un peu diminuer mes maux,  
Pour soulager mes peines et travaux,  
Je fus tenté d'aller visiter celle  
Qui me navra de sa vive étincelle.  
Après que j'eus de sa beauté la vue,  
Jusqu'à baiser sa face blanche et nue,  
J'eus le vouloir ardent et curieux  
D'en impêtrer ce qui valoit trop mieux.  
En ce vouloir je sentois allégeance  
De mon travail, ennui, et doléance.  
Mais Cupido, qui ne s'endormoit point,  
Me vint trouver près d'elle tout à point.  
Quand il me voit, de son carquois il tire  
Un dard trempé en langueur et martyre ;  
Puis le mettant subtilement en coche,  
Tout au travers de mon cœur le décoche ;  
Et non content, pour croistre le meschef,  
Il en tira un autre derechef,  
Non pas sur moi, mais dans le cœur de celle  
Qui maintenant est ma mort naturelle :  
Et de ce coup lui fit changer la face,  
En la rendant plus froide qu'une glace.  
Ainsi navra de diverse pointure,  
Moi de chaleur, et elle de froidure.

Quand il eut mis à exécution  
Sa volonté et fausse intention,  
Se mit en l'air et d'un vol se jeta  
En cour royale, où long-temps arresta,  
Et attendant le temps et assurance,  
Qu'envers les dieux useroit de vengeance :  
Et j'étois, las ! plein de douleur et honte,  
De celle aimer, qui de moi ne fit compte :  
J'étois honteux d'aimer tant sa beauté,  
Qui ne cachoit pour moi que cruauté,  
Et toutes fois pour croistre mon tourment,  
M'étoit permis la voir à tout moment ;  
J'avois loisir, en parlant, d'apaiser  
Mon mal couvert, même de la baiser.  
Plus je pensois la vaincre et convertir,  
Plus je sentois son vouloir divertir.  
Mais, ô douleur ! son gracieux visage  
Me stimuloit à l'aimer davantage ;  
Son doux parler, qui mon cœur attiroit  
A son vouloir par trop me martyroit,  
Et m'eust été impossible de vivre  
Un demi-jour sans la voir où la suivre :  
Puis la voyant comme poison cruelle  
Bruslois en feu et en flamme nouvelle.

Voilà comment j'étois mené d'amours,  
Voilà le bien et gracieux secours

Que j'en avois, et qu'en ai pu avoir,  
Toujours l'aimant et faisant mon devoir ;  
Quand sous couleur de l'amour contenter,  
Voulut de moi son gent corps absenter,  
En me faisant accroire que l'absence  
Rendoit d'amour parfaite connoissance,  
Et qu'on n'osoit en voyant le visage,  
Tout déclarer ainsi que par message.  
Je fus contraint au départ consentir,  
Dont peu après me fallut repentir ;  
Car elle étoit absente de mes yeux,  
Plus qu'autrefois en devins amoureux :  
Et ne pensois, pour soulager mon cœur,  
Fors à mourir, ou à vivre en langueur.  
Outre le mal que je souffrois les nuits  
Sans reposer, ne vivois que d'ennuis ;  
Je ne fuyois que liesse et plaisir,  
Et ne voulois que tristesse choisir ;  
Et estimois gracieux le secours  
D'estre tout seul pour penser en amours.  
Tant me dura cette passion dure,  
Que maintenant encore je l'endure :  
Et ne voudrois, tant est enracinée,  
En mon esprit qu'elle fust terminée.  
Si mon desir ne se peut donc changer,  
Si ma douleur ne se peut étranger,  
Et si je n'ai espoir de plus grand bien,

Peut-on trouver un mal tel que le mien?  
Puis donc qu'elle est en sa douceur cruelle,  
Puisque ne puis divertir mon cœur d'elle,  
Puisque n'en puis tirer d'autres secours,  
Jugez comment je dois finir mes jours !

**GUYMOND DE LA TOUCHE.**



1870

---

# NOTICE

SUR

## GUYMOND DE LA TOUCHE.

---

GUYMOND DE LA TOUCHE (Claude), fils d'un procureur du roi au bailliage de Châteauroux, naquit en cette ville le . . . . 1728. Il fit ses études avec distinction chez les jésuites, et fut sur le point d'entrer dans leur société; mais, informé de l'esprit d'intrigue qui les animoit, il changea de résolution, et composa contre eux *les Soupirs du cloître*, pièce beaucoup trop vantée, écrite en style dur, et qui n'a, selon moi, d'autre mérite que d'être la satire d'un ordre puissant.

Envoyé à Paris pour faire son droit, le jeune poète négligea le barreau, et se livra exclusivement au théâtre. Son père, loin de l'en blâmer, lui écrivit que, dans le cas où sa première pièce réussiroit, il lui fourniroit les moyens de rester dans cette capitale. Toutefois il exigeoit que, s'il n'obtenoit pas le succès qu'il se promettoit, il reviendrait à Châteauroux, où il se proposoit de l'établir avantageusement.

Le grand succès d'*Iphigénie en Tauride* détermina Guymond de La Touche à ne plus travailler que pour la scène; il avoit déjà commencé une seconde tragédie en cinq actes (*Régulus*) dont il ne nous est rien parvenu, lorsqu'une fluxion de poitrine l'enleva tout-à-coup dans sa trentième année, le jeudi 14 février 1760.

Peu d'instants avant d'expirer il récita, aux personnes qui l'entouroient, ces deux vers de Voltaire :

Et le riche et le pauvre, et le foible et le fort,  
Vont tous également des douleurs à la mort.

---

## PERSONNAGES.

**ORESTE**, roi d'Argos et de Mycène, frère d'Iphigénie.

**PYLADE**, roi de la Phocide, ami d'Oreste.

**THOAS**, chef de la Tauride.

**ARBAS**, officier des gardes de Thoas.

**UN ESCLAVE** attaché à Isménie.

**IPHIGÉNIE**, grande-prêtresse de Diane.

**ISMÉNIE**, prêtresse de Diane, attachée à Iphigénie.

**EUMÈNE**, autre prêtresse.

**PRÊTRESSES.**

**SOLDATS** d'Oreste et de Pylade.

**GARDES** de Thoas.

La scène est en Tauride, dans le temple de Diane.

# IPHIGÉNIE EN TAURIDE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

---

## ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente le temple de Diane : on voit sa statue dans le fond; devant est un autel exhaussé de quelques marches.)

---

### SCÈNE I.

IPHIGÉNIE, seule, prosternée au pied de l'autel.

Grands dieux, dont en tremblant j'implore l'assistance,  
Daignez, en l'éprouvant, soutenir ma constance :  
Du songe qui m'accable éclaircissez l'horreur.  
De vos profonds décrets est-il l'avant-coureur?

### SCÈNE II.

ISMÉNIE, IPHIGÉNIE.

ISMÉNIE, au fond du théâtre.

Quels douloureux accents me remplissent d'alarmes?  
N'entends-je pas la voix d'Iphigénie en larmes?

IPHIGÉNIE, se levant.

Est-ce toi , dont les soins me deviennent si chers ;  
Qui seule , à ma douleur, restes dans l'univers ?

ISMÉNIE.

Vous me faites frémir. Vers ces autels funèbres ,  
Rendus plus effrayants par l'horreur des ténèbres ,  
Pâle et tremblante , hélas ! que venez-vous chercher ,  
Vous qui , le jour, osez à peine en approcher ?  
Aucun ordre sanglant n'a frappé mon oreille.  
Du farouche Thoas la cruauté sommeille :  
Son cœur, qui veille en proie aux superstitions ,  
Avide par devoir du sang des nations ,  
Au pied de ces autels , du trouble qui le tue  
N'assiège point encor Diane et sa statue.  
Mais que vois-je ? Vos sens d'épouvante frappés ,  
D'un nuage de pleurs vos yeux enveloppés !...

IPHIGÉNIE.

A la gloire des Grecs et du fils de Pélée ,  
Diane , que n'étois-je en Aulide immolée !  
Ou que n'ai-je du moins , quand ta puissante main  
Me transporta loin d'eux sous ce ciel inhumain ,  
Subi la loi sanglante en ton nom établie  
Contre les étrangers qu'elle te sacrifie ,  
O déesse !

ISMÉNIE.

Pourquoi lui reprocher toujours  
La trop juste pitié qui défendit vos jours ?  
Craignez que sa bonté si mal récompensée ,

A la fin, de vos pleurs ne se trouve offensée.  
Mais, en ce jour naissant, qui peut les redoubler?  
Est-ce le sang qui doit sous votre main couler?  
D'un cœur compatissant victime déplorable,  
Hélas! auriez-vous vu l'étranger misérable  
Au pied du temple hier trouvé sans mouvement  
Sur le sable étendu, privé de sentiment,  
Que dans l'horrible excès du zèle qui l'enivre,  
Par d'homicides soins Thoas a fait revivre?

IPHIGÉNIE.

Pourquoi l'aurois-je vu? N'ai-je donc pas assez  
De la crainte des maux qui me sont annoncés?  
A quels pleurs éternels je semble être livrée!  
D'un trop crédule espoir me serois-je enivrée?  
O destin! n'ai-je dû naître que pour souffrir?  
Me verrai-je toujours, sans vivre ni mourir,  
Dans ce temple de sang, au meurtre assujettie,  
Traîner avec effort ma chaîne appesantie;  
Victime à chaque instant d'un devoir odieux,  
L'horreur de la nature, et peut-être des dieux?

ISMÉNIE.

Quoi! ne comptez-vous plus sur votre frère Oreste?  
Avez-vous oublié cet espoir qui vous reste?

IPHIGÉNIE.

Vain espoir! Son trépas ne m'est que trop prédit!  
Un songe encor présent à mon cœur interdit...

ISMÉNIE.

Pourquoi vous alarmer sur la foi d'un mensonge?

Fille du roi des rois, devez-vous craindre un songe ?

IPHIGÉNIE.

Le cœur des malheureux a tout à redouter.  
 Mais quel ressouvenir vient encor m'agiter ?  
 Quand, dans l'espoir flatteur d'un brillant hyménée,  
 Je fus aux champs d'Aulide en triomphe amenée,  
 De mes affreux destins fatal avant-coureur,  
 Un songe également vint me remplir d'horreur :  
 J'y vis d'Agamemnon la sanglante imposture ;  
 Je le vis à l'autel, outrageant la nature,  
 D'un titre qu'il souilloit avidement jaloux,  
 Me présenter la mort, au lieu de mon époux !

ISMÉNIE.

Quel fantôme aujourd'hui, quel sinistre présage  
 De vos sens égarés suspend encor l'usage ?  
 Osez me le tracer : soulagez votre cœur :  
 Le récit de nos maux adoucit leur rigueur.

IPHIGÉNIE.

Quel mélange inouï d'horreur et d'alégresse !  
 Je revoyois les lieux si chers à ma tendresse ;  
 Au sein de la nature et de l'humanité,  
 Je respirois le calme avec la liberté.  
 Au fond de leur palais rempli de leur puissance,  
 Je cherchois les auteurs de ma triste naissance,  
 Quand un bruit effrayant des gouffres du trépas  
 S'élève, et fait trembler le marbre sous mes pas :  
 D'une sombre vapeur l'air à l'instant se couvre :  
 La voûte du palais à longs sillons s'entr'ouvre :

Je fuis; et la lueur d'un pâle et noir flambeau  
Ne me laisse plus voir qu'un horrible tombeau.  
En ce même moment, un nouveau bruit s'élève :  
De ce vaste débris, qu'avec peine il soulève,  
Sort un jeune inconnu, sanglant, pâle, meurtri :  
Il m'appelle, en poussant un lamentable cri :  
J'accours. Et, pleine encor du fatal ministère  
Dont je porte le joug, esclave involontaire !  
Ornant son front de fleurs et du bandeau mortel,  
Je le traîne, en pleurant, aux marches de l'autel.  
Ce jeune infortuné, grands dieux ! c'étoit mon frère...  
Sorti du sein des morts, mon parricide père  
Sembloit, brûlant encor de la soif de son sang,  
Forcer ma main tremblante à lui percer le flanc.

ISMÉNIE.

Chassez ces vains objets, effacez-en l'empreinte.

IPHIGÉNIE.

N'es-tu plus, cher espoir ? En croirai-je ma crainte ?  
Es-tu, comme ta sœur, à l'orgueil immolé ?  
Pour un autre Ilion ton sang a-t-il coulé !  
Hélas ! tu soutenois mon timide courage !  
J'attendois chaque jour qu'un favorable orage  
Me livrât, sur ces bords de mes larmes trempés,  
Quelques malheureux Grecs au naufrage échappés,  
Pour instruire par eux Argos et ta tendresse  
Du cours de mes destins ignoré de la Grèce ;  
Sûre que ton grand cœur, pénétré de mon sort,  
M'affranchiroit d'un joug plus cruel que la mort.



Inutiles projets ! Les dieux , dans leur vengeance ,  
M'ont voulu tout ravir, jusques à l'espérance !

ISMÉNIE.

Croyez-en moins un songe et vos pressentiments :  
Il n'est d'oracles sûrs que les événements.  
Quel barbare plaisir, quelle fureur extrême  
D'irriter vos ennuis sans pitié pour vous-même !  
D'ailleurs souvent les dieux qu'accusent nos douleurs  
Annoncent leurs bienfaits sous l'aspect des malheurs.  
Jusqu'au dernier moment que votre cœur espère.  
Je peux encor, pour vous, nommer ici mon père ;  
Votre rang, vos vertus, mes pleurs, et vos bienfaits,  
Jusqu'au fond de son cœur ont porté vos regrets :  
Caché sous l'humble toit qu'honore sa vieillesse,  
Du soin de vos malheurs il se remplit sans cesse.  
Hélas ! que votre sort lui fait sentir le sien !  
Mais, madame, parlez ; nos jours sont votre bien.

### SCÈNE III.

ISMÉNIE, IPHIGÉNIE, EUMÈNE.

EUMÈNE.

Votre tyran, pressé par ses sombres alarmes,  
Vient, madame, rouvrir la source de vos larmes.  
Inquiet, éperdu, croyant tout ce qu'il craint,  
Redoutant l'étranger qui ne doit qu'être plaint,  
Il vient, en ses terreurs aussi cruel qu'extrême,

L'immoler par vos mains au ciel moins qu'à lui-même.

IPHIGÉNIE.

A quoi me réduit-il? Fatale extrémité!

Et quel moment encor choisit sa cruauté!

ISMÉNIE.

Ah! si, brisant le joug d'une triste contrainte,  
Vous essayiez de vaincre et son zèle et sa crainte!  
Si de l'humanité vous réclamiez les droits,  
Et le courroux des dieux, et le devoir des rois!  
Si vous faisiez parler sa gloire et la nature !...

IPHIGÉNIE.

Que peut-on sur un cœur en proie à l'imposture,  
Que sa religion et la crédulité  
Remplissent d'épouvante et de férocité?  
Grands dieux! si cependant votre gloire s'oppose  
A ces meurtres sacrés qu'un faux zèle m'impose,  
Du sang des malheureux si ces autels baignés  
Sont un objet d'horreur à vos yeux indignés,  
Daignez alors, daignez descendre dans mon ame,  
Et l'embraser des traits d'une divine flamme;  
A ma timide voix prêtez ces fiers accents  
Qui subjuguent l'esprit et captivent les sens;  
Que je puisse dompter l'illusion farouche  
D'un barbare que tout effraie, et rien ne touche;  
Et qu'en vous honorant, mes pacifiques mains  
Ne servent désormais qu'au bonheur des humains.

## SCÈNE IV.

ISMÉNIE, EUMÈNE, IPHIGÉNIE, THOAS,  
ARBAS, GARDES.

ISMÉNIE.  
Votre tyran paroît. Renfermez votre trouble.

IPHIGÉNIE.  
Son aspect, malgré moi, l'excite et le redouble.

THOAS.  
Vous, à qui l'avenir se doit manifester,  
Sur mon sort, en tremblant, je viens vous consulter.  
Je ne peux plus long-temps dans l'ombre du silence  
De mes noires terreurs cacher la violence.  
Sans être criminel, j'éprouve des remords :  
J'entrevois sous mes pieds le rivage des morts :  
La foudre autour de moi dans la nuit étincelle :  
Sur mon front innocent ma couronne chancelle :  
Des dieux, qu'avec effroi j'évite d'offenser,  
Jusqu'au sein du repos je m'entends menacer.  
Diane, par mes vœux vainement combattue,  
Semble vouloir ailleurs transporter sa statue ;  
De ce revers fatal, dont dépendent mes jours,  
Je ne sais quelle voix vient m'avertir toujours.  
Vous, qu'approche des dieux votre saint ministère,  
Daignez de ces objets m'éclaircir le mystère ;  
En apaisant le ciel, daignez l'interroger

Dans le flanc entr'ouvert du sinistre étranger.  
L'état où je l'ai vu m'afflige et m'importune :  
Tout m'est suspect en lui, jusqu'à son infortune.  
Ses regards furieux vers le ciel élancés,  
Sur son front pâissant ses cheveux hérissés,  
Ses mouvements affreux, ses cris mêlés d'alarmes  
Perdus dans un torrent de sanglots et de larmes,  
Son visage altéré, sans forme et sans couleur,  
L'oubli de sa raison qu'égare la douleur,  
Son calme ténébreux après sa rage éteinte,  
De l'horreur qui le suit frappe mon ame atteinte.  
De ses gardes tremblants si j'en crois les rapports,  
Dans l'effroyable accès de ses brûlants transports,  
Parmi les cris qu'il pousse en sa douleur amère,  
Il semble articuler les noms d'ami, de mère.  
Un d'eux même a cru voir des spectres l'entourer,  
Armés de longs serpents prêts à le déchirer.  
Quel peut être le nom de ce barbare impie?  
Dans son farouche cœur quel crime affreux s'expie?  
Condamné par les dieux, et tout prêt d'expirer,  
D'où peut naître l'effroi qu'il semble m'inspirer?  
D'où vient que tout me nuit et sert à me confondre?

## IPHIGÉNIE.

Sur vos troubles secrets que puis-je vous répondre,  
Seigneur? Les dieux sont sourds à mes tristes accents.  
Diane avec horreur repousse mon encens.  
Sous mes genoux tremblants l'autel fuit et s'entr'ouvre.  
La statue à mes yeux d'un voile épais se couvre.

Dans son propre aliment le feu sacré s'éteint.  
Je ne sais ; mais le sang dont cet autel est teint ,  
Ce sang de l'innocence aveuglément proscrire ,  
Loin d'apaiser les dieux , peut-être les irrite.  
La vapeur de ce sang , par devoir répandu ,  
A peut-être formé l'orage suspendu.  
Je l'avouerai , je crains d'outrer leur privilège :  
Je crains d'être à-la-fois barbare et sacrilège.  
Si l'organe qui parle à mon cœur éperdu  
Du vôtre également pouvoit être entendu ,  
Votre zèle , seigneur , plus pur et moins austère ,  
Ne feroit plus du meurtre un auguste mystère ;  
Et ces autels de sang , effroi des malheureux ,  
Seroient contre le sort un asile pour eux ;  
Même pour l'étranger qui vous paroît à craindre ,  
Et qui peut-être , hélas ! quel qu'il soit , n'est qu'à plaindre.  
Enfin je ne sais trop si c'est les offenser ;  
Mais , pour l'honneur des dieux , je n'oserois penser  
Qu'au gré des noirs transports d'une bizarre haine ,  
Faisant de leurs autels une sanglante arène ,  
Ils se plaisent , sans honte , à voir le sang humain  
Couler à longs ruisseaux sous ma tremblante main.  
A ces farouches traits peut-on les reconnoître ?  
Se pourroit-il , grands dieux ! qu'avilissant votre être ,  
Vous nous ordonnassiez , capricieux tyrans ,  
D'expier nos forfaits par des forfaits plus grands ;  
Et que nous n'eussions droit à vos bienfaits augustes  
Qu'en osant mériter vos vengeances plus justes ?

THOAS.

Eh quoi ! l'illusion d'un cœur compatissant  
Vous fait-elle oublier l'oracle encor récent  
Qui m'ôte avec le jour le sceptre et la statue ,  
Si par l'humanité mon ame combattue  
Dérobe au glaive saint un seul des étrangers  
Qu'auront fait échouer le sort et les dangers ?  
C'est donc , en me rendant à ses arrêts contraire ,  
Qu'aux vengeances du ciel l'on prétend me soustraire ?  
Protecteur, dites-vous , des mortels innocents ,  
Peut-il nous demander leur trépas pour encens ?  
Sans doute qu'il le peut , puisqu'il vous le demande ;  
Et cet hommage est dû dès-lors qu'il le commande.  
Est-il quelque devoir qui l'oblige envers nous ?  
Ne peut-il pas frapper sans mesurer ses coups ?  
Quoi ! les peuples armés du glaive de la guerre  
De flots de sang humain pourront couvrir la terre !  
Leurs chefs ambitieux , au soin de leur grandeur ,  
Pourront tout immoler dans leur aveugle ardeur !  
Nous-mêmes , dans le creux de nos antres sauvages ,  
Nous pourrons subsister de meurtre et de ravages !  
Nous pourrons dévorer nos ennemis vivants ,  
Et nous désaltérer dans leurs crânes sanglants !  
Et les dieux en courroux , ces dieux par qui nous sommes ,  
Ne pourront demander , pour victimes , des hommes ?  
Le sang que nous faisons couler à notre gré ,  
Sera-t-il donc pour eux uniquement sacré ?  
Mais vous , de leurs décrets l'instrument et l'organe ,

Quel tribunal en vous les juge et les condamne?  
 De quelle autorité, bornant ici leurs droits,  
 Aux maîtres du tonnerre imposez-vous des lois?  
 Tremblez de vos discours. Qu'un prompt retour expie  
 Les murmures secrets de votre cœur impie :  
 Malgré les mouvements dont il est combattu,  
 Adorer et frapper, voilà votre vertu.

IPHIGÉNIE.

Eh bien, seigneur, eh bien, envoyez la victime.  
 Puissé-je ne remplir qu'un devoir légitime!

THOAS.

La victime de près va vous suivre à l'autel.  
 Je retourne la voir dans mon trouble mortel :  
 Qui que ce soit, frappez ; soyez inexorable :  
 C'est être criminel que d'être misérable.  
 En un mot, c'est ma loi, c'est ma religion ;  
 Et votre seul devoir est la soumission.

(Il sort avec sa suite.)

## SCÈNE V.

ISMÉNIE, IPHIGÉNIE, EUMÈNE.

IPHIGÉNIE.

Il faut donc la remplir cette loi rigoureuse!...  
 Allons, puisqu'il le faut... Où vais-je, malheureuse?  
 Tout mon sang se soulève et tout mon corps frémit :  
 Dans mon cœur palpitant l'humanité gémit.

ISMÉNIE.

Vous dépendez d'un maître aux pleurs inaccessible ;  
En ses fausses terreurs d'autant plus inflexible ,  
Que , par le poids des ans courbé vers le tombeau ,  
Il voit de ses longs jours pâlir le noir flambeau.  
Craignez son zèle affreux , et que dans la Tauride  
Il ne vous fasse enfin trouver une autre Aulide.  
De ses ordres plutôt remplissez la rigueur ;  
C'est le crime du sort , et non de votre cœur.

IPHIGÉNIE.

Quelque esclave qu'il soit du destin qui l'opprime ,  
Va , pour qui le commet , le crime est toujours crime ;  
Et la nécessité , qui semble l'excuser ,  
Ne peut vaincre son cœur constant à l'accuser.

ISMÉNIE.

Mais si le ciel enfin , si le ciel le commande !  
Si c'est un sang impur que son courroux demande !

IPHIGÉNIE.

Eh ! de quel vain effroi prétends-tu me frapper ?  
La nature me parle , et ne peut me tromper.  
C'est la première loi... c'est la seule peut-être...  
C'est la seule , du moins , qui se fasse connoître ,  
Qui soit de tous les temps , qui soit de tous les lieux ,  
Et qui règle à la fois les hommes et les dieux.

ISMÉNIE.

Ah ! madame , pensez...

IPHIGÉNIE.

Je sens que je m'égare.



Mais que le ciel enfin me parle et se déclare.  
Suit-il, dans ses décrets, les mœurs des nations?  
Est-il père ou tyran, selon leurs passions?  
Mais non : peuples cruels, il n'a point notre rage;  
Auteur de la nature, il chérit son ouvrage;  
Tout homme à ses bienfaits a droit également;  
Aucun, dans l'univers, n'est né pour son tourment.

FIN DU PREMIER ACTE.

---

## ACTE SECOND.

---

### SCÈNE I.

ORESTE enchaîné. GARDES.

ORESTE, dans le fond du théâtre.

Ah! laissez-moi jouir du moment qui me reste,  
Et respectez mon sort.

(Les Gardes sortent.)

### SCÈNE II.

ORESTE, seul, s'avançant sur le bord du théâtre.

Ah, malheureux Oreste!

Pour m'accabler encor, quel bras appesanti  
Rappelle au sentiment mon cœur anéanti?...  
Cieux! Quel enfer me suit! quels tourments effroyables!..  
Laissez-moi respirer, spectres impitoyables!  
C'est le crime des dieux... Je n'ai fait qu'obéir...  
Mais vous, qui me donnez le droit de vous haïr,  
Auteurs de mon forfait, auteurs de mon supplice,  
Dieux bizarres, parlez; quel est votre caprice?  
Du fond de mon exil vous m'arrachez tremblant;

Vous mettez dans mes mains un glaive étincelant :  
De mon père égorgé par sa fureur jalouse  
Vous marquez à mes coups la parricide épouse.  
Je recule, je crains... Cruels ! vous menacez.  
Je me soumetts, je frappe... Et vous me punissez...  
C'est peu. N'apercevant dans la nature entière  
Qu'un gouffre épouvantable, et l'ombre de ma mère,  
N'en pouvant soutenir le fantôme odieux,  
Je cours vous implorer, impitoyables dieux !  
Vous me nommez ces lieux qu'au meurtre on prostitue :  
Vous m'annoncez qu'il faut en ravir la statue,  
Et transporter ailleurs ses autels profanés,  
Pour m'arracher au trouble où vous me condamnez.  
Je pars ; et tu me suis, ami fidèle et rare !  
Mais, entrant dans le port, l'orage nous sépare.  
Poussé sur les écueils, par la foudre embrasé,  
Mon vaisseau, loin du tien, vole en éclats brisé.  
Englouti sous les flots, privé de la lumière,  
J'ignore qui me rend à ma fureur première.  
Mais sur quelles horreurs s'arrêtent mes regards ?  
Sur ces marbres cruels quels traits de sang épars ?  
Mes plus affreux malheurs sont-ils ceux que j'ignore ?  
Pylade... Achève, ô ciel ! frappe, je vis encore...  
O rage ! Oui, c'est son sang. Me laissant mon ami,  
Les dieux ne m'auroient cru malheureux qu'à demi.

SCÈNE III.

PYLADE enchaîné, ORESTE.

PYLADE, au fond du théâtre.

Que vois-je? A mon transport puis-je le méconnoître?

(Il court embrasser Oreste.)

Revois entre tes bras, ô moitié de mon être!

Revois Pylade.

ORESTE.

Où suis-je? En croirai-je mes yeux?

Pylade dans mes bras! Pylade dans ces lieux!

Je sens mon ame errer sur mes lèvres tremblantes...

PYLADE.

Rappelle, en me voyant, tes forces chancelantes.

ORESTE.

Dans ces barbares lieux fermés à la pitié

Quel démon ou quel dieu t'a conduit?

PYLADE.

L'amitié.

Ayant, par tes débris, connu ton infortune,  
Voguant aux cris des tiens luttants contre Neptune,  
Les sauvant tous, croyant te voir dans chacun d'eux,  
Je te cherchois, rempli des promesses des dieux,  
N'osant, et ne pouvant, sans leur faire un outrage,  
Te croire enseveli sous ton propre naufrage.  
Au milieu des rochers qui défendent ce port

J'aborde sans autre art qu'un aveugle transport ;  
 De mon vaisseau caché sous leur cime avancée,  
 J'abandonne le soin au sage et brave Alcée,  
 Et cherche avec effort la trace de tes pas  
 Dans des antres voisins des portes du trépas.  
 Près de ces murs sanglants le jour vient me surprendre  
 J'allois, pour tout tenter, vers mon vaisseau me rendre,  
 Quand tout un peuple accourt et vient m'envelopper :  
 Je m'arme avec fureur, je crois le dissiper ;  
 Mais le monstre m'accable, et je deviens la proie  
 De ces monstres remplis de terreur et de joie :  
 Ils me traînent en foule, et d'un commun transport,  
 Devant leur chef tremblant qui m'envoie à la mort...  
 Mais quels profonds sanglots!...

ORESTE.

Dans quel gouffre d'alarmes  
 Replongez-vous mes sens, dieux, témoins de mes larmes !  
 Quel est mon sort ! Faut-il toujours me reprocher  
 Le malheur de tous ceux qui m'osent approcher?...

(Se tournant vers Pylade.)

Ah ! falloit-il, quittant le trône et la Phocide,  
 T'associer sans honte au sort d'un parricide ?  
 Et ne devois-tu pas, à l'exemple des dieux,  
 Abandonner un monstre à lui-même odieux ?

PYLADE.

Pylade, ô ciel ! Pylade abandonner Oreste ?  
 Quel langage accablant pour l'ami qui te reste !

ORESTE, furieux.

Effroyable ascendant d'un pouvoir ennemi !  
J'ai donc assassiné ma mère et mon ami !  
Ciel exterminateur, anéantis mon être ;  
Anéantis le jour, le lieu qui m'a vu naître...  
Mais quel vide effrayant se forme sous mes pas !  
Graces au ciel, je vois les gouffres du trépas...  
Dans leur profonde nuit courons cacher mes crimes...  
Mais quel spectre se meut au fond de ces abîmes ?...  
C'est ma mère, grands dieux !... Fuyons... Mais la voici...  
Égisthe l'accompagne... Et toi, Pylade aussi !  
Comme eux, tu me poursuis ; toi, mon dieu tutélaire !  
Tu sers de mes bourreaux l'implacable colère !  
L'ami qui me restoit devient mon assassin !  
Il s'arme de serpents, il les jette en mon sein !  
Ciel ! où fuirai-je ? Arrête, ombre chère et terrible...  
Vois mes remords, mes pleurs, mon désespoir horrible...  
Ah ! je succombe...

(Il tombe dans les bras de Pylade)

PYLADE.

O ciel ! Et ne me vois-tu pas  
Te soutenir, ami, te serrer dans mes bras ?...

ORESTE, revenant à lui.

C'est toi !

PYLADE.

Vois ton ami que ta fureur offense...  
Barbare ! voilà donc l'effet de ma présence !

Si tu n'étois encor plus digne de pitié,  
Quels reproches amers te feroit l'amitié!

ORESTE.

Excuse un malheureux étonné de lui-même.  
Mais peux-tu le blâmer? Il perd tout ce qu'il aime.

PYLADE.

Où s'égare ton cœur? Ose lui commander :  
Illustre l'amitié, loin de la dégrader.  
Pense moins à Pylade, et t'occupe d'Orèste ;  
Du plus beau sang des rois n'avilis point le reste.  
Sois homme, et me fais voir le fils d'Agamemnon.  
Oublie et tes remords, et ton crime, et ton nom ;  
Que notre honneur soit seul présent à ta pensée.

ORESTE.

Du moins, si nos soldats, si le fidèle Alcée,  
Si de nos premiers ans ce guide et ce soutien,  
Savoit quel est ton sort, savoit quel est le mien!...  
Mais mon malheur peut-être en ce moment l'opprime.  
Il est de mon destin que ta mort soit mon crime...  
Ah, malheureux!

PYLADE.

On vient. Au nom de ton ami,  
Cesse d'être en ces lieux ton premier ennemi.  
Pourquoi se plaindre sur le sort qui nous rassemble?  
Est-il donc si cruel? Nous périssons ensemble.

ORESTE.

Au moins veille sur moi. Maître de mes remords,  
Que je puisse inconnu descendre chez les morts :

Aux yeux de mes bourreaux que mon ame affermie  
 Marque mon infortune et non mon infamie.  
 Je mourrois doublement , mourant déshonoré.

SCÈNE IV.

ISMÉNIE, IPHIGÉNIE, EUMÈNE, PYLADE,  
 ORESTE; PRÊTRESSES dans le fond.

IPHIGÉNIE, à part.

Qu'à leur aspect touchant mon cœur est déchiré!

ORESTE, à Pylade.

Quelle femme vers nous avec effort s'avance?  
 Je sens que ma fureur se calme en sa présence.

IPHIGÉNIE.

Des soins que me prescrit la céleste rigueur,  
 Osons du moins remplir le seul cher à mon cœur.

(aux prêtresses.)

Que l'on ôte les fers des mains de ces victimes;  
 Accomplissez du ciel les ordres légitimes.  
 Ces fers injurieux, désormais superflus,  
 Dans ce temple sacré ne leur conviennent plus.  
 (Pendant qu'on détache les fers d'Oreste et de Pylade, elle s'approche )  
 Quels traits et quel maintien!... O devoir inflexible!...  
 Qu'il est cruel de naître avec un cœur sensible!

(à Pylade, après que les prêtresses se sont éloignées.)

Étranger malheureux, dont la noble douleur  
 Accuse en vous des rois le sang et la valeur,



Daignez répondre aux soins de mon ame attendrie.  
 Quels sont vos dieux, vos lois? Quelle est votre patrie?  
 Sur les devoirs sanglants d'un emploi rigoureux.  
 Ne jugez point mon cœur, infortuné par eux.  
 Des barbares rigueurs d'un culte illégitime  
 Mon bras est l'instrument, mon cœur est la victime.  
 Parlez. Ne craignez point ici de vous trahir.  
 Vous êtes malheureux, je ne peux vous haïr.

PYLADE.

Ah! qui que vous soyez, au malheur qui nous presse,  
 Quand vous l'allez combler, quel soin vous intéresse?  
 S'il faut mourir, frappez. Votre pitié nous nuit.  
 Précipitez nos jours dans l'éternelle nuit,  
 Sans exiger de nous un aveu déplorable.  
 Qui périt inconnu périt moins misérable.

IPHIGÉNIE.

O sentimens trop chers à mon cœur combattu!  
 Puisse-t-on l'infortune au sein de la vertu?

PYLADE.

Plaignez moins nos destins. La mort fait notre envie.  
 L'homme apprend tous les jours à mépriser la vie.

IPHIGÉNIE.

Quel sort si rigoureux vous en fait un malheur?

PYLADE.

Tout homme a ses revers, tout homme a sa douleur.  
 Le plus heureux mortel a connu les alarmes ;  
 Hélas! il n'en est point qui n'ait versé des larmes!

IPHIGÉNIE.

(à Oreste.)

Mais qui donc êtes-vous?... Parlez, vous dont le front...

PYLADE.

Pourquoi d'un vain aveu solliciter l'affront?

IPHIGÉNIE, à Oreste, ayant écarté doucement Pylade.

C'est vous que j'interroge. Ah! daignez me répondre,

Et ne m'outragez pas jusques à me confondre

Avec un peuple aveugle, à moi-même odieux,

Dont un sort inouï me fait servir les dieux.

Parlez. A vos malheurs il importe peut-être

Que je sache du moins quels lieux vous ont vu naître.

Vous ne répondez rien. Toujours vous me cachez

Vos douloureux regards à la terre attachés.

ORESTE.

Quel fruit attendez-vous de cette connoissance?

IPHIGÉNIE.

Dans le sein de la Grèce auriez-vous pris naissance?

Mycène, Argos.... Où vont mes esprits prévenus?....

Ah! sans doute ces lieux ne vous sont pas connus?

ORESTE.

Plût au barbare ciel qu'un désert m'eût vu naître,

Et qu'il m'eût fait périr avant de les connoître!

IPHIGÉNIE.

Comment! Argos a-t-il été votre berceau?

ORESTE.

Hélas! que n'étoit-il en naissant mon tombeau!

IPHIGÉNIE.

Ah ! s'il est vrai , comblez ou dissipez ma joie.  
 Au milieu de la gloire et des trésors de Troie,  
 Quel est, dans son palais, le sort d'Agamemnon ?  
 Jouit-il d'un bonheur égal à son grand nom ?

ORESTE.

O ciel ! que dites-vous ? Une main parricide . . . .

IPHIGÉNIE.

L'auroit livré, grands dieux ! à la Parque homicide !  
 Et quelle main ?

ORESTE.

Madame . . .

IPHIGÉNIE.

Achevez.

ORESTE.

Je ne puis.

IPHIGÉNIE.

Parlez. Que craignez-vous ?

ORESTE, à part.

Je ne sais où je suis.

IPHIGÉNIE.

Quel fut son assassin ?

ORESTE.

Son épouse adultère.

IPHIGÉNIE.

Clytemnestre ?

ORESTE.

L'amour trama ce noir mystère.

Il l'arma d'un poignard.

IPHIGÉNIE.

O crime! Affreux transport!  
De son assassinat quel est le fruit?

ORESTE.

La mort.

IPHIGÉNIE.

Comment?

ORESTE, troublé.

Son fils...

PYLADE, bas à Oreste.

(à part.)

Arrête. Ah! qu'il me désespère!

IPHIGÉNIE.

Eh bien! son fils? Parlez.

ORESTE.

Il a vengé son père.

IPHIGÉNIE.

Qu'entends-je?

PYLADE.

Au nom des dieux, madame, remplissez  
Notre plus cher espoir, qu'ici vous trahissez.  
Quel soin...

IPHIGÉNIE, à Oreste.

Qu'est devenu ce fils?

ORESTE.

L'horreur du monde.

IPHIGÉNIE.

Grands dieux!

ORESTE.

Las de traîner sa misère profonde,

180           IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

Il a cherché la mort, qu'il a trouvée enfin.

IPHIGÉNIE, à part.

O déplorable sang! implacable destin!

(à Oreste.)

Mycène n'a donc plus du grand vainqueur de Troie...

ORESTE.

Que la plaintive Électre, à sa douleur en proie.

IPHIGÉNIE.

Prêtresses... conduisez ces deux infortunés

Aux lieux où pour l'autel ils doivent être ornés.

(à part.)

Je ne peux plus long-temps devant eux me contraindre.

(Les prêtresses emmènent Oreste et Pylade.)

## SCÈNE V.

ISMÉNIE, IPHIGÉNIE, EUMÈNE.

IPHIGÉNIE.

Oreste est mort!

ISMÉNIE.

Hélas! que vous êtes à plaindre!

IPHIGÉNIE.

Il est mort! C'en est fait; tout est fini pour moi.

ISMÉNIE.

Ah, madame! quel est l'état où je vous voi?

De quel saisissement êtes-vous pénétrée?

IPHIGÉNIE.

Quelle confusion dans le palais d'Atrée!

Quels cours d'assassinats l'un par l'autre punis !...  
Poursuivez , dieux cruels , contre mon sang unis ;  
Dans mon flanc déchiré , cherchez le triste reste  
De ce coupable sang qu'avec vous je déteste.  
Horrible perspective , effroyable avenir ,  
Que mes regards tremblants ne peuvent soutenir !  
Eh quoi ! traîner sans cesse un joug fatal au monde !  
Ne m'abreuver jamais que du sang qui m'inonde !  
Ne voir , pour tout objet , que morts et que mourants  
Avec de longs sanglots sous mes mains expirants !  
Ce jour encor , malgré le remords qui me ronge...  
Ah ! plutôt dans mon cœur que le couteau se plonge.  
Cessons de respecter l'ouvrage des humains ;  
Dans un temple de paix , eux seuls arment mes mains.  
Suivons le désespoir où ma vertu me livre.  
Où l'innocent périt , c'est un crime de vivre.

## ISMÉNIE.

Ah ! pour vous arracher d'un rigoureux séjour ,  
Le sort vous réduit-il à renoncer au jour ?  
Quoi donc ! oubliez-vous qu'Électre encor vous reste ,  
Et peut vous tenir lieu de votre cher Oreste ?  
Osez-vous , dans vos fers , au trépas recourir ,  
Au mépris d'une sœur qui peut vous secourir ?  
Elle-même , grands dieux ! mortellement atteinte ,  
Parmi l'affreux débris de sa famille éteinte ,  
Au milieu des ruisseaux du sang dont elle sort ,  
Rampe et succombe en proie aux horreurs de son sort.  
Ah ! pour elle du moins supportez la lumière ;

Vivez, et rappelez votre force première,  
Avec l'espoir certain de fuir votre oppresseur,  
Et d'adoucir sur-tout les maux de votre sœur.

IPHIGÉNIE.

Hélas !

ISMÉNIE.

Dans cet espoir le ciel vous autorise ;  
Moins rigoureux enfin, le sort le favorise,  
Et livre à vos projets un citoyen d'Argos.  
Osez rompre par lui la chaîne de vos maux ;  
De ces sauvages mers ouvrez-lui le passage ;  
Qu'il retourne à Mycène ; et qu'un heureux message  
Instruise votre sœur du secret de vos jours,  
Qui sans doute des siens vont ranimer le cours.  
Eh quoi ! vous balancez !

IPHIGÉNIE.

Eh bien ! je m'abandonne  
Au dangereux conseil que ta pitié me donne ...  
Au moins d'un malheureux j'adoucirai le sort.  
Mais, captive en ces lieux, par quel secret ressort ...

ISMÉNIE.

Approuvez seulement le zèle de mon père,  
Celui de ses amis.

IPHIGÉNIE.

Je crains que ma misère,  
Que sa contagion ne s'étende sur eux.  
Ah ! si j'allois leur faire un sort plus rigoureux !

ISMÉNIE.

Fuyant l'œil du tyran, sans titre et sans fortune  
Qui les rendent suspects à sa crainte importune,  
Croyez qu'enveloppés dans leur obscurité,  
Ils vous pourront servir avec impunité.

IPHIGÉNIE.

Tu crois...

ISMÉNIE.

De l'un des Grecs cher à votre espérance,  
Vous allez voir bientôt les jours en assurance.  
Je cours...

IPHIGÉNIE.

Arrête. Écoute, et que ton amitié  
Se prête encore aux soins d'une juste pitié.  
Ces deux infortunés qu'un même sort rassemble,  
Pourquoi les séparer? Délivrons-les ensemble.  
Un sentiment secret me rend plus cher l'un d'eux;  
Mais l'autre également est homme, et malheureux.

ISMÉNIE.

Mon cœur vous prévenoit : le même soin l'anime.

IPHIGÉNIE.

L'effroi vient me saisir sur le bord de l'abyme...  
Des vengeances du ciel si j'offensois les droits!  
Si j'étois malheureuse et coupable à la fois!...  
Va, ne m'écoute plus, et cours trouver ton père;  
Je vois qu'il n'est plus temps que mon cœur délibère  
Mais qu'il ne tente rien qu'à l'abri du danger;  
C'est redoubler mes maux, que de les partager.

(Isménie sort.)



## SCÈNE VI.

IPHIGÉNIE, EUMÈNE.

IPHIGÉNIE.

Toi, cours trouver Thoas. Qu'une innocente feinte  
L'éloigne de ces lieux, et commande à sa crainte ;  
Qu'elle force son zèle à différer la mort  
De ces infortunés, dignes d'un meilleur sort ;  
Flatte l'illusion qui les lui peint coupables ;  
Prête-leur des forfaits, dont ils sont incapables.  
Dis que Diane, avant de les sacrifier,  
Vient de nous ordonner de les purifier...  
Je sens avec effroi, dans le rang où nous sommes,  
Combien il est affreux d'en imposer aux hommes.  
Mais le motif m'excuse en cette extrémité :  
Qui sert les malheureux sert la divinité.

FIN DU SECOND ACTE.

---

## ACTE TROISIÈME.

---

### SCÈNE I.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

Enfin nous voilà seuls, et libres de contrainte ;  
Je peux et respirer et te parler sans crainte,  
Avant qu'un même sort, trop long-temps attendu,  
Fasse couler mon sang dans le tien confondu.  
Un soin nouveau se mêle au trouble qui me presse.  
O mon ami ! dis-moi quelle est cette prêtresse,  
dont le sensible cœur, digne de sa beauté,  
Sait dans les malheureux chérir l'humanité ?  
Quel intérêt secret, que je ne peux comprendre,  
Au sort d'Agamemnon ici peut-elle prendre ?  
D'où vient qu'à son aspect s'éclaircissoit la nuit  
Qu'autour de moi répand le malheur qui me suit ?  
Par quel charme inconnu la terreur qui me glace,  
A d'autres soins plus chers dans mon sein faisoit place ?  
Quels sont les sentiments dont j'éprouvois l'attrait ?  
Enfin de mes remords qui peut m'avoir distrait ?

PYLADE.

En cet instant fatal que ton honneur réclame,

Quel méprisable soin vient agiter ton ame?

De quoi va s'occuper ton esprit égaré,  
 Tandis que sur l'autel le glaive est préparé?  
 Où t'emportent les pleurs d'une femme étrangère,  
 Qu'aura versés sur nous sa pitié passagère?  
 Déjà trop ébranlé par tes premiers tourments,  
 Veux-tu perdre l'honneur de tes derniers moments?  
 Remplis plutôt ton cœur du soin de ta mémoire :  
 Meurs sans honte, du moins, s'il faut mourir sans gloire.  
 Maître de tes transports, impose à tes bourreaux,  
 Et ne leur laisse voir, de toi, que le héros.  
 Un grand cœur ne connoît de tourment que la honte ;  
 Il cède à sa rigueur : le reste, il le surmonte.

## SCÈNE II.

ORESTE, IPHIGÉNIE, PYLADE.

IPHIGÉNIE.

Je vois vos fronts troublés. Mon douloureux aspect,  
 O dignes étrangers ! vous seroit-il suspect ?  
 Ah ! jugez mieux d'un cœur qui prend votre défense ;  
 Il ne mérite pas que le vôtre l'offense.  
 Changeant mon ministère en un plus cher emploi,  
 Je viens vous affranchir des rigueurs de la loi ;  
 Je l'espère du moins. L'humanité plus forte,  
 Après de longs combats, sur mon devoir l'emporte :  
 Je sens même les dieux dans mon cœur s'opposer

Au mystère sanglant qu'ils semblent m'imposer ;  
 Et suspendant pour vous leurs volontés suprêmes,  
 A votre aspect touchant, m'en faire un crime eux-mêmes.  
 J'ose vous l'avouer, un soin cher et pressant  
 Se joint à la pitié que mon ame ressent.  
 Ce ciel m'est étranger. Ma patrie est la Grèce.  
 J'y veux écrire à ceux que mon sort intéresse ;  
 Je veux fixer par vous leurs esprits incertains,  
 Et leur communiquer mes étonnants destins.

## SCÈNE III.

ORESTE, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, PYLADE.

ISMÉNIE.

Madame....

(Apercevant les étrangers, elle fait signe à Iphigénie de les faire retirer.)

IPHIGÉNIE, aux étrangers.

Éloignez-vous.

(Oreste et Pylade se retirent au fond du théâtre.)

IPHIGÉNIE, à Isménie.

Ciel ! Que viens-tu m'apprendre ?

ISMÉNIE.

Qu'à sauver les deux Grecs vous ne pouvez prétendre,  
 Alors qu'un seul suffit au succès de vos vœux.  
 Tous nos amis, tremblants pour vous comme pour eux,  
 Disent que c'est se rendre inutile victime,  
 Et c'est peut-être en vain commettre un double crime.  
 Ils ajoutent encor que Thoas veut du sang,

Dût-il l'aller chercher jusque dans votre flanc ;  
Qu'il faut, ainsi qu'aux dieux qui peut-être l'exigent,  
Céder une victime aux terreurs qui l'affligent ;  
Qu'avec plus de succès vous pourrez imposer  
A son zèle sanglant qu'il vous faut abuser ;  
Et que son cœur enfin, s'il voit un sacrifice,  
Alors de vos discours verra moins l'artifice.  
D'un invincible effroi tous en un mot surpris,  
Ne veulent seconder mon père qu'à ce prix ;  
Aux prières en vain son zèle a joint les larmes....  
Madame, il a fallu céder à leurs alarmes.

IPHIGÉNIE.

Quelles extrémités !

ISMÉNIE.

Ils vous ôtent le choix.

La nécessité parle ; il faut suivre sa voix.

IPHIGÉNIE.

Je suis, puisqu'il le faut, l'exemple de ton père ;  
Je cède à son danger, aux dieux, à ma misère.

ISMÉNIE.

Je cours le retrouver. Hâtez-vous.

(Elle sort.)

## SCÈNE IV.

ORESTE, IPHIGÉNIE, PYLADE.

IPHIGÉNIE.

Sort cruel,

Quelles sont tes rigueurs ! Ah ! d'où vient que le ciel  
Ote presque toujours aux cœurs qu'il a fait naître  
Humains et bienfaisants, l'heureux pouvoir de l'être !

(à Oreste et à Pylade.) (à part.) (à Oreste et à Pylade.)

Approchez..... Je frémis..... Par mon trouble apprenez  
L'excès de vos malheurs, et me les pardonnez.

De mes foibles efforts oubliant l'impuissance,  
N'ayant le cœur rempli que de votre innocence,  
J'ai cru que je pouvois, douce et cruelle erreur !

De vos destins communs diminuer l'horreur ;  
Je vous en ai flattés, je m'en flattois moi-même.

Trop aisément le cœur se livre à ce qu'il aime.

Ma pitié m'aveugloit : ses efforts hasardeux

Ne peuvent, tout au plus, sauver qu'un de vous deux ;

Et telle est la rigueur de mon sort et du vôtre,

Qu'il faut que l'un, hélas ! meure pour sauver l'autre.

Vous partagez mon cœur, et vous le déchirez....

(à Oreste.)

Mais puisqu'il faut choisir.... C'est vous qui partirez.

Mes ordres sont donnés. Le danger, le temps presse ;

Je cours en profiter pour vous, pour ma tendresse ;

Et je reviens.

(Elle sort.)

## SCÈNE V.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE, éperdu.

Où suis-je !... Et je la laisse aller !

Mais quelle voix pour moi, grands dieux ! peut lui parler ?

PYLADE.

Le voilà donc rempli ce vœu si légitime !

De l'amitié je meurs honorable victime.

O mon unique ami ! souscris à mon bonheur ;

Souscris au choix des dieux, si cher à mon honneur.

Laisse-moi mourir seul, et d'un ami fidèle

Donner à l'univers l'exemple et le modèle ;

Qu'avec étonnement il apprenne d'un roi

Jusqu'où de l'amitié s'étend l'auguste loi.

Tu ne peux mieux payer les soins de ma tendresse

Qu'en remplissant mes vœux et ceux de la prêtresse....

ORESTE.

O fureur !... M'aimes-tu ?

PYLADE.

Quel étrange discours

Dont tes sanglots pressés interrompent le cours ?

Si je t'aime !

ORESTE.

Réponds.

PYLADE.

Ton air affreux me glace !

Parle. Que me veux-tu ?

ORESTE.

Que tu prennes ma place.

PYLADE.

Moi ! renoncer au choix....

ORESTE.

Est-ce là me chérir ?

Dis-moi, qui de nous deux doit en ces lieux périr ?

Consulte l'amitié par mes crimes flétrie.

Ai-je quitté pour toi le trône et ma patrie ?

L'horreur de tes forfaits, ta rage, et tes remords,

T'ont-ils ici conduit à travers mille morts ?

Parricide vengeur du meurtre de ton père,

Ton bras dégoutte-t-il du meurtre de ta mère ?

Vois-tu des traits de sang, et des spectres dans l'air,

Au jour que font éclore et la foudre et l'éclair ?

Vois-tu fuir devant toi la terre épouvantée,

Marcher à tes côtés ta mère ensanglantée ?

Vois-tu d'affreux serpents de son front s'élancer,

Et de leurs longs replis te ceindre et te presser ?....

Le seul trépas est-il ta dernière ressource ?

Lui seul de tant d'horreurs peut-il combler la source ?

Tu m'aimes ! et tu veux qu'en cet horrible état,

Qu'écrasé sous le poids de mon noir attentat,

Fuyant le coup fatal que ma fureur implore,

Je recherche le jour que je souille et j'abhorre ;

Proscrit, désespéré, sans asile, sans dieux,

Misérable par-tout, et par-tout odieux !



Tu m'aimes ! et tu veux , ô comble de l'outrage !  
 Tu veux , dans ton ardeur , ou plutôt dans ta rage ,  
 Que je me souille encor du plus noir des forfaits ,  
 Pour racheter mes maux , et payer tes bienfaits !  
 Tu veux que , redoublant l'excès de mes alarmes ,  
 Afin de t'épargner quelques frivoles larmes ,  
 Déjà de la nature exécrationnable bourreau ,  
 Au sein de l'amitié je plonge le couteau !  
 Ah , barbare ! peux-tu jusque-là méconnoître  
 L'ame de ton ami , le sang qui l'a fait naître ?  
 Avec quels traits affreux dans ton cœur le peins-tu ?  
 Pour être criminel , me crois-tu sans vertu ?

PYLADE.

Où t'égarer l'horreur du trouble qui t'opprime ?  
 Quel noir transport te fait de mon trépas un crime ?  
 Pour racheter ta vie , as-tu vendu mon sang ?  
 Dois-tu , le glaive en main , me déchirer le flanc ?  
 Ton cœur , ton foible cœur étonné du supplice ,  
 Du choix de la prêtresse a-t-il été complice ?

ORESTE.

En suis-je moins , cruel ! l'instrument de ta mort ?  
 Qui t'a conduit ici ?

PYLADE.

La rigueur de ton sort.

ORESTE.

Eh bien !....

PYLADE.

Mais malgré toi , malgré ta résistance ,

Qui n'a jamais cessé d'éprouver ma constance.  
Que ta triste fureur cesse de t'imputer  
Ma mort, qu'en vain ici tu veux me disputer ;  
Ose plutôt par elle, ose briser ta chaîne.  
Je peux fléchir des dieux l'inexorable haine ;  
Le sang de l'amitié sur l'autel répandu  
Peut expier l'erreur de ton bras éperdu.

ORESTE.

Malheureux ! t'es-tu joint à ma barbare mère  
Pour redoubler l'excès de ma douleur amère ?  
Pourquoi veux-tu des dieux m'ôter le seul bienfait,  
Et me charger encor d'un indigne forfait ?  
Horrible au monde entier d'où ma fureur m'exile,  
Eh ! quel seroit, dis-moi, quel seroit mon asile,  
Si, de concert avec le destin ennemi,  
Tu m'ôtois à-la-fois la mort et mon ami ?

PYLADE.

Meurs donc, cruel ! Au gré de ta farouche envie,  
Fais donc à ton ami perdre une double vie.  
Hélas ! je me flattois qu'au choix des dieux soumis,  
Que respectant leur sang dans tes veines transmis,  
Ton cœur s'élèveroit au-dessus de lui-même,  
Et me feroit enfin revivre en ce que j'aime.  
Mais tu ne veux que suivre en furieux mes pas,  
Et me ravir, ingrat ! le prix de mon trépas.  
Ah, dieux !... Mon cher Oreste, ah ! par pitié, par grace,  
Daigne, pour ton ami, survivre à sa disgrâce !  
Qu'au gré des dieux contents du supplice où je cours,

De tes tristes fureurs je termine le cours !  
 Faut-il, pour triompher de ton humeur altière ,  
 Qu'avec Agamemnon et sa famille entière ,  
 Qu'avec toute la Grèce unie à tes malheurs

( Il se jette aux pieds d'Oreste. )

Je tombe à tes genoux, et d'un torrent de pleurs.....

ORESTE, fait relever Pylade.

Arrête. Jusque-là peux-tu pousser l'injure ?  
 Au pied de ces autels veux-tu qu'enfin j'abjure  
 Tous ces serments si chers et si multipliés,  
 Par qui nos cœurs s'étoient l'un et l'autre liés ?  
 Barbare !.... Ah ! je succombe à ce dernier outrage....  
 Vois mon horrible état, vois ton horrible ouvrage....  
 Je ne me connois plus..... Mais loin de s'adoucir,  
 Ton inflexible cœur semble encor s'endurcir.....  
 Eh bien ! je vais, sauvant un crime à la prêtresse,  
 Lui découvrir le mien, et l'horreur qui me presse ;  
 L'obliger, par devoir, à révoquer son choix.

PYLADE.

Ami, que vas-tu faire ? Ah, ciel !

ORESTE.

Ce que je dois.

PYLADE.

Ah ! quel délire affreux ! quelle rage ennemie !  
 Achète-t-on la mort au prix de l'infamie ?  
 De toi-même, grands dieux ! porteras-tu l'oubli,  
 Jusqu'à vouloir mourir dans l'opprobre avili ?

ORESTE.

C'est toi qui m'y contrains. Ton aveugle injustice  
Impose à ma vertu ce honteux sacrifice.

PYLADE.

Moi, juste ciel !

ORESTE.

Tranchons d'inutiles discours.

Ou jure-moi de fuir le trépas où tu cours,  
Ou j'achète à ce prix la mort que je mérite :  
J'en atteste les dieux que mon aspect irrite.

PYLADE.

Peux-tu jurer ta honte ?

ORESTE.

Eh ! c'est toi qui la veux !

Oui, je la jure encore, ou réponds à mes vœux.  
Je me déclare un monstre abhorrant la lumière,  
Qui s'est fait un tombeau de la nature entière :  
Je dis qui m'a fait naître, et qui j'ai fait périr.  
Et si, de cet aveu, je ne dois pas mourir,  
Si la prêtresse encore est pour moi combattue,  
J'accepte ses bienfaits.... Je m'immole à ta vue.  
Si cette main balance, ô terre ! entr'ouvre-toi ;  
Et vous qui m'entendez, ô cieux ! écrasez-moi.

PYLADE, à part.

Je frémis ! Qu'opposer à sa rage insensée ?  
Inspirez-moi, grands dieux !... Ah ! sans doute qu'Alcée...

## SCÈNE VI.

EUMÈNE, IPHIGÉNIE, ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

La prêtresse paroît.

PYLADE.

Je cède à ta fureur.

Tes jours me sont encor moins chers que ton honneur.

IPHIGÉNIE, une lettre à la main.

(à Oreste.) (à Pylade.) (à Eumène.)

Voici . . . Retirez-vous . . . Guide ses pas, Eumène ;  
Au lieu que j'ai prescrit, hélas ! qu'on le remène.

ORESTE, à Iphigénie.

(Retenant Pylade.)

Ah ! madame, arrêtez. Non, il ne mourra pas.

C'est à moi seul ici de subir le trépas.

Votre pitié se trompe au choix de la victime.

IPHIGÉNIE.

Cessez. Que faites-vous ?

ORESTE.

Je vous épargne un crime.

(Montrant Pylade.)

Ah ! détournez sur lui l'effet de vos bontés,

Et réservez pour moi vos justes cruautés.

IPHIGÉNIE.

Pourquoi repoussez-vous la main tendre et propice.

Que la pitié vous tend au bord du précipice ?

ORESTE.

Cet héroïque ami m'a tout sacrifié ;  
Malheureux seulement par ma triste amitié !

IPHIGÉNIE.

Eh quoi ! vous préférez une mort rigoureuse  
Au soin de me servir, et de me rendre heureuse ?

ORESTE.

D'un reproche honteux n'accablez point mon cœur.  
De mes destins plutôt accusez la rigueur.  
Dans cet ami si cher souffrez que je vous serve ;  
Souffrez, pour vos desseins, que je vous le conserve.  
Confiez sans soupçon vos lettres à sa foi,  
Et me laissez enfin mourir digne de moi.

IPHIGÉNIE.

Quel généreux transport, et quel effort insigne !  
Allez. De mes bontés vous n'êtes que plus digne.  
Vivez, et me servez. Je ne sais quelle voix  
Parle à mon cœur pour vous, et confirme mon choix.

ORESTE.

Ah, dieux !... Ne rendez point mon sort plus déplorable.  
Laissez, sans s'avilir, mourir un misérable.  
La mort est mon espoir : n'allez point le trahir ;  
Et ne me forcez pas peut-être à vous haïr.

IPHIGÉNIE, à Pylade.

Mais vous, consentez-vous au transport qui l'anime ?  
N'allez-vous pas, non moins barbare et magnanime,  
Signalant contre moi votre triste amitié,  
Combattre également les soins de ma pitié ;

Leur préférer la mort?

PYLADE, à part.

Hélas! que lui répondre?

ORESTE, éperdu.

(Bas, à Pylade.)

Madame... Ah! souviens-toi...

IPHIGÉNIE.

Vous semblez vous confondre.

Parlez, expliquez-vous.

PYLADE.

Son cruel désespoir

M'a fait, de lui survivre, un rigoureux devoir.

IPHIGÉNIE.

Comment?

ORESTE.

Ah! n'allez point d'une lâche foiblesse

Soupçonner de son cœur l'héroïque noblesse!

C'en est un digne effort, s'il me laisse mourir;

En osant vivre, il fait pour moi plus que périr....

Mais, madame, cessez de vous nuire à vous-même,

Et me laissez enfin vous sauver ce que j'aime.

Hélas! pour vous servir, je suis trop malheureux.

Tournez vers mon ami ces regards généreux.

(Il se jette aux genoux d'Iphigénie.)

Ne me refusez pas; ce cœur vous en conjure.

Vous feriez de tous trois et la perte et l'injure.

IPHIGÉNIE.

Suivez donc, j'y consens, votre noble fureur,

Que mon ame tremblante admire avec horreur....

Mourez.

(Oreste se lève.)

PYLADE, à part.

Ciel! je frémis.

IPHIGÉNIE, à Pylade.

Me serez-vous fidèle?

Puis-je compter sur vous?

PYLADE.

Vous connoîtrez mon zèle....

Daignez de cet ami d'un seul jour différer

Le sacrifice affreux qu'il vous faut préparer....

Qu'au moins de son bûcher la flamme étincelante

Ne me poursuive point sur cette mer sanglante....

Me le promettez-vous?

IPHIGÉNIE.

Comptez sur ma pitié.

PYLADE.

Excusez les terreurs d'une tendre amitié.

Il faut que votre cœur par un serment s'engage :

Je ne peux consentir à partir sans ce gage.

IPHIGÉNIE.

Puisque vous l'exigez, j'en atteste les dieux.

Puissent-ils m'épargner un devoir odieux !

Mais ne laissons pas fuir le moment favorable.

(à Oreste.)

Étranger malheureux, encor moins qu'admirable,

Embrassez votre ami que vous ne verrez plus.



ORESTE, embrassant Pylade.

Adieu. Retiens, ami, tes sanglots superflus.  
 Ne vois point mon trépas, n'en vois que l'avantage.  
 L'opprobre et les malheurs étoient tout mon partage....  
 Adieu. Conserve en toi, fidèle à l'amitié,  
 De ton ami mourant la plus digne moitié.  
 Prends soin, à ton retour, d'une sœur qui m'est chère.  
 Daigne essuyer ses pleurs, et lui rendre son frère.

(Montrant Iphigénie.)

Sois fidèle sur-tout au vertueux objet  
 A qui je dois ici de tes jours le bienfait.  
 Adieu.

PYLADE.

Je meurs.

ORESTE, s'arrachant des bras de Pylade.

Allons.

PYLADE.

Mon ami m'abandonne....

Arrête.

ORESTE, se précipitant de nouveau dans les bras de Pylade, puis  
 s'en arrachant.

O mon ami !.... Mais mon destin l'ordonne.

PYLADE, retenant Oreste.

Je ne puis m'arracher....

IPHIGÉNIE, tout éplorée.

Il faut vous séparer.

PYLADE.

Madame....

IPHIGÉNIE, à Pylade.

Dans ses bras voulez-vous expirer?

(Elle conduit Oreste jusqu'au fond du théâtre.)

PYLADE, à part.

Ami ! va , je saurai te sauver ou te suivre.

Eh ! quand je le voudrois, pourrois-je te survivre?

(Oreste sort avec Eumène.)

## SCÈNE VII.

IPHIGÉNIE, PYLADE.

IPHIGÉNIE.

Hélas ! que je vous plains !.. Mais les moments sont chers ;

Partez, et me servez ainsi que je vous sers.

Voici l'écrit enfin que j'adresse à Mycène.

Du sort qui vous poursuit si vous domptez la haine ,

Ne trompez point l'espoir qui peut m'être permis ;

Qu'aux mains d'Électre il soit fidèlement remis.

PYLADE.

Qu'entends-je ? Et quel rapport vous unit l'une à l'autre ?

IPHIGÉNIE.

Laissez-moi mon secret ; j'ai respecté le vôtre.

PYLADE.

Pardonnez, J'obéis.

## SCÈNE VIII.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, PYLADE,  
UN ESCLAVE.

ISMÉNIE.

Le navire est tout prêt :  
Il flotte au gré du vent qui sert votre intérêt.  
A travers les rochers , cet esclave s'engage  
A conduire en secret l'étranger au rivage.  
Le temps presse.

IPHIGÉNIE , à Pylade.

Venez. Puissiez-vous sans témoins  
Quitter ces bords sanglants , et mériter mes soins !

FIN DU TROISIÈME ACTE.

---

## ACTE QUATRIÈME.

---

### SCÈNE I.

EUMÈNE, IPHIGÉNIE.

IPHIGÉNIE.

L'esclave ne vient point. O mortelles alarmes!  
Mes yeux, sans le vouloir, se remplissent de larmes...  
Qu'est devenu le Grec si cher à ma douleur?  
Est-il environné de mon propre malheur?...  
Faut-il encor languir dans les tourments du doute,  
En proie à tous les maux que mon ame redoute?...  
Cruels délais! Combien tout sert à confirmer  
Les noirs pressentiments qui viennent m'alarmer!  
O ciel? encoure-t-on ta haine rigoureuse,  
Pour tendre à l'innocence une main généreuse?  
Lorsque j'ai dû te plaire, ai-je pu t'irriter?  
Et me puniras-tu de t'oser imiter?

EUMÈNE.

Pourquoi vous effrayer de quelque vain obstacle?

IPHIGÉNIE.

Le trouble de mon cœur m'est un fidèle oracle.

EUMÈNE.

Aux maux que vous craignez, que sert de vous livrer?

Que sert , avant le temps , de vous désespérer ?

IPHIGÉNIE.

Va , j'ai comblé l'horreur du destin qui m'opprime ;  
J'ai fait des malheureux... peut-être par un crime !

EUMÈNE.

Calmez de vos frayeurs l'inutile transport ,  
Et d'Isménie , au moins , attendez le rapport...

## SCÈNE II.

EUMÈNE, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE.

EUMÈNE.

Je l'aperçois.

IPHIGÉNIE, à Isménie.

Eh bien ! que faut-il que j'espère<sup>3</sup> ?

L'esclave et l'étranger ont-ils rejoint ton père ?

ISMÉNIE.

Tous deux au lieu prescrit n'ont point encor paru.  
Mon père impatient en vain a parcouru  
Tous les sombres détours que l'esclave a dû prendre ;  
Il n'a rien vu. Tous deux sont encore à se rendre.  
Il n'ose interpréter leurs sinistres délais.  
Le calme cependant règne dans le palais ;  
Et vos desseins , cachés dans la nuit du silence ,  
De l'œil qui vous poursuit trompent la vigilance...

## SCÈNE III.

EUMÈNE, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, L'ESCLAVE.

ISMÉNIE.

Mais que vois-je?

IPHIGÉNIE, à le'sclave.

Approchez. Soyez moins effrayé 4.

Qu'est devenu le Grec à vos soins confié?

L'ESCLAVE.

Il n'est plus.

ISMÉNIE.

Ciel!

IPHIGÉNIE.

Comment?

L'ESCLAVE.

Sous de flatteurs auspices,  
Rampant avec effort le long des précipices,  
Nous avançons déjà vers l'asile écarté  
Où flotte le vaisseau pour sa fuite apprêté.  
Je précédois ses pas, et lui frayois la route.  
Alarmé d'un bruit sourd, il m'arrête, il écoute;  
Et le moment d'après, il pense voir de loin  
S'avancer à pas lents quelque indiscret témoin.  
Son cœur se trouble. Il veut qu'à l'instant je le quitte,  
Et que j'aïlle éclaircir le danger qui l'agite.  
Je cède à la terreur dont je le vois frappé;  
Et moi-même tremblant, sur un roc escarpé,

Au fond d'un antre , où l'onde en mugissant se brise ,  
 Le faisant retirer, de crainte de surprise,  
 Je cours voir en effet si son œil abusé  
 Pouvoit n'en avoir pas l'un à l'autre imposé.  
 Reconnoissant bientôt l'illusion fatale  
 Qu'avoit produite en nous une frayeur égale,  
 Je revole vers lui. Mais , ô soins superflus !  
 Dans le creux du rocher je ne le trouve plus.  
 Les flots en s'y brisant, selon toute apparence,  
 L'ont englouti, madame, avec votre espérance.

IPHIGÉNIE.

(à l'esclave.)

O sort !... Allez.

(L'esclave sort.)

#### SCÈNE IV.

EUMÈNE, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE.

IPHIGÉNIE, à Isménie.

Et toi, de ces bords ennemis

Fais éloigner ton père, ainsi que ses amis.

Conserve à ta tendresse une tête si chère,

Qu'il rentre en son asile, et moi dans ma misère !

(Isménie sort.)

## SCÈNE V.

EUMÈNE, IPHIGÉNIE.

IPHIGÉNIE.

C'en est donc fait ! il faut renoncer pour toujours  
 Au trop crédule espoir qui prolongeait mes jours !  
 Jaloux des soins sanglants que sa rigueur m'impose,  
 Le ciel impitoyable à mon retour s'oppose...  
 Argos a disparu pour moi de l'univers !  
 Ces lieux seront toujours de mes larmes couverts !  
 Ah ! puisque sans espoir, en esclave asservie,  
 J'y dois traîner le poids d'une mourante vie,  
 Au moins contentons-nous ; voyons l'autre étranger :  
 Sur mes tristes destins osons l'interroger.  
 C'est le dernier des Grecs que m'offriront sans doute  
 Ces bords qu'avec horreur l'humanité redoute ;  
 Il faut en profiter.

EUMÈNE.

Eh ! quel funeste bien  
 Attend votre douleur d'un si triste entretien ?  
 Voulez-vous renoncer au devoir de prêtresse ?  
 Voulez-vous, de vos sens moins que jamais maîtresse,  
 Ranimant la pitié qu'il vous faut étouffer,  
 Céder à ses transports, au lieu d'en triompher ?

IPHIGÉNIE.

Les dieux, en reprenant leur première victime,



Ne m'apprennent que trop mon devoir et mon crime !

EUMÈNE.

Ne voyez donc ce Grec, madame, qu'à l'autel,  
Le front déjà baissé sous le couteau mortel.

IPHIGÉNIE.

Quel qu'en soit le péril, je ne peux m'en défendre.  
Sers ma douleur. Je veux absolument l'entendre,  
Et voir enfin par lui détruit ou confirmé  
Le doute affreux qui tient mon esprit alarmé.  
Mais ne redoute rien à mon devoir contraire ;  
Je promets tout son sang aux mânes de mon frère ;  
Sous le couteau fatal tu le verras couler,  
Dans mon triste transport dût le mien s'y mêler !

(Eumène sort.)

## SCÈNE VI.

IPHIGÉNIE, seule.

Daignez me rendre au moins mon devoir légitime,  
Et me laisser frapper, sans remords, ma victime<sup>5</sup>,  
Grands dieux ! que ma douleur implore en frémissant ;  
Vous qui m'épouvantez, en vous obéissant !  
Et toi, jeune héros, ombre plaintive et tendre,  
Reste du grand Pélops, dont j'osois tout attendre,  
Frère d'autant plus cher encore à ma douleur,  
Que tu n'eus point de part à mon premier malheur ;  
Qu'au contraire, rempli d'innocentes alarmes,  
Dans mes bras défaillants tu lui donnas des larmes ;

Pour suprêmes devoirs , de mon amour tremblant  
 Reçois , avec mes pleurs , cet hommage sanglant :  
 Reçois... Mais quel présent mon amour va lui faire !  
 Le sang des malheureux peut-il le satisfaire ?  
 Hélas ! il étoit né pour être leur soutien !  
 Du sort des malheureux un grand cœur fait le sien.

## SCÈNE VII.

EUMÈNE, IPHIGÉNIE, ORESTE.

ORESTE, à part.

O mort , à tant d'horreurs arrache enfin mon ame !

(à Iphigénie, en s'approchant.)

Pour vous suivre à l'autel , m'appellez-vous , madame ?

Allons : avec transport je marche sur vos pas.

Les dieux ont su me faire un bonheur du trépas.

Allons. Quoi ! vous pleurez ?

IPHIGÉNIE.

Respectez ma faiblesse.

A mes yeux , s'il se peut , montrez moins de noblesse.

N'ébranlez plus un cœur toujours moins affermi,

Qui veut , et qui ne peut être votre ennemi.

Cachez-vous tout entier à mon ame sensible ;

Votre vertu me rend mon devoir impossible.

ORESTE.

Ah ! ne prolongez point l'excès de mes malheurs.

Que sert de m'accabler de vos propres douleurs ?

Ne m'en présentez plus , par pitié , le spectacle.

Venez. A mon bonheur cessez de mettre obstacle...  
 Mais, madame, parlez. Qui peut vous arrêter ?  
 Frémissez-vous du coup que vous allez porter ?  
 Armez mon bras. Du vôtre il va faire l'office ;  
 Il va vous épargner ce sanglant sacrifice.

IPHIGÉNIE.

Qu'à ce noble transport mon cœur se sent presser !  
 Et quel est donc le sang que vous voulez verser ?  
 Quel sein vous l'a transmis ? Quel rang vous a vu naître ?  
 Mais je veux l'ignorer. Je crains de vous connoître...  
 Laisant votre secret entre vous et les dieux,  
 Seulement sur un point satisfaites mes vœux.  
 Que sait-on, dans Argos, du sort d'Iphigénie,  
 Qui vit contre ses jours la Grèce entière unie ?

ORESTE.

De quel ressouvenir déchirez-vous mon cœur !  
 Que me demandez-vous ? Ah, mortelle rigueur !

IPHIGÉNIE.

Eh ! d'où naît, à son nom, le trouble qui vous presse ?  
 Brillant encor des fleurs d'une tendre jeunesse,  
 Vous n'avez pu la voir ; vous n'avez pu tremper  
 Dans le complot des Grecs ardents à la frapper ;  
 Vous n'avez pu parer l'autel pour son supplice !

ORESTE.

Mais quel soin !...

IPHIGÉNIE.

Répondez, n'étant point leur complice.

ORESTE.

Que voulez-vous? Je vais subir le même sort,  
Par le même chemin descendre au même bord.  
Heureux, si je pouvois, victime obéissante,  
Offrir aux dieux, comme elle, une tête innocente!...

IPHIGÉNIE.

Quoi donc! vous ignorez encore qu'elle vit;  
Qu'aux cruautés des Grecs Diane la ravit,  
Et que la transportant sur un rivage horrible...

ORESTE.

Qu'entends-je? Iphigénie... ô dieux! est-il possible...  
Elle vit?... Achevez; je meurs moins malheureux...  
Dites... Le savez-vous... Sur quels bords rigoureux  
Respire une victime et si chère et si tendre?

IPHIGÉNIE.

En ces lieux.

ORESTE.

Juste ciel!... Et pourrez-vous m'apprendre  
Quel est son sort?

IPHIGÉNIE.

Hélas! plus à plaindre que vous,  
Le sort qui vous attend lui paroîtroit trop doux!

ORESTE.

Ah dieux! que ce discours me fait naître d'alarmes!...  
Et ne puis-je la voir, l'arroser de mes larmes?  
Si vous saviez... Mais non... Je lui ferois horreur...  
Elle détesteroit mon crime et ma fureur...

Voyant d'un sang si cher ma main fumante encore,  
 Pourroit-elle m'aimer? Moi-même je m'abhorre...<sup>6</sup>  
 Cieux! quels sont mes tourments! Puis-je les supporter?  
 Mais le plus grand de tous, c'est de les mériter.

IPHIGÉNIE.

Quoi! vous êtes coupable, et mon cœur vous excuse!  
 Vous méritez la mort, et ma main s'y refuse!  
 De vos affreux transports quand je devrois frémir,  
 Mon cœur s'en attendrit; je ne sais que gémir!  
 Eh! qu'êtes-vous? Parlez, il y va de ma vie.

ORESTE.

D'Oreste infortuné que pense Iphigénie?

IPHIGÉNIE.

C'étoit tout son espoir. Elle sait qu'il est mort.

ORESTE.

Non, madame; il survit aux horreurs de son sort.

IPHIGÉNIE.

Que dites-vous?

ORESTE.

Il vit; mais sans espoir pour elle.

IPHIGÉNIE.

Comment?

ORESTE.

O destinée! O rigueur éternelle!

Elle ignore qu'ici...

IPHIGÉNIE.

Je vous vois fondre en pleurs!

Ah! qui que vous soyez, ah! parlez, ou je meurs.

ORESTE.

Mon trouble et mes sanglots ne font que trop connoître...

IPHIGÉNIE.

Dans mon cœur éperdu quel soupçon fait-il naître?

Sa jeunesse... ses traits... un secret sentiment...

Se peut-il?... Achevez. Finissez mon tourment.

ORESTE, éperdu.

Eh bien! à ses malheurs reconnoissez Oreste.

IPHIGÉNIE, tombant évanouie dans les bras d'Eumène.

Mon frère!

ORESTE.

Iphigénie!... Oui, tout mon cœur m'atteste...

(Avec transport.)

Iphigénie!...

IPHIGÉNIE, revenant à elle.

Oreste!... Ah! tous mes sens charmés...

Mon frère!... O nom si cher!..

ORESTE,

Ma sœur! Quoi! vous m'aimez?

Vous n'avez point horreur... Je vois couler vos larmes...

Ma chère Iphigénie!...

IPHIGÉNIE.

O moment plein de charmes!...

Mon frère est dans mes bras... Et j'allois l'égorger!...

(Elle retombe dans les bras d'Eumène.)

ORESTE.

Cessez. Dans quels ennuis m'allez-vous replonger?

IPHIGÉNIE.

Eh! qui vous a conduit sur ce bord homicide?

ORESTE.

Le ciel, l'injuste ciel, qui m'a fait parricide;  
 Et qui, m'en punissant, déchaîne sur mes pas  
 Tous les monstres vengeurs des gouffres du trépas;  
 Et, pour m'en délivrer, le cruel me condamne  
 A ravir en ces lieux l'image de Diane!

IPHIGÉNIE.

Ce ciel impénétrable, et qui me fait trembler,  
 Veut-il finir nos maux, ou les veut-il combler!  
 Mais comment imposer au tyran qui m'observe?  
 Comment vous dérober au sort qu'il vous réserve?  
 Qu'en ce moment fatal je découvre d'horreurs!  
 O superstition, quelles sont tes fureurs!...

(à Oreste.) (à Eumène.)

J'entends du bruit... Fuyez... Cache ses pas, Eumène.  
 Dieux! si c'étoit Thoas! Si sa rage inhumaine....  
 Allez.

ORESTE.

Moi, vous quitter! Que j'expire en vos bras;  
 C'est mon espoir.

IPHIGÉNIE.

Cruel, voulez-vous mon trépas?  
 (Oreste sort avec Eumène.)

## SCÈNE VIII.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

Fuyez Thoas, fuyez sa rage forcenée :

Il sait de l'étranger la fuite infortunée.

L'esclave est expirant. Il cherche dans son sein  
A démêler le nœud d'un malheureux dessein.  
Sans être encor suspects à sa barbare rage,  
Mon père et ses amis ont prévenu l'orage;  
Du vaisseau, pour le Grec vainement préparé,  
Ils ont couru se faire un asile assuré.

IPHIGÉNIE.

La mort est à présent le seul dieu que j'implore;  
Je me sauve en ses bras d'un crime que j'abhorre.

ISMÉNIE.

Vous me faites frémir. Parlez.

IPHIGÉNIE.

L'autre étranger,  
Que j'allais, que j'ai dû de ma main égorger...

ISMÉNIE.

Eh bien?

IPHIGÉNIE.

Il est mon frère.

ISMÉNIE.

O ciel!

IPHIGÉNIE.

Tu vois mon trouble,  
Mes pleurs, mon désespoir, que son danger redouble.

ISMÉNIE.

Madame, il faut...



## SCÈNE IX.

EUMÈNE, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE.

EUMÈNE.

Oreste est au pouvoir d'Arbas.  
Il vient de s'en saisir par l'ordre de Thoas.

IPHIGÉNIE.

De quels traits, ciel vengeur, ta main appesantie  
Vient frapper coup sur coup mon ame anéantie!  
Un courroux éternel semble-t-il t'animer?  
Mes pleurs ne pourront-ils jamais te désarmer?  
Veux-tu donc me forcer d'assassiner mon frère?...  
Dans ses embrassements terminons ma misère.  
Courons...

ISMÉNIE.

Où vous égare un aveugle transport?  
Ah! madame, arrêtez. Que cherchez-vous?

IPHIGÉNIE.

La mort.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

---

## ACTE CINQUIÈME.

---

### SCÈNE I.

THOAS, GARDES.

THOAS.

Quel art, à me tromper, employoit l'infidèle !  
Sous quel prétexte saint elle m'éloignoit d'elle !  
O mystère fatal ! Pour m'en imposer mieux ,  
Oser impunément faire parler les dieux !  
De son perfide cœur éludant l'artifice ,  
Que n'ai-je, sous mes yeux, pressé le sacrifice !  
Devois-je sur sa foi déposer ma terreur !  
Qui peut m'avoir plongé dans ce sommeil d'erreur ?  
De ma religion vengeant le privilège ,  
Que ne puis-je porter dans son cœur sacrilège ,  
Avec tous mes tourments, le fer et le poison !  
Faut-il de tout mon sang payer sa trahison ?  
Mais qui suspend mon bras ! Frappons qui nous opprime.  
Jusque sur les autels on doit punir le crime.

## SCÈNE II.

THOAS, ARBAS, GARDES.

ARBAS.

Tout est, avec effroi, rentré dans le devoir,  
Seigneur. L'autre étranger reste en votre pouvoir ;  
Celui dont les fureurs vous remplissoient d'alarmes...  
Je l'ai repris des mains de la prêtresse en larmes.  
Mais quel trouble nouveau....

THOAS.

  Tout me devient suspect :  
Tout s'offre à mes regards sous un sinistre aspect.  
O toi, fidèle Arbas, dont les soupçons propices  
Sont venus m'éveiller au bord des précipices,  
Crois-tu que l'étranger aux autels échappé,  
Dans les flots en effet soit mort enveloppé ;  
Et que le traître obscur qui lui servoit de guide  
N'ait point dans les tourments fait un récit perfide ?

ARBAS.

Je ne crois pas, seigneur, qu'il vous ait imposé.  
Mourant, sur quel espoir vous eût-il abusé ?  
L'on auroit su, d'ailleurs, trouver votre victime  
Parmi ces malheureux, connus par leur seul crime,  
Que ma prudence au port vient de faire arrêter  
Sur le vaisseau caché qui dut la transporter.  
Eux-mêmes, dans les fers attendant leur supplice,  
Confirment le récit de leur lâche complice ;

ACTE V, SCÈNE II.

219

Ils gardent sur le reste un silence profond.

THOAS.

Quel noir pressentiment m'agite et me confond !

ARBAS.

Eh bien ! sur ce soupçon, peut-être légitime ,  
Faites dans les rochers chercher votre victime ;  
Nous saurons l'y trouver, et la rendre au trépas.  
Si l'abyme des flots ne la récéle pas.

THOAS.

Va, cours. Délivre-moi du trouble qui me presse.  
(Arbas sort.)

SCÈNE III.

THOAS, GARDES.

THOAS, à l'un des gardes.

Et vous, faites venir l'infidèle prêtresse.  
(Le garde sort.)

SCÈNE IV.

THOAS, GARDES.

THOAS.

Contre mes derniers jours l'oracle prononcé  
Revient, en traits de sang, frapper mon cœur glacé.  
Je sens qu'à mon destin Diane m'abandonne.  
La trahison me suit, et la mort m'environne.  
En vain sur mes périls je voudrais m'aveugler....

Mais quel prodige affreux vient encor m'accabler !  
 Par tous les malheureux qu'a fait périr mon zèle,  
 Je m'entends appeler dans la nuit éternelle :  
 Je vois se ranimer leurs membres desséchés,  
 Qu'autour de ces autels mes mains ont attachés...  
 Comment interpréter ces effrayants miracles ?  
 Grands dieux, démentez-vous la foi de vos oracles ?  
 Mais n'écoutez ici que ma propre fureur,  
 Et méprisons l'effet d'une aveugle terreur.

## SCÈNE V.

IPHIGÉNIE, THOAS, GARDES.

THOAS.

Approchez, et tremblez. Que votre ame éperdue  
 Sente déjà la peine à ses crimes trop due.  
 Mais répondez, perfide, à mon courroux trahi,  
 Prêt à venger sur vous le ciel désobéi.  
 Malheureuse ! pourquoi cet étranger funeste,  
 Ravi, mais vainement, à la rigueur céleste !  
 Quels étoient vos projets ? Quel mystère odieux  
 Vous faisoit, contre moi, trahir l'ordre des dieux ?

IPHIGÉNIE.

Quand aux plus noirs soupçons votre ame abandonnée  
 Semble m'avoir déjà sur leur foi condamnée,  
 Que sert de m'abaisser à me justifier ?  
 Mais à la vérité s'il faut sacrifier,  
 Je n'eus d'autre dessein, quand je brisai la chaîne

De l'un de ces captifs que poursuit votre haine ,  
Que d'informer par lui mes parents affligés  
Du secret de mes jours malgré moi prolongés ;  
Et ce cœur innocent , que noircit l'imposture ,  
Écoute seulement la voix de la nature.

THOAS.

Par ce lâche discours croyez-vous m'abuser ?  
Et fût-il vrai, qui peut d'ailleurs vous excuser ?  
Quand vous savez sur-tout qu'un oracle terrible  
Me menace toujours du sort le plus horrible ,  
Si je n'immole aux dieux , de leurs autels jaloux ,  
Tout profane étranger proscrit par leur courroux ?

IPHIGÉNIE.

Ah ! cet oracle obscur autant qu'épouvantable ,  
Pour le malheur du monde , est-il si véritable ?  
Ceux qui vous l'ont rendu , n'ont-ils pu vous flatter ?  
Au gré de votre cœur n'ont-ils pu le dicter ?  
Les ministres des cieus sont-ils incorruptibles ?  
D'erreur ni d'intérêt ne sont-ils susceptibles ?  
Hélas ! pour approcher des dieux et des autels ,  
En ressemblons-nous moins au reste des mortels ?  
Je ne veux point ici pousser plus loin le doute  
Sur ces décrets confus que votre ame redoute ;  
Mais la raison du moins doit les interpréter :  
C'est l'oracle qu'il faut avant tout écouter.

THOAS.

Quel perfide détour, et quel affreux langage !  
A me l'oser tenir quel motif vous engage ?

Pouvez-vous, au mépris des dieux, de votre rang,  
Excuser vos forfaits par un crime plus grand ?  
Par une pitié, peut-être criminelle,  
Faut-il, Diane, encor te respecter en elle ?  
Et ne devrais-je pas, de crainte dépouillé,  
Venger ici l'honneur de ton temple souillé ?

. IPHIGÉNIE.

Eh bien ! de vos fureurs comblez donc la mesure :  
Épargnez-moi des maux dont frémit la nature,  
Et que mon œil tremblant découvre avec horreur.  
Au gré de vos soupçons et de votre terreur,  
Frappez ce cœur, de crime et de crainte incapable ;  
Ce cœur que vous voulez en vain rendre coupable :  
N'attendez pas qu'en pleurs je tombe à vos genoux ;  
Je n'y voudrois tomber que pour hâter vos coups.

THOAS, aux Gardes.

Que l'on fasse à l'autel venir l'autre victime.

(à Iphigénie.)

(Plusieurs gardes sortent.)

Dans son cœur tout sanglant mon courroux légitime  
Va, d'un œil scrupuleux, sur votre châtement,  
Interroger le ciel et son ressentiment.

SCÈNE VI.

ISMÉNIE, PRÊTRESSES, EUMÈNE, IPHIGÉNIE,  
ORESTE, THOAS, GARDES.

(Oreste, au milieu des Prêtresses, s'avance vers l'autel.)

IPHIGÉNIE, à part.

Où suis-je? et quel spectacle! O nature! ô mon frère!  
O sacrifice affreux d'une tête si chère!

THOAS, à Iphigénie.

Venez remplir les soins de votre emploi sacré,  
Et prendre sur l'autel le couteau révééré.

IPHIGÉNIE.

Seigneur....

THOAS.

Obéissez au ciel qui vous commande;  
Versez à son courroux le sang qu'il vous demande.

IPHIGÉNIE, à part.

Moment terrible! O dieux! venez me secourir!

(Haut.)

Je succombe.... Seigneur.... Je ne peux que mourir....

THOAS.

Quoi! vous osez encore ici, contre vous-même,  
Trahir des dieux présents l'ordre saint et suprême?

ORESTE.

Que lui commandes-tu, tyran, dont la terreur  
Fait de ce temple saint un théâtre d'horreur?



A la honte des dieux, que ton erreur atroce  
 Rabaisse au vil néant de ton être féroce,  
 Monstre, peux-tu penser qu'ivres de sang humain,  
 On ne peut les fléchir qu'un poignard à la main?  
 Cesse de faire enfin ces dieux à ton image,  
 Et d'ériger le meurtre et le crime en hommage.  
 Si ton cœur altéré cherche à boire mon sang,  
 Tigre, que ne viens-tu me déchirer le flanc?

THOAS.

Qu'entends-je? Oses-tu bien, insensé, téméraire....  
 (à Iphigénie.)  
 Obéissez, frappez.

IPHIGÉNIE.

Seigneur.... il est mon frère!

ORESTE.

Oui, je le suis. Devant le fils d'Agamemnon,  
 Lâche, baisse les yeux, et respecte ce nom.  
 Rentre dans les horreurs du trouble qui te tue :  
 Je voulois te ravir le jour et la statue.  
 C'est à la voix du sang des malheureux humains,  
 Dont s'abreuve ton cœur par d'innocentes mains,  
 C'est à ses cris plaintifs qu'au défaut du tonnerre,  
 Mon bras venoit venger et consoler la terre,  
 Et de l'atrocité d'un culte destructeur  
 Laver dans tout ton sang et l'homme et son auteur.

IPHIGÉNIE, à Oreste.

Cessez....

ORESTE.

Soyez ma sœur, soyez Iphigénie.  
 Votre terreur pour moi m'est une ignominie.  
 Ayez la fermeté qui sied à la vertu ;  
 C'est mériter son sort que d'en être abattu.

THOAS.

A cet excès d'orgueil et d'audace effrénée  
 L'étonnement encor tient ma langue enchaînée....  
 Pour me braver ici, parle, quel est-tu ?

ORESTE.

Roi.

Si je t'avois puni, j'en remplissois la loi.

THOAS, troublé.

(à Iphigénie.)

Je cède à ma fureur. Frappez, quel qu'il puisse être.  
 Faites votre devoir, et me vengez d'un traître.

IPHIGÉNIE.

O cieux ! vous l'entendez, et vous ne tonnez pas !  
 Et vous tenez fermé l'abyme sous ses pas !  
 Parricide jouet d'une aveugle imposture,  
 Tu m'oses commander d'outrager la nature ?  
 De mon frère tu veux que je sois le bourreau,  
 Qu'en son cœur tressaillant j'enfonce le couteau ?  
 Que respirant encor, mes mains, ces mains sanglantes  
 Arrachent de son flanc ses entrailles fumantes ;  
 Et que d'un œil affreux, plein de ta cruauté,  
 J'y consulte pour toi le ciel épouvanté ?

Ah ! cet excès d'horreur me rend tout mon courage.  
 Mais de quel droit ici me commande ta rage ?  
 Es-tu mon maître ? Es-tu le dieu de ces autels ?  
 Dois-je en tribut mon sang au dernier des mortels ?

THOAS.

Sans doute , tu le dois. Oses-tu méconnoître....

IPHIGÉNIE.

Frappe. Sois mon bourreau. Mais le ciel est mon maître.

(Elle s'empare de la victime, puis s'adressant aux prêtresses,)

Et vous , ne souffrez point qu'on attente à vos droits.  
 N'obéissez qu'aux dieux ; n'écoutez que ma voix.  
 Rentrez dans les devoirs de votre ministère.  
 Défendez l'innocent , soulagez sa misère.

(Leur montrant Oreste.)

Veillez sur ce pur sang du maître des humains ;  
 Ses jours sont par le ciel confiés à vos mains.

(Les prêtresses forment un cercle autour d'Oreste.)

THOAS.

Gardes !

ORESTE , à Iphigénie.

Laissez ; ma sœur, laissez à mon courage  
 Le soin de m'immoler à sa barbare rage.

THOAS , aux gardes interdits.

Quoi donc ! à son aspect vous reculez d'effroi !

(Les gardes font un mouvement.)

IPHIGÉNIE , s'avançant vers les gardes.

Profanes , arrêtez ; et respectez un roi.

SCÈNE VII.

ISMÉNIE, EUMÈNE, ORESTE, IPHIGÉNIE,  
ARBAS, THOAS, PRÊTRESSES, GARDES.

ARBAS, éperdu.

Ah! paraissez, seigneur. Une effroyable escorte....

THOAS.

Quel bruit horrible! ô ciel! On enfonce la porte.

Courons.... Mais immolons avant à mon courroux....

IPHIGÉNIE, s'avancant.

Viens-tu braver les dieux qui combattent pour nous?

ORESTE, repoussant avec force Iphigénie derrière lui, et s'offrant  
aux coups de Thoas.

Ah! laissez dans mon sang noyer sa barbarie.

THOAS, le bras levé sur Oreste.

Sois le premier objet, traître, de ma furie....

SCÈNE VIII.

ISMÉNIE, IPHIGÉNIE, EUMÈNE, ORESTE,  
PYLADE, THOAS, ARBAS, PRÊTRESSES, TROUPE  
DE GRECS, GARDES.

PYLADE.

(Il s'élançe à la tête des Grecs sur la scène; il arrête d'une main  
Thoas, et le frappe de l'autre.)

Arrête, et meurs, barbare, au pied de ces autels....

(Thoas tombe entre les bras d'Arbas.)

(aux gardes et aux prêtresses.)

Fuyez ! tyrans sacrés des malheureux mortels.

(Les prêtresses fuient; et Thoas mort, est emporté par Arbas et par ses gardes.)

### SCÈNE IX.

ISMÉNIE, IPHIGÉNIE, ORESTE, PYLADE,  
TROUPE DE GRECS.

PYLADE, après s'être jeté, tout transporté, dans les bras d'Oreste.  
Ne crains plus rien. Tout fuit. La garde est dispersée.  
J'ai su tromper mon guide, et j'ai rejoint Alcée.  
Guidé par l'amitié, secondé par les dieux,  
Je rentre, avec les miens, triomphant dans ces lieux.

IPHIGÉNIE, à Isménie, avec transport.

Cours délivrer ton père.

(Isménie sort.)

### SCÈNE X.

IPHIGÉNIE, ORESTE, PYLADE, TROUPE DE  
GRECS.

ORESTE.

O moitié de ma vie.

PYLADE.

Vivez.

ORESTE.

Ah! digne ami, revois Iphigénie.

PYLADE.

Iphigénie, ô ciel !

IPHIGÉNIE.

Vous apprendrez mon sort.

Mais les moments sont chers. De ce temple de mort,  
Où la vertu gémit sous le glaive abattue,  
Allons, avec respect, enlever la statue.  
Tantôt vous m'avez dit qu'à son enlèvement  
Les dieux bornoient le cours de votre affreux tourment.

ORESTE.

J'en sens déjà l'effet. Quel changement j'éprouve !  
Dans quel calme profond soudain je me retrouve !  
Je sens tous mes forfaits dans mon cœur expiés.  
L'abyme dévorant se ferme sous mes pieds.  
L'horreur me fuit. Tout semble autour de moi renaître.  
Dans un monde nouveau je prends un nouvel être.

IPHIGÉNIE.

O bienfaits inouïs ! Je reconnois les dieux.  
La loi de la nature est donc la loi des cieux.

PYLADE.

Alcée impatient, avec le vent propice,  
Nous attend sur ces bords. Marchons ; et sous l'auspice  
Du ciel fécond pour nous en miracles divers,  
Allons en étonner la Grèce et l'univers.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

---

## VARIANTES.

- <sup>1</sup> Savoit toute l'horreur de mon sort et du tien ! . . .
- <sup>2</sup> Au sein de mon ami je plongeai le couteau !
- <sup>3</sup> Quand on fait la coupure des huit vers qui précèdent.  
Chère Isménie, eh bien ! que faut-il que j'espère ?
- <sup>4</sup> . . . Vous êtes effrayé.
- <sup>5</sup> Laissez-moi sans remords égorger ma victime.
- <sup>6</sup> Pourroit-elle m'aimer ? moi-même je m'abhorre . . .
- IPHIGÉNIE.
- De vos affreux transports quand je devrois frémir, etc.
-

**DORANGE.**









## *Dorange.*

*Près des Nymphes de mémoire,  
Et de Cypris tour à tour  
Il sut donner chaque jour  
Une pensée à la gloire.  
Un Sentiment à l'amour.*

---

---

**NOTICE**  
SUR  
**DORANGE.**

~~~~~

On juge mes foibles prémices ;  
Ne jugez pas : d'autres esquisses  
Attendoient encor mes crayons.

DORANGE (Jacques-Nicolas-Pierre), né à Marseille, d'une famille honnête, le 9 juin 1786, fit ses études à Rennes, et vint les perfectionner à Paris, où ses talents pour la poésie ne tardèrent pas à le faire remarquer. Cournand, professeur de belles-lettres au collège des Quatre-Nations, auteur du poème des Styles, crut devoir l'encourager. Il le produisit dans les meilleures sociétés de la capitale, et parloit de lui comme d'un homme qui devoit un jour illustrer sa patrie. Dorange resta deux années à Paris, durant lesquelles il ne s'occupa que de littérature. Rappelé à Marseille par sa famille, il suivit quelque temps la carrière du commerce, sans renoncer pour cela au culte des Muses. Ce fut pendant son séjour dans cette ville qu'il commença une traduction en vers français de la Jérusalem délivrée du Tasse, son auteur de prédilection. Les morceaux qui nous en restent font regretter qu'il n'ait pas achevé cet ouvrage. Ce fut par un motif de gloire qu'il l'interrompit. Il avoit entendu dire que l'abbé Delille se proposoit de publier une traduction des Bucoliques de Virgile; il résolut d'entrer

en lice avec le nouveau traducteur : la lutte étoit dangereuse ;  
Dorange ne se le dissimuloit pas ; mais

A vaincre sans péril , on triomphe sans gloire.

Son travail devoit être prêt dans six mois , comme il l'écrit à  
M. H. P\*\*\* T\*\*\*.

La maladie de poitrine dont il étoit affecté depuis l'âge de quinze ans , ne lui permit pas de tenir parole. Il suffira de transcrire quelques lignes d'une de ses lettres , pour donner une juste idée de la triste situation où se trouvoit alors ce malheureux jeune homme. « C'est , dit-il , les jambes affoiblies , les yeux obscurcis , la bouche encore amère , que je prends la plume pour répondre aux lettres que vous m'avez écrites il y a deux mois. Je n'étois pas assez malheureux , durant tout cet été , de mes maux d'estomac éternels , il falloit qu'une fièvre subite vint m'appréter quelques nuits cruelles et quelques jours non moins pénibles , pour m'apprendre à connoître , par expérience , les maux qui éprouvent la constance de l'homme dans ce monde , où *tout est bien*.

« Mes Bucoliques dorment , et dormiront tout cet été. Je veux consacrer à l'étude de l'italien tous les moments de santé dont je pourrai jouir , et je reprendrai mes travaux poétiques en automne. Je suis à ma sixième églogue ; et celles qui me restent m'offrent de cruelles épines à arracher. Cet ouvrage est beaucoup plus difficile à traduire que l'Énéide , et l'est peut-être autant que les Géorgiques : outre les détails arides qu'il présente au traducteur , il exige une simplicité de style , à laquelle notre prose même ne sauroit atteindre. En vain le traducteur espère rendre des vers techniques par quelques mots riches d'élégance qui puissent les faire passer

comme Delille le fait dans les *Géorgiques*, les vieux professeurs s'écrient : « Monsieur, vous n'êtes pas simple ; ce n'est pas là Virgile. » Et cependant il faut être élégant ou trivial ; en vain vous croyez avoir traduit simplement quelques vers, on vous prouve que la simplicité française est recherchée et maniérée auprès de celle de Virgile ; et tout le talent d'un traducteur luttant contre sa propre langue et un original parfait, expire sur des descriptions champêtres ou dans des chansons de pasteurs.

« Au reste, je m'embarrasse peu des discours de ces froids savants qui connoissent beaucoup le latin, et très peu notre poésie ; et je suis sûr de me faire lire, si je donne au public de beaux vers. » Aussi, quand cette traduction parut, fut-elle accueillie par les éloges de l'un de nos premiers critiques, de M. Dussault. « Cette traduction, dit-il, n'est pas exempte de défauts ; on peut même y reprendre quelques fautes assez graves ; mais du moins le talent de l'auteur n'est pas resté trop au-dessous de son entreprise ; et son ouvrage, tel qu'il est, me paroît très supérieur aux différentes traductions des *Bucoliques* qui ont été données jusqu'ici. Le style du nouveau traducteur est pur, correct, élégant et doux ; il n'offre aucune trace d'affectation, de ce vice si contraire à la manière aussi simple et aussi naturelle que noble et savante de Virgile, aucun des défauts à la mode, des travers de l'école moderne : il est évidemment formé sur les bons modèles. »

Dorange vint se fixer à Paris vers les premiers jours de mars 1809, chargé de lettres de recommandation. Il raconte ainsi les aventures de son voyage et les résultats de ses premières visites. « Quinze jours après mon arrivée, j'allai voir

notre célèbre abbé Cafford; il m'accueillit bien, parut me revoir avec plaisir, et s'excusa de ce qu'il ne vous avoit point écrit, en disant qu'il n'avoit écrit à personne. — J'avois aussi beaucoup de lettres de recommandation à remettre; mais je les ai gardées : mon état est incompatible avec les démarches qu'entraînent de pareils soins; il exige beaucoup de solitude et d'application. Je vis retiré, je vois très peu de monde : ma position est très modeste; je néglige les connoissances brillantes qui ne me mèneraient à rien, et j'attends tout de moi-même. Vous voyez que j'ai très peu d'influence... Si cependant je puis vous être utile, disposez de moi, ajouta-t-il d'un ton très léger. » Je le remerciai poliment, et ne l'ai point revu; l'éloignement d'ailleurs, et mes autres affaires, m'en ont empêché. Que dites-vous de cette petite gasconnade? Notre cher abbé n'a-t-il pas bien pris le ton de Paris, et ne croiroit-on pas entendre le rat de La Fontaine, retiré dans un fromage, loin des misères humaines qui ne le regardent plus?

« Un autre homme, plus célèbre encore, à qui j'ai rendu visite, est M. de Parny, le Tibulle français, l'Albane de la poésie; j'ai eu deux conversations de trois heures avec lui. Ce poète si délicat, et dont la sensibilité est douce dans ses ouvrages comme les parfums du printemps, n'est dans la société qu'un misanthrope blessé jusqu'au fond du cœur, qui se déchaine contre les hommes, contre le faux goût du siècle, et la carrière littéraire; il dit que les fruits de la gloire sont trop amers pour être achetés par de longs travaux; et au lieu de me montrer les lauriers du Parnasse, il ne m'y a fait voir que de la fange et des serpents. Avant d'avoir entendu mes vers, il prétendit, sur mes seuls raisonnements, que j'avois le talent

poétique, et ce fut une raison pour lui de me détourner de la poésie. Je lui lus une ode anacréontique, qui est un morceau de son genre; il l'écouta attentivement, et, après deux ou trois critiques, il me dit : « Cela est beau, cela est très bien fait pour le fonds et pour le style; cela est supérieur à ce qui a paru dans ce genre depuis long-temps; mais renfermez ce morceau dans votre porte-feuille, et n'en parlez jamais; plus vous aurez de mérite, et plus vous serez malheureux. Ne vous livrez jamais à la poésie qu'avec une fortune indépendante : ne m'imitiez pas, j'ai levé le masque; privé, par la révolution, de cinquante mille livres de rente qui assureroient mes loisirs, je me suis déclaré poète. J'ai préféré la médiocrité et la gloire à tout ce qui m'eût été avantageux; un poète reconnu pour tel, est repoussé de tous les emplois; j'ai languï dans un état indigent, où je serois encore sans une place que M. Français de Nantes a créée pour moi. Que voulez-vous? cette gloire enivrante m'a tenu lieu de tout; j'ai entendu dire : « M. de Parny est réduit à ne manger que des pommes de terre. » J'ai répondu : « Oui; mais il y a une sauce à ce plat plus piquante que celle des ragoûts les plus exquis. »

« Vous voyez, mon cher ami, que voilà un homme qui décourage en faisant des éloges, et donne des conseils que son exemple dément. Je sortis de chez lui moitié flatté, moitié effrayé, jurant de renoncer à la poésie et de ne plus faire de vers qu'incognito et pour mes amis. Cependant le goût dominant l'emporte; les conseils de M. de Murville, ami de La Harpe, que j'ai vu depuis, m'ont calmé un peu en ôtant aux conseils de M. de Parny ce qu'ils avoient d'exagéré; j'ai imité ce qu'ils avoient de bon, en songeant d'abord au solide, et à



une place fixe, qui me servit d'abri contre des circonstances imprévues. Aussi, depuis cinq mois, je n'ai fait qu'une romance pour M. de Permon, qui a bien voulu en faire la musique, et la chanter chez sa sœur, la duchesse d'Abrantès, où il doit me présenter. Je fuis impitoyablement les Muses; et lorsqu'elles veulent commencer leurs chants mélodieux, je les interromps par des additions bruyantes qui leur coupent la parole; bientôt je les écouterai à loisir, et leur répondrai de même. Mes Bucoliques seroient déjà publiées; mais, comme le public est blasé sur cet ouvrage, qui a été traduit trois fois en deux ans, on m'a conseillé de le faire précéder d'un recueil de poésies diverses. Je vais donc former ce recueil, auquel je n'ai pu encore songer, et je choisirai après entre ces deux ouvrages pour commencer ma réputation. Comme tout dépend d'un début, il faut prendre des précautions, et mesurer le trait qu'on doit lancer. » Les Bucoliques parurent le 25 septembre 1809. On a vu plus haut l'éloge qui en fut fait par le célèbre Dussault. Peu de temps après, il publia son *bouquet lyrique*, composé de trois odes, dans lesquelles il chante en vers pleins de feu, de noblesse, d'élégance et de patriotisme, les victoires de Napoléon. Ces odes prouvent à quelle hauteur il eût pu s'élever, si une mort prématurée ne l'eût enlevé aux lettres, à sa famille et aux douces affections de l'amitié. Dorange mourut le 10 février 1811, dans une maison de santé dirigée par M<sup>r</sup> Dubois, faubourg St.-Martin, âgé seulement de vingt-quatre ans. Huit jours avant sa mort, il composa ses *Adieux à la vie*, son chef-d'œuvre, et l'un des plus beaux morceaux de la poésie française. Il devait lire cette ode à un de ses amis le jour même où il expira.

# LES BUCOLIQUES

DE

VIRGILE.

---

## PREMIÈRE ÉGLOGUE.

TITYRE, MÉLIBÉE.

MÉLIBÉE.

Heureux Tytire! assis sous ces feuillages verts,  
Sur tes légers pipeaux tu médites des airs.  
Bannis du doux pays où naquirent nos pères,  
Nous partons, nous fuyons aux terres étrangères :  
Nous fuyons; et toi seul, au pied d'un hêtre assis,  
Tu fais redire aux bois le nom d'Amaryllis.

TITYRE.

Ce bienfait est d'un dieu, ma paix est son ouvrage,  
Toujours, ô Mélibée! il aura mon hommage :  
Ses autels fumeront du sang de mes agneaux ;  
Il souffre qu'en ce lieu je paise mes troupeaux ;  
Il leur laisse mes champs, et permet que moi-même  
Je puisse en liberté chanter les airs que j'aime.

MÉLIBÉE.

Quand tout respire ici le désordre et l'horreur,  
 Moins jaloux que surpris j'admire ton bonheur.  
 O Tityre, vois-tu ce troupeau que j'entraîne ?  
 La chèvre, qui s'avance et me suit avec peine,  
 Sur un rocher aride a laissé deux gémeaux,  
 Le charme de mes yeux, l'espoir de mes troupeaux.  
 Insensé ! la corneille au cri rauque et funeste,  
 Les chênes devant moi frappés du feu céleste,  
 Par des signes trop sûrs m'annonçoient mon malheur.  
 Mais apprends-moi le nom de ton dieu bienfaiteur.

TITYRE.

Je l'avouerai, j'ai cru cette superbe ville,  
 J'ai cru Rome d'abord semblable à cet asile  
 Où souvent nos pasteurs conduisent leurs agneaux ;  
 A leurs mères ainsi j'égalais les chevreaux.  
 Mais Rome sur nos toits lève ses tours altières,  
 Comme un cyprès s'élève au-dessus des bruyères.

MÉLIBÉE.

Et quel vif intérêt te guidoit dans ces lieux ?

TITYRE.

La liberté. Sur moi j'attire enfin ses yeux ;  
 Elle vient, ranimant les langueurs de mon âge,  
 Consoler un vieillard blanchi dans l'esclavage :  
 C'est elle dont la main à Rome m'a conduit.  
 Par Galatée enfin mon cœur n'est plus séduit :  
 J'adore Amaryllis. Ah ! tandis qu'auprès d'elle  
 Galatée enchaînoit un amant trop fidèle,

Bornant tout mon bonheur à serrer ces liens,  
 Sans songer à grossir le dépôt de mes biens,  
 Je vivois en esclave; en vain, je te l'avoue,  
 Je pressois un lait pur pour l'ingrate Mantoue;  
 Et des nombreux troupeaux de mon bercail sortis,  
 Hélas! mes mains jamais n'ont recueilli le prix.

MÉLIBÉE.

Je m'étonnois d'ouïr ta plainte douloureuse,  
 O belle Amaryllis! quand je te vis rêveuse,  
 Et, suppliant les dieux confidens de tes maux,  
 Laisser tes fruits mûris suspendus aux rameaux.  
 Tityre étoit absent; les vergers, les fontaines  
 Redemandoient Tityre et partageoient tes peines.

TITYRE.

Quoi donc? aurois-je pu, dans ces jours malheureux,  
 Pour sortir de mes fers implorer d'autres dieux?  
 Non, non, la liberté me conduisit à Rome,  
 Là finirent mes maux, là je vis ce jeune homme,  
 Ce dieu pour qui nos mains, douze fois tous les ans,  
 Sur nos autels sacrés viennent brûler l'encens;  
 D'une timide voix je l'invoquois à peine:  
 « Bergers, paisez encor vos troupeaux dans la plaine,  
 « Et soumettez au joug vos taureaux mugissans. »

MÉLIBÉE.

Heureux vieillard! ainsi tu conserves tes champs!  
 Et c'est assez pour toi; si dans tes pâturages  
 Régne le noir gravier, le jonc des marécages,  
 D'un bercail trop voisin le mal contagieux

N'atteindra pas du moins tes troupeaux à tes yeux ;  
 Tes brebis n'iront pas , loin de tes bergeries ,  
 Languir en essayant de nouvelles prairies.  
 Heureux vieillard ! pour fuir un soleil enflammé ,  
 Assis au bord des eaux du fleuve accoutumé ,  
 Tu jouiras en paix , sous le feuillage sombre ,  
 Du murmure des flots , de la fraîcheur de l'ombre ;  
 Les abeilles d'Hybla , suçant les arbrisseaux ,  
 Viendront en bourdonnant t'inviter au repos ;  
 Du roc dont la hauteur sur tes vallons domine ,  
 Les airs du bûcheron rempliront la colline ;  
 Et tes ramiers chéris , tes tendres tourtereaux ,  
 Roucouleront encore à l'ombre des ormeaux .

## TITYRE.

Avant que de ce dieu mon cœur perde l'image ,  
 La mer de ses poissons couvrira son rivage ,  
 Le cerf , le daim léger bondira dans les airs ;  
 Le Parthe et le Germain , des bouts de l'univers ,  
 Changeront de séjour , et , quittant leur patrie ,  
 L'un cherchera la Saône et l'autre l'Arménie .

## MÉLIBÉE.

Et nous , infortunés qu'exile le destin ,  
 Nous allons voir les bords de l'Oaxe lointain ,  
 Les Bretons séparés des limites du monde ,  
 Ou les déserts du Scythe , ou l'Afrique inféconde .  
 Après un long exil verrai-je à mon retour  
 Ce beau ciel , ces beaux lieux où j'ai reçu le jour ,  
 Les plants que j'élevai , mon toit couvert de chaume ,

Et ce champ qui formoit mon rustique royaume?  
O douleur! ô regrets! un soldat inhumain  
Possédera ce sol cultivé par ma main;  
Paisible, il jouira de ces moissons fertiles:  
Voilà, voilà les fruits des discordes civiles!  
Voilà pour qui nos mains ont sillonné nos champs!  
Malheureux Mélibée, accours, il en est temps!  
Pour tes maîtres nouveaux, de tes labeurs si dignes,  
Va, greffe tes poiriers, plante tes jeunes vignes.  
Troupeaux jadis heureux, mes pleurs sont superflus!  
Du fond d'un antre vert je ne vous verrai plus  
Suspendus au sommet de ces roches lointaines;  
Je ne vous verrai plus, dans ces riantes plaines,  
Brouter et le cytise et les saules amers,  
Et ma voix vainement voudra former des airs.

## TITYRE.

Eh bien! ayant qu'enfin ton malheur nous sépare,  
Viens partager les mets que le soir me prépare;  
Pour la dernière fois viens savourer ici  
Mes doux fruits et le lait que mes mains ont durci;  
J'ai la molle châtaigne auprès de mon laitage;  
Accepte pour la nuit ma couche de feuillage:  
Déjà fument nos toits, et du sommet des monts  
Déjà l'ombre allongée obscurcit nos vallons.

## DEUXIÈME ÉGLOGUE.

## CORYDON.

Brûlant pour Alexis d'une amoureuse ivresse,  
Corydon sans espoir exhaloit sa tendresse;  
Iolas d'Alexis étoit l'unique amour.  
Sous des hêtres épais égaré chaque jour,  
Corydon languissoit; et, seul, à cet asile  
Confoit ses soupirs et sa plainte inutile.

« O pourquoi dédaigner et mes chants et mes pleurs,  
Alexis? le trépas va finir mes douleurs.  
Vois déjà nos troupeaux chercher le frais des ombres;  
Le vert lézard se cache au fond des forêts sombres;  
Au moissonneur lassé qu'épuise un long travail,  
Thestylis a broyé le serpolet et l'ail;  
Sa main y mêle encor des herbes odorantes:  
Je te suis au milieu de ces plaines brûlantes,  
Où, seule répondant à mes tristes concerts,  
La cigale enrouée importune les airs.  
Pourquoi d'Amaryllis ai-je craint la colère?  
Pourquoi Ménalque au moins n'a-t-il pas su me plaire?  
Le soleil de son teint a bruni la couleur,

Et sur ton jeune front éclate la blancheur ;  
Mais ces charmes sont vains ; nous dédaignons sans peine  
Pour les sombres vaciets la blancheur du troène.  
Connois-tu le berger qu'offensent tes mépris ?  
Aux monts siciliens vois mes mille brebis !  
Je chante, et des forêts l'harmonieuse enceinte  
Redit les doux concerts qui charmoient l'Aracynthe,  
Quand la voix d'Amphion rappeloit ses troupeaux.  
L'hiver, l'été, mon lait s'épanche en longs ruisseaux.  
Eh ! suis-je si difforme ? hier sur le rivage,  
Dans les flots transparents d'une mer sans orage  
J'ai contemplé mes traits ; ce fidèle cristal  
M'assure que Daphnis trouve en moi son égal.

« Viens errer avec moi dans ces plaines rustiques,  
Alexis ! habitons ces chaumières antiques ;  
Lançons des traits au cerf, et des jeunes chevreaux  
Viens, la houlette en main, conduire les troupeaux.  
Chantons les airs du dieu qui sut unir ensemble  
Ces nombreux chalumeaux que la cire rassemble,  
Du dieu Pan qui protège et brebis et pasteurs.  
Viens attendrir l'écho de tes sons enchanteurs.  
Le chalumeau fidèle à la main qui le touche,  
Jamais en la pressant ne flétrira ta bouche.  
Combien de fois, hélas ! témoin de mes chansons,  
Amyntas de mon zèle implora ces leçons !

« Chef-d'œuvre d'un berger, ma flûte pastorale



Offre de sept tuyaux la longueur inégale ;  
Damète, en expirant, me dit : « Jeune pasteur,  
« Sois de ce chalumeau le second possesseur :  
« Dès long-temps d'Amyntas l'ame en fut envieuse. »

« C'est peu ; dans les sentiers d'une vallée ombreuse  
J'ai conquis deux chevreuils dont la sombre couleur  
D'un poil taché de blanc mélange sa noirceur ;  
Tous deux jeunes, légers, leur soif toujours ardente  
Tarit d'une brebis la mamelle abondante ;  
Je les gardois pour toi ; mais Thestylis demain,  
Si tu fuis mes présents, les tiendra de ma main.

« Accours, aimable enfant, vois ces nymphes vermeilles  
Qui de moissons de lis ont rempli leurs corbeilles ;  
Vois la blanche Naïs porter aux mêmes lieux  
L'humble fleur des vallons, le pavot orgueilleux.  
Sa main, pour nuancer l'émail fleuri des herbes,  
Joint l'anet odorant aux narcisses superbes,  
Et le jaune souci, mêlé parmi ces fleurs,  
De l'hyacinthe obscur relève les couleurs.  
Moi-même j'aiderai leur tâche industrielle ;  
La pêche au fin duvet, la châtaigne épineuse,  
La prune, et tous ces fruits qu'aimoit Amaryllis  
D'être offerts par l'Amour seront enorgueillis.  
Au myrte, dont Vénus compose sa parure,  
Le laurier d'Apollon mêlera sa verdure ;  
Ma main va les unir, et leurs feuillages verts

D'une plus douce odeur vont parfumer les airs.

« Pasteur grossier , reviens de cette folle ivresse.  
Si tu veux d'Alexis acheter la tendresse ,  
Après ceux d'Iolas tes présents seront vains.  
Iolas ! Dieux ! quel nom redouble mes chagrins !  
C'est l'Auster déchainé sur la rose timide ,  
Le sanglier fougueux au sein d'une eau limpide.  
Alexis ! pourquoi fuir ce séjour de la paix ?  
Viens !..... les Dieux ont eux-même habité les forêts.  
Que Pallas , à son gré , loin de ce lieu sauvage ,  
Habite les cités qui furent son ouvrage ;  
Les bois sont nos palais : dans un chemin sanglant  
La lionne cruelle y suit le loup tremblant ;  
Le loup suit la brebis , la brebis elle-même  
Au cytise à son tour ravit la fleur qu'elle aime.  
Alexis ! Corydon cherche en toi ses plaisirs ;  
Ainsi tout suit la loi des aveugles desirs.

« Cependant le jour fuit ; sur les vallons plus sombres  
Le déclin du soleil a prolongé les ombres.  
Vois revenir le soc que le taureau conduit ;  
Déjà la nuit s'avance et le calme la suit.  
C'est en vain , l'amour seul , l'amour me brûle encore !

« Corydon , Corydon ! quelle ardeur te dévore ?  
Vois cette vigne inculte et taillée à demi ,  
Qu'assiège de l'ormeau le feuillage ennemi.

Viens , forme ces tissus que le besoin conseille ;  
Que l'osier sous tes doigts s'entrelace en corbeille.  
Fuis un berger ingrat ; bientôt, si tu le veux,  
Un nouvel Alexis va répondre à tes vœux. »



## TROISIÈME ÉGLOGUE.

MÉNALQUE, DAMÈTE, PALÉMON.

MÉNALQUE.

Berger, de ce troupeau quel est le possesseur?

DAMÈTE.

Égon en est le maître, et j'en suis le pasteur.

MÉNALQUE.

O malheureux troupeau ! tandis qu'Égon sans cesse  
Obsède Nééra de sa folle tendresse,  
Un gardien mercenaire, insensible au mépris,  
Par deux fois à chaque heure épuisant ses brebis,  
A l'agneau foible encor ravit sa nourriture.

DAMÈTE.

Mesure le reproche et ménage l'injure,  
Toi qui..... l'on sait le temple où les boucs furieux,  
D'un oblique regard effrayèrent tes yeux.  
Les nymphes en ont ri : pouvoient-elles moins faire?

MÉNALQUE.

Est-ce moi qu'on a vu, méritant leur colère,  
Pénétrer chez Mycon, et du jeune berger  
Couper, la serpe en main, la vigne et le verger?

DAMÈTE.

Non, mais c'est toi qu'on vit sous le prochain feuillage,

Lorsque, les yeux gonflés d'une jalouse rage,  
 Tu brisas de Daphnis l'arc et les chalumeaux;  
 Tu lui vis ce présent, tu perdis ton repos.  
 Toujours le bien d'un autre excita ton envie;  
 Sans le mal que tu fis, c'étoit fait de ta vie.

MÉNALQUE.

Que feront les bergers, si ce vil serviteur,  
 M'outrage insolemment par un récit menteur?  
 Du chevreau de Damon l'histoire est peu nouvelle;  
 Je te vis l'enlever malgré son chien fidèle.  
 Quand je criois : Tityre, assemble tes troupeaux!  
 Tremblant, tu te cachois à l'abri des roseaux.

DAMÈTE.

Damon, vaincu par moi, n'y devoit plus prétendre :  
 Ce fut le prix du chant, et j'ai dû le reprendre;  
 Ce prix qu'à son vainqueur il dut abandonner,  
 Pourquoi l'avoit-il sans jamais le donner?

MÉNALQUE.

Toi, tu l'aurois vaincu ! malheureux ! quel délire !  
 Connois-tu les roseaux que réunit la cire,  
 Toi qu'on voit tous les jours de hameaux en hameaux  
 Perdre les vils accords de tes aigres pipeaux?

DAMÈTE.

Veux-tu que tour-à-tour notre voix retentisse?  
 J'ose te défier ; cette belle génisse  
 Du vainqueur de mes vers va devenir le prix ;  
 Par deux fois de son lait mes vases sont remplis,  
 Et deux petits sans cesse épuisent sa mamelle :  
 Par quel gage veux-tu soutenir la querelle?

### ÉGLOGUE III.

251

MÉNALQUE.

Je n'ose contre toi hasarder mes taureaux ;  
Deux fois durant le jour mes bœufs et mes chevreaux  
Sont comptés au bercail avec un œil sévère  
Par un père cruel, par une injuste mère.  
Mais puisque tu le veux, je te promets le don  
De deux vases gravés des mains d'Alcimédon.  
Rien n'égale leur prix ; tu l'avoueras peut-être :  
L'industriel ciseau les creusa dans le hêtre :  
Et le cep tortueux qui les borde en rampant  
Couvre ses fruits épars d'un lierre pâlissant ;  
De deux sages au fond l'œil retrouve l'image :  
Conon est l'un des deux ; l'autre nom..... c'est le sage  
Qui traça le premier la marche des saisons,  
Le temps de la charrue et les jours des moissons.  
Ces coupes, avec soin à tous les yeux cachées,  
Par mes lèvres encor n'ont pas été touchées.

DAMÈTE.

Du même Alcimédon j'ai deux vases égaux ;  
Sur leurs anses l'acanthé enlace ses rameaux :  
Orphée est au milieu ; les forêts qu'il attire  
Suivent en s'inclinant les accords de sa lyre.  
Dans ma demeure aussi ces deux vases cachés  
De mes lèvres jamais ne furent approchés.  
Mais quel que soit enfin l'art qui les embellisse,  
Ils sont loin d'égaliser le prix de ma génisse.

MÉNALQUE.

A ta honte aujourd'hui tu n'échapperas pas ;  
J'accepterai sans choix ce que tu m'offriras :

Il faut qu'à ces défis ta vanité renonce.  
On vient ; c'est Palémon : qu'il écoute et prononce.

DAMÈTE.

Commence le premier, si tu sais quelques airs ;  
Je suis prêt : des pasteurs je ne crains pas les vers.  
Pour décider le prix d'une lutte pareille,  
Palémon, avec soin veuillez prêter l'oreille.

PALÉMON.

Puisque vous reposez sur ces lits de gazons,  
Commencez, ô pasteurs ! commencez vos chansons.  
Nos champs sont ranimés ; la forêt dépouillée  
S'égaie, et voit percer sa naissante feuillée ;  
De la jeune saison tout chante le retour :  
Chantez, arrêtez-vous, reprenez tour-à-tour.  
Damète, commencez ; de ces hymnes égales  
Phébus aimait toujours les luttes pastorales.

DAMÈTE.

Muse, chante d'abord le Dieu de l'univers :  
Il est par-tout, voit tout, et sourit à mes vers.

MÉNALQUE.

Moi je chante Apollon ; j'offre à ce dieu qui m'aime  
Ou le rouge hyacinthe, ou le laurier lui-même.

DAMÈTE.

Par des fruits qu'elle jette Églé vient m'assaillir,  
Et brûle d'être vue en paroissant me fuir.

MÉNALQUE.

Amynté, cet enfant, doux charme de ma vie,  
Est connu de mes chiens aussi bien que Délie.

DAMÈTE.

Pour la jeune beauté dont l'amour fait mon bien,  
J'ai surpris d'un ramier le nid aérien.

MÉNALQUE.

Amynte tient de moi (pouvois-je davantage?)  
Dix pommes d'or, doux fruits d'un oranger sauvage.

DAMÈTE.

Que de fois mon Églé m'a parlé de ses feux!  
Vents, portez ses accents à l'oreille des Dieux!

MÉNALQUE.

M'aimes-tu bien, Amynte, alors que dans tes chasses  
Du sanglier sans moi tu peux suivre les traces?

DAMÈTE.

Je célèbre aujourd'hui le jour où je naquis;  
Iolas, pour ce jour fais venir ta Phyllis:  
Aux fêtes de Cérès je t'invite toi-même.

MÉNALQUE.

Phyllis dans nos hameaux est la seule que j'aime.  
Me suivant de ses pleurs quand je quittai ce lieu,  
Long-temps elle me dit : « Adieu, Méналque, adieu ! »

DAMÈTE.

Comme un loup dévorant est craint des bergeries,  
Comme l'onde est funeste à nos moissons mûries,  
Et le souffle des vents aux jeunes arbrisseaux,  
Le courroux d'Anaïs peut troubler mon repos.

MÉNALQUE.

Si l'eau nourrit les grains qu'on sème dans nos plaines,  
Si le saule pliant charme les brebis pleines,



Si des jeunes chevreaux l'arboisier est chéri,  
Amynte est seul aimé de mon cœur attendri.

DAMÈTE.

Muses, à Pollion gardez une génisse;  
Qu'avec soin dans les prés votre main la nourrisse :  
Pollion applaudit mes rustiques accents.

MÉNALQUE.

Lui-même avec succès il fait ouïr ses chants;  
Offrez-lui le taureau qui bondit dans la plaine,  
Menace de la corne, et disperse l'arène.

DAMÈTE.

Que l'ami qui partage en secret ton bonheur,  
Pollion, de ton rang partage aussi l'honneur!  
Puisse-t-il recueillir le doux miel sur l'yeuse,  
Et l'amome odorant sur la ronce épineuse!

MÉNALQUE.

Que celui qui se plaît aux vers de Bavius  
Écoute sans ennui les chants de Mévius;  
Que sa main plie au joug le renard indocile,  
Et qu'il presse des boucs la mamelle stérile!

DAMÈTE.

Vous qui cueillez la fraise aux vermeilles couleurs,  
Fuyez! un froid serpent s'est caché sous les fleurs.

MÉNALQUE.

Fuyez les bords glissants de ce fleuve perfide,  
O pasteurs! le belier sèche sa laine humide.

DAMÈTE.

Tityre, du rivage éloignez vos troupeaux;

Moi, lorsqu'il sera temps qu'ils entrent dans les eaux,  
Je veux tous les baigner au sein de la fontaine.

MÉNALQUE.

Rassemblez vos brebis dans la forêt prochaine;  
Leur lait, par les chaleurs une fois épaissi,  
Dans leur sein, sous nos doigts, resteroit endurci.

DAMÈTE.

Mon taureau s'amaigrit dans un gras pâturage;  
Au pasteur, au troupeau, l'Amour souffle sa rage.

MÉNALQUE.

Quel magique pouvoir épuise mes agneaux?  
A peine hélas ! leur chair revêt encor leurs os.

DAMÈTE.

Sois Apollon pour moi, si tu me dis la place  
Où trois pieds de l'Olympe enferment tout l'espace.

MÉNALQUE.

Phyllis t'aimera seul; mais dans quels lieux, dis-moi,  
Est la fleur où nos yeux lisent le nom d'un roi?

PALÉMON.

Même prix vous est dû : pourrai-je avec justice  
Dire à qui de vous deux appartient la génisse?  
Nos champs désaltérés n'appellent plus les eaux :  
Jeunes pasteurs, fermez la source des ruisseaux.

## QUATRIÈME ÉGLOGUE.

—  
POLLION.

Muse, quitte un moment la flûte bocagère :  
On se lasse des champs et de l'humble bruyère ;  
Ose élever tes sons. Par ta brillante voix  
Rends dignes d'un consul la campagne et les bois.

L'oracle l'a prédit ; la bienfaisante Astrée  
Va ramener les temps de Saturne et de Rhée ;  
Pour annoncer le cours de ces siècles heureux,  
Un peuple de héros est descendu des cieux.  
Nos vœux, chaste Lucine, implorent ta puissance ;  
Viens d'un enfant des Dieux protéger la naissance :  
L'âge d'airain va fuir ; de l'antique âge d'or  
Sur ce triste univers les jours vont luire encor.  
Toi dont le consulat règle nos destinées,  
Pollion, tu verras ces illustres années !  
Au monde consolé rendant la douce paix,  
Tes soins effaceront la trace des forfaits :  
Tout sera libre enfin d'une crainte éternelle.  
Cet enfant, possesseur d'une vie immortelle,  
Appelé par son sang dans le palais des cieux,  
Y verra les héros assis avec les Dieux.

Il régnera sur nous, et son règne prospère  
Conservera la paix, ouvrage de son père.  
La terre, aimable enfant, te prépare pour dons  
L'acanthé, le baccar, les lierres vagabonds ;  
La brebis d'un lait pur gonflera sa mamelle ;  
L'agneau doit du lion braver la dent cruelle ;  
Même dans ton berceau vont éclore des fleurs ;  
Nos yeux ne verront plus les tigres destructeurs ,  
Ni le reptile impur , ni l'herbe empoisonnée  
Par d'imprudentes mains trop long-temps moissonnée ;  
Et parfumant les airs de tributs odorants ,  
L'amôme assyrien couronnera nos champs.

Mais sitôt qu'enflammé du desir de la gloire,  
Des exploits paternels tes yeux liront l'histoire,  
Les champs seront jaunés de fertiles moissons,  
La grappe rougira suspendue aux buissons,  
Et le chêne, à travers son écorce brisée,  
Distillera le miel, enfant de la rosée.  
Tout change ; et cependant de nos crimes passés  
Les vestiges sanglants ne sont point effacés.  
Des vaisseaux sont lancés sur les flots qu'ils sillonnent ;  
De remparts menaçants les cités s'entourent ;  
Le soc de nos guérets déchire encor le sein ;  
Des héros de la Grèce un généreux essaim  
D'une toison nouvelle a tenté la conquête :  
Par-tout le glaive luit, le carnage s'apprête ;  
Et je vois naître, au sein de la division,

Un Achille nouveau pour un autre Iliion.

Mais à peine le temps aura mûri ton âge,  
Le nautonnier fuira les périls du naufrage,  
Le pin navigateur, sur d'infidèles mers,  
N'ira plus échanger les dons de l'univers :  
Tout va naître en tous lieux ; la nature féconde  
De ses dons prodigués enrichira le monde ;  
Les champs vont oublier, affranchis de travaux,  
La serpe recourbée et les pesants râteaux ;  
Le soc, loin du taureau, restera dans nos plaines  
Tyr d'un fard imposteur ne teindra plus nos laines ;  
Et l'agneau sur les monts bondira coloré  
D'un vermillon brillant ou d'un safran doré.

Pour accomplir du Sort les décrets immuables,  
Les Parques ont filé ces siècles mémorables.  
Rejeton de l'Olympe, enfant du roi des dieux,  
Viens enfin recevoir tes honneurs glorieux !  
Sur son axe éternel se balance le monde ;  
La mer, les cieus roulants sous leur voûte profonde,  
Tout s'ébranle à-la-fois ; tous les êtres divers  
Proclament les beaux jours de l'antique univers.

Et moi, pour célébrer tes nobles destinées,  
Puissé-je au gré des dieux prolonger mes années !  
En vain Linus, Orphée, enfants du dieu des vers,  
M'oseroient disputer la palme des concerts ;

ÉGLOGUE IV.

259

Et, condamné lui-même au sein de l'Arcadie,  
Pan s'avouera vaincu si sa voix me défie.

Jeune enfant, reconnois ta mère à son souris ;  
De dix mois de langueurs ta naissance est le prix ;  
Son sourire t'en donne une marque bien chère :  
L'enfant qui n'a point vu le souris d'une mère  
Ne doit point espérer de la faveur des cieux  
Le lit d'une déesse et la table des dieux.

## CINQUIÈME ÉGLOGUE.

DAPHNIS, MÉNALQUE, MOPSUS.

MÉNALQUE.

Asseyons-nous, Mopsus ; de leurs feuillages sombres  
L'orme et le coudrier mêlent ici les ombres ,  
Et nous savons tous deux, par deux talents divers,  
Vous, animer la flûte ; et moi, chanter des airs.

MOPSUS.

Plus jeune que Ménéalque, il faut que j'obéisse :  
Venez, et que ma voix à vos accords s'unisse,  
Soit que nous reposions sous ces arbres mouvants  
Dont l'ombrage incertain flotte au souffle des vents,  
Ou bien assis au fond de cette grotte obscure  
Que tapisse d'un cep la sauvage verdure.

MÉNALQUE.

Amynte seul aspire au prix de vos concerts.

MOPSUS.

Ne croit-il pas aussi vaincre le dieu des vers ?

MÉNALQUE.

O Mopsus ! de Phyllis chantez la mort cruelle,  
Chantez l'adroit Alcon, Codrus et sa querelle ;  
Tandis que j'unirai ma voix à vos pipeaux,  
Tityre dans les champs gardera nos troupeaux.

MOPSUS.

Non, Ménéalque, essayons plutôt cet air champêtre  
Que mes doigts ont gravé sur l'écorce d'un hêtre ;  
Tour-à-tour pour ces vers je chantai, j'écrivis :  
Qu'Amynte vienne après me disputer le prix.

MÉNALQUE.

Autant parmi les fleurs dans nos jardins écloses  
L'humble lavande cède à la pourpre des roses,  
Autant Amynte cède aux accords de Mopsus.

MOPSUS.

Mais dans la grotte enfin nous voici parvenus.

« Les nymphes de Daphnis pleuroient la mort funeste ;  
Coudriers de ce bord, c'est vous que j'en atteste !  
O fleuves ! vous étiez témoins de leurs douleurs ;  
Vous vîtes nos chagrins, lorsque sa mère en pleurs  
Pressoit entre ses bras ce corps pâle et sans vie,  
Et reprochoit aux dieux leur injuste furie !

« Vers le fleuve limpide, au sein des claires eaux,  
Nul pasteur dans ce jour ne guida ses troupeaux ;  
Nul taureau de sa dent n'effleura les herbages ;  
Si l'on en croit les monts et les forêts sauvages,  
O Daphnis ! comme nous, plein de regrets amers,  
Le farouche lion pleura dans ses déserts.

« Daphnis sut le premier apprendre à sa patrie  
L'art de plier au joug les tigres d'Arménie,



Aux danses de Bacchus forma des pas nouveaux,  
 Et d'un souple feuillage orna nos javelots.  
 Le cep pare l'ormeau; la grappe, déjà mûre,  
 De la vigne à son tour est l'unique parure,  
 Et le taureau superbe est le roi des troupeaux :  
 Ainsi Daphnis étoit la gloire des hameaux.  
 Infortuné ! ta mort rend nos plaines stériles ;  
 Palès, Apollon même, ont fui de nos asiles.  
 En vain l'orge en épis nous promettoit ses dons,  
 L'avoine avec l'ivraie usurpe nos sillons ;  
 Au lieu de l'hyacinthe, au lieu du frais narcisse,  
 Le chardon épineux, la ronce s'y hérissé.  
 Bergers, courez de fleurs émailler les chemins ;  
 Que l'arbre sur les flots soit courbé par vos mains,  
 Et qu'enfin sur la tombe à Daphnis élevée  
 Une épitaphe simple en ces mots soit gravée :  
 LA REPOSE DAPHNIS JUSQUES AUX CIEUX VANTÉ,  
 DAPHNIS, CHARME DES YEUX, ORNEMENT DES BOGAGES ;  
 SI SON TROUPEAU FAISOIT L'ORGUEIL DES PATURAGES,  
 LE PASTEUR DU TROUPEAU SURPASSOIT LA BEAUTÉ. »

## MÉNALQUE.

Moins douce que vos vers une onde jaillissante  
 Coule, et du voyageur éteint la soif brûlante ;  
 Pour nos yeux fatigués moins doux est le repos  
 Qui sur un lit de mousse épanche ses pavots.  
 Heureux berger ! vos sons, votre flûte champêtre  
 Égalent tous les airs que chantoit votre maître ;  
 Désormais après lui vous serez le premier.

Cependant à mon tour ma voix va s'essayer :  
Je chanterai Daphnis ; malgré votre avantage ,  
Daphnis fut mon ami , je lui dois cet hommage.

MOPSUS.

Est-il un prix plus doux pour mon cœur enchanté ?  
Oui , Daphnis par vos vers devoit être chanté.

MÉNALQUE.

« Daphnis a vu du ciel les portes inconnues ;  
Il monte , il foule aux pieds les astres et les nues ;  
Soudain la joie éclate et s'empare à-la-fois  
Du dieu Pan , des bergers , et des nymphes des bois ;  
Les loups ont oublié leurs ruses homicides ;  
Les rêts n'osent tromper les pas des cerfs timides :  
Daphnis aime la paix. Nos chants mélodieux  
Des arides coteaux sont montés jusqu'aux cieux :  
Les rocs , les arbrisseaux , les chants en retentissent ;  
Par ces nouveaux concerts les forêts applaudissent :  
DAPHNIS EST DIEU , DAPHNIS EST MIS AU RANG DES DIEUX !

« O Daphnis ! des bergers daigne exaucer les vœux.  
Mes mains de quatre autels vont préparer l'hommage ;  
Deux doivent d'Apollon porter l'auguste image ,  
Deux s'élèvent pour toi : ces autels , tous les ans ,  
Recevront mes tributs dans des vases fumants ;  
Deux coupes d'un lait pur , deux d'une huile onctueuse ,  
Sont les dons qu'offrira ma main religieuse ;  
Un rustique banquet suivra toujours ces dons.  
Lorsque l'hiver glacé flétrira nos vallons ,

Près d'un foyer brûlant je braverai sa rage ;  
 Aux jours de la moisson assis sous un ombrage,  
 Je fuirai les chaleurs. A mes joyeux festins  
 La fertile Arvoisie épanchera ses vins ;  
 Égon doit y chanter, et Damète en cadence  
 Des satyres en chœur imitera la danse.

« Toujours tu recevras ces présents solennels,  
 Quand des nymphes des champs on pare les autels,  
 Ou lorsqu'un sacrifice épure nos campagnes.  
 Tant que le sanglier chérira les montagnes,  
 Que le fleuve verra se jouer les poissons,  
 Et que l'abeille aux fleurs ravira ses moissons,  
 O Daphnis ! de ton nom, de ta paisible gloire  
 Nos cœurs reconnoissants garderont la mémoire.  
 Poursuis ; le laboureur, comblé de tes bienfaits,  
 Sans peine acquittera les vœux qu'il t'aura faits. »

MOPSUS.

Quel prix donner aux sons d'une voix aussi pure ?  
 Avec moins de plaisir de l'Auster qui murmure  
 J'écoute au bord d'un bois le doux frémissement,  
 Le flot qui sur l'arène expire mollement,  
 Et ces eaux qui soudain par l'orage rassemblées  
 En fleuve impétueux roulent dans les vallées.

MÉNALQUE.

Recevez avant tout ce léger chalumeau  
 Qui dit : « De Mélibée est-ce là le troupeau ? »  
 Et plaint Corydon brûlant sans espérance.

MOPSUS.

Vous, Ménélaque, acceptez de ma reconnoissance  
Cette riche houlette où l'art ingénieux  
Fait serpenter le bronze en festons précieux,  
Et que, malgré les nœuds d'une amitié trop vaine,  
Je refusai sans cesse aux desirs d'Antigène.

## SIXIÈME ÉGLOGUE.

SILÈNE.

Ma muse dès long-temps sur la flûte docile  
A répété les airs du chantre de Sicile :  
Avec moi sans rougir elle habitoit les bois.  
J'allois chanter la guerre et les fureurs des rois ;  
Mais Apollon m'arrête : « Apprends à te connoître ;  
Il faut des sons plus doux pour la flûte champêtre. »  
O Varus ! j'obéis : que d'autres sur tes pas  
Aillent chanter ta gloire et tes tristes combats :  
Paisible, et loin du bruit des armes héroïques,  
Je reprendrai ma flûte et mes chansons rustiques.  
C'est un dieu qui m'inspire ; et si l'ami des champs  
Lit la page où ma main a gravé mes accents,  
Ton nom va retentir dans ces lieux solitaires ;  
Les coteaux, les vallons, les bois, et les bruyères,  
Tout va chanter Varus ; Varus fait de son nom  
Le charme de nos vers et l'orgueil d'Apollon.

O Muses, poursuivez ! Chromis et Menasile  
Virent Silène au fond d'une grotte tranquille ;  
Le sein encor gonflé des flots d'un jus vermeil,  
L'heureux vieillard cédoit aux douceurs du sommeil.

Son front avoit perdu sa couronne odorante ;  
Un nœud lioit sa coupe à ses côtés pendante.  
Silène, à qui leur voix demandoit des concerts,  
Leur donnoit vainement l'espoir de quelques airs.  
Brûlant de se venger, ils courent, et sans peines,  
Des fleurs de ce vieillard lui composent des chaînes ;  
Églé vient, voit Silène, et, pour nouvel affront,  
Du nectar de la mûre elle rougit son front.  
Le vieillard en sourit : « Bergers, pourquoi ces chaînes ?  
Otez-moi ces liens ; vos entravés sont vaines,  
Dit-il, c'en est assez ; vous avez pu me voir.  
Acceptez donc les vers qu'attendoit votre espoir ;  
La jeune Églé mérite une autre récompense.  
A ces mots tout se tait, et Silène commence ;  
Soudain bondit le faune avec les animaux,  
Les chênes en cadence inclinent leurs rameaux ;  
Tel l'Ismare s'émeut, tel le Rhodope admire  
Et les hymnes d'Orphée et les sons de sa lyre ;  
Tel frémit le Parnasse aux accords de son dieu.

Il chanta comment l'air, l'eau, la terre, et le feu,  
Le feu semé d'abord en essence fluide,  
Formèrent l'univers dans l'abyme du vide ;  
Comment naquit le globe, et quel pouvoir divin  
De son orbe amolli durcit le vaste sein ;  
Comment la terre, ouvrant ses entrailles profondes,  
Pour enfermer Thétis creusa le lit des ondes ;  
Quel spectacle étonna ce nouvel univers,

Quand le soleil naissant resplendit dans les airs,  
Lorsqu'on vit chaque objet prendre une forme heureuse  
Le ciel verser les flots de la pluie orageuse,  
Les bois lever leur cime, et les premiers troupeaux  
Pour la première fois bondir sur les coteaux.

Sa voix chante Saturne et l'âge d'or du monde,  
Des cailloux de Pyrrha la semence féconde,  
Prométhée expiant son coupable larcin  
Sous le bec des vautours qu'alimente son sein;  
Hylas par des nochers délaissé dans une île;  
Des navigateurs errants la recherche inutile;  
En vain ces malheureux, revenus sur leurs pas,  
Crioient : Hylas ! Hylas ! l'écho seul dit : Hylas !

De Pasiphaé même il raconte le crime ;  
Pasiphaé, des dieux déplorable victime :  
Heureuse si jamais on n'eût vu de troupeaux !  
Quel délire inconnu t'arrache à ton repos ?  
Les Proétides, jouet d'une erreur mensongère,  
Cherchèrent sur leur front une corne étrangère.  
Combien de fois on vit leur essaim mugissant  
S'égarer dans les prés et fuir le joug absent !  
Mais jamais comme toi leur fureur insensée  
De cet horrible hymen n'enfanta la pensée ;  
Tu cours sur les coteaux, et l'objet de tes pleurs,  
A l'ombre d'une yeuse et sur un lit de fleurs,  
Rumine sous sa dent des herbes blanchissantes,

Ou poursuit dans les prés ses superbes amantes.

« O nymphes ! s'il est vrai, hâtez-vous ; que vos mains

De ces forêts pour lui ferment tous les chemins ;

Courez, interrogez ses traces vagabondes ;

Peut-être qu'égaré dans des plaines fécondes,

Ou près d'une génisse entraîné par l'amour,

Aux vallons de Gortyne il s'enfuit sans retour. »

Silène ajoute encore aux merveilles qu'il chante

Ces pommes dont l'éclat séduisit Atalante ;

Des sœurs de Phaéon il pleure le destin,

Et de mousse et d'écorce enveloppant leur sein,

En leur prêtant de l'aune et la forme et l'ombrage,

En verte pyramide élève leur feuillage.

Il peint Gallus errant au bord de l'Hélicon,

Gallus, qu'une des sœurs du divin Apollon

Conduisit elle-même aux sommets d'Aonie.

Il parut : des enfants du dieu de l'harmonie

Se leva devant lui le chœur mélodieux,

Et Linus empruntant le langage des dieux :

« Prenez, dit-il, ce don des nymphes du Permesse ;

C'est du vieillard d'Ascra la flûte enchanteresse ;

Avec elle il chantoit, et du sommet des monts

Les chênes attentifs descendoient à ses sons.

Allez, et que Grynée éprouvant votre zèle,

Vous doive d'Apollon la faveur éternelle. »

Nommerai-je Scylla, dont l'amour criminel



Ose offrir à Minos le cheveu paternel ?

Et Scylla que sa meute incessamment assiège,

Scylla qui de ses chiens traînant l'affreux cortège,

Du malheureux Ulysse écarta les vaisseaux,

Et plongea ses nochers dans le gouffre des flots ?

Décrirai-je Térée et ses fureurs cruelles,

Avant que des oiseaux il empruntât les ailes ;

Le mets, l'horrible mets à sa faim présenté ;

Comment enfin ce roi, dans les airs emporté,

D'une épouse implacable évitant la poursuite,

Sur son palais désert précipita sa fuite ?

Ainsi chantoit Silène ; il poursuit, il redit

Tous ces airs qu'autrefois l'Eurotas entendit,

Doux chants qu'à ses lauriers Phébus daignoit apprendre,

A l'Olympe attentif l'écho les fait entendre.

Enfin Vesper jaloux a brillé dans les cieux :

Les bergers, à regret avertis par ses feux,

Rassemblent leurs troupeaux, et, quittant les prairies,

Regagnent à pas lents leurs humbles bergeries.

## SEPTIÈME ÉGLOGUE.

## CORYDON ET TYRSIS.

MÉLIBÉE.

Sous un chêne sonore étoit couché Daphnis ;  
Là, mêlant leurs troupeaux, Corydon et Tyrsis  
D'un concert pastoral préparoient l'harmonie ;  
Enfants mélodieux de la belle Arcadie,  
L'un et l'autre ils savoient, dans la fleur de leurs ans,  
Aux chants entrecoupés répondre par des chants.

Là, tandis que mes mains savoient de la froidure  
De mes myrtes chéris la fragile verdure,  
Le bouc, roi des troupeaux, au loin s'étoit enfui.  
Daphnis paroît ; à peine il m'a vu près de lui :  
« Mélibée, accourez et calmez votre peine ;  
Vos chèvres, votre bouc, sont gardés dans la plaine :  
Goûtez un doux loisir sous ces épais rameaux.  
Nous verrons dans ce lieu s'abreuver nos taureaux ;  
Ici le Mincio de roseaux se couronne,  
Et du bruit des essaims ce vieux chêne résonné. »

Que faire ? Pour veiller sur mes agneaux sevrés  
Alcippe ni Phyllis n'étoient point dans les prés.

Tyrsis et Corydon, pleins d'une ardeur égale,  
 Engageoient d'un concert la lutte pastorale;  
 Ils cessoient tour-à-tour et reprenoient leurs chants.  
 Je quittai pour leurs jeux mes travaux importants;  
 L'œil attaché sur eux, j'écoutois en silence;  
 Corydon le premier prend sa flûte et commence.

CORYDON.

Sœurs d'Apollon, objets de mes soins assidus,  
 Inspirez-moi des vers émules de Codrus,  
 De cet ami si cher, égal à Phébus même !  
 Ou, s'il faut renoncer à cet honneur extrême,  
 Je renonce à mes chants; et mes doigts désormais  
 Vont suspendre à ce pin mes chalumeaux muets.

TYRSIS.

Bergers arcadiens, que d'un jeune poète  
 Le lierre par vos mains vienne ceindre la tête;  
 Que Codrus meure enflé d'un dépit impuissant;  
 Ou, si d'un faux éloge il emprunte l'accent,  
 Ceignez-moi de baccar; sa langue empoisonnée  
 Peut d'un talent naissant changer la destinée.

CORYDON.

O Diane! Mycon vient t'offrir pour présents  
 Un long bois qui du cerf atteste les vieux ans,  
 Et du fier sanglier la hure menaçante;  
 Si tu daignes sourire aux dons qu'il te présente,  
 Je te figure en marbre, et veux qu'un brodequin  
 De sa pourpre éclatante orne ton pied divin.

TYRSIS.

Du lait et des gâteaux l'offrande préparée,  
Priape, tous les ans, vous sera consacrée.  
D'un jardin humble encor vous êtes le gardien :  
Si vos traits sont de marbre, accusez-en mon bien.  
Qu'un bercail plus fécond double mon héritage,  
Et ma main doit en or transformer votre image.

CORYDON.

O ma Phyllis ! plus belle à mon œil enchanté  
Que le thym de l'Hybla, que le cygne argenté,  
Plus douce que le lierre à la pâle verdure,  
Quand mes bœufs assouvis quitteront la pâture,  
Auprès de Corydon hâte-toi de venir,  
Si ce fidèle amant remplit ton souvenir.

TYRSIS.

Phyllis, méprise-moi comme le triste herbage  
Qui croît dans la Sardaigne et borde son rivage,  
Comme l'algue des mers et le houx épineux,  
Si ce jour ne paroît une année à mes yeux.  
Troupeaux rassasiés, c'est assez vous repaître ;  
Allez et regagnez votre asile champêtre.

CORYDON.

Fontaines, dont la mousse environne les flots,  
Herbe plus fraîche encor des charmes du repos,  
Vous sur qui l'arboisier verse une ombre légère,  
Prêtez à mes troupeaux un abri salutaire.  
L'été brûlant arrive ; au feu de ses rayons

Le cep voit se gonfler ses timides bourgeons.

TYRSIS.

Toujours de mon foyer la flamme est allumée ;  
 Ma porte se noircit d'une épaisse fumée,  
 Le suc des pins enduit mes flambeaux onctueux ;  
 Je brave ici du nord le souffle impétueux,  
 Comme le loup se rit des troupeaux qu'il ravage,  
 Comme un fleuve orageux dédaigne son rivage.

CORYDON.

Le fruit du châtaignier s'est hérissé de dards ;  
 Déjà les fruits mûris sous l'arbre sont épars ;  
 Voyez nos champs parés des présents de l'automne ;  
 Mais, hélas ! qu'Alexis fuie et nous abandonne,  
 Des fleuves dans leurs lits vous verrez l'eau tarir,  
 Et l'arbuste naissant sur sa tige mourir.

TYRSIS.

L'été brûle les fruits de la plaine embrasée ;  
 En vain l'herbe mourante implore la rosée ;  
 Le cep refuse l'ombre aux arides coteaux ;  
 Mais à peine Phyllis viendra dans nos hameaux,  
 Nos bois vont reverdir, et bientôt sur la terre  
 Jupiter va descendre en onde salutaire.

CORYDON.

Le myrte des amants est l'arbre de Vénus ;  
 La vigne plaît sur-tout aux regards de Bacchus ;  
 Mais le coudrier seul charme celle que j'aime :  
 Tant qu'elle l'aimera, le cep, le myrte même  
 Au coudrier en vain disputeroient le prix.

TYRSIS.

Le pin fait la beauté de nos jardins fleuris,  
Le frêne orne les bois, le sapin les montagnes;  
Mais, jeune Lycidas, parois dans ces campagnes,  
Et les rameaux du frêne et l'ombrage des pins  
Orneront moins que toi nos bois et nos jardins.

MÉLIBÉE.

Tous ces vers sont encor présents à ma mémoire;  
Tyrsis voulut en vain disputer la victoire:  
Il fut vaincu; depuis son heureuse chanson,  
Corydon à mes yeux est toujours Corydon.

## HUITIÈME ÉGLOGUE.

## DAMON ET ALPHÉSIBÉE.

Muse, de deux bergers répète-moi les vers :  
Damon, Alphésibée inspirent mes concerts.  
A leurs tendres accords, charme de la nature,  
La génisse attentive oublia sa pâture ;  
On vit des lynx en foule accourir les troupeaux,  
Et les fleuves surpris suspendirent leurs eaux.

Pollion, qui déjà, dans ta course hardie,  
Franchis ou le Timave ou les bords d'Illyrie,  
Souris à mes accents ; ô quand pourra ma voix  
Aux mortels étonnés raconter tes exploits,  
Et chanter ce génie, ornement de la scène,  
Dont les vers ont rendu Sophocle à Melpomène ?  
Ma muse pour toi seul a commencé ses chants ;  
Seul tu dois l'inspirer dans ses derniers accents ;  
Reçois donc de mes mains cet hommage champêtre :  
Daigne accepter des vers que toi-même as fait naître,  
Et laisse-moi mêler sur ton front glorieux  
Le lierre pastoral au laurier belliqueux.

A peine l'ombre humide a fui devant l'Aurore ;

La rosée, humectant l'herbe qui vient d'éclorre,  
A leur douce pâture invite les troupeaux,  
Damon chante, et sa voix fait entendre ces mots :

« Quand ma douleur accuse une ingrate maîtresse,  
Quand la parjure Nise a trahi ma tendresse,  
Viens, astre du matin, et ramène un beau jour !  
Aux dieux qui vainement attestent mon amour  
Je m'adresse en mourant ; ô muse pastorale,  
Formons des chants rivaux des concerts du Ménale !

« Ménale harmonieux ! un dieu dans tes forêts  
Sut donner une voix à des roseaux muets.  
Tu redis tous nos airs : ô muse pastorale,  
Formons des chants rivaux des concerts du Ménale !

« Nise épouse Mopsus !..... Amants, à l'avenir  
Vous verrez au griffon la cavale s'unir,  
Les chevreaux folâtrer près des loups homicides,  
Et le chien boire en paix avec les daims timides.  
Déjà l'astre du soir a blanchi les coteaux ;  
Mopsus, jette la noix, allume les flambeaux :  
Nise vient dans tes bras : ô muse pastorale,  
Formons des chants rivaux des concerts du Ménale !

« Nise, soyez heureuse avec un tel époux ;  
Plus que tous nos pasteurs il est digne de vous.  
Ils ont tous éprouvé votre haine constante ;



Mes sourcils hérissés et ma barbe flottante,  
 Ma flûte, mes brebis, tout vous est odieux :  
 Votre orgueil ne croit pas aux vengeances des dieux ;  
 Il est des dieux pourtant. O muse pastorale,  
 Formons des chants rivaux des concerts du Ménéale !

« Nise, j'ai vu vos traits dès vos plus jeunes ans ;  
 Vous suiviez votre mère en nos vergers rians.  
 Vous cueilliez au matin le fruit encore humide ;  
 Douze ans formoient mon âge, et j'étois votre guide :  
 Mes bras du jeune arbuste atteignoient les rameaux.  
 Je vous vis ; dès ce jour commencèrent mes maux :  
 La mort fut dans mon sein. O muse pastorale,  
 Formons des chants rivaux des concerts du Ménéale !

« Enfin je l'ai connu, l'impitoyable amour !  
 Non, au sang des mortels il ne doit point le jour.  
 Non, les monts africains, le Rhodope et l'Ismare  
 Ont de leurs durs rochers vomis ce dieu barbare.  
 Une mère égarée, ô spectacle inhumain !  
 Punissant d'un époux l'injurieux dédain,  
 Dans le sang de ses fils plonge sa main cruelle ;  
 Mais l'amour a conduit sa fureur criminelle,  
 Et le cœur, effrayé de ce forfait affreux,  
 Hésite pour nommer le plus cruel des deux.  
 Mêmes prix leur sont dus. O muse pastorale,  
 Formons des chants rivaux des concerts du Ménéale !

« Puisse le loup cruel devant l'agneau s'enfuir !  
Puissent de pommes d'or les chênes se couvrir,  
L'aune emprunter des fleurs les couleurs étrangères !  
Puisse l'ambre onctueux distiller des bruyères ;  
Que Tytire applaudi devienne par sa voix  
Arion sur les mers, Orphée au sein des bois ;  
Qu'au cygne harmonieux l'oiseau des nuits s'égale !  
Formons des chants rivaux des concerts du Ménale ! »

« Puisse l'onde engloutir et la terre et les airs !  
Nise, adieu ! ton amant s'élance au fond des mers :  
Que ma mort soit ta dot ! O muse pastorale,  
Cesse tes chants rivaux des concerts du Ménale ! »

Ainsi chanta Damon. Après ces vers touchants,  
Muses, d'Alphésibée apprenez-moi les chants.

« Hâtons-nous ; que les flots coulent en sacrifice,  
Qu'à l'encens parfumé la verveine s'unisse ;  
Qu'ils brûlent sur l'autel ceint de bandeaux pliants.  
Pour guérir mon époux de ses égarements,  
Essayons l'art magique ; il faut que de la ville  
L'infidèle Daphnis revienne en cet asile ;  
Par les enchantements mes vœux seront remplis  
Charmes impérieux, ramenez-moi Daphnis

« Oui, les enchantements, par leur vertu puissante,

Font descendre des cieux la lune pâissante;  
 Par eux le froid serpent meurt dans les prés fleuris.  
 Charmes impérieux, ramenez-moi Daphnis!

« D'abord ces trois bandeaux présentés en hommage,  
 Daphnis, de trois couleurs entourent ton image,  
 Que trois fois je promène autour des saints autels.  
 Le nombre impair sur-tout plaît aux dieux immortels.  
 Accours, Amaryllis; ces couleurs variées  
 Par trois magiques nœuds doivent être liées;  
 Puis tu diras : « Formons les liens de Cypris. »  
 Charmes impérieux, ramenez-moi Daphnis!

« Comme le même feu, par sa chaleur rapide,  
 Endurcit le limon, fond la cire fluide,  
 Je saurai l'attendrir, et contre une autre ardeur  
 Par le même pouvoir j'endurcirai son cœur.  
 Sur le bitume ardent que ce laurier s'enflamme,  
 Emblème de l'amour qui brûle dans mon ame!  
 Que le feu sur l'autel dévore ses débris!  
 Charmes impérieux, ramenez-moi Daphnis!

« Que Daphnis amoureux erre dans la campagne,  
 Comme on voit du taureau la fidèle compagne,  
 Dans d'épaisses forêts poursuivant son amant,  
 Enfin près d'un ruisseau tomber languissamment.  
 Épuisée, et cédant à sa douleur mortelle,  
 La nuit à son bercail vainement la rappelle.

Qu'il brûle ainsi pour moi sans en avoir le prix !  
Charmes impérieux, ramenez-moi Daphnis !

« Maintenant sous le seuil je confie à la terre  
Ces dépouilles, présents d'un époux adultère,  
Qui me rendront le cœur dont le mien est épris.  
Charmes impérieux, ramenez-moi Daphnis !

« Vois-tu ces végétaux, cette herbe empoisonnée,  
Aux rivages du Pont pour mon art moissonnée ?  
Je la tiens de Mœris. Par ses puissants effets,  
Souvent Mœris d'un loup prend la forme et les traits,  
Et s'enfonce à nos yeux au sein des forêts sombres ;  
Du sommeil des tombeaux il réveille les ombres,  
Ou porte une moisson dans un champ sans épis.  
Charmes impérieux, ramenez-moi Daphnis !

« Viens, que tes mains encore emportent cette cendre,  
Amaryllis ; va, sors, et songe à la répandre  
Dans l'onde du ruisseau qui fuit devant ces lieux,  
Au-dessus de ta tête et sans tourner les yeux.  
Pour attaquer Daphnis, voilà mes derniers charmes ;  
Mais, hélas ! insensible à ces funestes armes,  
Le cruel même aux dieux prodigue ses mépris.  
Charmes impérieux, ramenez-moi Daphnis !

« A peine ai-je parlé, vois la cendre éclatante  
Envelopper l'autel d'une flamme tremblante !

Grands dieux ! m'annoncez-vous la fin de mes tourments ?  
Je ne sais ; mais d'Hylas j'entends les aboiements.  
Croirai-je à ce signal ? L'illusion légère  
N'offre-t-elle aux amants qu'une ombre mensongère ?  
Ah ! j'en crois mon amour ; tous mes maux sont finis :  
Cessez, charmes heureux ; je vais revoir Daphnis ! »

## NEUVIÈME ÉGLOGUE.

LYCIDAS, MOERIS.

LYCIDAS.

O Moeris, à la ville adressez-vous vos pas ?

MOERIS.

Qui l'auroit pu prévoir, ô mon cher Lycidas ?  
Un soldat, usurpant le champ de nos ancêtres,  
Nous a dit : « De ce champ vous n'êtes plus les maîtres ;  
Il est à moi : fuyez. » Accablés de douleur,  
Nous portons ces chevreaux à notre usurpateur.  
Puisse un jour ce présent lui devenir funeste !

LYCIDAS.

Ménalque est plus heureux, puisque son champ lui reste ;  
Le charme de ses vers a, dit-on, conservé  
Le lieu de son domaine où le mont élevé,  
Abaissant ses hauteurs par une douce pente,  
Descend jusqu'au vallon où le fleuve serpente,  
Vers ce hêtre vieilli dont le front est brisé.

MOERIS.

Le bruit en a couru, mais on fut abusé ;  
Lycidas, pouvons-nous, affrontant les alarmes,  
Faire ouïr notre voix dans le fracas des armes ?  
Contre les traits de Mars nos vers sont impuissants,

Comme un ramier en butte aux aigles menaçants ;  
 Et si, pour m'avertir, le cri de la corneille  
 Du fond d'un arbre creux n'eût frappé mon oreille,  
 Si je n'eusse fini des débats superflus,  
 Et Ménélaque et Mœris déjà ne vivroient plus.

LYCIDAS.

Et sur qui peut tomber le soupçon d'un tel crime ?  
 O Ménélaque ! le coup dont tu serois victime  
 Détruiroit le seul bien que nous laissent les dieux.  
 Quelle voix chanteroit les nymphes de ces lieux,  
 Épancheroit les fleurs dans la plaine riante,  
 Ou couvriroit les flots d'une ombre verdoyante ?  
 Qui nous rendroit ces vers que ma main t'a ravis,  
 Lorsque tu nous quittois pour voir Amaryllis :  
 « O Tytère, bientôt je reviens au village !  
 Veillez sur mes chevreaux ; en sortant du pacage  
 Conduisez-les au fleuve ; ayez soin d'échapper  
 Au bouc qui de la corne est prêt à les frapper. »

MOERIS.

J'aime encor mieux ces vers qu'à Varus il destine :  
 « Rends-nous les tristes murs dont Crémone est voisine !  
 Qu'il nous reste Mantoue, et les fils d'Apollon  
 Dans leurs hymnes divins éternisent ton nom ! »

LYCIDAS.

Puisse le frais cytise à la fleur odorante  
 Gonfler de vos brebis la mamelle abondante,  
 Et loin de l'if impur vos abeilles s'enfuir !  
 Poursuivez ; à vos chants ma voix pourra s'unir :

Les Muses m'ont aussi choisi pour interprète ;  
 Les pasteurs m'ont nommé du beau nom de poète ;  
 Vain éloge ! mes vers sont encore inconnus ;  
 Et j'ose me mêler aux chantres de Varus ,  
 Comme l'oie importune , hôte des marécages ,  
 Aux doux accords du cygne unit ses cris sauvages.

MOERIS.

Je cherche en ma mémoire , ô mon cher Lycidas !  
 Les vers que je dirai ne vous laisseront pas.  
 « Quel charme , ô Galatée , est-il pour vous dans l'onde ?  
 Accourez ; le printemps rajeunissant le monde ,  
 Peint l'horizon vermeil de ses riches couleurs ,  
 Et sème autour des eaux la bordure des fleurs.  
 Là le blanc peuplier , déployant son ombrage ,  
 Couvre mon humble asile ; unis à son feuillage ,  
 De la vigne aux cent bras serpentent les rameaux.  
 Venez , et sur ces bords laissez mourir les flots. »

LYCIDAS.

Redites-moi ces vers qui charmoient mon oreille ,  
 Lorsqu'une nuit d'azur embellit notre veille ;  
 De ces heureux accords je suis toujours frappé ;  
 J'ai retenu le chant , les vers m'ont échappé.

MOERIS.

« Daphnis , pourquoi tes yeux , des nuits perçant les voiles ,  
 Suivent-ils le lever des antiques étoiles ?  
 Vois l'astre de César monter sur l'horizon ;  
 Sous lui doit s'enrichir la riante moisson ,  
 Les fruits naîtront en foule , et la grappe pendante



Prendra sur les coteaux sa couleur jaunissante.  
 Trompe ce temps jaloux qui s'enfuit sans retour,  
 Sème des fruits ; tes fils les cueilleront un jour. »  
 Hélas ! le souvenir fuit avec les années ;  
 Ces doux chants autrefois consumoient mes journées ;  
 L'âge vient, et la voix abandonne Mœris ;  
 Mais par Ménéalque même ils vous seront appris.

## LYCIDAS.

Non, mon desir s'accroît d'un retard inutile ;  
 Voyez dormir les flots de ce lac immobile,  
 Le vent retient son souffle et l'air ne frémit plus ;  
 Déjà nous approchons de la tombe d'Ocnus ;  
 La moitié de la route en marque la distance :  
 Chantez, Mœris, cédez à mon impatience ;  
 Asseyons-nous aux lieux où nous voyons pressé  
 Le feuillage des bois en faisceaux enlacé ;  
 Déposez vos chevreaux : à la ville prochaine,  
 Nos concerts achevés, un seul instant nous mène ;  
 Si la nuit doit former un orage soudain,  
 Marchons, et par nos chants égayons le chemin.  
 Souffrez que de ce poids d'abord je vous dégage.

## MOERIS.

Cessez, jeune pasteur, d'insister davantage ;  
 Un autre soin nous presse, et nous chanterons mieux  
 Quand Ménéalque lui-même aura revu ces lieux.

---

## DIXIÈME ÉGLOGUE.

GALLUS.

Viens, et préside encore à mes derniers accents,  
Aréthuse : à Gallus je consacre mes chants!  
Inspire-moi; je dois à cet ami que j'aime  
Des vers que lise un jour Lycoris elle-même :  
Ainsi puisse ton onde, en traversant les mers,  
Couler, toujours limpide, au sein des flots amers !  
Viens, chantons de Gallus les amoureuses peines,  
Tandis que nos brebis paissent l'herbe des plaines ;  
Ce chant n'est point perdu : du sein profond des bois,  
Les échos attentifs répondent à ma voix.

Naiades, quels déserts prolongeoient votre absence  
Lorsque Gallus mouroit d'un feu sans espérance ?  
Vous n'étiez point aux lieux que chérit Apollon,  
Aux bords de l'Aganippe, ou près de l'Hélicon.  
Du Ménale attendri les nymphes soupirèrent,  
Les bruyères des champs, les lauriers le pleurèrent.  
Des rocs du froid Lycée on vit couler des pleurs ;  
A ses pieds étendu, triste de ses malheurs,  
Son troupeau l'entouroit sous un roc solitaire.  
Berger, pourquoi rougir de ce titre vulgaire ?

Adonis, comme toi conduisant des troupeaux,  
A porté la houlette aux bords rians des eaux.  
Soudain près de Gallus tous les pasteurs accourent;  
Les bouviers paresseux s'avancent et l'entourent:  
Ménalque vient, mouillé du brouillard des forêts;  
Apollon, de Gallus consolant les regrets,  
« Gallus, pourquoi, dit-il, cette douleur mortelle?  
Avec un autre amant, Lycoris infidèle  
Affronte et les hivers et l'horreur des combats. »  
Sylvain, paré de fleurs, avoit suivi ses pas;  
Il agitoit des lis les tiges blanchissantes.  
Bientôt le front rougi par des mûres sanglantes,  
Pan lui-même accourut: « Modère tes douleurs;  
L'insatiable amour se nourrit de nos pleurs;  
L'onde des clairs ruisseaux plaît moins à son rivage,  
Et la fleur du cytise à l'abeille volage. »

L'infortuné répond: « Bergers, vos vers un jour  
Aux monts arcadiens rediront mon amour.  
Oui, vous seuls aujourd'hui savez chanter encore,  
Seuls, vous donnez une âme au chalumeau sonore.  
O combien au tombeau j'oublierois mon tourment!  
O que ma cendre un jour dormiroit mollement,  
Si vos flûtes chantoient mon amoureuse ivresse!  
Que n'ai-je, prévenant une aveugle tendresse,  
Moissonné vos raisins, ou conduit vos troupeaux!  
Amyntas ou Phyllis charmeroient mes travaux;  
Leurs traits des feux du jour ont conservé l'empreinte;

Mais l'œil avec plaisir voit la sombre hyacinthe.  
Assis à mes côtés et sous des pampres verts,  
Amyntas pour moi seul modulerait des airs ;  
Phyllis de mille fleurs tresserait des couronnes ;  
Mais, ô ma Lycoris, tu fuis, tu m'abandonnes !  
Tourne les yeux, reviens, vois ces riches moissons ;  
Ici sont des flots purs, ici de frais gazons ;  
Ici d'une forêt la profonde verdure ;  
Ici j'eusse avec toi coulé ma vie obscure.  
Je l'espérais du moins ; mais, hélas ! loin de moi,  
Loin des champs paternels tu voles sans effroi.  
En butte aux traits de Mars, dans ta fuite insensée,  
Tes yeux ont vu le Rhin et son onde glacée :  
Que ne puis-je en douter ! Ah ! puissent les frimas,  
Les glaçons s'amollir sous tes pieds délicats !  
Pour tromper mes ennuis, dans ce séjour tranquille  
J'emprunterai sa flûte au pasteur de Sicile.  
Ma douleur cherchera les bois, les antres sourds ;  
Sur un jeune arbrisseau j'écrirai mes amours ;  
Chaque jour accroîtra son écorce fidèle,  
Et vous, ô mes amours ! vous croîtrez avec elle.  
Cependant, entouré de mes chiens vigoureux,  
J'irai, je poursuivrai les sangliers fougueux ;  
Je braverai l'hiver et sa rigueur fatale ;  
Au mont Parthénus, aux forêts du Ménale  
Je m'élançai en idée, et mes bruyants assauts  
Des bois retentissants réveillent les échos.  
Déjà ma meute part, déjà ma flèche vole. ....

Vain remède à mes maux , espérance frivole !  
L'amour est-il sensible aux malheurs qu'il a faits ?  
Nymphes des bois , vos chants augmentent mes regrets.  
Adieu , vertes forêts , et vous riantes plaines !  
Par-tout ce dieu cruel vient redoubler mes peines ;  
Vainement dans la Thrace , au séjour des frimas ,  
Mon désespoir farouche égareroit mes pas ,  
Et de l'Hébre glacé j'irois boire les ondes ;  
Vainement au milieu des plaines infécondes ,  
Où la vigne brûlante expire sur l'ormeau ,  
J'irois durant l'été conduire mon troupeau.  
Quand l'amour nous poursuit , lorsqu'au fond de notre ame  
Par d'heureux souvenirs il entretient sa flamme ,  
Vers la froide raison il n'est plus de retour ,  
L'amour sait tout dompter , et je cède à l'amour . »

Ainsi , seul , retiré sous un tilleul paisible ,  
Quand mes mains en panier tressoient le jonc flexible ,  
L'amitié m'inspiroit ma rustique chanson .  
Muses , c'en est assez pour votre nourrisson ;  
Qu'au malheureux Gallus votre main la présente.  
Gallus , toujours pour toi mon amitié s'augmente !  
Tel , lorsque le printemps a banni les hivers ,  
L'aune léger s'élève et monte dans les airs .

O mes jeunes troupeaux , fuyez l'ombre naissante !  
Troupeaux rassasiés de l'herbe nourrissante ,

ÉGLOGUE X.

291

Levons-nous : l'ombre humide affoibliroit mes sons ;  
L'ombre est funeste aux champs aussi bien qu'aux moissons.  
Hespérus vient nous luire : à sa douce lumière,  
Partez, et retournez vers mon humble chaumière.

---

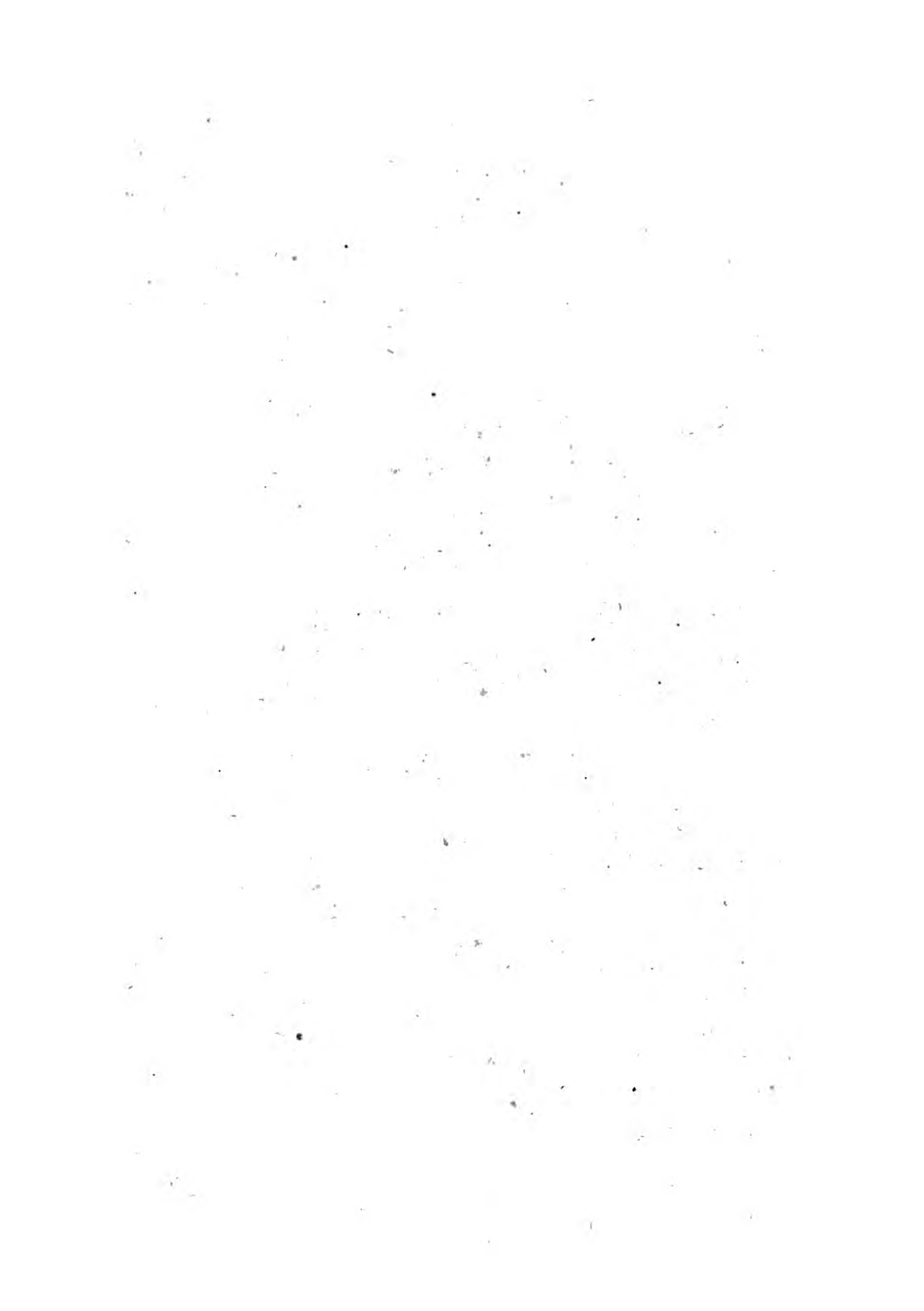
1914  
The following is a list of the  
names of the persons who were  
present at the meeting held  
at the residence of Mr. J. H. [unclear]  
on the [unclear] day of [unclear] 1914.

**ODES**

**ET**

**POÉSIES DIVERSES.**





---

# ODE

## A NAPOLÉON.

Tel qu'en ouvrant des airs les campagnes profondes,  
Le soleil, élané loin du berceau des ondes,  
Voile de sa splendeur les célestes flambeaux;  
Il n'est point d'éléments que le feu ne surpasse,  
Et l'or de l'Inde efface  
Tout l'éclat des métaux.

Tel, ô roi généreux nommé par nos hommages,  
Ta gloire éteint l'éclat des rois de tous les âges!  
Pour s'élever à toi tous nos hymnes sont vains;  
Et des sœurs d'Apollon le timide interprète  
Sent sa lyre muette  
S'échapper de ses mains.

« Courez, dit Albion, rois qu'implore ma rage!  
D'un monarque odieux livrez-moi l'héritage!  
L'or vous paiera l'empire à mon orgueil remis. »  
Soudain leur ligue vole et se confie au glaive;  
Ton bras vengeur se lève :  
Où sont tes ennemis?

A peine tu régnois, de la vaste Italie  
Au sceptre des François la couronne s'allie.  
Les Alpes enchaînoient nos pas irrésolus ;  
Un cri part, en voyant nos guerriers magnanimes  
S'élançer sur leurs cimes :  
« Les Alpes ne sont plus ! »<sup>1</sup>

Ton vol laisse après toi la Prusse foudroyée ;  
Du fond de ses roseaux la Vistule effrayée  
Voit le sang moscovite arroser ses glaçons ;<sup>2</sup>  
L'ours cruel, éveillé par ta foudre tonnante,  
A rugi d'épouvante  
Dans ses antres profonds.

Là, le Germain superbe, en son malheur extrême,  
Cachant dans Austerlitz un front sans diadème,  
Laisse au vainqueur sa couche et ses pompeux lambris ;<sup>3</sup>  
Et, fuyant cet asile où la mort l'environne,  
Retrouve sa couronne  
Au milieu des débris.

Berlin ! de tes remparts vois tes drapeaux descendre !<sup>4</sup>  
O Frédéric ! ton glaive abandonne ta cendre ;  
Ton ombre désarmée a perdu son repos :  
Mais ce glaive, porté vers un roi qui l'honore,  
Croit retourner encore  
Aux mains de son héros.

Euphrate, disparois ! cédez, flots du Scamandre !  
Une seule cité qu'Hector osa défendre  
Vit dix ans sous ses murs l'Orient repoussé ;  
Mais le huitième jour, qui pour nous recommence,  
    Voit un empire immense  
    A nos pieds renversé. <sup>5</sup>

Au bruit de ces exploits, dont s'applaudit la Seine,  
Le Nil pleure, appuyé sur son urne lointaine ;  
L'Arabe est consterné dans ses mornes-déserts :  
Peuple vil, dépouillé des arts de ses ancêtres,  
    Et qui, changeant de maîtres,  
    N'a que changé de fers.

Un cri s'élève encor. La sombre Germanie,  
Deux fois de ses fureurs par nos combats punie,  
Se lève ; ses guerriers s'arment sur des tombeaux ;  
Mais la fuite, abaissant leurs glaives infidèles,  
    Attache encor ses ailes  
    A leurs sanglants drapeaux. <sup>6</sup>

O grand prince ! c'est peu que tes ordres suprêmes  
Agitent tant de fronts sous leurs vains diadèmes,  
Et soutiennent un trône en épurant ses droits ;  
Dès qu'un peuple est jaloux de l'éclat dont il brille,  
    Dans ta noble famille  
    Il vient chercher des rois.

Les cris des factions ne se font plus entendre ;  
La haine des tombeaux ne poursuit plus la cendre ;  
L'enfance trouve encor son asile au berceau ;  
Et la religion, de son temple exilée,  
Vers nous est rappelée  
Par un astre nouveau.

Ici sort des marais la moisson jaunissante ; 7  
Des canaux, prolongeant leur course florissante ,  
Ont réuni deux mers par le lien des eaux ; 8  
Là le marbre s'élève en palais, en colonne,  
Ou conserve à Bellone  
Les traits de ses héros. 9

Et moi qui t'ai chanté sur ma lyre fidèle,  
Admirant des vertus l'héroïque modèle,  
Je t'offre avec nos fleurs l'encens de l'univers ;  
Heureux si tu m'entends, et si de ta couronne  
Le Parnasse abandonne  
Une palme à mes vers !

---

## NOTES.

<sup>1</sup> On a essayé de rendre ce mot connu : « Il n'y a plus de Pyrénées. »

<sup>2</sup> Campagne de 1807 contre les Russes.

<sup>3</sup> Campagne de 1805 contre l'Allemagne. L'auteur, dans la marche d'une ode, n'a pu suivre l'ordre des temps ; il faut ici la lyre du poète, et non la plume de l'historien.

<sup>4</sup> Entrée à Berlin ; campagne de 1806 contre la Prusse.

<sup>5</sup> Conquête de la Prusse après la bataille d'Iéna.

<sup>6</sup> Dernière campagne contre l'Allemagne, marquée par de nouveaux succès.

<sup>7</sup> Dessèchements de marais ordonnés par le gouvernement.

<sup>8</sup> Canaux de Saint-Quentin, de la Belgique, etc.

<sup>9</sup> Colonnes, pyramides, bustes élevés à nos héros dans plusieurs places publiques de Paris et plusieurs villes de la France.

---

---

# ODE

SUR

LA BATAILLE

D'IÉNA.

---

Dixit, ubinam sunt ?

Aux champs glacés du Nord quel tumulte s'élève ?  
Quel dieu des rois vaincus ose tirer le glaive,  
Et d'un cri belliqueux trouble la paix des airs ?  
Remontons-nous au siècle où, quittant leurs rivages,  
Les Vandales sauvages  
Coururent de l'Afrique inonder les déserts ?

De l'Angleterre encor je reconnois l'ouvrage ;  
Soulagée à sa voix, et vendue à sa rage,  
La Prusse tout-à-coup sort de son long sommeil :  
D'une moisson de fer ses guérets se hérissent ;  
Ses légions s'unissent,  
Et ses cris de la France appellent le réveil.

Moins prompts que ses guerriers, les noirs essaims de grues,  
 De leur phalange ailée obscurcissant les nues,  
 S'exilent de la Thrace aux premiers aquilons ;  
 Tel le Nil vit sur lui fondre en nuage sombre  
     Ces insectes sans nombre  
 Qui dévoroient l'espoir de ses riches vallons.

Mais, craignant des François l'audace impétueuse,  
 Des fils de Frédéric la cour tumultueuse  
 De la froide Russie appelle les enfants :  
 « Venez ; si le destin nous réserve la fuite,  
     Que votre noble élite  
 Repousse des François les drapeaux triomphants.

Que dis-je ? unissons-nous quand la France repose ;  
 Les guerriers qu'aujourd'hui son pouvoir nous oppose,  
 Avant d'être assemblés vont tomber dans nos mains ;  
 Affaiblis dès long-temps de leurs succès funestes,  
     Ils n'offrent que des restes  
 Moissonnés à demi par le fer des Germains. »

D'Alexandre, à ces mots, la valeur imprudente,  
 Oubliant d'Austerlitz la défaite sanglante,  
 Rassemble à flots pressés ses bataillons guerriers ;  
 Il ranime l'ardeur de ce peuple barbare,  
     Et l'espoir qui l'égare  
 Croit au front du vainqueur arracher ses lauriers.



Napoléon le voit et vole à son armée;  
Plus prompt que la Russie et que la Renommée,  
Vers la Prusse étonnée il porte les combats;  
Un roi seul contre lui dans Iéna s'élançe,  
Et l'Europe en silence  
Tourne un œil incertain sur leurs sanglants débats.

Le jour brilloit à peine; à leur ardeur guerrière  
Un brouillard ténébreux dérobe la lumière;  
Nos héros ont frémi de perdre leurs exploits:  
Mais enfin de la nuit qui retient leur courage  
Le soleil les dégage;  
Tout s'ébranle, tout part et s'élançe à-la-fois.

Muse, peins les horreurs que ce combat rassemble;  
Ces guerriers corps à corps se mesurant ensemble,  
Ces mobiles remparts croulants sous notre effort;  
Peins la grêle de feu, les flèches enflammées  
Que sur les deux armées  
Le bronze des deux camps vomit avec la mort.

Tel, quand deux vents fougueux et d'Afrique et de Thrace  
Déchainent la tempête et luttent dans l'espace,  
L'air retentit du choc des tonnerres rivaux;  
Le soleil sans rayons fuit sous un voile sombre,  
La mer mugit dans l'ombre,  
Et Neptune effrayé craint un second chaos.

Parmi ceux qu'a frappés la grêle meurtrière,  
Ruchel et Moellendorf, couchés dans la poussière,<sup>2</sup>  
Perdent avec leur sang l'espoir d'un vain succès :  
L'un, parmi les mourants, sur ses armes expire ;  
L'autre à peine respire,  
Et tend ses bras vaincus aux chaînes des François.

Brunswick combat en vain ; les éclats de l'orage  
De ses yeux tout sanglants lui ravissent l'usage ;<sup>3</sup>  
Il tombe en rappelant ses bataillons épars ;  
Sur le sol paternel qui vit naître sa gloire  
Il tombe ; et la victoire  
Fuit avec la lumière à ses derniers regards.

O Ferdinand ! ta mort, fatale à ton armée,  
D'un François inconnu fera la renommée :<sup>4</sup>  
Du trépas ou des fers il t'a donné le choix ;  
Ta main l'ose frapper, tu meurs ; le noir abyme  
Engloutit sa victime,  
Et le fer d'un soldat se teint du sang des rois.

Long-temps chaque parti combat sans avantage ;  
Long-temps des deux côtés Mars assouvit sa rage ;  
Par lui chefs et soldats à la mort sont offerts ;  
Et l'affreuse Alecton, échappée au Tartare,  
Avec un ris barbare  
Ouvre aux deux camps rivaux les portes des enfers.

L'un, conservant sa gloire en voyant fuir sa vie,  
Sur son front qu'au laurier le noir cyprès envie  
D'un drapeau tout sanglant roule les vains débris;  
Un autre ose arracher à des mains frémissantes  
    Les foudres mugissantes,  
Et du glaive vainqueur le tonnerre est le prix.

Où court Napoléon au fort de la tempête? <sup>5</sup>  
Est-il parmi les siens? brille-t-il à leur tête?  
Par-tout de ses guerriers il dirige les pas;  
Le voyez-vous, réglant leur fureur indomptable,  
    D'un front inaltérable  
Étendre ou resserrer la scène des combats?

Tel un mont sourcilleux qui domine les ondes,  
Affermi par sa base au sein des mers profondes,  
Repousse des autans le vol séditieux;  
Mais tandis qu'à ses pieds expirent les orages,  
    Sur son front sans nuages  
S'unissent à l'envi tous les rayons des cieux.

Déjà nos ennemis cèdent et se replient;  
En vain leur jeune roi, dont les cris les rallient, <sup>6</sup>  
S'élance sur nos dards prêts à le déchirer;  
Tel cet insecte ailé que la nuit sombre enfante,  
    Dans sa course imprudente,  
Va chercher le flambeau qui doit le dévorer.

Vainement contre nous leur nombre et leur courage  
Tentent de Koésen le funeste passage ;<sup>7</sup>  
Davoust soutient leur choc dans ce poste éclatant ;  
Il épuise contre eux les hasards de Bellone ,  
    Repousse leur colonne ,  
Et son bras indompté triomphe en résistant.

Enfin l'arrêt du sort décide leur querelle ;  
La Victoire elle-même a couvert de son aile  
Nos fidèles héros dont elle fut l'appui ;  
Les légions du Nord , à sa voix renversées ,  
    Devant nous sont chassées  
Comme aux feux du matin les nuages ont fui.

Mais quel dieu vient encore ensanglanter leur fuite ?<sup>8</sup>  
C'est Murat qui s'élance , et sa brillante élite  
Achève leur ruine en volant sur ses pas ;  
Leur retraite impuissante est un vaste carnage ,  
    Et des larmes de rage  
S'échappent de leurs yeux que ferme le trépas.

Phalanges de Rosback , que trahit la Victoire ,  
N'accusez plus des lieux témoins de notre gloire !  
Votre sang de vos fils a marqué le chemin ;  
A vos mânes vengés , offerts en hécatombe ,  
    Ces cadavres sans tombe  
Des vautours d'Iéna vont assouvir la faim.

306 ODE SUR LA BATAILLE D'IÉNA.

Vous qu'illustra jadis ce succès mémorable,  
Cessez de nous vanter un laurier périssable;  
Couvert de votre sang, il est flétri pour vous :  
Tournez les yeux; par-tout votre armée est vaincue,  
Et votre aigle éperdue  
N'a déployé son vol que pour fuir devant nous.

Suivez vos légions que la tombe dévore :  
Leur essaim conjuré parut avec l'aurore,  
Avec l'ombre du soir le trépas les atteint :  
C'en est fait ! et des nuits l'étoile avant-courrière  
Voit devant sa lumière  
Un empire qui tombe et le jour qui s'éteint.

---

## NOTES.

<sup>1</sup> Napoléon joignit le roi de Prusse dans Iéna avant qu'il se fût réuni à l'empereur de Russie.

<sup>2</sup> Le général Ruchel fut trouvé parmi les morts à la bataille d'Iéna.

Le feld-maréchal Moellendorf, percé de coups, se sauva à Erfurth, où le grand-duc de Berg l'investit et le fit prisonnier. J'ai cru pouvoir placer le moment où il fut pris dans l'instant même de la bataille.

<sup>3</sup> Le duc de Brunswick eut les yeux crevés d'un coup de mitraille.

<sup>4</sup> Le prince Louis-Ferdinand de Prusse fut tué au combat de Staafeld, quatre jours avant la bataille d'Iéna. J'ai cru qu'il m'étoit encore permis de placer sa mort dans cette journée; c'est un tableau intéressant qu'un grand cadre fait mieux ressortir. Les lecteurs qui condamnent ces légers anachronismes, et qui exigent d'un poète une exactitude trop historique, sont priés de se rappeler les préceptes de Boileau.

Voici les termes du Bulletin du 12 octobre sur cette mort : « Voyant la déroute de ses gens, le prince Louis de Prusse, en brave et loyal soldat, se prit corps à corps avec un maréchal des logis du 10<sup>e</sup> régiment de hussards : *Rendez-vous, colonel*, dit le hussard, *ou vous êtes mort*. Le prince répondit par un coup de sabre; le maréchal des logis riposta par un coup de pointe, et le prince tomba mort. »

<sup>5</sup> S'il y avoit un moment d'hésitation, le seul cri de *vive l'empereur!* ranimoit les courages et retrempoit toutes les ames. Au fort de la mêlée, Napoléon, voyant ses ailes menacées par la cavalerie, se portoit au galop pour ordonner des manœuvres et des changements de front en carré; il étoit interrompu à chaque instant par des cris de *vive l'empereur!* (5<sup>e</sup> Bulletin, du 4 octobre.)

<sup>6</sup> Le roi de Prusse a eu deux chevaux tués sous lui, et a reçu un coup de fusil dans la manche. (15<sup>e</sup> Bulletin, du 23 octobre.)

<sup>7</sup> A notre droite, le corps du maréchal Davoust faisoit des pro-

diges ; non seulement il contint, mais mena battant, pendant plus de trois lieues, le gros de troupes ennemies qui devoit déboucher du côté de Koésen. Ce maréchal a déployé une bravoure distinguée et de la fermeté de caractère, première qualité d'un homme de guerre. Il a été secondé par les généraux Gudin, Friand, Morand, Daultanne, chefs de l'état-major, et par la rare intrépidité de son brave corps d'armée. (5<sup>e</sup> Bulletin, du 14 octobre).

<sup>8</sup> L'ennemi fit sa retraite en ordre pendant la première heure ; mais elle devint un affreux désordre, du moment que nos divisions de dragons et nos cuirassiers, ayant le grand-duc de Berg à leur tête, purent prendre part à l'affaire. Ces braves cavaliers, frémissant de voir la victoire décidée sans eux, se précipitèrent par-tout où ils rencontrèrent des ennemis. La cavalerie, l'infanterie prussienne ne purent soutenir leur choc ; en vain l'infanterie ennemie se forma en bataillons carrés ; cinq de ces bataillons furent enfoncés : artillerie, cavalerie, infanterie, tout fut culbuté et pris. Les François arrivèrent à Weymar en même temps que l'ennemi, qui fut ainsi poursuivi pendant l'espace de six lieues. (Bulletin du 14 octobre).

---

---

# ODE

SUR

## LA BATAILLE DE FRIEDLAND.

---

Le sang des étrangers a fait fumer la terre,  
Et le feu de la guerre  
S'est éteint devant lui.

J. B. ROUSSEAU.

Comme au front du Caucase ou des monts de Pyrène  
La neige accroit et suit la neige qui l'entraîne,  
Bellone à nos exploits joint des exploits nouveaux ;  
Le triomphe en courant suit son char homicide,  
Et le François rapide  
En ouvrant la carrière a vaincu ses rivaux.

Austerlitz, Léna, j'atteste vos ruines !  
Marqués du sceau fatal des vengeances divines,  
Du froid sommeil des morts dorment vos bataillons ;  
Le triste laboureur, que le deuil environne,  
Sur leurs tombeaux moissonne  
Des blés éclos du sang qui rougit vos sillons.



Mais sitôt qu'on a vu nos légions guerrières  
De Berlin sous leurs pas abaisser les barrières,  
Friedland veut encore arrêter nos succès;  
Ses champs ouvrent encore une scène sanglante,  
Et le Russe y présente  
Une moisson nouvelle au glaive des François.

Déjà sur ce théâtre où les attend la gloire,  
Fiers amants de Bellone et fils de la Victoire,  
Lannes, Mortier, Victor précipitent leurs pas;<sup>1</sup>  
Pour combattre avec eux les rivaux qui leur cèdent,  
Leurs guerriers se succèdent,  
Et dans un combat seul naissent mille combats.

A peine le flambeau des célestes demeures  
Vers son pâle déclin voit descendre les heures,  
Tous les chefs ont formé leurs rangs audacieux.<sup>2</sup>  
Un cri part : des deux camps disparaît l'intervalle,  
Et leur fureur rivale  
Joint le fer de la terre à la foudre des cieux.

Quel spectacle imposant ! Là deux camps en présence  
S'ébranlent ; chaque pas change leur ligne immense :  
Là l'école de Mars épuise ses secrets,  
L'air mugit ; mais souvent le tonnerre infidèle  
Perd sa route cruelle,  
Et la mort au hasard a confié ses traits.

Quelle est, ô brave Ney, la foule qui t'assiège ?<sup>3</sup>  
Sur tes guerriers sortis du bois qui les protège  
Le Russe a fait voler ses coursiers bondissants ;  
Maubourg les voit, Maubourg à tes côtés s'élançe,  
Et sa noble vaillance  
Répond par le ravage à leurs coups impuissants.

Maubourg, ton sang jaillit ; tu venges ta blessure !  
De ces hordes du Nord, effroi de la nature,  
Le plomb brûlant poursuit les géants belliqueux ;  
Leur chef, qui vainement rappeloit leur cohorte,  
Cède au flot qui l'emporte,  
Et, perdu dans leurs rangs, il s'enfuit avec eux.

Tel tombe cet ormeau dont l'antique feuillage  
D'un torrent orageux couronnoit le rivage,  
Et des vents sur ses bords arrêtoit les assauts ;  
Gonflé des eaux du ciel, le flot le déracine,  
Et sa vaste ruine  
Roule avec le torrent qu'ombrageoient ses rameaux.

Regardez ces deux chefs que leur audace emporte,  
Pour mesurer leurs bras devancer leur cohorte ;  
Le glaive atteint le glaive et le suit dans les airs :  
Tels, précédant la grêle et les traits du tonnerre  
Qui fondent sur la terre,  
Dans un ciel enflammé se croisent les éclairs.

Ici lutte de près une double phalange,  
 Sur les corps, sur le fer, triste et confus mélange,  
 Chaque bras égaré tente un aveugle effort :  
 Pressant pied contre pied l'ennemi qu'il menace,  
     Nul ne trouve un espace  
 Pour mesurer ses coups et diriger la mort.

Tels Borée et l'Auster, dans la nuit ténébreuse,  
 Fondant sur la forêt d'une vallée ombreuse,  
 Confondent dans son sein leurs souffles opposés ;  
 Soudain les pins rivaux se heurtent et frémissent,  
     Et leurs fronts qui gémissent  
 Dispersent les éclats de leurs rameaux brisés.

Là, de vingt bataillons la foule ensanglantée  
 A volé vers les bords de l'Alle épouvantée<sup>4</sup> ;  
 Tous ont fui le carnage ou la honte des fers ;  
 Mais dans les flots cruels notre ardente poursuite  
     Ensevelit leur fuite,  
 Et ce fleuve est pour eux le fleuve des enfers.

D'autres, sauvés des fers, du fleuve et du carnage,  
 Vers la rive opposée échappoient à la nage ;  
 L'onde et le sang baignoient leurs fronts humiliés :  
 Ils abordoient... le sort trahit leur vaine joie ;  
     La foudre suit sa proie,  
 Et les rend au trépas qui les eût oubliés.

Suivez Napoléon dans l'ardeur qui l'anime :  
 Tantôt vous le verrez, tel qu'un chef magnanime,  
 Par cent ordres divers varier le combat ;  
 Tantôt mêlant sa course au tourbillon qui roule,  
     Il frappe dans la foule,  
 Et pour vaincre en monarque il redevient soldat <sup>5</sup>.

O Friedland! déjà, repoussant les batailles,  
 Les gardes de ton prince entouroient tes murailles <sup>6</sup>;  
 Napoléon commande, et Ney s'est élancé ;  
 Dupont sur tes remparts suit ses pas intrépides,  
     Et leurs assauts rapides  
 Arrachent un triomphe à peine balancé.

Tout fuyoit.... O prodige admiré de notre âge !  
 De l'aveugle mêlée un dieu suspend l'orage,  
 Le calme a remplacé les coups tumultueux :  
 De la tombe des czars Pierre a quitté la cendre ;  
     Aux soldats d'Alexandre  
 Une ombre a dévoilé ses traits majestueux.

« Soldats! où vous conduit la terreur qui vous domte?  
 Où courez-vous? Par-tout vous trouverez la honte  
 Ou le François vainqueur qui vous suit sans repos :  
 Restez, restez plutôt sous le fer de la Parque,  
     Que d'entendre un monarque  
 A vos bras désarmés demander mes drapeaux !

« Ah! de votre splendeur où sont les jours prospères?  
 Avez-vous oublié les exploits de vos pères,  
 Lorsque dans Pultava, puni de mes revers,  
 Ce Charles, dont le vol lassoit la Renommée,  
     S'échappant sans armée,  
 De sa gloire perdue illustra nos déserts? »

« Vous méritiez mes lois!... O changements funestes!  
 Combattez!... ou plutôt, soumis aux lois célestes,  
 Au favori des dieux unissez vos destins;  
 Et qu'à sa dernière heure, avide encor de crimes,  
     Albion sans victimes  
 Tourne contre ses fils ses poignards inhumains! »

A ces mots, qui du fer suspendent le ravage,  
 Le czar fuit sur les vents comme un léger nuage;  
 Sur ces champs malheureux par le sang inondés;  
 Il plane, et, déplorant le destin d'Alexandre,  
     Semble vouloir défendre  
 Les sauvages états qu'il avoit fécondés.

Mais le jeune monarque a rempli son attente :  
 Tilsit, qui vit de loin sa déroute éclatante,  
 Voit sur le Niémen deux nobles potentats :  
 Ils se parlent, la paix adoucit leur langage;  
     Ils s'en donnent le gage,  
 Et leur parole auguste est le nœud des états.

Vous dont la mort paya les palmes glorieuses,  
François, consolez-vous ! nos mains religieuses  
De vos corps déchirés recueillent les lambeaux ;  
Devant les monuments pleins de votre ruine  
Napoléon s'incline,  
Et la Victoire en deuil pleure sur vos tombeaux !

Imprudente Albion contre nous conjurée,  
Toi par le sang nourrie et de sang altérée,  
Le sang doit expier tes lâches attentats !  
Un opprobre éternel est près de ta menace ;  
Et ta coupable audace  
S'élance vers l'abîme entr'ouvert sous tes pas.

Des bacchantes ainsi la funeste imprudence,  
Sur les flancs de l'Etna bondissant en cadence,  
De ses feux assoupis affronte le sommeil :  
Malheureuses ! fuyez et regagnez la plaine ;  
La foudre souterraine  
Du volcan qui s'enflamme annonce le réveil !

Oui, trop souvent dans l'ombre ensanglantant la terre,  
Ta paix fallacieuse a rallumé la guerre :  
Le fer est l'ennemi que tu ne peux tromper ;  
Qu'il frappe ! et qu'aux efforts des flottes qui les pressent  
Tes vaisseaux disparaissent  
De l'empire mouvant qu'ils osent usurper !

316 ODE SUR LA BATAILLE DE FRIEDLAND.

Prince, puisse la paix achever ton ouvrage !  
Que le bronze, long-temps organe du carnage,  
Aux danses des pasteurs appelle tes guerriers !  
Toi-même, applaudissant de plus douces conquêtes,  
Viens au sein de nos fêtes  
Oublier ton tonnerre éteint sur tes lauriers !

Que ta voix des beaux arts fixe l'heureux cortège !  
Que l'humble laboureur, loin des armes, protège  
De l'arbre qu'il planta les tributs imparfaits !  
Et qu'effaçant le deuil de la terre attristée,  
La corne d'Amalthée  
Sur le char de triomphe épanche ses bienfaits !

---

## NOTES.

<sup>1</sup> Napoléon, avec les corps des maréchaux Ney, Lannes, Mortier, avec sa garde impériale et le premier corps commandé par le général Victor, marcha en personne sur Friedland.

Les maréchaux Lannes et Mortier furent les premiers engagés ; l'auteur a cru pouvoir y joindre le général Victor, quoiqu'il n'ait combattu que plus tard.

<sup>2</sup> Le combat fut généralement engagé vers cinq heures du soir.

<sup>3</sup> Du moment où l'ennemi s'aperçut que le maréchal Ney avait quitté le bois, où sa droite étoit d'abord en position, il le fit déborder par des régiments de cavalerie, précédés d'une nuée de cosaques. La division de dragons du général Latour-Maubourg se forma sur-le-champ au galop sur la droite, et repoussa la charge ennemie. Il fut blessé à la main droite dans le combat.

<sup>4</sup> Plusieurs colonnes d'infanterie qui attaquoient la droite du maréchal Ney furent chargées à la baïonnette et précipitées dans l'Alle. Plusieurs milliers d'hommes y trouvèrent la mort ; quelques uns échappèrent à la nage.

<sup>5</sup> Les Bulletins ne disent point que Napoléon ait combattu comme ses soldats dans cette journée célèbre ; j'ai cru néanmoins lui devoir ce court éloge. Je n'ai fait que rappeler d'ailleurs mille occasions où il a joint la valeur impétueuse d'un soldat à la prudence réfléchie d'un grand capitaine, et où il a exposé sa vie pour des sujets reconnoissants.

<sup>6</sup> La gauche du maréchal Ney arriva sur ces entrefaites au ravin qui entoure la ville de Friedland. L'ennemi, qui y avoit embusqué la garde impériale russe à pied et à cheval, déboucha avec intrépidité, et fit une charge sur la gauche du maréchal Ney, qui fut un moment ébranlée ; mais la division Dupont, qui formoit la droite de la réserve, marcha sur la garde impériale, la culbuta et en fit un horrible carnage.

L'ennemi tira de son centre et de ses réserves d'autres corps pour



défendre Friedland. Vains efforts ! Friedland fut forcée, et ses rues furent jonchées de morts.

Il est plus d'un nom fameux qui n'a pu trouver place dans mes vers. Le génie lyrique, qui s'asservit difficilement à peindre des détails de combats, m'e défendoit de prolonger ceux que l'on trouve dans cette ode ; la poésie épique peut seule raconter, dans toutes leurs circonstances, mille exploits illustres que mon genre m'a seulement permis de rappeler.

---

# FRAGMENTS

DE

## LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.

---

### CONSEIL

#### DES ESPRITS INFERNAUX.

##### DISCOURS DE PLUTON.

(Chant IV.)

---

Tandis que, de Sion menaçant les murailles,  
Godefroi poursuivoit les apprêts des batailles,  
L'éternel ennemi du ciel et des humains  
Tourne un sombre regard vers le camp des Latins.  
Il a vu leurs travaux : cette nouvelle injure  
A rouvert de son cœur l'immortelle blessure ;  
Comme un taureau fougueux qu'irrite la douleur,  
En longs mugissements s'exhale sa fureur.  
Pour déchaîner sur eux tous les fléaux ensemble,  
Il veut que des enfers l'horrible cour s'assemble.  
L'insensé, de son maître esclave ambitieux,  
Ose lever un front rival du roi des cieux ;

Et brave insolemment, dans sa coupable ivresse,  
Du dieu qui l'a puni la foudre vengeresse.

La trompette résonne : un son rauque, infernal,  
Aux essais du Tartare a donné le signal ;  
Soudain l'immensité de ces cavernes sombres,  
Et de l'air ténébreux les éternelles ombres,  
S'ébranlent ; et le bruit, au fond du gouffre ardent,  
Court d'échos en échos et retombe en grondant.  
Telles du haut du ciel les flèches du tonnerre  
Volent en longs éclats et tombent sur la terre ;  
Ainsi la terre tremble, alors que dans ses flancs  
S'embrasent ces vapeurs qui forment les volcans.

Soudain sont accourus les chefs des noirs royaumes ;  
Dieux ! quels spectres hideux ! quels sinistres fantômes !  
A leur fatal aspect quelle secrète horreur !  
La mort est dans leurs yeux, devant eux la terreur.  
Quelques uns, des humains présentant le visage,  
S'avancent sur les pieds d'un animal sauvage ;  
Autour de leurs cheveux des serpents hérissés  
En mille nœuds mouvants sifflent entrelacés ;  
Et, terminant leur corps, une queue assouplie  
Derrière eux tour-à-tour s'allonge et se replie.  
Là paroissent unis tous ces monstres divers  
Dont la fable autrefois effrayoit l'univers ;  
Des centaures cruels, géants à double forme,  
Des typhons, orgueilleux de leur stature énorme,

Et l'immonde harpie, et le sphinx ténébreux,  
 La chimère lançant la fumée et les feux,  
 L'hydre, le noir Python, la Gorgone livide,  
 Et Scylla de ses chiens traînant la meute avide :  
 Tous viennent à côté de leur fier souverain.  
 Pluton au milieu d'eux s'assied le sceptre en main ;  
 Son front est surmonté de cornes menaçantes ;  
 Le rocher élevé sur les mers mugissantes,  
 L'Atlas même, des cieus supportant le fardeau,  
 Près de sa taille immense est un humble coteau.

L'horrible majesté sur son visage empreinte  
 Redouble son orgueil en redoublant la crainte ;  
 Dans ses yeux enflammés nage un poison sanglant ;  
 Tel un astre ennemi rougit le ciel brûlant.  
 Sa barbe longue, épaisse, et de cendre couverte,  
 Flotte sur sa poitrine ; et sa bouche entr'ouverte,  
 Abyrne dévorant, distille un sang impur.

De ces bords ténébreux, comme d'un antre obscur,  
 S'exhalent des torrents de feux et de fumée.  
 Tel brisant les rochers de sa cime enflammée,  
 L'Etna tumultueux bouillonne, et de ses flancs  
 Vomit un noir bitume en tourbillons brûlants.  
 Il parle : à cette voix semblable à la tempête,  
 Le chien fatal se tait, le Phlégéon s'arrête,  
 Le tartare s'ébranle, et dans ses antres sourds  
 De son maître en grondant répète le discours :

« Dieux des enfers, dit-il, vous dont la seule place  
Devroit être en ces lieux d'où descend votre race,  
Au-dessus du soleil, dans le palais des cieus ;  
Vous que du grand combat le jour séditieux  
A plongés avec moi dans ce profond abyme,  
Dois-je vous rappeler, du Dieu qui nous opprime,  
Et les soupçons jaloux et les cruels dédain ?  
Malheureux ! si le sort eût servi nos desseins,  
Lui-même obéiroit à nos lois éternelles ;  
Il est vainqueur, le sort nous a nommés rebelles.  
Au lieu de ce beau ciel brillant des feux du jour,  
De ces mondes heureux, notre antique séjour,  
Il a fermé sur nous cette prison barbare  
Qui du trône céleste à jamais nous sépare.  
Il nous ravit nos biens, notre rang, nos honneurs ;  
Et, pour nouvel affront, pour comble de malheurs,  
L'homme, ce vil enfant d'une vile poussière,  
Assis à ses côtés, régne sur la lumière.  
A sa voix son fils même a subi le trépas ;  
Jusque dans notre empire il a porté ses pas ;  
Il est venu ce fils, et sa main foudroyante  
A brisé des enfers la barrière brûlante.  
Vainqueur de nos efforts, conquérant orgueilleux,  
Riche de nos débris, il a quitté ces lieux.  
Ces mânes, dès long-temps notre seul héritage,  
A nos mains arrachés, ont été son partage,  
Et son char de triomphe, insultant à nos maux,  
En pompe dans les cieus a conduit nos drapeaux.

Mais pourquoi de mes mains déchirer mes blessures ?  
 Eh ! qui ne connoît pas son crime et nos injures ?  
 Le monde en est rempli : dans quels lieux, dans quel temps  
 A-t-il borné le cours de nos longs châtimens ?  
 C'en est trop ! oublions nos premières offenses ;  
 Des affronts plus récents appellent nos vengeances ;  
 Tout va subir sa loi : par-tout à ses autels  
 Il attire l'encens des crédules mortels.  
 Et nous l'aurons souffert ! et nos ames tranquilles  
 Traîneroient dans la paix des heures inutiles !  
 Ah ! quand nous aurons vu s'augmenter nos malheurs ,  
 Un courroux généreux fuirait-il de nos cœurs ?  
 Verrons-nous la Judée à son pouvoir soumise,  
 Son nom voler au loin dans l'Égypte conquise ;  
 Les nations en chœur célébrer ses travaux,  
 Et son culte gravé sur des marbres nouveaux ?  
 Déjà je vois par-tout nos lois humiliées,  
 Nos idoles languir dans la poudre oubliées.  
 Nos autels sont les siens ; l'or, l'encens aujourd'hui ,  
 Les parfums précieux ne brûlent que pour lui.  
 Et nous, dont autrefois les heureux artifices  
 Des temples les plus saints forçoient les sacrifices,  
 Nous resterions sans culte ! et Pluton dans les fers  
 Seroit dieu sans autels et roi sur des déserts !

Non, non, nous brûlons tous de ce courage antique  
 Qui jadis signaloit notre armée héroïque,  
 Quand, revêtus de fer, environnés de feux,

Nous disputions l'empire au monarque des cieux.  
Il vainquit, il est vrai ; mais dans notre défense  
Le destin nous trahit, et non pas la vaillance ;  
Si la fortune a fait les succès du vainqueur,  
La gloire au moins nous reste, et suit notre malheur.

Mais pourquoi dans ces lieux vous retenir encore ?  
Ah ! ne contraignez plus l'ardeur qui vous dévore ;  
Appuis de mes projets, ministres de mes lois,  
Sur nos communs tyrans volez tous à ma voix.  
Hâtez-vous, détruisez cette ligue puissante ;  
Éteignez dans son vol la flamme dévorante  
Qui brûle et qui s'étend dans les champs des Hébreux ;  
Volez sur les chrétiens ; allez régner sur eux ;  
Que les ruses, la force, épuisent leurs miracles ;  
Que la loi de Pluton soit la voix des oracles ;  
Qu'ainsi que leurs destins leurs maux soient différents ;  
Que les uns soient épars, les autres expirants ;  
Que d'autres, des amours épuisant le délire,  
Enivrés d'un regard, esclaves d'un sourire,  
Languissent enchaînés dans leurs honteux liens ;  
Que les chrétiens armés égorgent les chrétiens ;  
Qu'ils meurent l'un par l'autre ; et qu'enfin vos prodiges  
De ce camp détestable effacent les vestiges ! »

Il parloit : de la nuit du ténébreux séjour  
L'essaim des démons vole au royaume du jour.  
Tels les vents mutinés, les tempêtes bruyantes

S'échappent en fureur de leurs prisons tremblantes,  
Et, d'un noir tourbillon obscurcissant les airs,  
Tourmentent et la terre et les cieux et les mers.

---

SONGE D'ARGILLAN.

(Chant VIII.)

L'aurore enfin se lève : à sa douce lumière  
Argillan a fermé sa débile paupière ;  
Mais Alecton lui verse un sommeil sans repos :  
La mort seule ressemble à ces tristes pavots.  
Il dort ; mais, tourmenté par une horreur secrète,  
Le calme se refuse à son ame inquiète :  
Sous d'horribles aspects, sous des traits menaçants  
L'inférieure furie épouvante ses sens.  
Dans le corps d'un guerrier sa figure est cachée :  
De ce corps mutilé la tête est arrachée ;  
C'est peu : les mêmes coups de l'acier inhumain  
D'un des bras du cadavre ont séparé sa main,  
L'autre lui reste encor ; mais cette main tremblante  
Porte la tête pâle et de sang dégouttante.  
Cette tête respire, avec de longs sanglots  
De sa bouche livide elle exhale ces mots :  
« Argillan.... le jour naît.... fuis l'asile du crime....  
Fuis un camp odieux et le chef qui l'opprime.... »



326 FRAGMENTS DE LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.

Amis, vous que la gloire unissoit avec moi,  
Oh! qui vous défendra du cruel Godefroi  
Et des pièges mortels qui m'ont coûté la vie?

Le traître, dévoré des poisons de l'envie,  
A mon sang répandu veut mêler votre sang.  
Toi, si ta main aspire à quelque noble rang,  
Si ton bras te suffit, tu peux tout entreprendre.

Que le sang du tyran soit offert à ma cendre!  
Son trépas peut lui seul expier mon trépas;  
Arme-toi, hâte-toi, viens, je suivrai tes pas.

Qu'aucun remords n'arrive à ton ame agitée!

Mon sang marque ta route, et mon ombre irritée

Mettra, pour accomplir ton généreux dessein,

Dans ton cœur la vengeance, et le fer dans ta main! »

Elle dit, et d'un souffle échauffe son courage.

Argillan se réveille éperdu, plein de rage,

Part, et, les yeux gonflés de sinistres poisons,

Court des guerriers latins armer les bataillons.

---

**DEMAIN.**

---

**A DÉLIE.**

Car, je  
Demain, moments délicieux !  
Je verrai celle que j'adore ;  
Demain je verrai ses beaux yeux  
Brûler du feu qui me dévore ;  
Demain je sentirai son cœur  
Palpitant, dans sa douce ivresse,  
D'espoir, de crainte, et de tendresse,  
Malgré lui nommer son vainqueur ;  
Demain mon ame impatiente,  
Ivre d'un amoureux desir,  
Fixée à sa bouche brûlante,  
Saisira son premier soupir ;  
Demain va remplir mon attente,  
Hâte ta course, heure trop lente !  
O soleil, presse ton retour !  
Et vous, chagrins, fantômes sombres,  
Au flambeau brillant de l'Amour  
Disparaissez comme les ombres  
S'effacent aux rayons du jour !

---

## LE PARJURE.

ODE ANACRÉONTIQUE.

---

Te souvient-il ? quand tu m'étois fidèle  
Tu me disois : « Au céleste séjour  
Je t'aimerai, si l'ame est immortelle ;  
Car, je le sens, mon ame est mon amour. »

Tu le disois, et ta bouche naïve  
D'un doux baiser scella ce doux aveu ;  
Même en perdant ta lèvre fugitive,  
De ce baiser je conservai le feu.

Tu le disois, et ta main languissante  
En le disant venoit chercher ma main,  
Et dès ce jour, ta rougeur innocente  
Sembla promettre un plus doux lendemain.

Le jour d'après, amant plus idolâtre,  
M'applaudissant de mon timide effroi,  
Ma main furtive interrogea l'albâtre  
Du sein brûlant qui palpitoit pour moi.

Ton cœur enfin, ô ma chère Délie,  
M'abandonna cette fleur du plaisir  
Que la nature à la pudeur confie,  
Et qui s'effeuille au souffle du desir.

Dans ces moments qui te rendoient plus belle,  
Tu me disois : « Au céleste séjour  
Je t'aimerai, si l'ame est immortelle ;  
Car, je le sens, mon ame est mon amour. »

Quel changement ! la nature sans vie  
A dépouillé ses prestiges heureux,  
Et de l'oubli la main légère essuie  
Les derniers pleurs qui restent dans tes yeux.

C'en est donc fait ! ta main brise tes chaînes :  
Ce nom d'amant si cher à tes desirs,  
Ce nom qui fit ton ivresse et tes peines  
N'est plus le nom qu'exhalent tes soupirs.

Lorsqu'au milieu d'un cercle qui t'appelle,  
De Gnide encor tu modules les airs,  
Ta voix s'égare, et la harpe infidèle  
Des voluptés a perdu les concerts.

Tes yeux cruels, plus muets que ta bouche,  
Et dont cent fois je hâtai le réveil,  
Sans me chercher se ferment sur la couche  
Que le Plaisir disputoit au Sommeil.

Et moi j'expire à l'aube de mon âge,  
Pareil, hélas ! dans mon triste abandon,  
Au rayon pur qui, voilé par l'orage,  
Pâlit et meurt sur la fleur d'un vallon.

Et cependant quand tu m'étois fidèle  
Tu me disois : « Au céleste séjour  
Je t'aimerai, si l'ame est immortelle ;  
Car, je le sens, mon ame est mon amour. »

---

**MES ADIEUX A LA VIE.**

---

Un mal brûlant, un long délire  
Consumme mes jours et mes nuits ;  
Et toi, ma compagne, ô ma lyre !  
Tu n'adoucis plus mes ennuis :  
Loin des tourments de Prométhée  
Mes foibles mains t'ont rejetée ;  
Un murmure fut ton adieu.  
O Parnasse ! je pleure encore  
Les concerts de ce luth sonore  
Qui m'élevoient jusqu'à ton dieu.  
Ma jeunesse fut mensongère :  
On crut la voir naître et fleurir ;  
Mais, comme la plante étrangère,  
On la voit naître et se flétrir.  
Sur ma paupière défaillante,  
De l'inspiration brillante  
Ne descendent plus les rayons :  
On juge mes foibles prémices,  
Ne jugez pas.... d'autres esquisses  
Atendoient encor mes crayons.

J'ai vu, la tête menaçante,  
L'ardent coursier mordant le frein,  
Du pied frapper la terre absente,  
Et bondir au son de l'airain :  
Loin de lui s'enfuit la barrière...  
Qui peut ainsi dans la carrière  
Ralentir ses fougueux élans ?  
Hélas ! atteint avant la gloire,  
Il porte aux champs de la victoire  
Un trait qui déchire ses flancs.

Ainsi la sombre maladie,  
Obscurcissant mon souvenir,  
Frappoit ma pensée engourdie  
Et reculoit mon avenir.  
J'avois pris l'essor et je tombe ;  
Sur mon chemin étoit la tombe,  
J'y marche pur et sans effroi :  
Devant la dernière demeure  
Je ne frémis pas, mais je pleure  
Sur ce que je laisse après moi.

Je sens votre douleur amère,  
Parents que je n'entendrai pas ;  
Et toi, que diras-tu, ma mère,  
Au bruit subit de mon trépas ?  
Je ne crains point des larmes vaines :

Elles amollissent les peines,  
Et coulent avec nos douleurs ;  
Pour ta vieillesse déplorable,  
Je crains ce deuil inaltérable  
Qui suit et nous rend nos malheurs. †

Vous qui formâtes mon aurore  
Et voyez sitôt mon déclin,  
Que ne suis-je avec vous encore  
Sur les douces rives du Clain ?  
Là, libre de soins et d'envie,  
Respirant la santé, la vie,  
Je ne rêvois point un grand nom :  
Heureux, quand d'une main facile  
Je lançois le palet docile  
Au lieu des flèches d'Apollon !

Jeunes amis, dont le bel âge  
Avec moi, d'un pas fraternel,  
Suivoit cette gloire volage  
Qui promet un nom éternel.  
Au récit de mes destinées,  
J'entends vos plaintes obstinées,  
Vous fuyez mon nom et mes vers ;  
Ou votre douleur qui s'enflamme  
Court y chercher encor mon ame  
Qui n'est plus que dans mes concerts.



Et toi, mon sublime modèle,  
Inspirateur de mes essais,  
Que promet ma muse infidèle  
Aux rythmes du Pindé françois :  
Torquato ! cygne d'Ausonie,  
Jamais de ta noble harmonie  
Je ne reproduirai les sons ;  
La mort, au crime toujours prête,  
T'arrache l'avidé interprète  
Qu'auroient illustré tes leçons.

Que l'espoir de l'homme est frivole !  
Long-temps jouet d'un sort fatal,  
L'encens, la palme, au Capitole  
Appeloient ton char triomphal.  
Près d'y monter, la mort te frappe !  
Moi, sur ta lyre qui m'échappe,  
Je fondois ma postérité :  
Illusion deux fois ravie !  
Mais tu n'as perdu que la vie,  
Et je perds l'immortalité.

Dieu, dont le sceptre d'or gouverne  
Et le monde et les éléments,  
Des vils coupables de l'Averne  
Pourquoi me garder les tourments ?  
Tu mis pour moi la poésie

Dans une coupe d'ambrosie,  
Source des sublimes transports ;  
Et grace au malheur qui me presse,  
De cette coupe enchanteresse  
Ma soif n'a touché que les bords !

Consolateurs de ma retraite,  
Nobles écrits, livres charmants,  
Ah ! pour vous aussi je regrette  
Une jeunesse de tourments :  
Mais voudrais-je qu'un art habile  
Rendît à mon ombre débile  
Ces ans qu'on traîne sans jouir ?  
Non, plutôt la mort dévorante  
Que ces longs jours, flamme expirante,  
Toujours prête à s'évanouir !

Reine de cette poésie  
Au chant fier ou plein de douceurs,  
Toi que mes vœux avoient choisie  
Dans le chœur brillant des neuf sœurs :  
Déesse de l'hymne lyrique !  
Si pour moi ton vol pindarique  
N'a plus d'ailes ni de flambeaux,  
Laisse à ma cendre inanimée  
Cette tardive renommée  
Qui vole du pied des tombeaux.

Gilbert ! que je plains ton délire !  
Fuyant le monde qui te fuit,  
Ton regard languissant expire,  
Tourné vers l'éternelle nuit.  
Moins grand, mais plus digne d'envie,  
Je meurs en regardant la vie ;  
Chers amis, j'y vois vos transports :  
Mon art vous prête sa magie,  
Et vous soupirez l'élégie  
Dont les échos sont chez les morts.

Venez, la tête couronnée  
Ainsi qu'aux pompes d'un festin,  
Saisir ma lyre abandonnée  
Pour l'heure où m'attend le destin :  
Bercez-moi de rians mensonges,  
De l'illusion aux doux songes  
Prenez les traits aériens ;  
Et, pendant mes rêves de gloire,  
S'ouvrira la porte d'ivoire  
Qui rend des sons élysiens.

J'entends votre voix empressée :  
Art des vers, tu fais nos adieux.  
Quoi ! de ma lyre délaissée  
Partent ces chants mélodieux :  
O prestige ! ô douce merveille !

DIVERSES.

337

Poursuivez, mon ame s'éveille,  
Sous des fleurs vous cachez mon sort ;  
Et votre bienfaisant hommage  
Répand un céleste nuage  
Sur le front glacé de la mort.

---

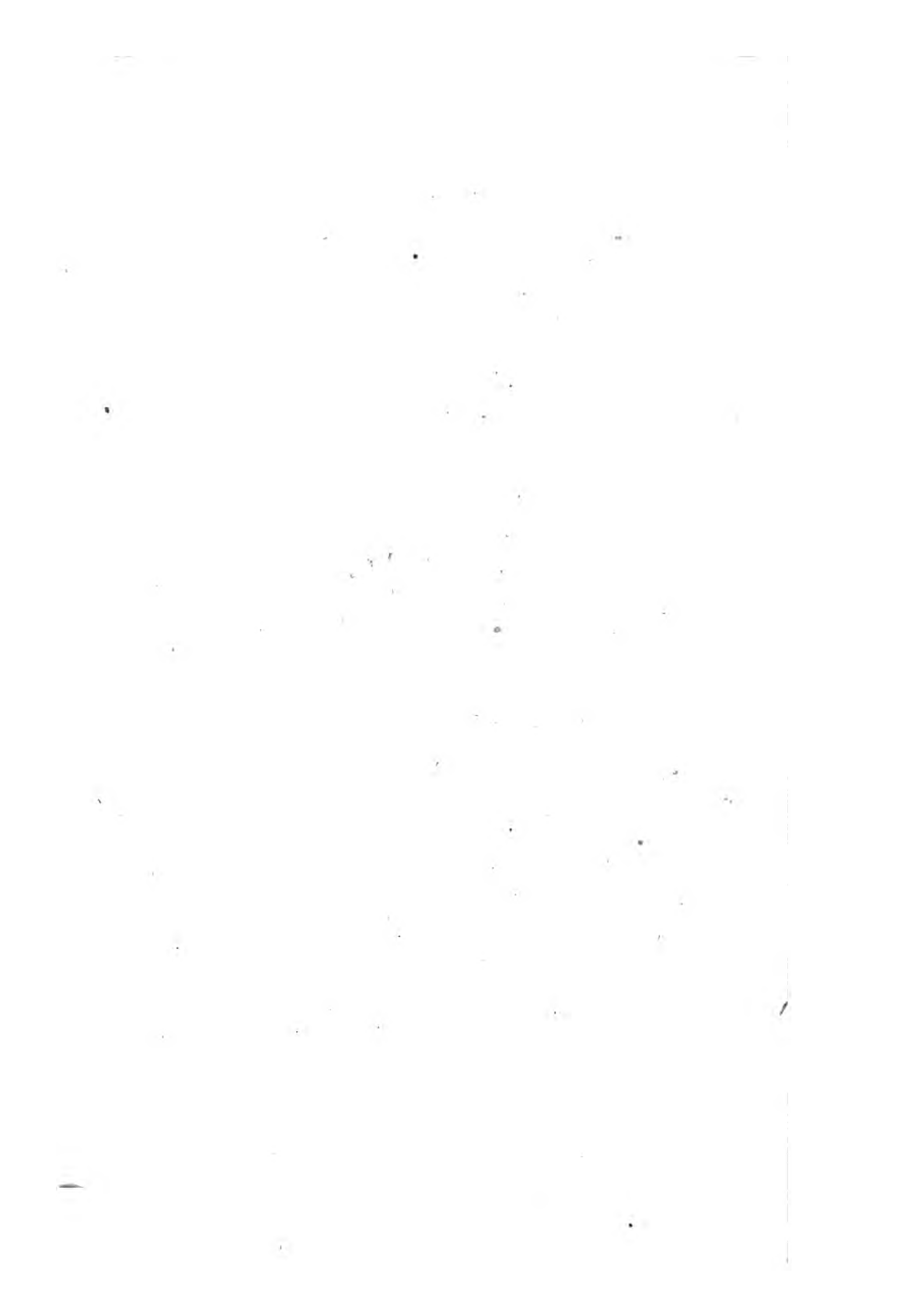
## NOTE.

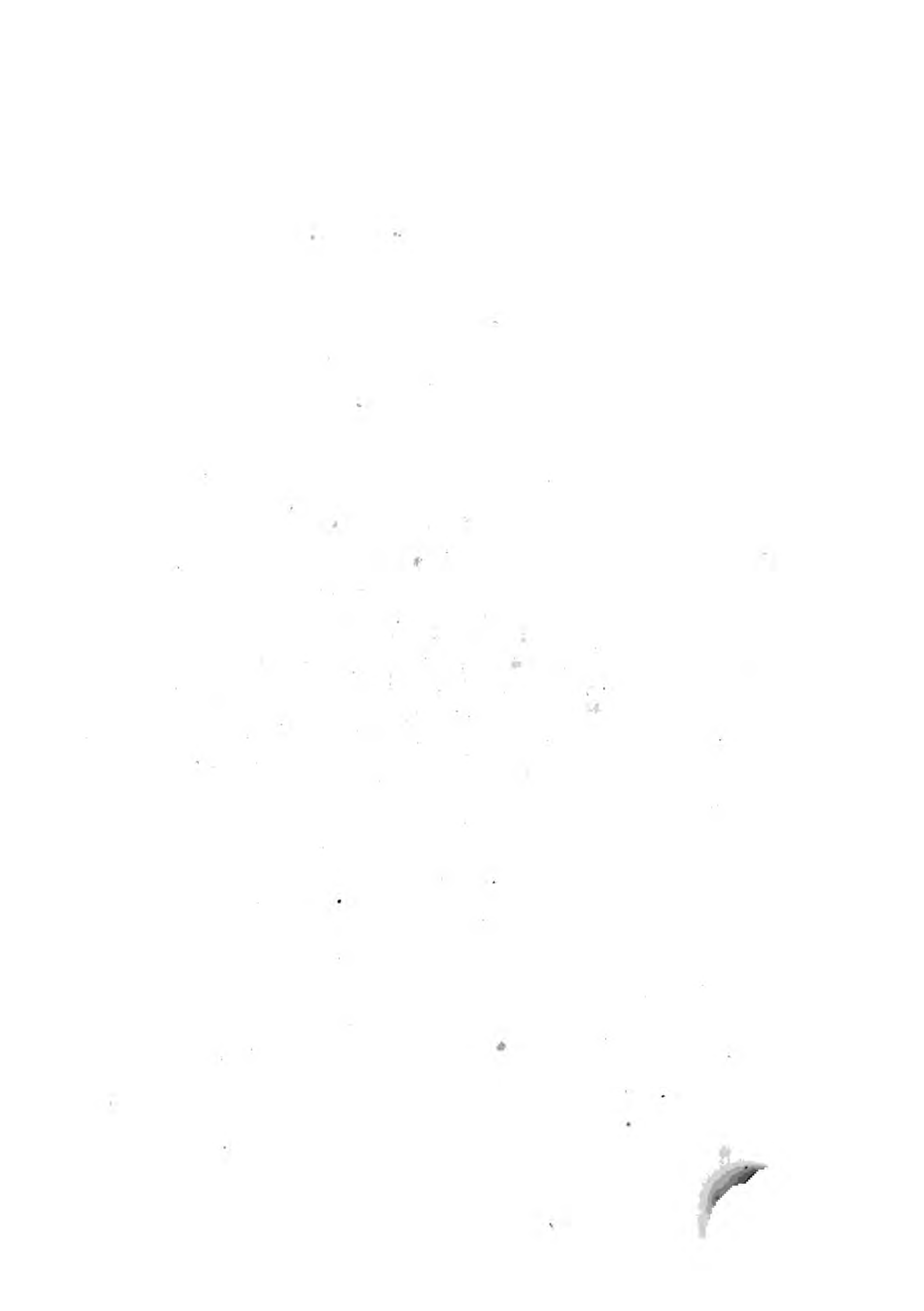
Dorange, ce modèle de l'amitié, a obtenu le bonheur mérité de revivre dans le souvenir de ceux à qui il fut cher : l'attachement de ses amis s'est pieusement reporté sur sa respectable mère. Madame Dorange a été atteinte, il y a peu de temps, d'un cancer au sein, maladie très grave dans la vieillesse (elle est aujourd'hui septuagenaire), et elle n'a dû sa parfaite guérison qu'aux soins infatigables de M. le docteur Raymounenc, qui, par cette cure, qu'on peut regarder comme un effort de l'art, a ajouté à la réputation dont il jouit à Marseille, et s'est acquis la noble récompense que son cœur ambitionnoit.

(Note communiquée par M. H. P\*\*\* T\*\*\*.)

---

**GILBERT.**









Gilbert.

1875

1876

1877

1878

1879

1880

1881

1882

1883

1884

1885



*Portrait*

---

# NOTICE

SUR

# GILBERT.

Le talent rampe et meurt s'il n'a des ailes d'or.

De longues injustices mirent dans les mains de Gilbert le fouet vengeur de la satire; nul ne s'en est servi d'une manière plus sanglante. Ceux qui l'avoient irrité frémissent en le voyant armé de la sorte. Malheureusement il ne sut point se préserver de cette injustice dont il accusoit les autres : Voltaire, Diderot, Saint-Lambert, Thomas, Marmontel, furent traités par lui comme des écrivains sans génie. Ils s'en vengèrent en philosophes, c'est-à-dire par le silence du mépris. Il n'en fut pas de même d'un grand seigneur dont Gilbert avoit dénoncé les crimes à la postérité : le duc de F\*\*\* fit épier le poète par ses valets. Un jour que celui-ci se rendoit à la promenade, ces misérables, armés de bâtons, le frappèrent si rudement, qu'ils le laissèrent sans connoissance sur la place. Ayant repris l'usage de ses sens, Gilbert se traîne jusque chez son protecteur, Christophe de Beaumont, archevêque de Paris. Il eut le malheur d'y donner des marques d'aliénation d'esprit. « Le prélat, convaincu

que l'infortuné étoit attaqué de folie, le fit conduire à l'Hôtel-Dieu, où on fut obligé de le lier; il y mourut enfin dans les angoisses inexprimables d'une longue et cruelle agonie, âgé de vingt-neuf ans et quelques mois. Il a été inhumé dans l'église de *Saint-Pierre-aux-Bœufs*, une des paroisses de la *Cité*. » Huit jours avant sa mort, il composa son ode imitée de plusieurs psaumes, où la sensibilité la plus touchante s'allie à la plus riche poésie. « Cinq semaines avant une si triste fin, dans un accès de fièvre, il avoit avalé la clef d'une cassette, non pour empêcher ses ennemis de s'emparer de ses manuscrits (comme on l'a avancé), mais dans la crainte qu'on ne se rendit maître d'une somme d'argent renfermée dans cette même cassette. Au milieu de son délire, il désignoit l'endroit où étoit cette clef, en portant la main à son cou; mais, vu son état, une raison totalement aliénée, on ne fit nulle attention à ce geste; on ne s'aperçut qu'après son décès de la véritable cause qui le faisoit mourir. Effectivement, à l'ouverture de son cadavre, on trouva la clef engagée dans l'œsophage, et arrêtée par l'anneau à un des cartilages arithénoïdes, qu'elle avoit peu endommagé. »

Ce jeune poète naquit, en 1751, à *Fontenay-le-Château*, bourg dans les Vosges, à six lieues de Remiremont, de parents peu favorisés de la fortune. Il vint à Paris, ses vers à la main, bien assuré qu'il y trouvera une foule de Mécènes. Son illusion ne tarda pas à se dissiper : toutes les portes lui furent fermées. » Ce sombre chagrin qui suit la mauvaise fortune, le dépit de s'être vu retirer de son enchantement, le manque d'usage du monde, avoient fait contracter à Gilbert

un extérieur farouche et repoussant. Oublié, méprisé, il s'en étoit vengé par des satires pleines d'amertume; plus heureux, il se fût livré à des compositions plus gracieuses.

On retrouve assurément, dans la physionomie de cet auteur, peu de traits qui caractérisent un poète plein de verve et d'énergie, m'écrit M. Rollin, inspecteur des eaux et forêts de S. A. S. M<sup>gr</sup> le duc de Bourbon, en m'adressant la copie du portrait de Gilbert, dont il possède l'original; mais rien de plus ordinaire que cette espèce d'opposition; elle ne diminue pas l'avidité avec laquelle on se porte à voir la ressemblance des écrivains qui nous intéressent; du moins ici la douceur du regard (le teint étoit clair, peu élevé en couleur, l'œil gris, et les cheveux châtons) n'éloigne pas l'idée de cette excessive mélancolie dont ce jeune poète a été victime. Sans doute, et si l'on veut bien y prendre garde, cette figure est le vrai type du tempérament sanguin nerveux, le plus favorable aux arts d'imagination.

Gilbert, par ses satires et son ode du *Jugement dernier*, s'est placé parmi le petit nombre d'écrivains originaux dont s'honore le dix-huitième siècle.



---

# LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

SATIRE.

---

A M. FRÉRON.

Ne prétends plus, Fréron, par tes savants efforts,  
Détrôner le faux goût qui règne sur nos bords :  
Depuis que nous pleurons l'innocence exilée,  
Sous tes mâles écrits vainement accablée,  
On voit renaître encor l'hydre des sots rimeurs,  
Et la chute des arts suit la perte des mœurs.

Un monstre dans Paris croît et se fortifie,  
Qui, paré du manteau de la philosophie,  
Que dis-je? de son nom faussement revêtu,  
Étouffe les talents et détruit la vertu :  
Dangereux novateur, par son cruel système,  
Il veut du ciel désert chasser l'être suprême ;  
Et du corps expiré l'ame éprouvant le sort,  
L'homme arrive au néant par une double mort.  
Ce monstre toutefois n'a point un air farouche,  
Et le nom des vertus est toujours dans sa bouche :  
D'abord, de l'univers réformateur discret,



Il semoit ses écrits à l'ombre du secret :  
 Errant , proscrit par-tout , mais souple en sa disgrâce ,  
 Bientôt , le sceptre en main , gouvernant le Parnasse ,  
 Ce tyran des beaux arts , nouveau dieu des mortels ,  
 De leurs dieux diffamés usurpa les autels ;  
 Et lorsqu'abandonnée à cette idolâtrie ,  
 La France , qu'il corrompt , touche à la barbarie ,  
 Fidèle à nous vanter , son parti suborneur  
 Nous a fermé les yeux sur notre déshonneur.

« Quoi ! votre muse en monstre érige la sagesse !  
 « Vous blâmez ses enfans , et leur crédit vous blesse ,  
 « Vous , jeune homme ! au bon sens avez-vous dit adieu ?  
 « Je soupçonne entre nous que vous croyez en Dieu ;  
 « Gardez-vous de l'écrire , et respectez vos maîtres :  
 « Croire en Dieu fut un tort permis à nos ancêtres ;  
 « Mais dans notre âge ! allons , il faut vous corriger ;  
 « Éclairez-vous , jeune homme , au lieu de nous juger :  
 « Pensez ; à votre dieu laissez venger sa cause ;  
 « Si vous saviez penser , vous feriez quelque chose :  
 « Sur-tout point de satire ; oh ! c'est un genre affreux !  
 « Eh ! qui put vous apprendre , écolier ténébreux ,  
 « Que des mœurs , parmi nous , la perte étoit certaine ;  
 « Que les beaux arts couroient vers leur chute prochaine ?  
 « Par-tout , même en Russie , on vante nos auteurs .  
 « Comme l'humanité régne dans tous les cœurs !  
 « Vous ne lisez donc pas le Mercure de France ?  
 « Il cite au moins , par mois , un trait de bienfaisance . »

Ainsi le grand Pathos, ce poète penseur,  
De la philosophie obligeant défenseur,  
Conseille par pitié mon aveugle ignorance,  
De nos arts, de nos mœurs garantit l'excellence ;  
Et de son plein savoir, si je réplique un mot,  
Pour prouver que j'ai tort, il me déclare un sot.

Mais de ces sages vains confondons l'imposture,  
De leur règne fameux retraçons la peinture ;  
Et que mes vers, enfants d'une noble candeur,  
Éclairent les François sur leur fausse grandeur.

Eh ! quel temps fut jamais en vices plus fertile ;  
Quel siècle d'ignorance, en beaux faits plus stérile,  
Que cet âge nommé siècle de la raison ?  
Tout un monde sophiste, en style de sermon,  
De longs écrits moraux nous ennuie avec zèle ;  
Et l'on prêche les mœurs jusque dans la Pucelle :  
Je le sais ; mais, ami, nos modestes aïeux  
Parloient moins des vertus, et les cultivoient mieux :  
Quels demi-dieux enfin nos jours ont-ils vus naître ?  
Ces François si vantés peux-tu les reconnoître ?  
Jadis peuple héros, peuple femme en nos jours,  
La vertu qu'ils avoient n'est plus qu'en leurs discours.

Suis les pas de nos grands : énervés de mollesse,  
Ils se traînent à peine, en leur vieille jeunesse,  
Courbés avant le temps, consumés de langueur,

Enfants efféminés de pères sans vigueur ;  
Et cependant nourris des leçons de nos sages,  
Vous les voyez encore , amoureux et volages ,  
Chercher, la bourse en main , de beautés en beautés ,  
La mort qui les attend au sein des voluptés ;  
De leurs biens , prodigués pour d'infames caprices ,  
Enrichir nos Phrynés dont ils gagent les vices ;  
Tandis que l'honnête homme , à leur porte oublié ,  
N'en peut même obtenir une avare pitié :  
Demi-dieux avortés , qui , par droit de naissance ,  
Dans les camps , à la cour règnent en espérance ,  
Quels succès leurs talents semblent nous présager !  
Ceux-là font de leurs mains courir ce char léger  
Que roule un seul coursier sur une double roue ;  
Ceux-ci , sur un théâtre où leur mémoire échoue ,  
En bouffons apprentifs défigurent ces vers  
Où Molière , prophète , exprima leurs travers :  
Par d'autres , avec art , une paume lancée ,  
Va , revient , tour-à-tour poussée et repoussée.  
Sans doute c'est ainsi que Turenne et Villars  
S'instruisoient dans la paix aux triomphes de Mars.

La plupart , indigents au milieu des richesses ,  
Achètent l'abondance à force de bassesses :  
Souvent , à pleines mains , d'Orval sème l'argent ;  
Parfois , faute de fonds , monseigneur est marchand.  
Que dirai-je d'Arcas ? quand sa tête blanchie ,  
En tremblant , sur son sein se penche appesantie ,

Quand son corps, vainement de parfums inondé,  
Trahit les maux secrets dont il est obsédé;  
Scandalisant Paris de ses vieilles tendresses,  
Arcas, sultan goutteux, veut avoir vingt maîtresses;  
Mais, en fripon titré, pour payer leurs appas,  
Arcas vend au public le crédit qu'il n'a pas :  
Digne fils d'un tel père, Alford, chargé de dettes,  
Met ses jeunes amours aux gages des coquettes :  
Plus philosophe encor, d'Orimond ruiné  
Épouse un équipage en épousant Phryné.

Qui blâmeroit ces nœuds ? L'hymen n'est qu'une mode,  
Un lien de fortune, un veuvage commode,  
Où chaque époux, brûlé d'adultères desirs,  
Vit, sous le même nom, libre dans ses plaisirs.

Vois-tu parmi ces grands leurs compagnes hardies  
Imiter leurs excès, par eux-même applaudies;  
Dans un corps délicat porter un cœur d'airain,  
Opposer au mépris un front toujours serein;  
Et du vice endurci témoignant l'impudence,  
Sous leur casque de plume étouffer la décence ?

Assise dans ce cirque où viennent tous les rangs  
Souvent bâiller en loge, à des prix différents,  
Cloris n'est que parée, et Cloris se croit belle;  
En vêtements légers l'or s'est changé pour elle;  
Son front luit, étoilé de mille diamants;

Et mille autres encore, effrontés ornements,  
 Serpentent sur son sein, pendent à ses oreilles,  
 Les arts, pour l'embellir, ont uni leurs merveilles :  
 Vingt familles enfin couleraient d'heureux jours,  
 Riches des seuls trésors perdus pour ses atours.  
 Malgré ce luxe affreux et sa fierté sévère,  
 Cloris, on le prétend, se montre populaire :  
 Oui, déposant l'orgueil de ses douze quartiers,  
 Madame, en ses amours, déroge volontiers :  
 Indulgente beauté, Zélis la justifie,  
 Zélis qui, par bon ton, à la philosophie  
 Joint tous les goûts divers, tous les amusements,  
 Rit avec nos penseurs, pense avec ses amants,  
 Enfant sophiste, au fond coquette pédagogue,  
 Qui gouverne la mode, à son gré met en vogue  
 Nos petits vers lâchés par gros in-octavo,  
 Ou ces drames pleureurs qu'on joue incognito ;  
 Protège l'univers, et, rompue aux affaires,  
 Fournit vingt financiers d'importants secrétaires ;  
 Lit tout, et même sait, par nos auteurs moraux,  
 Qu'il n'est certainement un Dieu que pour les sots.

Parlerai-je d'Iris? Chacun la prône et l'aime ;  
 C'est un cœur, mais un cœur... c'est l'humanité même :  
 Si d'un pied étourdi quelque jeune éventé  
 Frappe, en courant, son chien qui jappe épouvanté,  
 La voilà qui se meurt de tendresse et d'alarmes ;  
 Un papillon souffrant lui fait verser des larmes :

Il est vrai ; mais aussi qu'à la mort condamné,  
Lalli soit, en spectacle, à l'échafaud traîné,  
Elle ira la première à cette horrible fête  
Acheter le plaisir de voir tomber sa tête.

Dira-t-on qu'en des vers, à mordre disposés,  
Ma muse prête aux grands des vices supposés ?

J'aurois pu te montrer nos duchesses fameuses,  
Tantôt d'un histrion amantes scandaleuses,  
Fières de ses soupirs, obtenus à grand prix,  
Elles-même aux railleurs dénonçant leurs maris ;  
Tantôt, pour égayer leurs courses solitaires,  
Imitant noblement ces graces mercenaires,  
Qui, par couples nombreux, sur le déclin du jour,  
Vont aux lieux fréquentés colporter leur amour ;  
Contents d'un héritier, comme eux frêle et sans force,  
Les époux très amis, vivant dans le divorce ;  
Vainqueurs des préjugés, les pères bienfaisants  
Du sérail de leurs fils eunuques complaisants ;  
De nouvelles Saphos, dans le crime affermies,  
Maris de nos beautés sous le titre d'amies ;  
Et de galants marquis, philosophes parfaits,  
En petite Gomorrhe érigeant leurs palais.

Mais la corruption, à son comble portée,  
Dans le cercle des grands ne s'est point arrêtée ;  
Elle infecte l'empire, et les mêmes travers

Règnent également dans tous les rangs divers.

Il faut voir ce marchand, philosophe en boutique,  
Qui, déclarant trois fois sa ruine authentique,  
Trois fois s'est enrichi d'un heureux déshonneur,  
Trancher du financier, jouer le grand seigneur ;  
Monsieur, pour ses amis, entretient une actrice ;  
Madame, des beaux arts bourgeoise protectrice,  
En couvent d'esprits forts transforme sa maison,  
Et fait de son comptoir un bureau de raison.  
Par-tout s'offre l'orgueil, et le luxe, et l'audace.  
Orgon, à prix d'argent, veut anoblir sa race :  
Devenu magistrat de mince roturier,  
Pour être un jour baron, il se fait usurier.  
Jadis son clerc Mondor envioit son partage ;  
Tout-à-coup des bureaux secouant l'esclavage,  
Il loge sa mollesse en un riche palais,  
Et derrière un char d'or promenant trois valets,  
Sous six chevaux pareils ébranle au loin la rue :  
Mais sa fortune, ami, comment l'a-t-il accrue ?  
Il a vendu sa femme, et ce couple abhorré,  
Enveloppé d'opprobre, est pourtant honoré.

Eh ! quel frein contiendrait un vulgaire indocile,  
Qui sait, grace aux docteurs du moderne évangile,  
Qu'en vain le pauvre espère en un Dieu qui n'est pas ;  
Que l'homme tout entier est promis au trépas ?  
Chacun veut de la vie embellir le passage ;

L'homme le plus heureux est aussi le plus sage ;  
Et depuis le vieillard qui touche à son tombeau ,  
Jusqu'au jeune homme à peine échappé du berceau ,  
A la ville , à la cour , au sein de l'opulence ,  
Sous les affreux lambeaux de l'obscur indigence ,  
La débauche au teint pâle , aux regards effrontés ,  
Enflamme tous les cœurs , vers le crime emportés .  
C'est en vain que , fidèle à sa vertu première ,  
Louis instruit aux mœurs la monarchie entière ;  
La monarchie entière est en proie aux Laïs ,  
Leurs vices sont les dieux qu'encense leur pays ;  
Et la religion , mère désespérée ,  
Par ses propres enfants sans cesse déchirée ,  
Dans ses temples déserts pleurant leurs attentats ,  
Le pardon sur la bouche , en vain leur tend les bras :  
Son culte est avili , ses lois sont profanées .  
Dans un cercle brillant de nymphes fortunées ,  
Entends ce jeune abbé , sophiste bel esprit ,  
Monsieur fait le procès au Dieu qui le nourrit ;  
Monsieur trouve plaisants les feux du Purgatoire ;  
Et pour mieux amuser son galant auditoire ,  
Mêle aux tendres propos ses blasphèmes charmants ,  
Lui prêche de l'amour les doux égarements ,  
Traite la piété d'aveugle fanatisme ,  
Et donne , en se jouant , des leçons d'athéisme .

Voilà donc , cher ami , cet âge si vanté ,  
Ce siècle heureux des mœurs et de l'humanité !



A peine des vertus l'apparence nous reste.  
Mais détournant les yeux d'un tableau si funeste,  
Éclairés par le goût, envisageons les arts :  
Quel désordre nouveau se montre à nos regards !  
De nos pères fameux les ombres insultées,  
Comme un joug importun, les règles rejetées,  
Les genres opposés bizarrement unis,  
La nature, le vrai de nos livres bannis,  
Un désir forcené d'inventer et d'instruire,  
D'ignorants écrivains, jamais las de produire ;  
Des brigues, des partis l'un à l'autre odieux,  
Le Parnasse idolâtre adorant de faux dieux ;  
Tout me dit que des arts la splendeur est ternie.

Fille de la Peinture et sœur de l'Harmonie,  
Jadis la Poésie, en ses pompeux accords,  
Osant même au néant prêter une ame, un corps,  
Égayoit la raison de riantes images,  
Cachoit de la vertu les préceptes sauvages  
Sous le voile enchanteur d'aimables fictions ;  
Audacieuse et sage en ses expressions,  
Pour cadencer un vers qui dans l'ame s'imprime,  
Sans appauvrir l'idée, enrichissoit la rime,  
S'ouvroit par notre oreille un chemin vers nos cœurs,  
Et nous divertissoit pour nous rendre meilleurs.  
Maudit soit à jamais le pointilleux sophiste  
Qui le premier nous dit en prose d'algébriste :

Vains rimeurs , écoutez mes ordres absolus ;  
Pour plaire à ma raison , pensez ; ne peignez plus !  
Dès-lors la Poésie a vu sa décadence ;  
Infidèle à la rime , au sens , à la cadence ,  
Le compas à la main , elle va dissertant ;  
Apollon sans pinceaux n'est plus qu'un lourd pédant.  
C'étoit peu que , changée en bizarre furie ,  
Melpomène étalât sur la scène flétrie  
Des romans fort touchants : car à peine l'auteur ,  
Pour emporter les morts , laisse vivre un acteur ,  
Que , soigneux d'évoquer des revenants affables ,  
Prodigue de combats , de marches admirables ,  
Tout poète moderne , avec pompe assommant ,  
Fit d'une tragédie un opéra charmant.  
La muse de Sophocle , en robe doctorale ,  
Sur des tréteaux sanglants professe la morale :  
Là , souvent un sauvage , orateur apprêté ,  
Aussi bien qu'Arouet parle d'humanité :  
Là , des Turcs amoureux , soupirant des maximes ,  
Débitent galamment Sénèque mis en rimes :  
Alzire au désespoir , mais pleine de raison ,  
En invoquant la mort , commente le Phédon :  
Pour expirer en forme , un roi , par bienséance ,  
Doit exhaler son ame avec une sentence ;  
Et chaque personnage au théâtre produit ,  
Héros toujours soufflé par l'auteur qui le suit ,  
Fût-il Scythe ou Chinois , dans un traité sans titre ,

Par signe interrogé, vous répond par chapitre.

Thalie a de sa sœur partagé les revers :  
Peindre les mœurs du temps est l'objet de ses vers ;  
Mais lasse d'un emploi que le goût lui confie,  
Apôtre larmoyant de la philosophie,  
Elle fuit la gaieté qui doit suivre ses pas,  
Et d'un masque tragique enlaidit ses appas.  
Tantôt c'est un rimeur, dont la muse étourdie,  
Dans un conte ennobli du nom de comédie,  
Passe, en dépit du goût, du touchant au bouffon,  
Et marie une farce avec un long sermon :  
Tantôt un possédé, dont le démon terrible  
Pleure éternellement dans un drame risible :  
Que dis-je? oser blâmer un drame, un drame enfin !  
La comédie est belle, et le drame est divin ;  
Pour moi, j'y goûte fort, car j'aime la nature,  
Ces héros villageois, beaux esprits sous la bure,  
Et j'approuve l'auteur de ces drames diserts  
Qui ne s'abaisse point jusqu'à parler en vers :  
Un vers coûte à polir, et le travail nous pèse ;  
Mais en prose du moins on est sot à son aise.  
Par-tout le même ton : chaque muse en ses chants,  
Aux dépens du vrai goût, fait la guerre aux méchants :  
Le plus lourd chansonnier de l'Opéra-Comique  
Prête à son Apollon un air philosophique,  
Et des vers sont charmants, si peu qu'ils soient moraux.

Mais de la Poésie usurpant les pinceaux,  
 Et du nom des vertus sanctifiant sa prose,  
 Par la pompe des mots l'Éloquence en impose,  
 Que d'orateurs guindés qui se disent profonds,  
 Se tourmentent sans fin pour enfanter des sons!  
 Dans un livre où Thomas rêve, comme en extase,  
 Je cherche un peu de sens, et vois beaucoup d'emphase.  
 Un plaisant, des dévots Zoïle envenimé,  
 Qui nous vend par essais le mensonge imprimé,  
 Des oppresseurs fameux développant les trames,  
 Met, pour mieux l'ennoblir, l'histoire en épigrammes:  
**Chaque genre varie au gré des écrivains,**  
**Et ne connoît des lois que leurs caprices vains.**

Sans doute le respect des antiques modèles  
 Eût au vrai ramené les muses infidèles :  
 Eux seuls, de la nature imitateurs constants,  
 Toujours lus avec fruit, sont beaux dans tous les temps :  
 Heureux qui, jeune encore, a senti leur mérite !  
 Même en les surpassant, il faut qu'on les imite.  
 Mais les sages du jour, ou de fiers novateurs,  
 De leur goût corrompu partisans corrupteurs,  
 Ne pouvant les atteindre, ont dégradé leurs maîtres ;  
 Et protecteurs des sots flétris par nos ancêtres,  
 O de la sympathie inévitable effet !  
**Ils vengent les Cotins des affronts du sifflet.**

Voltaire en soit loué ! chacun sait au Parnasse  
Que Malherbe est un sot, et Quinault un Horace.  
Dans un long commentaire il prouve longuement  
Que Corneille parfois pourroit plaire un moment.  
J'ai vu l'enfant gâté de nos penseurs sublimes,  
La Harpe, dans Rousseau trouver de belles rimes ;  
Si l'on en croit Mercier, Racine a de l'esprit ;  
Mais Perraut, plus profond, Diderot nous l'apprit,  
Perraut, tout plat qu'il est, petille de génie ;  
Il eût pu travailler à l'Encyclopédie.  
Boileau, correct auteur de libelles amers,  
Boileau, dit Marmontel, tourne assez bien un vers ;  
Et tous ces demi-dieux que l'Europe en délire  
A depuis cent hivers l'indulgence de lire,  
Vont dans un juste oubli retomber désormais,  
Comme de vains auteurs qui ne pensent jamais.

Quelques vengeurs pourtant, armés d'un noble zèle,  
Ont de ces morts fameux épousé la querelle :  
De là sur l'Hélicon deux partis opposés  
Règnent, et l'un par l'autre à l'envi déprisés,  
Tour à tour s'adressant des volumes d'injures,  
Pour le trône des arts combattent par brochures :  
Mais plus forts par le nombre, et vantés en tous lieux,  
Les corrupteurs du goût en paroissent les dieux :  
Si Clément les proscrit, La Harpe les protège.  
Eux seuls peuvent prétendre au rare privilège  
D'aller au Louvre, en corps, commenter l'alphabet ;

Grammairiens jurés, immortels par brevet :  
Honneurs, richesse, emplois, ils ont tout en partage,  
Hors la saine raison que leur bonheur outrage ;  
Et le public esclave obéit à leurs lois,  
Mille cercles savants s'assemblent à leur voix ;  
C'est dans ces tribunaux galants et domestiques,  
Que parmi vingt beautés, bourgeoises empiriques,  
Distribuant la gloire et pesant les écrits,  
Ces fiers inquisiteurs jugent les beaux esprits.  
O malheureux l'auteur dont la plume élégante  
Se montre encor du goût sage et fidèle amante ;  
Qui, rempli d'une noble et constante fierté,  
Dédaigne un nom fameux par l'intrigue acheté,  
Et n'ayant pour prôneurs que ses muets ouvrages,  
Veut, par ses talents seuls, enlever les suffrages !  
La faim mit au tombeau Malfillâtre ignoré ;  
S'il n'eût été qu'un sot, il auroit prospéré.  
Trop fortuné celui qui peut avec adresse  
Flatter tous les partis que gagne sa souplesse ;  
De peur d'être blâmé, ne blâme jamais rien ;  
Dit Voltaire un Virgile, et même un peu chrétien,  
Et toujours en l'honneur des tyrans du Parnasse,  
De madrigaux en prose allonge une préface !  
Mais trois fois plus heureux le jeune homme prudent  
Qui de ces novateurs enthousiaste ardent,  
Abjure la raison, pour eux la sacrifie ;  
Soldat sous les drapeaux de la philosophie.  
D'abord, comme un prodige, on le prône par-tout :

Il nous vante ! en effet c'est un homme de goût :  
 Son chef-d'œuvre est toujours l'écrit qui doit éclore ;  
 On récite déjà les vers qu'il fait encore :  
 Qu'il est beau de le voir de dinés en dinés ,  
 Officieux lecteur de ces vers nouveau-nés ,  
 Promener chez les grands sa muse bien nourrie !  
 Paroît-il, on l'embrasse : il parle, on se récrie :  
 Fût-il un Durosoy, tout Paris l'applaudit.  
 C'est un auteur divin, car nos dames l'ont dit.  
 La marquise, le duc, pour lui tout est libraire ;  
 De riches pensions on l'accable ; et Voltaire  
 Du titre de génie a soin de l'honorer  
 Par lettres, qu'au Mercure il fait enregistrer.

Ainsi de nos tyrans la ligue protectrice  
 D'une gloire précoce enfle un rimeur novice :  
 L'auteur le plus fécond, sans leur appui vanté,  
 Travaille dans l'oubli pour la postérité ;  
 Mais par eux, sans rien faire, un fat nous en impose ;  
 Turpin n'est que Turpin, Suard est quelque chose.

O combien d'écrivains languiroient inconnus,  
 Qui, du Pinde françois illustres parvenus,  
 En servant ce parti, conquièrent nos hommages !  
 L'encens de tout un peuple enfume leurs images :  
 Eux-même avec candeur se disant immortels,  
 De leurs mains tour à tour se dressent des autels.  
 Sous peine d'être un sot, nul plaisant téméraire

Ne rit de nos amis, et sur-tout de Voltaire.  
On auroit beau montrer ses vers tournés sans art,  
D'une moitié de rime habillés au hasard,  
Seuls, et jetés par ligne exactement pareille,  
De leur chute uniforme importunant l'oreille,  
Ou, bouffis de grands mots qui se choquent entre eux,  
L'un sur l'autre appuyés, se traînant deux à deux;  
Et sa prose frivole, en pointes aiguës,  
Pour braver l'harmonie, incessamment brisée :  
Sa prose, sans mentir, et ses vers sont parfaits;  
Le Mercure trente ans l'a juré par extraits :  
Qui pourroit en douter? Moi! cependant j'avoue  
Que d'un rare savoir à bon droit on le loue;  
Que ses chefs-d'œuvre faux, trompeuses nouveautés,  
Étonnent quelquefois par d'antiques beautés;  
Que par ses défauts même il sait encor séduire;  
Talent qui peut absoudre un siècle qui l'admire.  
Mais qu'on m'ose prôner des sophistes pesans,  
Apostats effrontés du goût et du bon sens :  
Saint-Lambert, noble auteur, dont la muse pédante  
Fait des vers fort vantés par Voltaire qu'il vante,  
Qui du nom de poëme ornant de plats sermons,  
En quatre points mortels a rimé les Saisons;  
Et ce vain Beaumarchais, qui trois fois avec gloire  
Mit le mémoire en drame et le drame en mémoire;  
Et ce lourd Diderot, docteur en style dur,  
Qui passe pour sublime, à force d'être obscur;  
Et ce froid d'Alembert, chancelier du Parnasse,



Qui se croit un grand homme et fit une préface ;  
Et tant d'autres encor dont le public épris  
Connoît beaucoup les noms et fort peu les écrits ;  
Alors , certes alors ma colère s'allume ,  
Et la vérité court se placer sous ma plume .

Ah ! du moins , par pitié , s'ils cessoient d'imprimer ,  
Dans le secret , contents de proser , de rimer ;  
Mais de l'humanité maudits missionnaires ,  
Pour leurs tristes lecteurs ces prêcheurs n'en ont guères .  
La Harpe est-il bien mort ? tremblons ; de son tombeau  
On dit qu'il sort armé d'un Gustave nouveau .  
Thomas est en travail d'un gros poëme épique ;  
Marmontel enjolive un roman poétique ;  
Et même Durosoy , fameux par des chansons ,  
Met l'histoire de France en opéra bouffons :  
Tout compose ; et déjà de tant d'auteurs manœuvres ,  
Aucun n'est riche assez pour acheter ses œuvres .

Pour moi qui , démasquant nos sages dangereux ,  
Peignis de leurs erreurs les effets désastreux ;  
L'athéisme en crédit , la licence honorée ,  
Et le lévite enfin brisant l'arche sacrée ;  
Qui retraçai des arts les malheurs éclatants ,  
Les ligueurs , le pouvoir des novateurs du temps ,  
Et leur fureur d'écrire et leur honteuse gloire ,  
Et de mon siècle entier la déplorable histoire ;  
J'ai vu les maux promis à ma sincérité ,

Et devant craindre tout j'ai dit la vérité.  
O si ces vers, vengeurs de la cause publique,  
Qu'approuva de Beaumont la piété stoïque,  
Portés par son suffrage, auprès du trône admis,  
Obtiennent de mon roi quelques regards amis;  
S'il prête à ma faiblesse un bras qui la soutienne;  
On verra de nouveau ma muse citoyenne  
Flétrir ces novateurs que poursuivront mes cris;  
Ils ne dormiront plus.... qu'en lisant leurs écrits!

---

# MON APOLOGIE.

## SATIRE.

---

PSAPHON.

C'est ce monstre!

GILBERT.

Qu'entends-je?

PSAPHON.

Oui, son œil le décèle;

C'est lui-même : sans doute il médite un libelle.

GILBERT.

C'est un mauvais auteur ; hâtons-nous de sortir.

PSAPHON.

Jeune homme ! écoutez-moi ; je veux vous convertir.

GILBERT.

S'il faut vous écouter, j'aime encor mieux vous lire.

Vous me calomniez et blâmez la satire ?

Vous êtes philosophe.

PSAPHON.

Oui, j'en fais vanité,

Et mes écrits moraux prouvent ma probité.

Fameux par ses talents, que la Russie honore,

Psaphon, par ses vertus, est plus célèbre encore :

Mais vous dont l'insolence, en des vers imposteurs,  
De cet âge innocent osa noircir les mœurs ;  
Et qui, des vrais talents déchirant la couronne,  
Offensez des auteurs qui n'offensent personne ;  
De la religion soldat deshonoré,  
Vous qui croyez en Dieu dans un siècle éclairé ;  
Gilbert, de votre cœur savez-vous ce qu'on pense ?  
Hypocrite, jaloux, cuirassé d'impudence,  
Vous ne l'ignorez pas, votre méchanceté  
Donna seule à vos vers quelque célébrité,  
Et l'oubli cacheroit votre muse hardie,  
Si vous n'aviez médit de l'Encyclopédie.  
Encor si, démasquant les prêtres, les dévots,  
Vous diffamiez leur Dieu par d'utiles bons mots ;  
Peut-être on vous pourroit pardonner la satire :  
Lorsqu'on médit de Dieu sans crime on peut médire.  
Mais toujours critiquer en vers pieux et froids,  
Sans daigner seulement endoctriner les rois,  
Sans qu'une fois au moins votre muse en extase,  
Du mot de tolérance attendrisse une phrase ;  
Blasphémer la vertu des sages de Paris,  
De la chute des mœurs accuser leurs écrits :  
Tant de fiel corrompt-il un cœur si jeune encore ?  
Infortuné censeur, qu'un peu d'esprit décore,  
Que vous a donc produit votre goût si tranchant ?  
Vous payez cher l'honneur de passer pour méchant.  
A-t-on vu votre muse, à la cour présentée,  
Pour décrier les rois, du roi même rentée ?

Peut-on citer un duc qui soit de vos amis?

Parmi vos protecteurs comptez-vous un commis?

Vend-on votre portrait? Quel corps académique

Vous a pensionné d'un prix périodique?

Des quarante immortels, journaliste adoptif,

Êtes-vous du fauteuil héritier présomptif?

Aux cris religieux d'un parterre idolâtre,

En face de vous-même, au milieu du théâtre,

Jamais en effigie assis sur un autel,

Vous a-t-on couronné d'un laurier solennel?

Quelle bourgeoise enfin, quelle actrice discrète,

Plaignant la nudité de votre humble retraite,

De ses dons clandestins meubla votre Apollon,

Et vint avec respect visiter votre nom?

Tout le monde vous fuit; votre ami, dans la rue,

N'osant vous reconnoître, à peine vous salue.

Jamais à vous chanter un poète empressé,

De petits vers flatteurs ne vous a caressé,

Et jamais, comme nous, en bonne compagnie,

On ne voit chez les grands souper votre génie.

Dans nos doctes cafés par hasard entrez-vous,

L'un vous montre du doigt, l'autre sort en courroux.

Le voilà, dit l'auteur, et l'auteur lui réplique :

Gardez-vous de cet homme; il mord; c'est un critique.

Mais de tant de mépris méchamment consolé,

Vous sifflez l'univers, dont vous êtes sifflé :

Croyez-moi, laissez-nous vivre et penser tranquilles;

Sur d'utiles sujets rimez des vers utiles;

Chantez les douze mois , prêchez sur les saisons :  
Égayez la morale en opéra bouffons ;  
Élevez désormais vos talents jusqu'aux drames ,  
Et sur l'agriculture attendrissez nos dames.  
Votre jeune Apollon qui n'a point réussi ,  
Dans la satire encor ne peut être endurci ;  
Un jour vous pleurerez d'avoir trop osé rire :  
Cessez de critiquer....

GILBERT.

Eh ! cessez donc d'écrire.

Tant qu'une légion de pédants novateurs  
Imprimera l'ennui , pour le vendre aux lecteurs ,  
Et par in-octavo publiera l'athéisme ;  
Fanatiques criant contre le fanatisme ;  
Dussent tous les commis , à vos muses si chers ,  
De leur protection deshériter mes vers ;  
Quand même des catins la colère unanime ,  
Sans pitié m'ôteroit l'honneur de leur estime ,  
Et qu'enfin mon courage auroit plus de censeurs  
Que les sages du temps n'ont de sots défenseurs ;  
Appelez-moi jaloux , froid rimeur , hypocrite ,  
Donnez-moi tous les noms qu'un sophiste mérite ;  
Je veux , de vos pareils ennemi sans retour ,  
Fouetter d'un vers sanglant ces grands hommes d'un jour .  
Philosophe , excusez ma candeur insolente ;  
Je crois , plus je vous lis , la satire innocente .  
Quoiqu'on blâme le vice , on peut avoir des mœurs ,  
Et l'on n'est point méchant , pour berner des auteurs .

Auriez-vous seuls le droit de critiquer sans crime ?  
Vous vantez l'écrivain dont l'audace anonyme  
Interrogeant les rois , sur leur trône insultés ,  
Leur dit obscurément de lâches vérités ;  
Et vous osez noircir celui dont la franchise  
Fait aux pédants du siècle une guerre permise ;  
Qui d'un style d'airain flétrit ces corrupteurs ,  
Et signe hardiment ses vers accusateurs !  
Eh ! quel autre intérêt peut dicter ses censures ,  
Qu'un généreux desir de voir les mœurs plus pures  
Refleurir sur nos bords , de vertus dépeuplés ,  
Et nos froids écrivains , au bon goût rappelés ,  
Orner d'un style heureux une saine morale ,  
De leurs partis rivaux étouffer le scandale ,  
Et , l'un de l'autre amis , noblement s'occuper  
De mériter la gloire , et non de l'usurper ?  
Parlez ; au bien public s'immolant par malice ,  
Vengeroit-il le goût , proscriroit-il le vice  
Pour l'étrange plaisir de perdre son repos ,  
D'être gratifié de la haine des sots ,  
Doté sur vos journaux d'une rente d'injures ,  
Ou clandestinement diffamé par brochures ?  
Non , s'il fait dans ses vers parler la vérité ,  
C'est qu'au fond de son cœur sa franche probité  
Ne sait point retenir la haine vertueuse  
Que porte au vice heureux l'équité courageuse ;  
Et cette impatience et ce loyal mépris  
Que tout mauvais auteur inspire aux bons esprits .

A la satire enfin quel poète fidèle,  
Vengeur de la vertu, n'en fut pas le modèle?  
Perse, qui vécut chaste, en mérita le nom.  
Là reposent Condé, Colbert, et Lamoignon,  
Et toute cette cour de héros ou de sages  
Que Boileau, pour amis, obtint par ses ouvrages :  
Interrogez leur cendre, et du fond des tombeaux,  
Leur cendre véridique, honorant Despréaux,  
Justifiera son art que vous osez proscrire,  
Et ses mœurs, de son siècle éternelle satire.  
Disciple, jeune encor, de ces maîtres fameux,  
Sans gloire, et cependant calomnié comme eux,  
Je pourrois au mensonge opposer pour défense  
L'estime de Crillon, ma vie, et le silence ;  
Mais je veux vous confondre, et voici mes forfaits :  
Ma muse, je l'avoue, amante des hauts faits,  
Pour rappeler mon siècle au culte de la gloire,  
De sa honte effrontée osa tracer l'histoire.  
O douleur ! ai-je dit, ô siècle malheureux !  
D'une morale impie ô règne désastreux !  
Le crime est sans pudeur, l'équité sans courage ;  
Et c'est de la vertu qu'on rougit dans notre âge.  
Visitons nos cités : hélas ! que voyons-nous  
Qui de l'homme de bien n'allume le courroux !  
L'athéisme, en déserts convertissant nos temples,  
Des forfaits dont l'histoire ignoroit les exemples,  
De célèbres procès, où vaincus et vainqueurs  
Prouvent également la honte de leurs mœurs ;



Tous les rangs confondus et disputant de vices,  
Le silence des lois, du scandale complices.  
Peindrai-je ces Waux-Hals, dans Paris protégés,  
Ces marchés de débauche, en spectacle érigés,  
Où des beautés du jour la nation galante,  
Des sottises des grands à l'envi rayonnante,  
Promenant ses appas par la vogue enchéris,  
Vient en corps afficher des crimes à tout prix ;  
Où parmi nos sultans la mère court répandre  
Sa fille vierge encor, qu'elle instruit à se vendre ;  
Jeune espoir des plaisirs d'un riche suborneur,  
Qui cultive à grands frais son futur déshonneur ?  
Mais par-tout affligée et par-tout méconnue,  
La pudeur ne sait plus où reposer sa vue ;  
Et l'opprobre, et le vice, et leur prospérité,  
Blessent de toutes parts sa chaste pauvreté :  
La fille d'un valet, qu'entraîna dans le crime  
Le spectacle public des respects qu'il imprime,  
Par un grand dérobée aux soupirs des laquais,  
Long-temps obscurs fermiers de ses obscurs attraits,  
Possède ces hôtels dont la pompe arrogante  
Reproche à la vertu sa retraite indigente :  
Bientôt de sa beauté, fameuse dans Paris,  
Vous verrez la fortune échappée au mépris,  
Au sein de Paris même, encor plein de sa honte,  
Épouser les aïeux d'un marquis ou d'un comte,  
Armorier son char de glaives, de drapeaux,  
Et se masquer d'un nom porté par des héros.

Et n' imaginez pas que sa richesse immense  
Ait de son fol amant dévoré l'opulence ;  
Qu'il soit, pour expier sa prodigalité,  
Réduit à devenir dévot par pauvreté.  
L'état volé paya ses amours printanières,  
L'état, jusqu'à sa mort, paiera ses adultères !  
Tous les jours dans Paris, en habit du matin,  
Monsieur promène à pied son ennui libertin.  
Sous ce modeste habit déguisant sa naissance,  
Penthièvre quelquefois visite l'indigence,  
Et de trésors pieux dépouillant son palais,  
Porte à la veuve en pleurs de pudiques bienfaits.  
Mais ce voluptueux, à ses vices fidèle,  
Cherche pour chaque jour une amante nouvelle.  
La fille d'un bourgeois a frappé sa grandeur ;  
Il jette le mouchoir à sa jeune pudeur ;  
Volez, et que cet or, de mes feux interprète,  
Coure avec ces bijoux marchander sa défaite ;  
Qu'on la séduise. Il dit. Ses eunuques discrets,  
Philosophes abbés, philosophes valets,  
Intriguent, sèment l'or, trompent les yeux d'un père.  
Elle cède ; on l'enlève : en vain gémit sa mère ;  
Échue à l'Opéra par un rapt solennel,  
Sa honte la dérobe au pouvoir paternel.  
Cependant une vierge, aussi sage que belle,  
Un jour à ce sultan se montra plus rebelle.  
Tout l'art des corrupteurs, auprès d'elle assidus,  
Avait, pour le servir, fait des crimes perdus.

Pour son plaisir d'un soir que tout Paris périsse !  
Voilà que dans la nuit, de ses fureurs complice,  
Tandis que la beauté, victime de son choix,  
Goûte un chaste sommeil sous la garde des lois,  
Il arme d'un flambeau ses mains incendiaires,  
Il court, il livre au feu les toits héréditaires  
Qui la voyoient braver son amour oppresseur,  
Et l'emporte mourante en son char ravisseur :  
Obscur, on l'eût flétri d'une mort légitime ;  
Il est puissant, les lois ont ignoré son crime.

Mais de quels attentats, nés d'infames amours,  
N'avons-nous pas souillé l'histoire de nos jours ?  
Quel siècle doit rougir de plus de parricides ?  
Plus d'empoisonnements, de fameux homicides  
Ont-ils jamais lassé le glaive des bourreaux ?  
Dans toutes nos cités j'entends les tribunaux  
Sans cesse retentir de rapt et d'adultères ;  
Je ne vois plus qu'époux rendus célibataires ;  
Le suicide enfin, raisonnant ses fureurs,  
Atteste par le sang le désordre des mœurs.

Tels furent mes discours ; mais lorsque mon courage  
A de ces vérités importuné notre âge,  
Je n'étois que l'écho des hommes vertueux ;  
Si j'ai blâmé nos mœurs, j'en ai parlé comme eux ;  
Et démenti par vous, leur voix me justifie.  
Mais plus d'un grand se plaint que divulguant sa vie,

L'audace de mon vers, des lecteurs retenu,  
 A flétri ses amours d'un portrait reconnu ;  
 De quel droit se plaint-il ? Ce tableau trop fidèle,  
 L'ai-je déshonoré du nom de son modèle ?  
 Quand des traits différents, recueillis au hasard,  
 Pour corriger les mœurs, je compose avec art  
 Un portrait fabuleux et pourtant véritable ;  
 Si du public devin la malice équitable  
 S'écrie : Ah ! c'est un tel, ce marquis diffamé ;  
 Qu'il s'en accuse seul, ses vices l'ont nommé.  
 Suis-je donc si méchant, si coupable ?

PSAPHON.

Oui, vous l'êtes ;  
 Non parce que vos vers, du public interprètes,  
 Noircissent quelques grands que nous n'estimons pas :  
 Immolez au mépris ces nobles scélérats.  
 Moi-même, ami des grands, parfois je les déprime ;  
 Vous nommez les auteurs, et c'est là votre crime.

GILBERT.

Ah ! si d'un doux encens je les eusse fêtés,  
 Vous me pardonneriez de les avoir cités.  
 Quoi donc ! un écrivain veut que son nom partage  
 Le tribut de louange offert à son ouvrage,  
 Et m'impute à forfait, s'il blesse la raison,  
 De la venger, d'un vers égayé de son nom ?  
 Comptable de l'ennui dont sa muse m'assomme,  
 Pourquoi s'est-il nommé, s'il ne veut qu'on le nomme ?  
 Je prétends soulever les lecteurs détrompés

Contre un auteur bouffi de succès usurpés ;  
Sous une périphrase étouffant ma franchise,  
Au lieu de d'Alembert, faut-il donc que je dise :  
C'est ce joli pédant, géomètre orateur,  
De l'Encyclopédie ange conservateur,  
Dans l'histoire, chargé d'inhumer ses confrères,  
Grand homme, car il fait leurs extraits mortuaires ?  
Si j'évoque jamais, du fond de son journal,  
Des sophistes du temps l'adulateur banal ;  
Lorsque son nom suffit pour exciter le rire,  
Dois-je, au lieu de La Harpe, obscurément écrire :  
C'est ce petit rimeur, de tant de prix enflé,  
Qui sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé,  
Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique,  
Tomba de chute en chute au trône académique ?  
Ces détours sont d'un lâche et malin détracteur,  
Je ne veux point offrir d'énigmes au lecteur.  
Sitôt que l'auteur signe un écrit qu'il proclame,  
Son nom doit partager et l'éloge et le blâme.  
C'est un garant public du plaisir qu'il me vend ;  
S'il fut dans mes bons mots cité pour mon argent,  
Mon crime fut celui de l'orgueil qui l'enivre,  
Lui seul a dû rougir d'avouer un sot livre.  
Mais qui sont ces auteurs dont les noms offensés  
Se virent par ma plume au sifflet dénoncés ?  
PSAPHON.  
Qui sont-ils ? des savants renommés par leurs grâces,  
Des poètes loués dans toutes les préfaces,

Des hommages du Nord dans Paris assiégés,  
Craints peut-être à la cour et pourtant protégés,  
Que la Sorbonne vante et même excommunie,  
Et dont les pensions attestent le génie ;  
Qui, recherchés des grands, des belles desirés,  
Quoiqu'ils soient lus enfin, sont encore admirés.

GILBERT.

Et ce sont ces honneurs qui portent ma colère  
A revêtir leurs noms d'un opprobre exemplaire.  
Un critique, jaloux de plaire aux bons esprits,  
Toujours du bien public occupe ses écrits :  
Eh ! quelle utilité peut suivre la satire,  
Lâchement dégradée et perdue à médire  
D'un troupeau d'écrivains au mépris condamnés,  
Morts avant que de naître, ou qui ne sont pas nés ?  
Dois-je exhumer Saint-Ange et mettre au jour Murville ?  
Dois-je ordonner le deuil de Gudin, de Fréville ?  
Des cendres de Gaillard dois-je troubler la paix ?  
Leurs écrits publiés ne parurent jamais :  
Quel mal ont-ils produit ? D'une affreuse morale  
Leur plume a-t-elle fait prospérer le scandale ?  
Prêché par eux, le vice eût perdu ses appas :  
Corrompent-ils le goût des lecteurs qu'ils n'ont pas ?  
Mais ceux qu'au moins décore un masque de génie,  
Qui d'ailleurs par l'intrigue, avec art réunie  
A l'obscène licence, au blasphème orgueilleux,  
Soutiennent leur crédit sur des succès honteux,  
Dont le nom parvenu sollicite à les lire,

Et donne à leur morale un dangereux empire ;  
Voilà les écrivains que le goût et les mœurs  
Ordonnent d'étouffer sous les sifflets vengeurs.

PSAPHON.

Eh ! que pourroient vos cris contre leur vaste gloire ?  
Soixante ans de succès défendent leur mémoire.  
On se rit, croyez-moi, d'un jeune audacieux  
Qui du Pinde françois pense avilir les dieux.

GILBERT.

On juge, croyez-moi, les vers, et non point l'âge.  
Si je suis jeune enfin, j'en ai plus de courage :  
Qu'ils tremblent ces faux dieux dans leur temple insolent ;  
Je l'ai juré, je veux vieillir en les sifflant.  
D'ennuyer nos neveux vainement ils se flattent ;  
Si soixante ans de gloire en leur faveur combattent,  
Je suis, contre leur gloire, armé de leurs écrits.  
Je ne m'aveugle point ; d'un sot orgueil épris,  
Mon crédule Apollon sur son foible génie  
N'a point fondé l'espoir de leur ignominie ;  
Mais sur l'autorité de ces morts immortels,  
Des peuples différents flambeaux universels,  
Grands hommes éprouvés, dont les vivants ouvrages  
Sont autant de censeurs des livres de nos sages ;  
Qui, parlant par mes vers, du goût humbles soutiens,  
Couvrent de leurs talents l'impuissance des miens ;  
Aux regards du public, que ma voix désabuse,  
De leur antiquité semblent vieillir ma muse,  
Et devant mes écrits, de leur nom appuyés,

Font taire soixante ans de succès mendiés.

Peut-être ma jeunesse, objet de vos injures,  
Donne encor plus de poids à mes justes censures :  
On connoît ces vieillards, sur le Pinde honorés,  
Politiques adroits, charlatans illustrés ;  
Ceux-ci, pour assurer leur gloire viagère,  
Dévouant au faux goût leur Apollon vulgaire,  
De la philosophie arborent les drapeaux ;  
Ceux-là, pour ménager leur illustre repos,  
Flattant tous les partis de caresses égales,  
Ont juré de mentir aux deux ligueuses rivales,  
Et tous, par intérêt taisant la vérité,  
Vendent le bien public à leur célébrité.

Le jeune homme, ignoré des partis qu'il ignore,  
De leurs préventions n'est point esclave encore,  
Rempli des morts fameux, ses premiers précepteurs,  
C'est par leurs yeux qu'il voit, qu'il juge les auteurs ;  
Son goût est aussi vrai que sa franchise est pure ;  
Comme il sort de ses mains, il sent mieux la nature ;  
Son libre jugement est désintéressé,  
Et son vers dit toujours tout ce qu'il a pensé.  
De votre honte enfin vos cris viennent m'instruire.  
Pourquoi vous plaignez-vous, si je n'ai pu vous nuire ?

PSAPHON.

C'est toi seul que je plains, intraitable rimeur ;  
Ta mère te conçus dans un accès d'humeur ;  
Depuis, cherchant à nuire, et nuisant à toi-même,  
Tu devins satirique et méchant par système.



GILBERT.

Ne me prêchez donc plus.

PSAPHON.

Hélas ! l'humanité,  
 Mon frère, à vous prêcher excite ma bonté :  
 Voyez dans l'avenir quels regrets vous dévorent ;  
 Vous n'aurez point d'amis.

GILBERT.

Les ennemis honorent.

PSAPHON.

Point de prôneurs.

GILBERT.

J'aurai mes écrits pour prôneurs.

PSAPHON.

Quels seront vos appuis ?

GILBERT.

Tous les amis des mœurs,  
 Tous ceux qui du faux goût ont rejeté l'empire,  
 Un roi qu'on peut louer, même dans la satire.

PSAPHON.

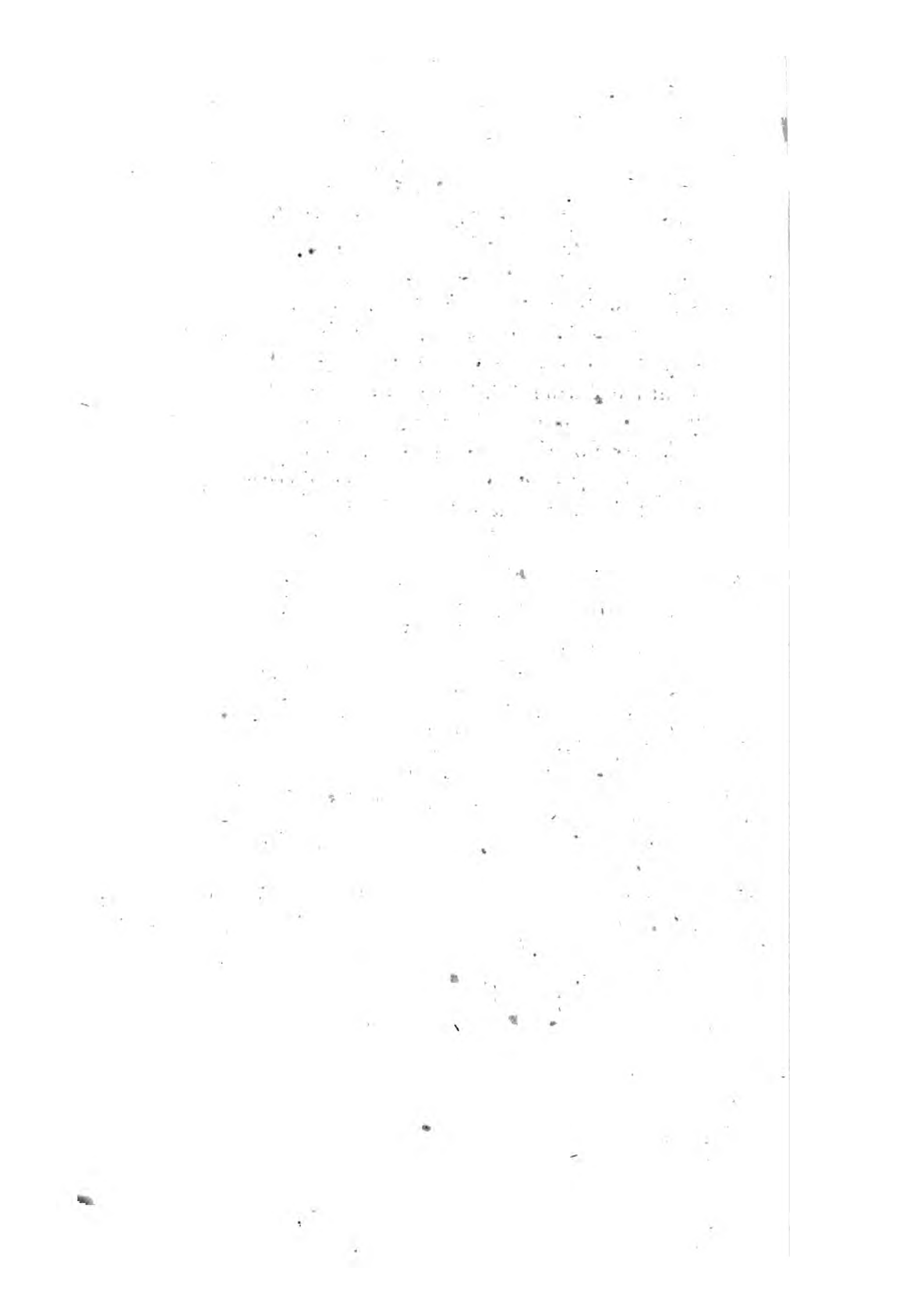
Qu'importe ? aux pensions nous serons seuls admis ;  
 Ayez pour vous le roi, nous aurons les commis.

GILBERT.

Sous un roi qui voit tout ils suivent la justice.  
 Mais soit ; n'écrivez plus, et qu'on vous enrichisse :  
 Vous aimez la fortune, et moi la vérité.  
 Trop heureuse à mes yeux la douce pauvreté  
 D'un poète ennobli de mœurs et de courage,

Qui peut dire : Jamais de mon avare hommage  
Je n'ai flatté le vice en mes vers combattu ;  
J'ai perdu ma fortune à venger la vertu !  
Si je vois mes travaux payés d'un peu d'estime ,  
Ce peu de gloire au moins est noble et légitime ;  
Tous mes écrits , enfants d'une chaste candeur ,  
N'ont jamais fait rougir le front de la pudeur ;  
Ils plaisent sans blasphème et vivent sans cabales ;  
Mes modestes succès ne sont point des scandales ;  
Ma muse est vierge encore , et mon nom respecté  
Sans tache ira peut-être à la postérité.

---



**ODES.**



---

LE  
JUGEMENT DERNIER,  
ODE.

---

« Quels biens vous ont produits vos sauvages vertus,  
Justes? vous avez dit, Dieu nous protège en père ;  
Et par-tout opprimés, vous rampez abattus  
Sous les pieds du méchant dont l'audace prospère.

    Implorez ce Dieu défenseur ;  
En faveur de ses fils qu'il arme sa vengeance :  
Est-il aveugle et sourd? est-il d'intelligence  
    Avec l'impie et l'oppresseur?

    « Méchants, suspendez vos blasphèmes.  
Est-ce pour le braver qu'il vous donna la voix?  
Il nous frappe, il est vrai ; mais, sans juger ses lois,  
Soumis, nous attendons qu'il vous frappe vous-mêmes.

    Ce soleil, témoin de nos pleurs,  
Amène à pas pressés le jour de sa justice.

    Dieu nous paiera de nos douleurs ;  
Dieu viendra nous venger des triomphes du vice.

« Qu'il vienne donc ce Dieu, s'il a jamais été!  
Depuis que du malheur les vertus sont sujettes,  
L'infortuné l'appelle et n'est point écouté.  
Il dort au fond du ciel sur ses foudres muettes.  
Et c'est là ce Dieu généreux!  
Et vous pouvez encore espérer qu'il s'éveille?  
Allez, imitez-nous; et tandis qu'il sommeille,  
Soyez coupables, mais heureux. »

Quel bruit s'est élevé? La trompette sonnante  
A retenti de tous côtés;  
Et, sur son char de feu, la foudre dévorante  
Parcourt les airs épouvantés.  
Ces astres teints de sang, et cette horrible guerre  
Des vents échappés de leurs fers,  
Hélas! annoncent-ils aux enfants de la terre  
Le dernier jour de l'univers?

L'Océan révolté loin de son lit s'élance,  
Et de ses flots séditieux,  
Court, en grondant, battre les cieux,  
Tout prêts à le couvrir de leur ruine immense.  
C'en est fait : l'Éternel, trop long-temps méprisé,  
Sort de la nuit profonde,  
Où, loin des yeux de l'homme, il s'étoit reposé :  
Il a paru; c'est lui; son pied frappe le monde,  
Et le monde est brisé.

Tremblez, humains ; voici de ce juge suprême  
Le redoutable tribunal.  
Ici perdent leur prix l'or et le diadème ;  
Ici l'homme à l'homme est égal.  
Ici la vérité tient ce livre terrible  
Où sont écrits vos attentats ;  
Et la Religion, mère autrefois sensible,  
S'arme d'un cœur d'airain contre ses fils ingrats.

Sortez de la nuit éternelle,  
Rassemblez-vous, ames des morts ;  
Et, reprenant vos mêmes corps,  
Paroissez devant Dieu, c'est Dieu qui vous appelle.  
Arrachés de leur froid repos,  
Les morts du sein de l'ombre avec terreur s'élancent,  
Et près de l'Éternel en désordre s'avancent,  
Pâles, et secouant la cendre des tombeaux.

O Sion ! ô combien ton enceinte immortelle  
Renferme en ce moment de peuples éperdus !  
Le musulman, le juif, le chrétien, l'infidèle,  
Devant le même Dieu s'assemblent confondus.  
Quel tumulte effrayant ! que de cris lamentables !  
Ciel ! qui pourroit compter le nombre des coupables !  
Ici, près de l'ingrat,  
Se cachent l'imposteur, l'avare, l'homicide,  
Et ce guerrier perfide  
Qui vendit sa patrie en un jour de combat.



Ces juges trafiquoient du sang de l'innocence  
Avec ses fiers persécuteurs.

Sous le vain nom de bienfaiteurs,  
Ces grands semoient ensemble et les dons et l'offense.  
Où fuir? où vous cacher? l'œil vengeur vous poursuit,  
Vous, brigands, jadis rois, ici sans diadème;  
Les antres, les rochers, l'univers est détruit;  
Tout est plein de l'Être suprême.

Coupables, approchez :  
De la chaîne des ans les jours de la clémence  
Sont enfin retranchés.  
Insultez, insultez aux pleurs de l'innocence :  
Son Dieu dort-il? répondez-nous.  
Vous pleurez? Vains regrets! ces pleurs font notre joie.  
A l'ange de la mort Dieu vous a promis tous ;  
Et l'enfer demande sa proie.

Mais d'où vient que je nage en des flots de clarté?  
Ciel! malgré moi, s'égarant sur ma lyre,  
Mes doigts harmonieux peignent la volupté!  
Fuyez, pécheurs, respectez mon délire.  
Je vois les élus du Seigneur  
Marcher d'un front riant au fond du sanctuaire.  
Des enfants doivent-ils connoître la terreur,  
Lorsqu'ils approchent de leur père?

Quoi ! de tant de mortels qu'ont nourris tes bontés,  
Ce petit nombre, ô Ciel ! rangea ses volontés  
    Sous le joug de tes lois augustes !  
Des vieillards ! des enfants ! quelques infortunés !  
A peine mon regard voit, entre mille justes,  
    S'élever deux fronts couronnés.

Que sont-ils devenus ces peuples de coupables  
    Dont Sion vit ses champs couverts ?  
Le Tout-Puissant parloit ; ses accents redoutables  
    Les ont plongés dans les enfers.  
Là tombent condamnés et la sœur et le frère,  
Le père avec le fils, la fille avec la mère ;  
Les amis, les amants, et la femme, et l'époux,  
Le roi près du flatteur, l'esclave avec le maître ;  
Légion de méchants, honteux de se connoître,  
Et livrés pour jamais au céleste courroux.

Le juste enfin remporte la victoire,  
Et de ses longs combats, au sein de l'Éternel,  
    Il se repose, environné de gloire.  
Ses plaisirs sont au comble, et n'ont rien de mortel ;  
    Il voit, il sent, il connoît, il respire  
Le Dieu qu'il a servi, dont il aima l'empire ;  
    Il en est plein, il chante ses bienfaits.  
L'Éternel a brisé son tonnerre inutile ;  
Et d'ailes et de faux dépouillé désormais,  
Sur les mondes détruits le Temps dort immobile.

---

# ODE

## A MONSIEUR,

SUR SON VOYAGE EN PIÉMONT.

---

Les princes vont bannir ces préjugés antiques,  
Par qui, dans leurs palais prisonniers politiques,  
Ils régnoient inconnus dans leurs propres états.  
Nous avons vu des rois, vainqueurs de la mollesse,  
    Pour chercher la sagesse,  
Voyageurs couronnés, parcourir nos climats.

Tels, dans leurs fictions, les maîtres de la lyre  
Représentent ces dieux, enfants de leur délire,  
Dans l'oubli du nectar, laissant les cieux déserts ;  
Et fatigués d'encens, jaloux d'un libre hommage,  
    Cachés sous notre image,  
Sans tonnerre et sans pompe errant dans l'univers.

France ! au fond de sa cour si ton maître s'exile,  
Ton bonheur lui prescrit ce sacrifice utile :  
Peut-il quitter son peuple, investi de dangers ?  
Mais un frère vanté, mais un autre lui-même,  
    Pour son prince qu'il aime,  
Va conquérir les cœurs sur des bords étrangers.

Partez, jeune héros que Turin nous envie ;  
Sur les pas d'une sœur, de nos regrets suivie,  
Visitez cet empire où l'attend un époux,  
Où l'Éridan, chanté par cent Muses rivales,  
    Roule ses eaux royales,  
Fier d'enlever Clotilde à nos fleuves jaloux.

Sous quel ciel merveilleux l'amour va vous conduire !  
Ces Alpes, ces rochers parlent pour vous instruire ;  
Ils sont pleins d'Annibal et pleins de vos aïeux.  
Le sang de ces héros qu'adopta la victoire,  
    Prodigué pour la gloire,  
Illustra ces forêts qui soutiennent les cieux.

Vous marchez entouré de prodiges sans nombre :  
Là du peuple romain gît au loin la vaine ombre ;  
Devant lui se taisoient les rois respectueux :  
Cet immense colosse, élevé par la guerre  
    Au trône de la terre,  
Tombe, et n'est plus, hélas ! qu'un nom jadis fameux.

Ici Rome pourtant demande votre hommage ;  
Rome qui d'elle-même est une triste image ;  
Rome où les vils troupeaux marchent sur les Césars,  
Veuve d'un peuple roi, mais reine encor du monde ;  
    Rome sur qui se fonde  
La gloire d'un pays deux fois père des arts.

Mais vous ne cherchez pas sur ces rives funèbres  
Des monuments d'orgueil, des ruines célèbres :  
L'amitié vous appelle aux fêtes de l'amour  
En des lieux où, voyant des princes populaires,  
Du pauvre toujours pères,  
On croiroit que Bourbon n'a point changé de cour.

Ah! que ces champs heureux où tous les cœurs vous suivent,  
Où, dans tous les esprits, déjà vos bienfaits vivent,  
A nos desirs bientôt vous rendent pour jamais !  
S'ils possèdent la sœur, nécessaire à leur joie,  
Qu'au moins Paris revoie  
Le frère qui se doit au bonheur des François.

---

---

# ODE

## AU ROI.

---

Moi prodiguer aux grands de serviles hommages,  
Et dans mes humbles vers mendier leurs outrages!  
Non, non : l'art des neuf sœurs est-il l'art de flatter?  
Hélas ! jamais ces grands leur daignent-ils sourire,  
Et d'une fleur parer la lyre  
Qui s'avilit à les chanter?

Ainsi ces dieux de bronze, enfants de l'ignorance,  
Ouvrent les yeux sans voir celui qui les encense,  
N'entendent ni ses vœux ni ses accords flatteurs,  
Dorment sur leurs autels, quand l'homme les réclame;  
Dieux vains, dont le culte diffame  
Leurs insensés adorateurs.

Heureux qui, satisfait de lumières bornées,  
A d'utiles travaux consacre ses années,  
Ignorant le desir d'éterniser son nom !  
Malheureux qui se voue aux nymphes du Permesse,  
S'il ne possède pour richesse  
Qu'un grand cœur et son Apollon !

Ils ne sont plus ces jours où les Muses chéries,  
Sous l'appui des héros, par des routes fleuries,  
Ainsi qu'à la fortune arrivoient aux honneurs :  
Sur le monde en tyran le vice altier domine,  
Et des arts toujours la ruine  
Suit de près la perte des mœurs.

O crime! ô des mortels ingratitude extrême!  
Le citoyen, les rois, les états, le ciel même,  
Tout reçoit de nos chants un renom glorieux ;  
Et pour vivre jouet du mépris populaire,  
Il suffit, aux yeux du vulgaire,  
De parler la langue des dieux.

Fuyez, semez les champs de vos lyres brisées ;  
Muses, fuyez des lieux où vos voix méprisées  
Ne sauroient plus fléchir les destins irrités ;  
Ces bois, du fier sauvage empire immense et sombre,  
Vous offrent déjà sous leur ombre  
Les temples que vous méritez.

Jadis, vaste forêt, notre univers barbare  
Voyoit, comme ces bords dont la mer nous sépare,  
L'homme errer, habitant des antres ténébreux :  
Vous chantez ; nos forêts, nos déserts s'embellissent,  
Et les rochers s'enorgueillissent,  
Changés en palais fastueux.

Que d'empires naissants, de cités florissantes !  
Par-tout règnent les mœurs ; par-tout des lois prudentes  
Gouvernent d'un frein d'or peuples et potentats :  
La victoire les suit ; souveraine des ondes,  
L'Europe enferme les deux mondes  
Dans l'enceinte de ses états.

Ce que vous avez pu, vous le pouvez encore :  
Tremble, Europe ; ah ! bientôt l'éclat qui te décore  
Va suivre les neuf sœurs dans ces mondes nouveaux ;  
Oui, tremble ; c'en est fait ; le dieu des arts se venge ;  
La nuit sombre en jour pur se change,  
Tes esclaves sont tes rivaux.

Je vois, je vois de loin l'Amérique étonnée  
Sortir du fond des eaux, de villes couronnée ;  
Les forêts du Mexique errantes sur nos mers ;  
Les mers couvrir nos bords de nations armées,  
Nos campagnes de morts semées ;  
L'Europe entière dans les fers.

Dieux, éloignez de nous ces funestes ravages ;  
Restez, Muses, daignez embellir nos rivages :  
La France a relevé vos autels abattus ;  
Sous l'ombrage des lis brille un jeune monarque,  
Qui, près de son trône, vous marque  
Une place, ainsi qu'aux vertus.



Par lui de l'Hélicon l'indigence bannie  
N'osera plus trancher les ailes du génie,  
Prompt à toucher le ciel de son front radieux :  
Il commande; et suivis d'un respect légitime,  
Voyez les arts, par son estime,  
Vengés d'un mépris odieux.

---

---

## LE CHARME DES BOIS.

---

Que j'aime ces bois solitaires !  
Aux bois se plaisent les amants ;  
Les nymphes y sont moins sévères ,  
Et les bergers plus éloquents.

Les gazons, l'ombre, et le silence  
Inspirent les tendres aveux ;  
L'amour est aux bois sans défense ,  
C'est aux bois qu'il fait des heureux.

O vous , qui pleurant sur vos chaînes  
Sans espoir servez sous ses lois ,  
Pour attendrir vos inhumaines ,  
Tâchez de les conduire aux bois !

Venez aux bois, beautés volages ;  
Ici les amours sont discrets :  
Vos sœurs visitent les ombrages ,  
Les Graces aiment les forêts.

Que ne puis-je , aimable Glycère ,  
M'y perdre avec vous quelquefois !  
Avec la beauté qu'on préfère ,  
Il est si doux d'aller aux bois !

Un jour j'y rencontrai Thémire,  
Belle comme un printemps heureux ;  
Ou son amant, ou le zéphire  
Avoit dénoué ses cheveux.

Je ne sais point quel doux mystère  
Ce galant désordre annonçoit ;  
Mais Lycas suivoit la bergère,  
Et la bergère rougissoit.

Doucement je l'entendis même  
Dire au berger plus d'une fois :  
O mon bonheur ! ô toi que j'aime !  
Allons toujours ensemble aux bois.

---

---

# ODE

## IMITÉE DE PLUSIEURS PSAUMES.

---

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence ;  
Il a vu mes pleurs pénitents ;  
Il guérit mes remords, il m'arme de constance ;  
Les malheureux sont ses enfants.

Mes ennemis riant ont dit dans leur colère :  
Qu'il meure et sa gloire avec lui !  
Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père :  
Leur haine sera ton appui.

A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage :  
Tout trompe ta simplicité ;  
Celui que tu nourris court vendre ton image ,  
Noire de sa méchanceté.

Mais Dieu t'entend gémir, Dieu vers qui te ramène  
Un vrai remords né des douleurs ;  
Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine  
D'être foible dans les malheurs.

398 ODE IMITÉE DE PLUSIEURS PSAUMES.

J'éveillerai pour toi la pitié, la justice  
De l'incorruptible avenir ;  
Eux-même épureront, par leur long artifice ,  
Ton honneur qu'ils pensent ternir.

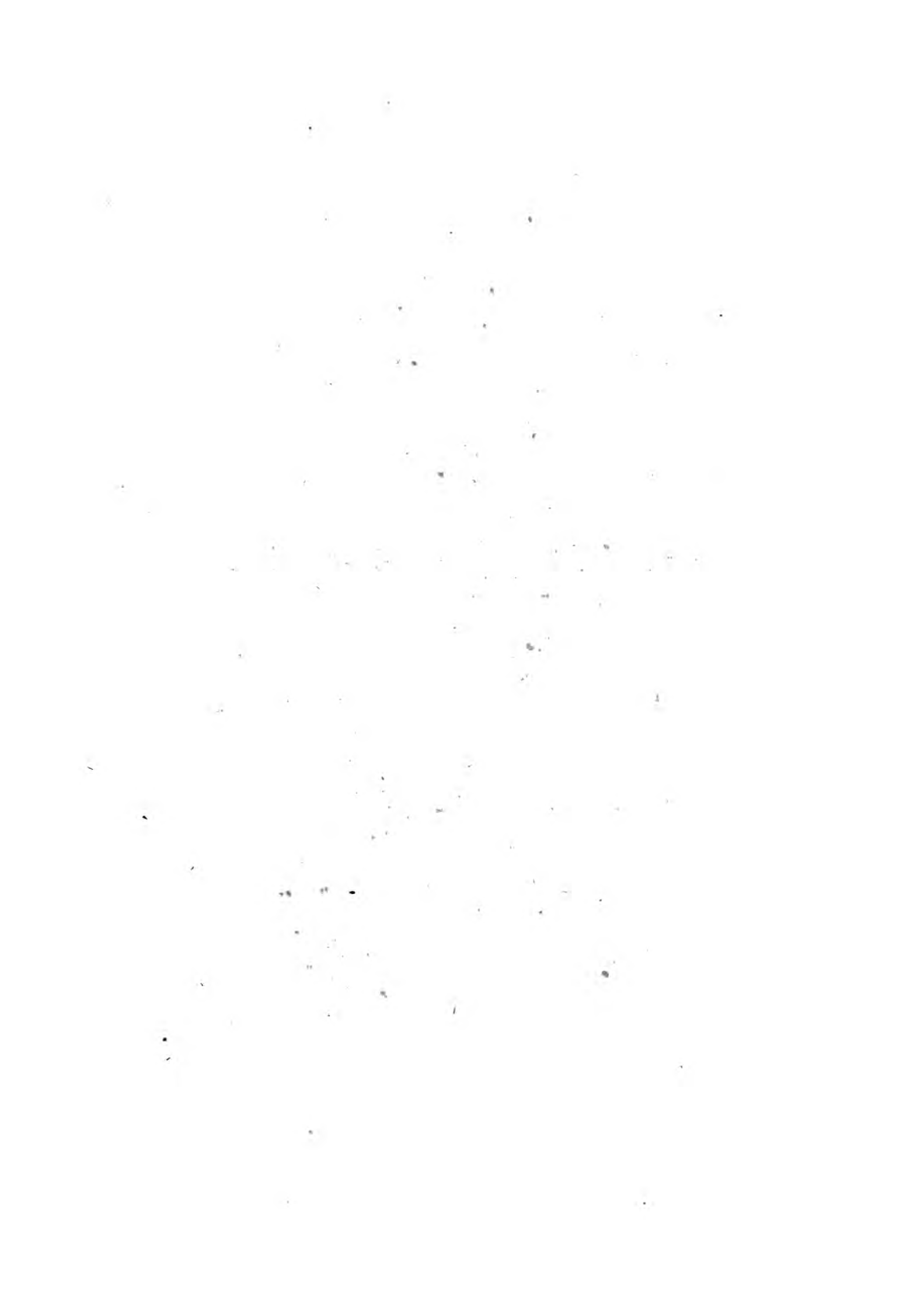
Soyez béni, mon Dieu, vous qui daignez me rendre  
L'innocence et son noble orgueil ;  
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,  
Veillerez près de mon cercueil !

Au banquet de la vie infortuné convive,  
J'apparus un jour, et je meurs :  
Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,  
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimois, et vous, douce verdure,  
Et vous, riant exil des bois !  
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,  
Salut pour la dernière fois !

Ah! puissent voir long-temps votre beauté sacrée,  
Tant d'amis sourds à mes adieux !  
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée !  
Qu'un ami leur ferme les yeux !

**FALAISE DE VERNEUIL.**









*Talais de Verneuil,*

*Sur ton front, jeune encor, quelques rayons de gloire  
S'éteignirent, couverts par les jaloux cyprès :  
Les Muses, l'Amitié, chériront ta mémoire,  
Et de l'hymen en pleurs partagent les regrets.*

*(Andriana)*





*Portrait of a young man*  
*Portrait of a young man*  
*Portrait of a young man*  
*Portrait of a young man*

---

# NOTICE

SUR

## FALAISE DE VERNEUIL.

---

FALAISE DE VERNEUIL, fils d'un tonnelier, naquit à Paris, hôtel d'Aligre, le janvier 1787. Son goût pour la poésie se manifesta dès ses premières années. Il perdit son père en bas âge. L'ardeur qu'il montrait pour l'étude fit qu'une dame riche se chargea de fournir aux frais de son éducation : il fut envoyé au collège ; ses progrès répondirent à l'idée qu'il avoit fait concevoir de sa personne. Malheureusement il perdit sa bienfaitrice au moment où il avoit le plus besoin de ses secours. Sa famille voulut le forcer d'apprendre un art mécanique ; mais il refusa formellement d'obéir, et résolut de continuer ses études, et d'être à lui-même son propre professeur. Sa mère, désespérée, lui objecta son peu de fortune, et l'impossibilité où elle étoit de le nourrir à ne rien faire. — Ne me donnez que du pain, et me laissez travailler à ma guise. Il fallut bien céder à ses desirs. Le jeune Falaise fréquenta assidument les bibliothèques publiques, feuilletant, compulsant tous les livres où il pouvoit puiser l'instruction. Cette application soutenue le fit remarquer d'un maître de pension, qui, pour récompenser son zèle et sa per-

sévérance, l'admit au nombre de ses disciples. Tandis que, de leur côté, ses parents employoient tous les moyens imaginables pour le détourner de l'étude. Un jeudi, jour de la distribution des prix au collège, ils l'enfermèrent dans une chambre pour l'empêcher de s'y rendre; le jeune homme impatienté saute par la fenêtre, et reparoit quelques heures après tout couvert de lauriers; mais leur étonnement fut à son comble lorsque, le lendemain, l'affiche du théâtre des Jeunes Aveugles annonça une comédie nouvelle de la composition de cet enfant qu'ils persécutoient avec tant d'injustice. Le public, instruit de l'âge de l'auteur (il n'avoit pas plus de douze ans), remplit la salle d'applaudissemens unanimes et de bravos prolongés. Au milieu de cette approbation générale, une voix imbécille se fait entendre : c'est celle de Geoffroy, qui déclare que le jeune poète ne produira jamais que du médiocre. Falaise de Verneuil répondit à cet anathème par une épître pleine de modération, où il prouve en beaux vers que tout, dans la nature, a une marche progressive, et qu'on ne doit pas juger le génie par ses premiers essais. Cette épître est imitée en grande partie d'une préface de Gilbert, qu'on retrouvera dans les notes.

Dès qu'il fut en âge de s'établir, Falaise de Verneuil demanda et obtint la main de mademoiselle Sophie Aubé, plus connue aujourd'hui sous le nom de madame Ladvo-cat. Cette jeune personne, que ses belles qualités faisoient rechercher, se trouva trop heureuse de pouvoir contribuer, par le sacrifice de sa fortune, à l'illustration de son époux. Que de fois ce dernier n'eut-il pas occasion

de lui appliquer ces beaux vers de Saint-Ange!

Qu'il est doux . . . . . de trouver une femme  
 Qui, moderne Pallas, n'use de son pouvoir  
 Que pour semer de fleurs la route du savoir;  
 Qui, jalouse du soin de votre renommée,  
 Ouvre à vos doctes vers une oreille charmée,  
 Jouit de vos succès qu'elle entend publier,  
 Et joint le prix du myrthe à celui du laurier.  
 Oui, la gloire par elle est encore embellie . . . .

Une union si bien assortie ne fut pas de longue durée : Falaise de Verneuil tomba dangereusement malade de la poitrine; et au bout de deux années de souffrance, il expira dans les bras de sa jeune épouse, le 20 sept<sup>bre</sup> 1812, âgé seulement de vingt-quatre ans. Sa mort fut une véritable perte pour les lettres. Les ouvrages qu'il nous a laissés sont en petit nombre, mais suffisent pour assurer sa mémoire. Ses odes sont écrites avec chaleur, élégance, et correction. Ses fables ont un caractère original qui les fait lire avec plaisir. Celle intitulée *l'Enfant et le Tas de neige* est un petit chef-d'œuvre; *les Deux Mendians* ne lui est pas inférieure; les autres m'ont paru trop inégales pour trouver une place dans ce recueil. Ses stances ont de la douceur; mais les idées n'en sont pas toujours justes. Il existe encore entre les mains de madame Ladvocat un petit conte intitulé *la Robe chiffonnée*, des chansons, des romances, deux livres d'épigrammes; ces ouvrages, premiers essais de l'auteur, ne méritoient pas les honneurs de l'impression; lui-même les eût supprimés, s'il se fût décidé à publier ses productions.

*Le Jeune Frondeur*, comédie en un acte et en vers, représentée sur le théâtre de l'Impératrice, le 12 mars 1811, mal-

#### 404 NOTICE SUR FALAISE DE VERNEUIL.

gré les applaudissements qu'elle obtint, n'étoit qu'un essai médiocre : cependant, à travers le vide de l'action, au milieu d'une foule d'invéraisemblances plus ou moins choquantes, on remarque parfois des combinaisons dramatiques bien entendues, un comique naissant des situations, un style souvent dur, mais toujours correct, approprié aux personnages que l'auteur fait parler.

Falaise de Verneuil fut lié avec les littérateurs les plus distingués de son siècle : les Parny, les Tissot, les Étienne, les Victorin-Fabre, les Andrieux, les Dufresnoy, l'honorèrent de leur amitié, ce qui fait l'éloge de son esprit et de son caractère ; et M. le comte Français de Nantes, qu'on retrouve par-tout où il y a des talents à encourager, voulut être son Mécène. Le jeune poète lui en témoigna sa reconnaissance par un hymne que vont lire avec transport tous les véritables hommes de lettres, dont M. le comte Français de Nantes s'est montré en tous temps le digne protecteur.

A MONSIEUR

**LE COMTE FRANCAIS.**

---

**ODE.**

---

Vous dont le cœur s'enflamme au feu d'un beau délire ;  
Qui, des fils de Linus honorant le succès,  
D'une puissante main affermisiez la lyre  
Du Tibulle français ;



Protecteur éclairé des arts et du génie ,  
Suivez, suivez toujours vos généreux transports,  
Et renaîtront par vous des chantres d'Ausonie  
Les sublimes accords.

Lorsqu'un noble mortel, que le destin seconde,  
Aime à jeter sur nous un regard plein d'amour,  
Il ressemble à ce dieu qui ranime le monde  
En lui versant le jour.

La terre à son aspect cesse d'être stérile,  
Elle rend la verdure à tous ses nourrissons,  
Et le grain, s'élançant de sa tombe fertile,  
Nous donne des moissons.

Un soutien tel que vous nous fait ce que nous sommes ;  
Actif à protéger de généreux élans,  
Vous savez féconder dans l'ame des grands hommes  
Le germe des talents.

Soyez toujours sensible aux touchantes merveilles  
Qu'enfante parmi nous la lyre des neuf sœurs,  
Le miel que sur l'Hybla déposaient les abeilles  
Avoit moins de douceurs.

Du vrai fils d'Apollon écarterz l'indigence,  
Et les âges futurs, charmés de ses accents,  
Sauront qu'ils doivent tous à votre bienfaisance  
Ses vers reconnoissants.

Il ne peut ajouter ses jours à vos années,  
Mais, consacrant un hymne à votre souvenir,  
Lui seul peut rattacher vos belles destinées  
Aux siècles à venir.

Si l'hôte des vergers à l'arbrisseau fragile  
Offre un appui fidèle et des soins bienfaisants,  
L'arbrisseau plus fécond remplit son humble asile  
De savoureux présents.

Comme on voit ces guerriers, vaillants dépositaires  
De ce fer défenseur des peuples et des rois,  
Mépriser les accents des chantres téméraires  
De leurs mâles exploits ;

De même tes vrais fils, auguste Polymnie,  
Dédaignant les mortels nés pour des jours obscurs,  
Demandent des héros dignes de leur génie  
Et des siècles futurs.


Les vainqueurs de l'Élide ont enflammé Pindare,  
Et Pindare avec eux triompha d'Atropos :  
Sans cet illustre accord notre estime sépare  
Le chantre du héros.

C'étoit un juste orgueil dans le vainqueur d'Arbelle,  
D'empêcher l'ignorant, qui peut tout abaisser,  
De dégrader les traits que le crayon d'Apelle  
Pouvoit seul retracer.

408 ODE A M. LE COMTE FRANÇAIS.

Honorer le talent c'est partager sa gloire ;  
Oui, les vrais protecteurs de nos chantres fameux,  
Sur les trônes brillants du temple de mémoire  
Vont s'asseoir auprès d'eux.

Leurs noms ont retenti sur la double colline ;  
Et dans leur souvenir les mortels ont uni  
Et Mécène à Virgile, et Colbert à Racine,  
Et Français à Parny.



**POÉSIES DIVERSES.**



---

## ÉPITRE

### A UN CRITIQUE.

---

O toi qui gourmandas ma muse un peu légère,  
Ne redoute de moi ni plainte, ni colère;  
Mes vers bien défendus n'en seroient pas meilleurs.  
Pourtant quand je retiens d'inutiles fureurs,  
Je pourrois, sur un point, t'accuser d'injustice.  
Tu proscris l'avenir d'un poète novice,  
S'il ne brille d'abord par un écrit vainqueur;  
Mais cueillis-tu jamais le fruit avant la fleur?  
Si ma timide main, dans un premier délire,  
A touché foiblement les cordes de la lyre,  
Me faut-il renoncer à de nouveaux transports,  
A l'espoir de former de plus touchants accords?  
Dans les arts périlleux, aux combats, au Parnasse,  
C'est par un beau laurier que la honte s'efface.  
Viens, observe avec moi : ce mobile univers  
T'offrira des progrès dans mille objets divers.  
Ce pin qui dans les cieux lève sa tête altière,  
Humble tige en naissant rampoit dans la poussière.  
Le soleil, étonnant nos yeux par sa grandeur,  
Fait briller dans l'azur un disque bienfaiteur;

Mais lorsque de la nuit il dégage le monde,  
Cet astre lumineux dans sa marche féconde  
A-t-il à son lever l'éclat de son midi?  
L'aigle doit s'élever d'un vol noble et hardi;  
Mais le regard brûlant, les ailes étendues,  
Fendra-t-il tout-à-coup le vaste sein des nues?  
Non; il rase le sol, s'élève, tombe encor,  
Et bientôt il ira, dans son rapide essor,  
Défi erdu soleil l'éclatante lumière.

Tout marche lentement dans la nature entière;  
Ses plus rares objets à l'œil observateur  
Ont insensiblement déployé leur splendeur.  
Échapperions-nous seuls à ces lois éternelles?  
Ah! loin de les trancher, laisse croître nos ailes,  
Et tu verras leur vol, aussi prompt que l'éclair,  
Sillonner sans affront les campagnes de l'air.

Eh! quels mortels, jaloux d'une illustre mémoire,  
Ont moissonné soudain les palmes de la gloire?  
Ce n'est que lentement qu'on arrive aux succès.  
De l'aveu de David, que de foibles essais  
Échappés à la main qui peignit les Horaces!  
Long-temps Espercieux chercha les nobles traces  
De ces Grecs si vantés, ses modèles chéris,  
Avant que son ciseau du vainqueur d'Austerlitz  
Pût offrir à nos yeux une immortelle image.  
Perrault par un chef-d'œuvre obtient un juste hommage:  
Mais ce chef-d'œuvre est-il l'essai de son compas?

**A ses beaux airs Grétry ne préludoit-il pas ?**

De degrés en degrés s'élève le génie.  
Dans le sein de l'étude au printemps de leur vie,  
Quand ces grands écrivains qu'on admire toujours,  
Pleins d'un feu créateur, préparoient leurs beaux jours,  
Étoient-ils donc alors la gloire de la France ?  
Molière, heureux vainqueur de Plaute et de Térence,  
Dans le cœur des humains n'a point d'abord fouillé :  
Son *Médecin volant*, son *Jaloux barbouillé*,  
Sont-ils marqués au coin des peintures brillantes,  
L'effroi des faux dévots et des femmes savantes ?  
Racine, dont long-temps un stupide travers  
A, malgré Despréaux, proscrit les plus beaux vers,  
De *Phédre*, à son début, conçut-il la merveille ?  
Et Corneille naissant fut-il le grand Corneille ?  
Vint-il, aux premiers jours d'un glorieux destin,  
*Cinna*, *Pompée*, *Horace*, et le *Cid* à la main ?  
Ah ! dans leurs jeunes ans, ces maîtres du Parnasse  
Nous ressembloient, n'avoient qu'une superbe audace,  
Que la soif de la gloire, aiguillon des grands cœurs,  
Noble feu qui d'avance annonce des vainqueurs.  
Racine, de la lice entr'ouvrant la barrière,  
D'un œil timide encor mesuroit la carrière ;  
Molière n'offroit rien digne d'un souvenir,  
Et tout le grand Corneille étoit dans l'avenir.

**Oui, lorsque retiré dans mon humble retraite,  
La nuit, seul, tourmenté d'une ardeur inquiète,**



Frédéric s'enivroit à sa coupe féconde :  
Si pour cette immortelle il faisoit craindre au monde  
Ses belliqueux transports,  
Pour elle il abjuroit ce funeste délire,  
Et, déposant l'épée, il tiroit de sa lyre  
D'harmonieux accords.

Créons-nous d'autres jours loin du siècle où nous sommes :  
Qu'un éternel trophée atteste aux yeux des hommes  
Que nous avons vécu !  
Jadis, gloire, vertus, tout n'étoit qu'éphémère,  
Le temps dévorait tout ; mais le ciel fit Homère,  
Et le temps fut vaincu.

Où court ce furieux ?.... O démence profane !  
Un impie.... Érostrate, au temple de Diane  
Porte un feu destructeur,  
Et cet obscur mortel, célèbre téméraire,  
Ose, sur des débris, aspirer au salaire  
D'un mortel créateur.

Sur ce mont mugissant, effroi de la Sicile,  
Empédocle dépose une marque stérile  
De son délire affreux :  
Il confie au volcan le soin de sa mémoire,  
Et, bravant sa fureur, il croit trouver la gloire  
Dans ses flancs ténébreux.

Illustres insensés ! votre honte fameuse,  
Pour une ame sublime et de gloire amoureuse,  
Fut toujours sans appas.  
Un mortel généreux ne renonce à la vie  
Qu'au moment où la gloire offre à sa noble envie  
Un utile trépas.

Contemple ce héros : il saisit une lance,  
Et vole, impatient d'éprouver sa vaillance  
Contre un fils d'Albion :  
Aux champs de la valeur son corps blessé chancelle ;  
Mais la gloire l'entoure, et, succombant pour elle,  
Il revit dans son nom.

Le vois-tu dans Calais, chargé de nobles chaînes,  
Ce mortel qui se voue aux fureurs souveraines  
D'un vainqueur rigoureux ?  
L'éclat de sa défaite éclipse la victoire :  
Il est près d'arroser les palmes de la gloire  
De son sang généreux !

O Rotrou ! viens aussi nous servir de modèle :  
Le triomphe t'attend, mais ton pays t'appelle,  
Et tu n'hésites pas ;  
Tu pars, tu sembles fuir l'immortelle déesse ;  
Mais non, elle te suit, t'entourne sans cesse,  
Et tu meurs dans ses bras !

La gloire ne se rend qu'aux vœux d'une belle ame :  
Le plus sublime esprit que le vice diffame .

    Brigue en vain son amour ;  
Et s'il brille à nos yeux, c'est la flamme légère,  
Qui, rayonnant la nuit dans un astre éphémère,  
    Cède à l'éclat du jour.

Mais celui qui, toujours rempli d'un saint délire,  
Consacre à la vertu les accords de sa lyre,  
    Et l'aime avec ardeur ;  
Ne nous laissant de lui que de nobles images,  
Ira de son triomphe, aux yeux de tous les âges,  
    Étaler la splendeur.

Toi qui voudrais trancher les ailes du génie,  
Qui joins ton sifflement à sa douce harmonie,  
    Reptile audacieux,  
Dans ce dédale impur qu'on appelle le monde,  
Déroule tes replis, traîne ton corps immonde,  
    Rampe.... Je vole aux cieux !

Suis-moi, fils de Linus, viens rouvrir la barrière ;  
Vois le but, vois le prix au bout de la carrière,  
    Ne crains pas d'y marcher ;  
Et confonds ce mortel jaloux de ta victoire,  
Qui, ne pouvant monter sur le char de la gloire,  
    Voudroit t'en arracher.

Songe, te dira-t-il, songe au destin d'Homère :  
Il traîna les lambeaux de l'horrible misère  
Dont hérita Milton.

Oui ; mais si ces mortels dans la foule commune  
Avoient perdu leurs jours au pied de la fortune  
Auroient-ils un grand nom ?

Ah ! loin des vains trésors de l'altière opulence ,  
Le génie est heureux même dans l'indigence  
Qui ne peut le ternir.

Un poète sans l'or excite assez l'envie ;  
Rien ne manque à ses vœux , s'il peut quitter la vie  
Riche de l'avenir.

C'étoit le seul besoin du plus grand des Corneilles.  
Un ministre jaloux de ses savantes veilles  
Peut troubler son bonheur.

Mais en vain Richelieu , le prie ou l'importune ;  
Il préfère aux flots d'or que verse la fortune  
L'indigence et l'honneur !

Que ne peut ce desir, sur les ames bien nées !  
Il nous fait mépriser de mortelles années  
Et nous égale aux dieux.

O Lachésis ! voilà le destin que j'envie !  
N'ajoute plus qu'un jour à ma naissante vie ,  
Mais qu'il soit glorieux.

---

# ODE

## A L'ESPÉRANCE.

---

Toi qui dans tous les cœurs établis ton empire,  
Qui donnes une autre ame à tout ce qui respire,  
Et souris en veillant près de notre berceau ;  
Toi qui nous tends sans cesse, en nos jours de misère,  
    Une main toujours chère,  
Et nous couvres de fleurs le chemin du tombeau ;

Puissante déité, secourable immortelle,  
Qui bannis loin d'un cœur, à ton culte fidèle,  
De nos jours malheureux le triste souvenir ;  
Et qui, par le pouvoir de tes douces paroles,  
    Du présent nous consoles,  
Et nous promets toujours un riant avenir :

Aujourd'hui je t'invoque, ô flatteuse Espérance !  
Que les dons de Plutus, les honneurs, la puissance,  
Soient les desirs brillants des vulgaires mortels,  
Moi, je borne les miens au feu d'un beau délire,  
    Et, riche d'une lyre,  
Je consacre mes chants à tes pompeux autels.

Je t'appelle : à mes yeux montre-toi dévoilée,  
Viens poser sur mon front ta couronne étoilée,  
Accours m'envelopper de ton manteau d'azur ;  
Ouvre-moi dès ce jour le temple de mémoire,  
Et montre-moi ma gloire  
Remplissant l'avenir d'un éclat toujours pur.

Sans tes illusions, tout languit sur la terre ;  
Sans toi, le fils de Mars, plein des feux de la guerre,  
Verroit-il des lauriers dans un champ ravagé ?  
Sans toi la gloire est vaine, et sans toi le poète,  
Sur sa lyre muette,  
Laisse tomber enfin son front découragé.

Mais avec toi tout naît, tout marche, tout respire :  
De nombreux artisans, sous ton utile empire,  
Tourmentent et la pierre, et le marbre, et l'airain ;  
Et satisfaits du prix de leurs travaux vulgaires,  
Ces heureux mercenaires  
Font retentir l'écho de leur joyeux refrain.

Le laboureur, guidé par ta douce présence,  
Au sillon généreux confiant la semence,  
Trouve dans son labeur de fertiles plaisirs ;  
Et songeant aux trésors dont l'enrichit l'automne,  
En espoir il moissonne  
D'innombrables épis qu'ont mûris ses desirs.

Tu donnes au mortel une puissante audace ;  
Tu le suis dans les camps , à la cour , au Parnasse ;  
Tu charmes son exil , tu soulèves ses fers ;  
C'est toi qui , t'emparant de son ame agrandie ,  
    Sur ton aile hardie  
Lui fais franchir l'obstacle et vaincre les revers.

Tu prêtois à César une altière assurance :  
Il éprouve des flots la perfide inconstance ,  
Et le nocher tremblant s'abandonne au hasard ;  
Mais César , toujours ferme , au courroux de Neptune  
    Oppose sa fortune ,  
Et Neptune indomptable est dompté par César.

Du vaisseau de Colomb tu déployas la voile ;  
Tu lui fis parcourir , sous ton heureuse étoile ,  
Des chemins inconnus sur l'abyme des mers ;  
Tu remplis son grand cœur de ta chaleur féconde ,  
    Tu lui promets un monde ,  
Et sa mâle constance agrandit l'univers.

Tu nous fais cependant d'infidèles promesses ;  
Tu nous dis : Espérez les honneurs , les richesses ,  
Et nous berces d'erreurs jusqu'à nos derniers jours.  
Semblable à la beauté qui se montre légère ,  
    Et nous est toujours chère ,  
Tu nous trompes souvent , mais tu nous plais toujours.

Tu le trompas aussi, le cygne de Sorrente.  
 Quoi ! le Tasse à ses pieds voit l'Envie expirante,  
 Le Capitole ému l'attend avec orgueil !  
 Quoi ! la gloire l'appelle, et ce vainqueur succombe !  
     La mort le frappe, il tombe,  
 Et le char triomphal promène son cercueil !

Espérance ! c'est toi qui créas l'Élysée ;  
 Le mortel malheureux, par une route aisée,  
 Là trouve enfin des jours au bonheur destinés.  
 Tu souris ; la mort même a du moins quelques charmes !  
     Sans trouble, sans alarmes,  
 Il quitte un sol ingrat pour des champs fortunés.

Trahi par les Destins, un enfant du Permesse  
 N'avoit pour tout trésor que ta douce promesse :  
 Tu le fuis ; de son sort il sent toute l'horreur ;  
 Et, voyant de ses chants la douceur méprisée,  
     A sa lyre brisée  
 Il adresse ces mots dictés par la douleur :

« Tombe, tombe en éclats, lyre aux attrait funestes !  
 Qu'ils foulent à leurs pieds tes déplorables restes,  
 Ces mortels qui, toujours outrageant tes accords,  
 N'ont jamais distingué tes cordes prophétiques,  
     De ces pipeaux rustiques  
 Qui traînent pesamment leurs sons lourds et discords. »



« Plutôt que de passer dans une main grossière  
Que tes débris épars, cachés sous la poussière,  
Subissent du néant l'irrévocable loi.

Le néant est propice au mortel qu'on opprime ;  
Et dans son vaste abyme,  
O ma lyre ! je vais m'engloutir avec toi.

« Oui, pour moi chaque jour est un nouvel outrage,  
S'il faut que mes destins, ignorés de notre âge,  
Soient aussi sans éclat dans la postérité.  
Éteignons dans la mort mon orgueilleuse envie,  
Rejetons et la vie  
Et le pesant fardeau de mon obscurité. »

« Arrête, lui dis-tu, foible mortel ! arrête.  
Eh quoi ! la Renommée à t'illustrer s'apprête,  
Et le néant est seul de ton ame imploré !  
Aucun trophée encor n'assure ta mémoire,  
Jeune amant de la gloire,  
Eh quoi ! tu veux mourir, et mourir ignoré ?

« Si dans ce jour, perdu dans l'oubli du courage,  
Ton luth a succombé sous l'effort de ta rage,  
Je veux qu'un de mes dons te fasse des jaloux.  
Prends ce noble instrument que le monde révère,  
Prends la lyre d'Homère ;  
Chante, et tous les mortels vont ployer les genoux. »

Depuis ce doux moment, trop flatteuse déesse,  
Ce jeune nourrisson des nymphes du Permesse  
Sait braver la fortune et repousser ses coups.  
Dérober ses travaux à la race future  
    Est la plus grande injure  
Qu'il puisse désormais craindre d'un sort jaloux.

A la clarté du jour, au milieu des ténèbres,  
Dévorant les écrits de nos maîtres célèbres,  
Et par ses rivaux même aux veilles excité,  
Il immole, orgueilleux de sa noble victoire,  
    Son bonheur à la gloire,  
Et ses fragiles jours à l'immortalité.

---

---

# STANCES

SUR

## LA PHILOSOPHIE.

**Protecteur éclairé des arts,**  
**Amant de la gloire solide,**  
**Qui fais briller à nos regards**  
**Les mœurs d'une vertu rigide;**

Toi que la vérité conduit,  
Toi que la raison fortifie,  
Qui cultivas toujours le fruit  
De la saine philosophie;

Ducis, tu bravas les fureurs  
De cet impur philosophisme  
Qui cacha ses pas destructeurs  
Dans les ténèbres du sophisme.

Tes yeux l'ont vu dans nos remparts  
Attaquant le pouvoir suprême,  
Aiguiser la pointe des dards  
Qui devoient le percer lui-même.

C'est lui dont le bras furieux  
Croyoit, dans une infame guerre,  
Renverser le trône des cieux  
Comme un vain trône de la terre.

Oui, sa voix a chez les humains  
Soulevé d'horribles tempêtes;  
Et fit, sous les plus viles mains,  
Tomber les plus superbes têtes.

Tel, ce monstre affreux qu'entouroit  
Une sinueuse retraite,  
Malgré les Crétois, dévorait  
Le plus noble espoir de la Crète.

Il frappoit un peuple tremblant;  
Mais la Crète, tranquillisée,  
Vit le Minotaure sanglant  
Tomber sous les coups de Thésée.

Philosophisme détesté,  
Cache ton front dans la poussière;  
Reptile, d'un souffle empesté  
Ne viens plus souiller la lumière.

Mais que cette fille des cieux,  
Que l'auguste philosophie,  
Revienne exercer à nos yeux  
L'emploi que le ciel lui confie!

Noble guide du genre humain,  
On la vit, sans orgueil, sans voiles,  
Marcher, l'olivier dans la main,  
Et le front couronné d'étoiles.

Elle admiroit avec Platon  
D'un Dieu la sublime industrie ;  
Et fit sauver à Cicéron  
Une criminelle patrie.

Oui, ce vertueux citoyen  
Qui pensa, vécut en grand homme,  
De Rome intrépide soutien,  
A trouvé des bourreaux dans Rome.

La philosophie affrontoit  
Les fureurs les plus inhumaines,  
Quand Longin sous le fer tomboit,  
Quand Sénèque épuisait ses veines.

Regardant la mort sans frémir,  
Elle a su, dans Athène ingrate,  
Contre la ciguë affermir  
L'ame tranquille de Socrate.

Cette déesse offre toujours  
Des vertus douces, bienfaisantes,  
Et n'arme point contre nos jours  
Cette hydre aux têtes renaissantes.

Elle n'a point par des fureurs  
Légué de crimes à l'histoire ;  
Et sur nos funestes erreurs  
Elle ne fonde point sa gloire.

Elle sait que de justes droits  
Ont consacré le diadème ;  
Qu'il faut un sceptre pour les rois ,  
Des autels pour le roi suprême.

Sans proscrire la vérité ,  
Elle est fidèle à la prudence ;  
Et sa plus douce liberté  
N'est qu'une sage indépendance.

Elle n'embrase point nos cœurs  
Du feu des discordes civiles ,  
Et laisse au monde ses erreurs  
Quand ses erreurs lui sont utiles. <sup>1</sup>

<sup>1</sup> En nous trompant nous rend-on plus heureux ?

---

---

# STANCES

A UN JEUNE POÈTE LYRIQUE.

---

Vous qui dans vos nobles travaux  
Avez choisi Rousseau pour guide,  
Cessez de craindre vos rivaux,  
Et prenez un vol moins timide.

Le mortel vraiment inspiré  
Se livre au dieu de l'harmonie ;  
Et ne gravit le mont sacré  
Qu'en joignant l'audace au génie.

Dans ces poétiques accès,  
Plus d'un chef-d'œuvre a pris naissance ;  
L'audace enfante le succès ;  
Le doute est fils de l'impuissance.

Qui n'a de soi qu'un foible espoir  
Ne prend qu'une route vulgaire :  
C'est parcequ'ils croyoient pouvoir  
Que nos grands hommes ont pu faire.

Si vous voulez les égaler,  
Cueillir des palmes immortelles,  
Jeune aiglon, il faut sans trembler  
Vous abandonner à vos ailes.



---

# L'ANGLOISE DÉTABUSÉE.

ROMANCE.

---

Fuyez, fuyez loin de mes yeux,  
Je connois votre perfidie ;  
Dans ce bosquet mystérieux  
Je vous ai vu près d'Émélie.  
Non, non, je ne veux plus aimer,  
L'amour françois est trop volage ;  
Et la beauté sensible et sage  
Se repent d'avoir su charmer.

Les voilà donc, ces doux moments  
Que m'avoit promis ta tendresse !  
Tu fais encor de faux serments,  
Et c'est près d'une autre maîtresse !  
Non, non, je ne veux plus aimer,  
L'amour françois est trop volage ;  
Et la beauté sensible et sage  
Se repent d'avoir su charmer.

Votre amour est l'art de mentir,  
Le nôtre ne peut se contraindre :

Et nous employons à sentir  
Le temps que vous passez à feindre.  
Non, non, je ne veux plus aimer,  
L'amour françois est trop volage ;  
Et la beauté sensible et sage  
Se repent d'avoir su charmer.

---

## L'AMOUR CRAINTIF.

---

Toi que je cherche et que je fuis,  
Toi que j'aime et que je redoute;  
Que je tremble de voir dans les lieux où je suis,  
Mais que toujours mon cœur appelle sur ma route;  
Trop cher et trop fidèle amant,  
Tu ne sens pas ma peine extrême;  
Crois-moi, le plus cruel tourment  
Est de redouter ce qu'on aime.

Mon amie à d'obscurs amours  
Cède une honteuse victoire;  
Et moi, malgré mon cœur, je combats tous les jours  
Ton esprit, tes talents, ton amour et ta gloire.  
Ah! loin de moi, trompeuse erreur!  
Je cesse enfin d'être la même:  
Doit-on retarder le bonheur  
De ce qu'on admire et qu'on aime?

La nuit déploie un voile noir  
Et protège le doux mystère;  
Accours, je ne fuis plus, je reste en ton pouvoir:

Tu peux dérober tout aux regards de mon père.

Mais, non ; résiste à mes attraits,

N'en crois ni ton cœur, ni moi-même,

Fuis ; on ne se repent jamais

D'avoir respecté ce qu'on aime.

---

# L'ARBRE MOURANT.

IMITATION D'OSSIAN.

---

Pourquoi m'éveilles-tu, souffle aimé du printemps ?  
Tu caresses en vain ma tige consumée :  
« Je t'apporte, dis-tu, sur mon aile embaumée  
De l'aube au doux souris les pleurs rafraîchissants. »  
J'entends au loin, je vois l'orage ;  
En passant il va me flétrir ;  
Déjà sèche et meurt mon feuillage ;  
Ainsi que lui je vais mourir.

Demain, foible et brûlé, viendra le voyageur,  
Celui qui m'admira dans ma splendeur passée,  
Qui vit ma tête aux cieux avec grace élancée ;  
Et son œil inquiet, présageant mon malheur,  
Dans le vallon, de place en place,  
Avec des efforts superflus,  
Ira par-tout chercher ma trace :  
Son œil ne me trouvera plus.

La vierge au front candide, au desir ingénu,  
Des liens de l'enfance à peine dégagée,

POÉSIES DIVERSES.

437

Dans la nuit éternelle aussitôt replongée,  
Ainsi naît, brille et meurt avant d'avoir vécu.

Ainsi, d'une flamme secrète  
Le Barde naissant tourmenté  
S'éteint sur sa harpe muette  
Avec son immortalité.

---

# L'ENFANT

ET

## LE TAS DE NEIGE.

FABLE.

---

Sur un monceau de neige un jeune polisson  
Grimpe avec d'autres camarades,  
Et de là, par maintes gourmandes,  
Les jette à terre sans façon.  
Après un tel exploit, notre drôle commence  
Par s'asseoir fièrement sur ce trône conquis ;  
Et d'un ton rempli d'arrogance,  
Il parle en souverain à ses jeunes amis.  
Mais dans le même instant que, du haut de son siège,  
Il nargue ses sujets et leur dicte sa loi,  
Le soleil paroît, fond la neige,  
Et détrône le petit roi.

---

---

## LES DEUX MENDIANTS.

FABLE.

---

Ah! mon frère, bonjour. Es-tu bien riche? — Hélas!  
Des centimes. — Tu ris? — Oh non, je ne ris pas. —  
Où t'es-tu donc placé, mon pauvre camarade? —  
Eh mais, près d'une église, en un coin retiré;  
Et nul ne m'assista, si ce n'est un malade. —  
C'est qu'on fait avec peine un présent ignoré.  
Demain tu me suivras à cette promenade  
Où vont se faire voir tant de gens fastueux.  
Lorsqu'il est regardé le riche est généreux.  
Là j'obtiens sans reconnoissance  
Les secours que l'orgueil donne à l'humanité.  
Ami, fais comme moi : dédaignant l'assistance  
De la modeste charité,  
Cherche toujours la bienfaisance  
Près de la sotte vanité.

---



---

# LE VOYAGEUR

ET

## LES CIGALES.

FABLE.

---

Un voyageur, dans son chemin,  
Importuné par des cigales,  
S'arrête, et forme le dessein  
D'envoyer aux sœurs infernales  
Leur nombreux et bruyant essaim.  
Mais loin qu'une telle entreprise  
En rien lui puisse profiter,  
Elle ne fit que l'écartier  
De la route qu'il avoit prise.  
Perdre ainsi des moments si courts,  
Étoit une folie extrême ;  
Il n'avoit qu'à marcher toujours,  
Chaque cigale, d'elle-même,  
Seroit morte au bout de huit jours.

---

---

## NOTES.

<sup>1</sup> O toi qui gourmandas ma muse un peu légère.

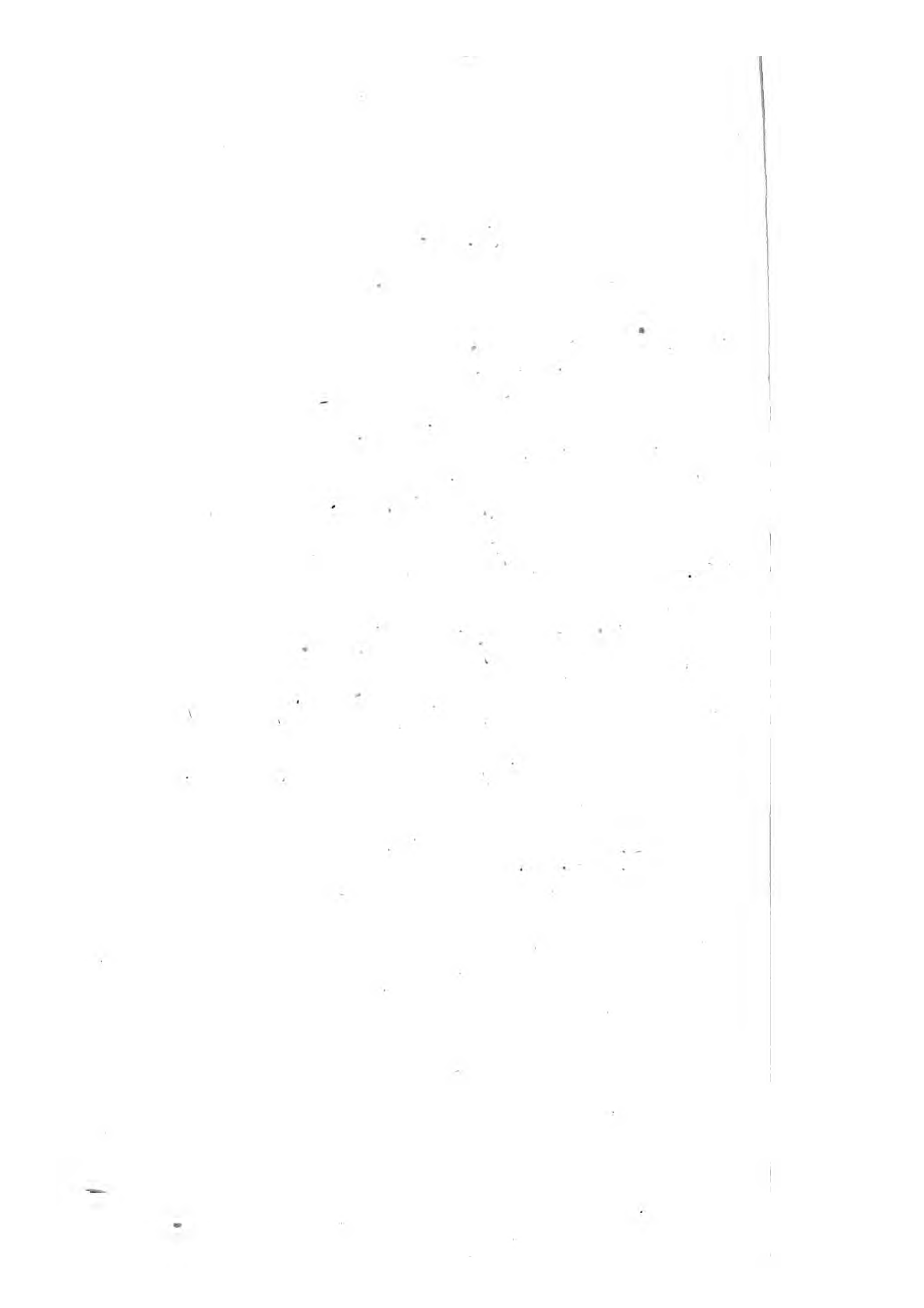
Cette épître est imitée en partie d'une préface de Gilbert : « Vous exigez, dit-il, qu'un poète débute par un OEdipe ; vous ne donnez pas au génie le temps de se développer, de s'élever insensiblement, et d'aller en son vol toucher la voûte du ciel. S'il n'éclate d'abord, vous soupçonnez qu'il ne se signalera jamais ; vous l'anéantissez. Corneille fut un grand poète ; parut-il au grand jour Rodogune ou Cinna à la main ? Jamais, jamais il n'eût enfanté ces deux prodiges, si, vivant dans notre siècle, il se fût ouvert la carrière des lettres par Clitandre. Tout a dans la nature une gradation imperceptible. Le fleuve, vers sa source, ne roule point d'abord des eaux profondes et majestueuses ; le soleil naissant est foible et peu radieux ; l'aigle, avant de s'élever aux nues, rase long-temps la surface de la terre : et vous voulez que le poète seul soit à son aurore ce qu'il doit être à son midi. »

<sup>2</sup> Je me dis : Tous ces dieux n'étoient que des mortels.

Dans les dernières années de sa vie, l'auteur avoit fait à sa pièce des additions considérables ; à force de vouloir l'étendre, il avoit fini par la rendre prolixé. Je n'ai pas cru devoir suivre sa dernière version : je me suis contenté d'en extraire les vers suivants :

Je vis à mon aspect sourire l'espérance :  
C'est elle qui d'abord accueillit mes essais,  
Et me fit méditer de plus brillants succès.  
Ennemi de tout nom obtenu par la brigue,  
Je laisse à nos Cotins les prôneurs et l'intrigue ;  
Je laisse sans regrets, en proie à leur courroux,  
De vains lauriers flétris par leurs venins jaloux :  
Que Plutus leur accorde un regard favorable !  
Moi, toujours amoureux de la gloire durable,  
Seul avec l'amitié, dans un coin retiré,  
Loin des sots, des fâcheux, aux travaux consacré,  
J'interroge mon cœur, je cherche à me connoître.  
Je ne suis rien, hélas ! mais je serai peut-être,  
Si, quelques jours encor, m'exemptant de sa loi,  
La mort ne se met point entre la gloire et moi.

---



A M<sup>ME</sup> BUGNON,

NÉE TARDIEU\*.

---

Paris, 28 oct. 1822.

Lorsqu'arraché de ma patrie  
Par un destin trop rigoureux,  
Je venois cacher en ces lieux  
Mon nom, ma fortune, et ma vie,  
Vous accueillites mon malheur,  
Et votre asile protecteur  
Me fut ouvert dans le naufrage.  
Je crus alors qu'exempts d'orage  
Mes jours seroient tous au bonheur.  
Je disois aux Muses : Fidèle,

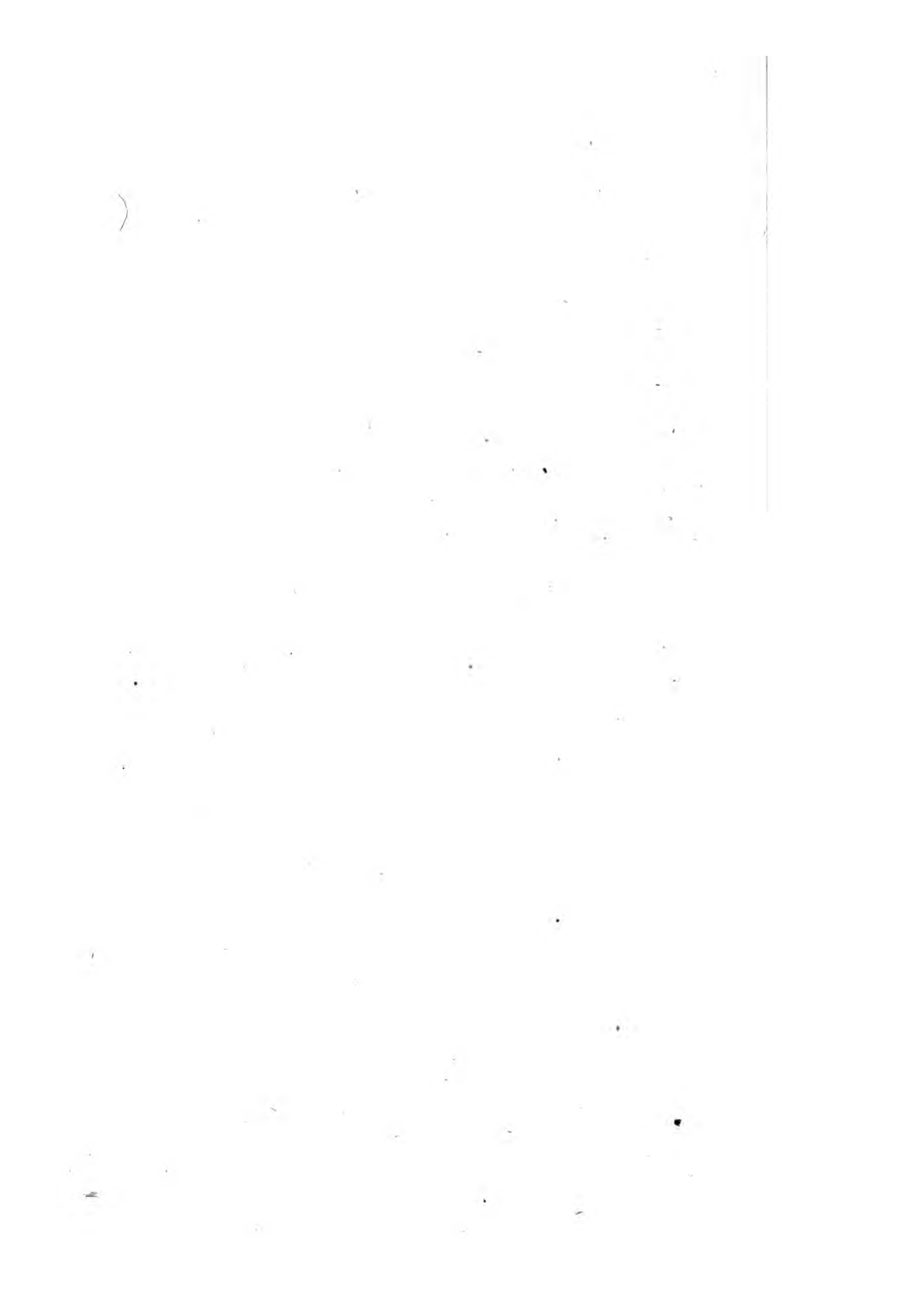
Je vous consacre mes loisirs ;  
Mais je lui dois tous mes plaisirs,  
Que tous vos hymnes soient pour elle !  
Près des Caylus, des Sévigné,  
Des Hervart aux cœurs magnanimes,  
Que son beau nom soit désigné  
Entre les noms les plus sublimes.  
Qu'unis dans la postérité ! . . . .  
Vains projets ! la noire tempête  
De nouveau siffle sur ma tête.  
Loin du port qui m'est présenté,  
D'écueils en écueils reporté,  
Sous mes pas s'entr'ouvre un abyme ;  
J'y dois tomber, triste victime !  
Mais l'amitié me survivra ;  
Et son luth qu'anime la gloire  
Dans ses chants éternisera  
Et vos bienfaits et ma mémoire.

\* J. B. BUISSON.

\* Cette dame n'a jamais cessé d'être pour moi, la meilleure des amies, comme la plus généreuse des bienfaitrices. Puisse-t-elle agréer ce foible témoignage de ma reconnaissance avec autant de plaisir que j'en ai à le lui offrir!

---

**M<sup>LLE</sup> DE LOUVENCOURT.**









*Mlle de Louvencourt*





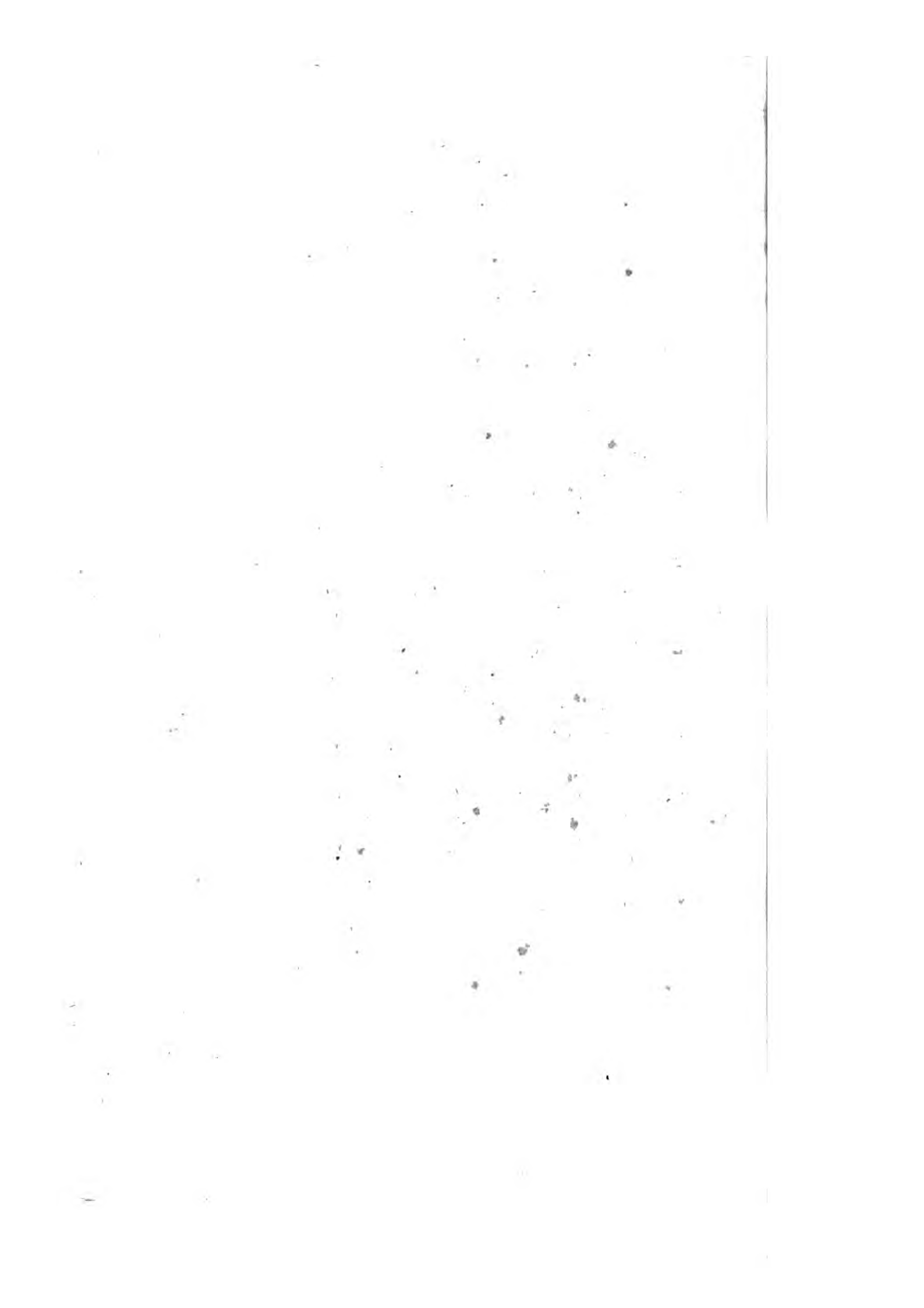
*Mrs. L. ...*

---

**NOTICE**  
**SUR**  
**M<sup>LLE</sup> DE LOUVENCOURT.**

~~~~~

Cette belle personne se fit remarquer dans le monde par son esprit, ses talents et sa modestie. Émule et contemporaine de J. B. Rousseau, elle a fait aussi des cantates, qui ont mérité d'être mises en musique par les meilleurs compositeurs de son siècle, notamment par le célèbre Clérambault. Le style en est lyrique, les pensées fines et délicates, le coloris frais et brillant. Mademoiselle de Louvencourt avoit une voix flexible et sonore, et jouoit du théorbe dans la perfection. Rien, dit M. Dorat, n'étoit plus ravissant que de voir cette aimable fille chanter elle-même, en s'accompagnant, les jolis vers qu'elle avoit faits. Elle mourut à Paris, lieu de sa naissance, le ... 1712, comme elle entroit dans sa trente-deuxième année.



# CANTATES.

---

## ARIANE.

---

Sur un affreux rocher, où l'onde mutinée

Vient se briser avec fureur,

Ariane, livrée à sa vive douleur,

Pleuroit de son amour la triste destinée.

Ses yeux, errants sur ces bords inconnus,

Sembloient leur reprocher la perte d'un volage ;

Et le juste dépit d'un si sensible outrage

Arrachoit de son cœur ces regrets superflus.

« Déserts où m'abandonne un ingrat que j'adore,

Que vos gouffres affreux s'entr'ouvrent sous mes pas ;

Sauvez-moi, par un prompt trépas,

Du tourment de l'aimer encore.

Je brûle pour l'ingrat quand ses feux sont éteints :

Comblé de mes bienfaits il en perd la mémoire :

Pour une trahison si noire,

Dieux vengeurs, n'est-il plus de foudre dans vos mains ?

Cette amante éprouvoit les plus rudes alarmes,

Lorsque l'Amour, pour essayer ses larmes,

Attira sur ces bords un Dieu victorieux.  
C'étoit Bacchus; déjà sa valeur triomphante  
Avoit fait révéler ses exploits glorieux  
Dans ces heureux climats où l'Aurore naissante  
Annonce chaque jour, par sa course brillante,  
Le retour du flambeau des cièux.

Mille trompettes éclatantes  
Portent sa gloire dans les airs ;  
Les Ménades et les Bacchantes  
Forment autour de lui de bachiques concerts ;  
De ris, de jeux, une troupe fidèle  
S'empresse et vole sur ses pas ;  
Et, sur son front, la jeunesse immortelle  
Le fait briller de ses plus doux appas.

Dans cette affreuse solitude  
C'est ainsi que parut cet aimable vainqueur.  
Jusqu'à ce jour sans soins et sans inquiétude,  
Il ignoroit l'effet d'un regard enchanteur,  
Lorsque l'Amour offrit Ariane à sa vue.  
Elle veut l'éviter; il la suit; et son cœur,  
Surpris en ce moment d'une atteinte imprévue,  
Éprouve les desirs de la plus vive ardeur :  
Quand le fils de Vénus, achevant sa victoire,  
Dans le cœur d'Ariane efface la mémoire  
D'un amour odieux.  
Elle cède aux transports d'une divine flamme ;

ARIANE.

451

Et Bacchus, pour régner à jamais dans son ame,  
L'élève au sort brillant des dieux.

Une cruelle perfidie  
Est bien souvent le fruit des plus tendres amours.  
Heureuse l'amante trahie  
Qui peut d'un Dieu mériter le secours.



---

## ZÉPHIRE ET FLORE.

---

L'astre du jour, brillant de nouveaux feux,  
D'un rigoureux hiver calmoit la violence ;  
Et Flore, loin du Zéphire amoureux,  
Exprimoit par ces mots sa tendre impatience :

Prévenez la saison nouvelle,  
Volez, jeune Zéphir, ramenez les Amours ;  
C'est de notre ardeur mutuelle  
Que doivent naître les beaux jours.

Des larmes que répand l'Aurore  
Mille fleurs naissent dans nos champs,  
Venez des dons brillants de Flore  
Couronner l'aimable printemps.

Pour réparer les tourments de l'absence,  
Les plaisirs renaissants vont prévenir nos vœux ;  
Au milieu des horreurs d'un hiver rigoureux,  
Je n'ai craint que votre inconstance.

Mais quel terrible bruit ! quels sifflements affreux !  
Tous les vents déchaînés font éclater leur rage.  
Le soleil obscurci par un sombre nuage  
Tout-à-coup se cache à nos yeux.

Triomphez, Dieu du jour, paraissez, hâtez-vous ;  
Rendez à la terre  
Vos regards les plus doux ;  
Par vos feux redoublés écartez loin de nous  
Ces ennemis furieux et jaloux  
Qui nous osent livrer la guerre.

Tout succède à mes vœux, et l'éclat qui nous luit  
D'un orage funeste a dissipé la nuit.  
Philomèle revient sous ces naissants feuillages  
Chanter d'un tendre amour les plaisirs innocents.  
Les hôtes de ces bois suspendent leurs ramages,  
Attentifs aux douceurs de ses divins accents.

L'amour se fait sentir à tout ce qui respire ;  
La terre à chaque instant s'embellit sous nos pas.  
C'est au retour de l'aimable Zéphire  
Qu'elle doit ses plus doux appas.

Mon amant revient en ce jour  
Reprendre sa première chaîne ;

Et l'inconstance le ramène  
Payer ce qu'il doit à l'Amour.

Son retour me comble de gloire ;  
Les maux que j'ai soufferts font ma félicité.  
Amour, achève ma victoire,  
Viens fixer sa légèreté.

---

## CÉPHALE ET L'AURORE.

---

CÉPHALE.

Enfin, je vous revois, favorable immortelle,  
D'une importune nuit vous finissez le cours.

L'AURORE.

L'Amour près de vous me rappelle ;  
En faveur d'un amant fidèle  
Je viens à l'univers annoncer de beaux jours.

TOUS DEUX.

Le tendre amour qui nous enchaîne  
Nous réunit et comble notre espoir.  
Plus l'absence cause de peine,  
Plus il est doux de se revoir.

CÉPHALE.

Vous m'aimez, et je vous adore ;  
L'amour unit nos cœurs dans cet heureux instant :  
Mais le jour sur vos pas qui s'empresse d'éclorre  
Va vous ravir à votre amant.  
Loin de vos yeux, quel bonheur puis-je attendre ?  
Vous me flattez en vain d'un prompt retour ;  
Si votre cœur étoit plus tendre,  
N'auroit-il qu'un moment à donner à l'amour ?  
Mon bonheur redouble ma flamme

Dans ces instants si fortunés ;  
 Il fait le trouble de mon ame  
 Sitôt que vous m'abandonnez.

L'AURORE.

Je ressens comme vous cette peine mortelle.

Le Sort, plus puissant que les Dieux,  
 M'impose cette loi cruelle.

Les pleurs que je répands dans nos tendres adieux  
 Vous en donnent sans cesse une preuve nouvelle.  
 Un amant, assuré d'une ardeur si fidèle,  
 De l'absence d'un jour ne doit point s'alarmer.

Des peines si chères  
 Doivent le charmer ;  
 Elles sont légères  
 Quand on sait aimer.  
 Partager ses peines,  
 Brûler de ses feux,  
 Soulager ses chaînes,  
 C'est le rendre heureux.

Mais du Dieu qui me suit l'éclatante lumière  
 Me contraint, malgré moi, de finir ma carrière :  
 L'amour ne doit plus m'arrêter.

ENSEMBLE.

Quelle rigueur extrême !  
 Faut-il perdre un bien si charmant ?  
 Ah ! qu'auprès de ce que l'on aime  
 Les moments coulent promptement !

---

## MÉDÉE.

---

L'amante de Jason, aux rives de Colchos,  
Avoit forcé l'Enfer à prendre sa défense.

L'amour et la reconnoissance  
Devoient dans ses liens retenir ce héros.  
Mais bientôt elle apprend qu'un nouvel hyménée  
De son volage époux fait les plus doux souhaits.

« Dieux, dit-elle, à quels maux m'avez-vous condamnée

Si je perds Jason pour jamais.  
Séduite par les soins de sa fausse tendresse,  
J'osai trahir et mon père et les dieux ;  
C'est par moi que, vainqueur des taureaux furieux,  
Il revint triomphant dans le sein de la Grèce :  
Et le perfide immole, en ce funeste jour,  
Le devoir, la gloire, et l'amour.

Non, non, n'écoutez plus qu'un courroux légitime ;  
L'amour désespéré demande une victime.  
J'aime, je suis trahie, et mon cœur est jaloux ;  
Venez, haine, fureur, l'Amour me livre à vous.

Courons, courons à la vengeance ;  
Dépit mortel, allumez mon courroux ;

Que l'ingrat qui m'offense  
Périsset sous vos coups.

Faisons tomber sur sa tête coupable  
Les foudres menaçants de ma juste fureur.  
La haine devient implacable,  
Quand l'amour l'allume en un cœur.

Que dis-je ? hélas ! mon cœur, à moi-même rebelle,  
De son péril fatal commence à s'alarmer ;  
Prête à punir Jason, sa trahison cruelle  
Contre lui ne peut m'animer.  
Je ne vois plus dans l'infidèle  
Que ce qui me le fit aimer.

L'amour dans ses fers me ramène ;  
Malgré tout mon dépit, il triomphe à son tour.  
En vain un tendre cœur s'abandonne à la haine,  
Il revient toujours à l'amour.

Mais quelle est mon erreur extrême ?  
Pour sauver un ingrat je me trahis moi-même !  
Tandis que le perfide, aux pieds des Immortels,  
Peut-être en ce moment s'unit à ce qu'il aime.  
C'est trop souffrir des affronts si cruels ;  
Vengeons ma flamme malheureuse ;  
Livrons l'ingrat Jason à des maux éternels,  
En perdant ma rivale heureuse.

Cruelle fille des Enfers,  
Démon fatal, affreuse Jalousie,  
Pour venger ma flamme trahie,  
Venez, sortez ; vos gouffres sont ouverts.  
Venez, venez, punissez ma rivale  
Des maux affreux que j'ai soufferts.  
Rendez sa peine à ma fureur égale,  
Que son supplice étonne l'univers.

Le charme est fait ; les cruelles Furies  
Sortent du ténébreux séjour.  
Le Dieu brillant dont j'ai reçu le jour  
Se trouble de leurs barbaries.

Volez, Démons, servez ma colère fatale ;  
Brûlez, ravagez ce palais ;  
Que la flamme infernale  
Détruisse ces lieux pour jamais.  
Portez dans tous les cœurs le trouble et l'épouvante ;  
Redoublez l'horreur de vos feux ;  
Offrez, dans ce désordre affreux,  
Aux regards de Jason ma rivale expirante. »

---



---

## SUR SA PROCHAINE MORT.

---

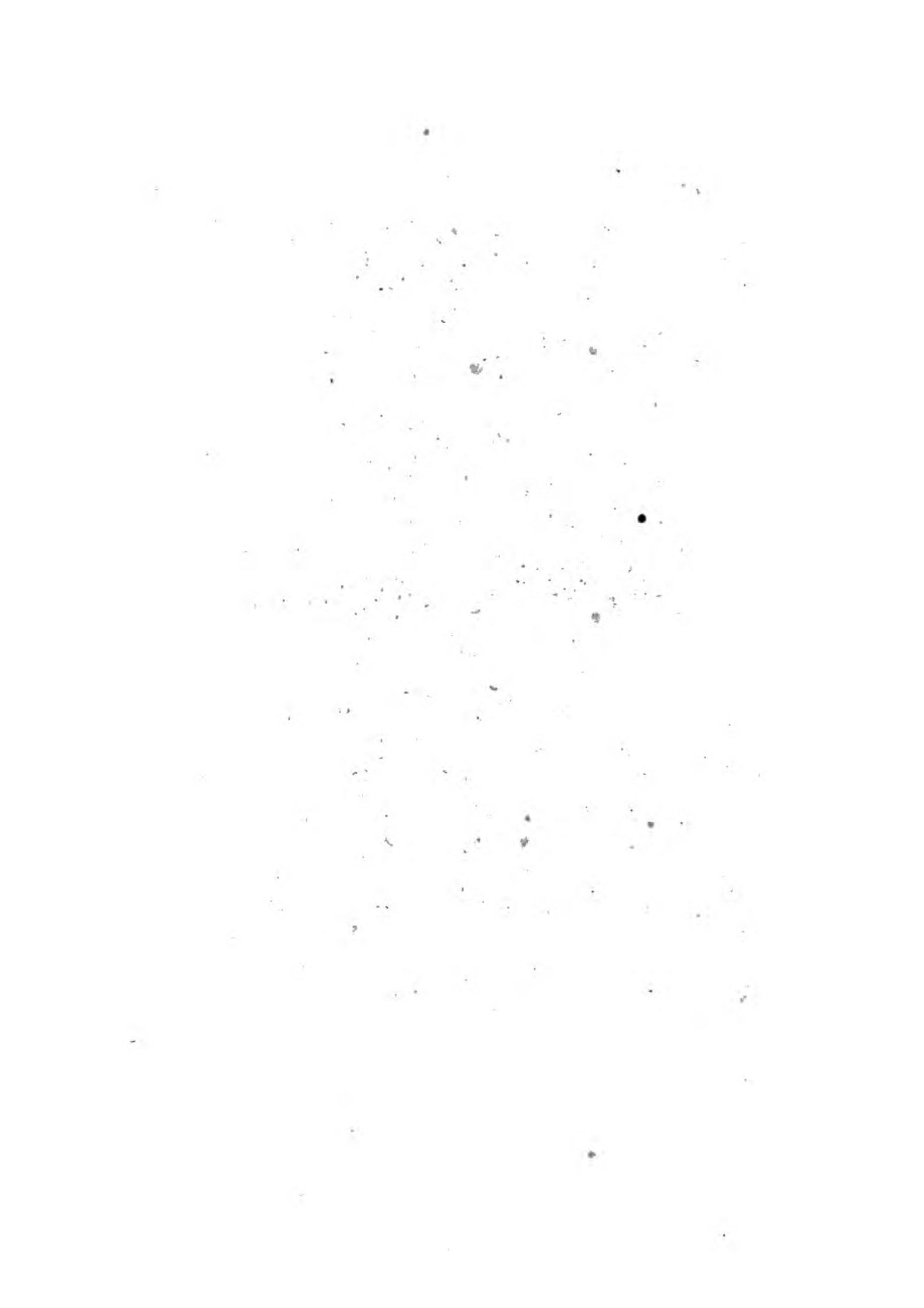
Bientôt la lumière des cieux  
Ne paraîtra plus à mes yeux ;  
Bientôt, quitte envers la nature ,  
J'irai dans une nuit obscure  
Me livrer pour jamais aux douceurs du sommeil.  
Je ne me verrai plus , par un triste réveil ,  
Exposée à sentir les troubles de la vie.  
Mortels, qui commencez ici-bas votre cours,  
Je ne vous porte point envie ;  
Votre sort ne vaut pas le dernier de mes jours.

Viens, favorable Mort, viens briser des liens  
Qui, malgré moi, m'attachent à la vie ;  
Frappe, seconde mon envie ;  
Ne point souffrir est le plus grand des biens.

Dans ce long avenir j'entre l'esprit tranquille ;  
Pourquoi ce dernier pas est-il si redouté ?  
Du maître des humains l'éternelle bonté  
Des malheureux mortels est le plus sûr asile.

---

**ANDRÉ DE CHÉNIER.**



---

# NOTICE

SUR

## ANDRÉ DE CHÉNIER.

ANDRÉ DE CHÉNIER, frère de Marie-Joseph, étoit le troisième fils de Louis de Chénier, ancien consul général de France à Constantinople : il naquit en cette ville le 29 octobre 1762. Sa mère étoit une Grecque, célèbre par son esprit et sa beauté. Envoyé en France de très bonne heure, il fut élevé à Carcassonne jusqu'à l'âge de neuf ans par une sœur de son père. Vers 1773, Louis de Chénier étant revenu dans sa patrie, plaça son fils André au collège de Navarre. Le goût du jeune homme pour la poésie ne tarda pas à se développer. A seize ans, il savoit le grec. La première production de sa muse fut la traduction d'un hymne de Sapho. Nommé sous-lieutenant en 1782, il se rendit à Strasbourg, où son régiment étoit en garnison ; mais, dégoûté de la vie oisive qu'il étoit forcé de mener avec les officiers de son temps, il revint à Paris au bout de six mois, reprendre ses premières études, et jeter dans le silence les fondements d'une réputation immortelle. L'excès du travail épuisa ses forces, et lui fit essuyer une maladie terrible. Sa santé s'étant rétablie, il entreprit, avec les deux frères Trudaine, un voyage en

Suisse, sur lequel il n'a laissé que des notes insignifiantes. Au retour de ce voyage, il en fit un autre en Angleterre avec le marquis de Luzerne, ambassadeur auprès de cette puissance. Le séjour de Londres eut peu d'attraits pour lui. Enfin, après quelques années d'une vie errante, inquiète, agitée, il vint se fixer à Paris en 1788. C'est alors qu'il mit dans ses travaux un ordre plus suivi. La révolution française étant venue à éclater tout-à-coup, il y prit une part active; ami de la liberté (pouvoit-il ne pas l'être?), mais ennemi de tout excès, il se déclara contre ces hommes qui ne vouloient que l'anarchie. Arrêté sans ordre à Passy, chez M. Pastoret, dont il étoit venu consoler la famille, il fut traîné dans les prisons, puis de là sur un échafaud. Il marcha à la mort avec calme et fermeté; avant de ployer sa tête sous la hache du bourreau, il se frappa le front, puis on l'entendit s'écrier : *J'avois pourtant quelque chose là.* « C'étoit la Muse, dit monsieur de Châteaubriant, qui lui révéloit son talent au moment de la mort. »

La sensibilité la plus exquise s'allie, dans presque toutes les productions de ce jeune poète, à cette naïveté précieuse qui fait le principal mérite des ouvrages de La Fontaine. Le style d'André de Chénier, abondant, nerveux, simple, concis, n'est pas toujours exempt de reproche; ses phrases sont quelquefois entortillées; mais s'il blesse l'oreille par des constructions vicieuses, il force l'admiration par la hardiesse de ses pensées et la beauté de son coloris.

---

# L'INVENTION

POÈME.

---

Audendum est.

O fils du Mincius, je te salue, ô toi  
Par qui le dieu des arts fut roi du peuple roi !  
Et vous, à qui jadis, pour créer l'harmonie,  
L'Attique, et l'onde Égée, et la belle Ionie,  
Donnèrent un ciel pur, les plaisirs, la beauté,  
Des mœurs simples, des lois, la paix ; la liberté,  
Un langage sonore, aux douceurs souveraines,  
Le plus beau qui soit né sur des lèvres humaines.  
Nul âge ne verra pâlir vos saints lauriers,  
Car vos pas inventeurs ouvrirent les sentiers ;  
Et du temple des arts que la gloire environne  
Vos mains ont élevé la première colonne.  
A nous tous aujourd'hui, vos foibles nourrissons,  
Votre exemple a dicté d'importantes leçons.

Il nous dit que nos mains, pour vous être fidèles,  
Y doivent élever des colonnes nouvelles.  
L'esclave imitateur naît et s'évanouit;  
La nuit vient, le corps reste et son ombre s'enfuit.

Ce n'est qu'aux inventeurs que la vie est promise :  
Nous voyons les enfants de la fière Tamise,  
De toute servitude ennemis indomptés,  
Mieux qu'eux, par votre exemple, à vous vaincre excités.  
Osons ; de votre gloire éclatante et durable  
Essayons d'épuiser la source inépuisable.  
Mais inventer n'est pas, en un brusque abandon,  
Blessar la vérité, le bon sens, la raison ;  
Ce n'est pas entasser, sans dessein et sans forme,  
Des membres ennemis en un colosse énorme ;  
Ce n'est pas, élevant des poissons dans les airs,  
A l'aile des vautours ouvrir le sein des mers ;  
Ce n'est pas, sur le front d'une nymphe brillante,  
Hérissar d'un lion la crinière sanglante :  
Délires insensés ! fantômes monstrueux !  
Et d'un cerveau malsain rêves tumultueux !  
Ces transports déréglés, vagabonde manie,  
Sont l'accès de la fièvre et non pas du génie :  
D'Ormus et d'Ariman ce sont les noirs combats,  
Où, par-tout confondus, la vie et le trépas,  
Les ténèbres, le jour, la forme et la matière,  
Luttent sans être unis : mais l'esprit de lumière  
Fait naître en ce chaos la concorde et le jour :

D'éléments divisés il reconnoît l'amour,  
 Les rappelle; et par-tout, en d'heureux intervalles,  
 Sépare et met en paix les semences rivales.  
 Ainsi donc, dans les arts, l'inventeur est celui  
 Qui peint ce que chacun pût sentir comme lui,  
 Qui, fouillant des objets les plus sombres retraites,  
 Étale et fait briller leurs richesses secrètes;  
 Qui, par des nœuds certains, imprévus et nouveaux,  
 Unissant des objets qui paroissoient rivaux,  
 Montre et fait adopter à la nature mère  
 Ce qu'elle n'a point fait, mais ce qu'elle a pu faire;  
 C'est le fécond pinceau qui, sûr dans ses regards,  
 Retrouve un seul visage en vingt belles épars;  
 Les fait renaître ensemble, et par un art suprême  
 Des traits de vingt beautés forme la beauté même.

La nature dicta vingt genres opposés  
 D'un fil léger entre eux chez les Grecs divisés.  
 Nul genre, s'échappant de ses bornes prescrites,  
 N'auroit osé d'un autre envahir les limites;  
 Et Pindare, à sa lyre, en un couplet bouffon,  
 N'auroit point de Marot associé le ton.  
 De ces fleuves nombreux dont l'antique Permesse  
 Arrosa si long-temps les cités de la Grèce,  
 De nos jours même, hélas! nos aveugles vaisseaux  
 Ont encore oublié mille vastes rameaux.  
 Quand Louis et Colbert, sous les murs de Versailles,  
 Réparoisent des beaux-arts les longues funérailles;



De Sophocle et d'Eschyle, ardents admirateurs,  
De leur auguste exemple élèves inventeurs,  
Des hommes immortels firent sur notre scène  
Revivre aux yeux françois les théâtres d'Athène.  
Comme eux, instruit par eux, Voltaire offre à nos pleurs  
Des grands infortunés les illustres douleurs ;  
D'autres esprits divins, fouillant d'autres ruines,  
Sous l'amas des débris, des ronces, des épines,  
Ont su, pleins des écrits des Grecs et des Romains,  
Retrouver, parcourir leurs antiques chemins.  
Mais, ô la belle palme et quel trésor de gloire  
Pour celui qui, cherchant la plus noble victoire,  
D'un si grand labyrinthe affrontant les hasards,  
Saura guider sa muse aux immenses regards  
De mille longs détours à la fois occupée,  
Dans les sentiers confus d'une vaste épopée !  
Lui dire d'être libre, et qu'elle n'aille pas  
De Virgile et d'Homère épier tous les pas,  
Par leur secours à peine à leurs pieds élevée ;  
Mais, qu'auprès de leurs chars, dans un char enlevée,  
Sur leurs sentiers marqués de vestiges si beaux,  
Sa roue ose imprimer des vestiges nouveaux !  
Quoi ! faut-il, ne s'armant que de timides voiles,  
N'avoir que ces grands noms pour nord et pour étoiles,  
Les côtoyer sans cesse, et n'oser un instant,  
Seul et loin de tout bord intrépide et flottant,  
Aller sonder les flancs du plus lointain Nérée,  
Et du premier sillon fendre une onde ignorée ?

Les coutumes d'alors, les sciences, les mœurs  
Respirent dans les vers des antiques auteurs.  
Leur siècle est en dépôt dans leurs nobles volumes.  
Tout a changé pour nous, mœurs, sciences, coutumes.  
Pourquoi donc nous faut-il, par un pénible soin,  
Sans rien voir près de nous, voyant toujours bien loin,  
Vivant dans le passé, laissant ceux qui commencent,  
Sans penser écrivant d'après d'autres qui pensent,  
Retraçant un tableau que nos yeux n'ont point vu,  
Dire et dire cent fois ce que nous avons lu ?  
De la Grèce héroïque et naissante et sauvage  
Dans Homère à nos yeux vit la parfaite image.  
Démocrite, Platon, Épicure, Thalès,  
Ont de loin à Virgile indiqué les secrets  
D'une nature encore à leurs yeux trop voilée.  
Toricelli, Newton, Képler et Galilée,  
Plus doctes, plus heureux, dans leurs puissants efforts,  
A tout nouveau Virgile ont ouvert des trésors.  
Tous les arts sont unis, les sciences humaines  
N'ont pu de leur empire étendre les domaines,  
Sans agrandir aussi la carrière des vers.  
Quel long travail pour eux a conquis l'univers !  
Aux regards de Buffon, sans voile, sans obstacles,  
La terre ouvrant son sein, ses ressorts, ses miracles,  
Ses germes, ses coteaux, dépouille de Thétis ;  
Les nuages épais, sur elle appesantis,  
De ses noires vapeurs nourrissant leur tonnerre,  
Et l'hiver ennemi pour envahir la terre,

Roi des antres du Nord ; et, de glaces armés,  
Ses pas usurpateurs sur nos monts imprimés ;  
Et l'œil perçant du verre en la vaste étendue  
Allant chercher ces feux qui fuyoient notre vue ;  
Aux changements prédits, immuables, fixés,  
Que d'une plume d'or Bailly nous a tracés ;  
Aux lois de Cassini les comètes fidèles ;  
L'aimant, de nos vaisseaux seul dirigeant les ailes,  
Une Cibèle neuve et cent mondes divers  
Aux yeux de nos Jasons sortis du sein des mers :  
Quel amas de tableaux, de sublimes images,  
Naît de ces grands tableaux réservés à nos âges !  
Sous ces bois étrangers qui couronnent ces monts,  
Aux vallons de Cusco, dans ces antres profonds,  
Si chers à la fortune et plus chers au génie,  
Germent des mines d'or, de gloire et d'harmonie.  
Pensez-vous, si Virgile, ou l'Aveugle divin,  
Renaissent aujourd'hui, que leur savante main  
Négligeât de saisir ces fécondes richesses,  
De notre Pinde auguste éclatantes largesses ?  
Nous en verrions briller leurs sublimes écrits :  
Et ces mêmes objets que vos doctes mépris  
Accueillent aujourd'hui d'un front dur et sévère,  
Alors à vos regards auroient seuls droit de plaire :  
Alors, dans l'avenir, votre inflexible humeur  
Auroit soin de défendre à tout jeune rimeur  
D'oser sortir jamais de ce cercle d'images  
Que vos yeux auroient vu tracer dans leurs ouvrages.

Mais qui jamais a su, dans des vers séduisants,  
 Sous des dehors plus vrais peindre l'esprit aux sens ?  
 Mais quelle voix jamais, d'une plus pure flamme,  
 Et chatouilla l'oreille, et pénétra dans l'ame ?  
 Mais leurs mœurs et leurs lois, et mille autres hasards,  
 Rendoient leur siècle heureux plus propice aux beaux-arts.  
 Eh bien ! l'ame est par-tout ; la pensée a des ailes.  
 Volons, volons chez eux retrouver leurs modèles,  
 Voyageons dans leur âge, où libre, sans détour,  
 Chaque homme ose être un homme et penser au grand jour.  
 Au tribunal de Mars, sur la pourpre romaine,  
 Là du grand Cicéron la vertueuse haine  
 Écrase Céthégus, Catilina, Verrès ;  
 Là tonne Démosthène ; ici, de Périclès  
 La voix, l'ardente voix, de tous les cœurs maîtresse,  
 Frappe, foudroie, agite, épouvante la Grèce :  
 Allons voir la grandeur et l'éclat de leurs jeux.  
 Ciel ! la mer appelée en un bassin pompeux !  
 Deux flottes parcourant cette enceinte profonde,  
 Combattant sous les yeux des conquérants du monde.  
 O terre de Pélops ! avec le monde entier  
 Allons voir d'Épidaure un agile coursier,  
 Couronné dans les champs de Némée et d'Élide ;  
 Allons voir au théâtre, aux accents d'Euripide,  
 D'une sainte folie un peuple furieux  
 Chanter : *Amour, tyran des hommes et des dieux* ;  
 Puis, ivres des transports qui nous viennent surprendre,  
 Parmi nous, dans nos vers, revenons les répandre ;

Changeons en notre miel leurs plus antiques fleurs ;  
 Pour peindre notre idée, empruntons leurs couleurs ;  
 Allumons nos flambeaux à leurs feux poétiques ;  
 Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

Direz-vous qu'un objet, né sur leur Hélicon,  
 A seul de nous charmer pu recevoir le don ?  
 Que leurs fables, leurs dieux, ces mensonges futiles,  
 Des Muses noble ouvrage, aux Muses sont utiles ?  
 Que nos travaux savants, nos calculs studieux,  
 Qui subjuguent l'esprit et répugnent aux yeux,  
 Que l'on croit malgré soi, sont pénibles, austères,  
 Et moins grands, moins pompeux, que leurs belles chimères ?  
 Voilà ce que traités, préfaces, longs discours,  
 Prose, rime, par-tout nous disent tous les jours.  
 Mais enfin, dites-moi, si d'une œuvre immortelle  
 La nature est en nous la source et le modèle :  
 Pouvez-vous le penser que tout cet univers,  
 Et cet ordre éternel, ces mouvements divers,  
 L'immense vérité, la nature elle-même,  
 Soit moins grande en effet que ce brillant système  
 Qu'ils nommoient la nature, et dont d'heureux efforts  
 Disposoient avec art les fragiles ressorts ?  
 Mais quoi ! ces vérités sont au loin reculées,  
 Dans un langage obscur saintement recelées :  
 Le peuple les ignore. O Muses, ô Phébus !  
 C'est là, c'est là sans doute un aiguillon de plus.  
 L'auguste poésie, éclatante interprète,

Se couvrira de gloire en forçant leur retraite.  
Cette reine des cœurs, à la touchante voix,  
A le droit, en tous lieux, de nous dicter son choix;  
Sûre de voir par-tout, introduite par elle,  
Applaudir à grands cris une beauté nouvelle,  
Et les objets nouveaux que sa voix a tentés  
Par-tout de bouche en bouche après elle chantés.  
Elle porte, à travers leurs nuages plus sombres,  
Des rayons lumineux qui dissipent leurs ombres;  
Et rit quand de son vide un auteur oppressé  
Se plaint qu'on a tout dit et que tout est pensé.  
Seule, et la lyre en main, et de fleurs couronnée,  
De doux ravissements par-tout accompagnée,  
Aux lieux les plus déserts, ses pas, ses jeunes pas,  
Trouvent mille trésors qu'on ne soupçonnoit pas.  
Sur l'aride buisson que son regard se pose,  
Le buisson à ses yeux rit et jette une rose.  
Elle sait ne point voir, dans son juste dédain,  
Les fleurs qui trop souvent, courant de main en main,  
Ont perdu tout l'éclat de leurs fraîcheurs vermeilles;  
Elle sait même encore, ô charmantes merveilles!  
Sous ses doigts délicats réparer et cueillir  
Celles qu'une autre main n'avoit su que flétrir;  
Elle seule connoît ces extases choisies,  
D'un esprit tout de feu mobiles fantaisies,  
Ces rêves d'un moment, belles illusions,  
D'un monde imaginaire aimables visions,  
Qui ne frappent jamais, trop subtile lumière,

Des terrestres esprits l'œil épais et vulgaire.

Seule, de mots heureux, faciles, transparents,

Elle sait revêtir ces fantômes errants :

Ainsi des hauts sapins de la Finlande humide,

De l'ambre, enfant du ciel, distille l'or fluide ;

Et sa chute souvent rencontre dans les airs

Quelque insecte volant qu'il porte au fond des mers ;

De la Baltique enfin les vagues orageuses

Roulent et vont jeter ces larmes précieuses,

Où la fière Vistule, en de nobles coteaux,

Et le froid Niémen expirent dans ses eaux.

Là les arts vont cueillir cette merveille utile,

Tombe odorante où vit l'insecte volatile ;

Dans cet or diaphane il est lui-même encor,

On dirait qu'il respire et va prendre l'essor.

Qui que tu sois enfin, ô toi, jeune poète,

Travaille ; ose achever cette illustre conquête.

De preuves, de raisons, qu'est-il encor besoin ?

Travaille. Un grand exemple est un puissant témoin.

Montre ce qu'on peut faire, en le faisant toi-même ;

Si pour toi la retraite est un bonheur suprême,

Si chaque jour les vers de ces maîtres fameux

Font bouillonner ton sang et dressent tes cheveux ;

Si tu sens chaque jour, animé de leur ame,

Ce besoin de créer, ces transports, cette flamme,

Travaille. A nos censeurs, c'est à toi de montrer

Tous ces trésors nouveaux qu'ils veulent ignorer.

Il faudra bien les voir, il faudra bien se taire,  
Quand ils verront enfin cette gloire étrangère  
De rayons inconnus ceindre ton front brillant.  
Aux antres de Paros le bloc étincelant  
N'est aux vulgaires yeux qu'une pierre insensible;  
Mais le docte ciseau, dans son sein invisible,  
Voit, suit, trouve la vie, et l'âme, et tous ses traits :  
Tout l'Olympe respire en ses détours secrets.  
Là vivent de Vénus les beautés souveraines ;  
Là des muscles nerveux ; là de sanglantes veines  
Serpentent ; là des flancs invaincus aux travaux  
Pour soulager Atlas des célestes fardeaux.  
Aux volontés du fer leur enveloppe énorme  
Cède, s'amollit, tombe ; et de ce bloc informe  
Jaillissent, éclatants, des dieux pour nos autels :  
C'est Apollon lui-même, honneur des immortels ;  
C'est Alcide vainqueur des monstres de Némée ;  
C'est du vieillard troyen la mort envenimée ;  
C'est des Hébreux errants le chef, le défenseur :  
Dieu tout entier habite en ce marbre penseur.  
Ciel ! n'entendez-vous pas de sa bouche profonde  
Éclater cette voix créatrice du monde ?  
O qu'ainsi parmi nous des esprits inventeurs  
De Virgile et d'Homère atteignent les hauteurs !  
Sachent dans la mémoire avoir comme eux un temple,  
Et sans suivre leurs pas imiter leur exemple ;  
Faire, en s'éloignant d'eux, avec un soin jaloux,



Ce qu'eux-mêmes ils feroient s'ils vivoient parmi nous!  
 Que la nature seule, en ses vastes miracles,  
 Soit leur fable et leurs dieux, et ses lois leurs oracles,  
 Que leurs vers, de Thétis respectant le sommeil,  
 N'aillent plus dans ses flots rallumer le soleil ;  
 De la cour d'Apollon que l'erreur soit bannie,  
 Et qu'enfin Calliope, élève d'Uranie,  
 Montant sa lyre d'or sur un plus noble ton,  
 En langage des dieux fasse parler Newton !

Oh! si je puis, un jour! ... Mais quel est ce murmure?  
 Quelle nouvelle attaque et plus forte et plus dure?  
 O langue des François! est-il vrai que ton sort  
 Est de ramper toujours et que toi seule as tort?  
 Ou si d'un foible esprit l'indolente paresse  
 Veut rejeter sur toi sa honte et sa foiblesse?  
 Il n'est sot traducteur de sa richesse enflé,  
 Sot auteur d'un poëme, ou d'un discours sifflé,  
 Ou d'un recueil ombré de chansons à la glace,  
 Qui ne vous avertisse, en sa fière préface,  
 Que si son style épais vous fatigue d'abord,  
 Si sa prose vous pèse et bientôt vous endort ;  
 Si son vers est gêné, sans feu, sans harmonie,  
 Il n'en est point coupable : il n'est pas sans génie,  
 Il a tous les talents qui font les grands succès :  
 Mais enfin, malgré lui, ce langage françois,  
 Si foible en ses couleurs, si froid et si timide,  
 L'a contraint d'être lourd, gauche, plat, insipide.

Mais seroit-ce Le Brun, Racine, Despréaux,  
Qui l'accusent ainsi d'abuser leurs travaux?  
Est-ce à Rousseau, Buffon, qu'il résiste infidèle?  
Est-ce pour Montesquieu, qu'impuissant et rebelle,  
Il fuit? Ne sait-il pas, se reposant sur eux,  
Doux, rapide, abondant, magnifique, nerveux,  
Creusant dans les détours de ces âmes profondes,  
S'y teindre, s'y tremper de leurs couleurs fécondes?  
Un rimeur voit par-tout un nuage; et jamais,  
D'un coup d'œil ferme et grand, n'a saisi les objets;  
La langue se refuse à ces demi-pensées,  
De sang froid, pas à pas, avec peine amassées :  
Il se dépîte alors, et restant en chemin,  
Il se plaint qu'elle échappe et glisse de sa main.  
Celui qu'un vrai démon presse, enflamme, domine,  
Ignore un tel supplice : il pense, il imagine ;  
Un langage imprévu dans son âme produit,  
Naît avec sa pensée, et l'embrasse et la suit ;  
Les images, les mots que le génie inspire,  
Où l'univers entier vit, se meut et respire,  
Source vaste et sublime et qu'on ne peut tarir,  
En foule en son cerveau se hâtent de courir.  
D'eux-même ils vont chercher un nœud qui les rassemble :  
Tout s'allie et se forme, et tout va naître ensemble.

Sous l'insecte vengeur envoyé par Junon,  
Telle Io tourmentée, en l'ardente saison,  
Traverse en vain les bois et la longue campagne,

Et le fleuve bruyant qui presse la montagne ;  
Tel le bouillant poète, en ses transports brûlants,  
Le front échevelé, les yeux étincelants,  
S'agite, se débat ; cherche en d'épais bocages  
S'il pourra de sa tête apaiser les orages,  
Et secouer le dieu qui fatigue son sein.  
De sa bouche à grands flots ce dieu dont il est plein  
Bientôt en vers nombreux s'exhale et se déchaine :  
Leur sublime torrent roule, saisit, entraîne.  
Les tours impétueux, inattendus, nouveaux,  
L'expression de flamme aux magiques tableaux,  
Qu'a trempés la nature en ses couleurs fertiles ;  
Les nombres tour-à-tour turbulents ou faciles :  
Tout porte au fond du cœur . . . tumulte et la paix,  
Dans la mémoire au loin tout s'imprime à jamais.  
C'est ainsi que Minerve, en un instant formée,  
Du front de Jupiter s'élançe tout armée,  
Secouant et le glaive et le casque guerrier,  
Et l'horrible Gorgone à l'aspect meurtrier.  
Des Toscans, je le sais, la langue est séduisante ;  
Cire molle à tout feindre habile et complaisante,  
Qui prend d'heureux contours sous les plus foibles mains.  
Quand le Nord, s'épuisant de barbares essaims,  
Vint, par une conquête en malheur plus féconde,  
Venger sur les Romains l'esclavage du monde,  
De leurs affreux accents la farouche âpreté  
Du latin en tous lieux souilla la pureté :  
On vit de ce mélange étranger et sauvage

Naître des langues sœurs, que le temps et l'usage,  
Par des sentiers divers guidant diversement,  
D'une lime insensible ont poli lentement,  
Sans pouvoir en entier, malgré tous leurs prodiges,  
De la rouille barbare effacer les vestiges.  
De là du castillan la pompe et la fierté,  
Teint encor des couleurs du langage indompté,  
Qu'au Tage transplantoient les fureurs musulmanes.  
La grace et la douceur sur les lèvres toscanes  
Fixèrent leur empire ; et la Seine à-la-fois  
De grace et de fierté sut composer sa voix.  
Mais ce langage, armé d'obstacles indociles,  
Lutte et ne veut plier que sous des mains habiles.  
Est-ce un mal ? Eh ! plutôt rendons grâces aux dieux ;  
Un faux éclat long-temps ne peut tromper nos yeux,  
Et notre langue même à tout esprit vulgaire  
De nos vers dédaigneux fermant le sanctuaire,  
L'avertit dès l'abord que s'il veut y monter,  
Il faut savoir tout craindre et savoir tout tenter ;  
Et recueillant affronts ou gloire sans mélange,  
S'élever jusqu'au faite ou ramper dans la fange.

---

# ODES.

---

## ODE I.

### LA JEUNE CAPTIVE.

---

L'épi naissant mûrit de la faux respecté ;  
Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été  
Boit les doux présents de l'aurore ;  
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,  
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,  
Je ne veux point mourir encore.

Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort,  
Moi je pleure, et j'espère ; au noir souffle du Nord  
Je plie et relève ma tête.

S'il est des jours amers, il en est de si doux !  
Hélas ! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts ?  
Quelle mer n'a point de tempête ?

L'illusion féconde habite dans mon sein.  
D'une prison sur moi les murs présent en vain,  
J'ai les ailes de l'espérance :

Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,  
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel  
Philomèle chante et s'élance.

Est-ce à moi de mourir ! Tranquille je m'endors,  
Et tranquille je veille ; et ma veille aux remords  
Ni mon sommeil ne sont en proie.  
Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux ;  
Sur des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux  
Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin !  
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin  
J'ai passé les premiers à peine.  
Au banquet de la vie à peine commencé,  
Un instant seulement mes lèvres ont pressé  
La coupe en mes mains encor pleine.

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson ;  
Et comme le soleil, de saison en saison,  
Je veux achever mon année.  
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,  
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin,  
Je veux achever ma journée.

O mort ! tu peux attendre ; éloigne, éloigne-toi ;  
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,  
Le pâle désespoir dévore.

Pour moi Palès encore à des asiles verts ;  
Les Amours des baisers, les Muses des concerts ;  
Je ne veux pas mourir encore.

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois  
S'éveillait ; écoutant ces plaintes, cette voix,  
Ces vœux d'une jeune captive,  
Et secouant le faix de mes jours languissants,  
Aux douces lois des vers je pliois les accents  
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,  
Feront à quelque amant des loisirs studieux  
Chercher quelle fut cette belle :  
La grace décoroit son front et ses discours,  
Et comme elle craindront de voir finir leurs jours  
Ceux qui les passeront près d'elle.

---

---

## ODE II.

---

J'ai vu sur d'autres yeux, qu'amour faisoit sourire,  
Ses doux regards s'attendrir et pleurer,  
Et du miel le plus doux que sa bouche respire  
Un autre s'enivrer.

Et quand, sur mon visage, un trouble involontaire  
Exprimoit le desir de mon cœur agité,  
Un coup d'œil caressant, furtivement jeté,  
Tempéroit dans mon sein cette souffrance amère.

Ah! dans le fond de ses forêts,  
Le ramier, déchiré de traits,  
Gémit au moins sans se contraindre;  
Et le fugitif Actéon,  
Percé par les traits d'Orion,  
Peut l'accuser et peut se plaindre.



---

## ODE III.

---

Bysance, mon berceau, jamais tes janissaires  
Du musulman paisible ont-ils forcé le seuil?  
Vont-ils jusqu'en son lit, nocturnes émissaires,  
Porter l'épouvante et le deuil?

Son harem ne connoît, invisible retraite,  
Le choix, ni les projets, ni le nom des vizirs.  
Là, sûr du lendemain, il repose sa tête,  
Sans craindre au sein de ses plaisirs,

Que cent nouvelles lois qu'une nuit a fait naître,  
De juges assassins un tribunal pervers,  
Lancent sur son réveil, avec le nom de traître,  
La mort, la ruine, ou les fers.

Tes mœurs et ton Coran sur ton sultan farouche  
Veillent, le glaive nu, s'il croyoit tout pouvoir,  
S'il osoit tout braver, et dérober sa bouche  
Au frein de l'antique devoir.

Voilà donc une digue où la toute puissance  
Voit briser le torrent de ses vastes progrès!  
Liberté qui nous fuis, tu ne fuis point Bysance ;  
Tu planes sur ses minarets!

# ÉLÉGIES.

---

## ÉLÉGIE I.

---

Mânes de Callimaque, ombre de Philétas,  
Dans vos saintes forêts daignez guider mes pas.  
J'ose, nouveau pontife aux antres du Permesse,  
Mêler des chants françois dans les chœurs de la Grèce.  
Dites en quel vallon vos écrits médités  
Soumirent à vos vœux les plus rares beautés.  
Qu'aisément à ce prix un jeune cœur s'embrase !  
Je n'ai point pour la gloire inquiété Pégase.  
L'obscurité tranquille est plus chère à mes yeux  
Que de ses favoris l'éclat laborieux.  
Peut-être, n'écoutant qu'une jeune manie,  
J'eusse aux rayons d'Homère allumé mon génie ;  
Et d'un essor nouveau, jusqu'à lui m'élevant,  
Volé de bouche en bouche heureux et triomphant.  
Mais la tendre Élégie et sa grace touchante  
M'ont séduit ; l'Élégie à la voix gémissante,  
Au ris mêlé de pleurs, aux longs cheveux épars ;  
Belle, et levant au ciel ses humides regards :  
Sur un axe brillant c'est moi qui la promène  
Parmi tous ces palais dont s'enrichit la Seine ;  
Le peuple des amours y marche auprès de nous ;  
La lyre est dans leurs mains. Cortège aimable et doux,

Qu'aux fêtes de la Grèce enleva l'Italie !  
 Et ma fière Camille est la sœur de Délie . . . .  
 Oh ! je ne quitte plus ces bosquets enchanteurs  
 Où rêva mon Tibulle aux soupirs séducteurs ;  
 Où le feuillage encor dit Corinne charmante ;  
 Où Cinthie est écrite en l'écorce odorante ;  
 Où les sentiers françois ne me conduisoient pas ;  
 Où mes pas de Le Brun ont rencontré les pas.

Ainsi, que mes écrits enfants de ma jeunesse  
 Soient un code d'amour, de plaisir, de tendresse ;  
 Que par-tout de Vénus ils dispersent les traits ;  
 Que ma voix, que mon ame y vivent à jamais ;  
 Qu'une jeune beauté, sur la plume et la soie,  
 Attendant le mortel qui fait toute sa joie,  
 S'amuse à mes chansons, y médite à loisir  
 Les baisers dont bientôt elle veut l'accueillir.  
 Qu'à bien aimer tous deux mes chansons les excitent ;  
 Qu'ils s'adressent mes vers, qu'ensemble ils les récitent ;  
 Lassés de leurs plaisirs, qu'au feu de mes pinceaux  
 Ils s'animent encore à des plaisirs nouveaux ;  
 Qu'au matin sur sa couche à me lire empressée,  
 Lise du cloître austère éloigne sa pensée ;  
 Chaque bruit qu'elle entend, que sa tremblante main  
 Me glisse dans ses draps et tout près de son sein.  
 Qu'un jeune homme, agité d'une flamme inconnue,  
 S'écrie aux doux tableaux de ma muse ingénue :  
 « Ce poète amoureux, qui me connoît si bien,  
 « Quand il a peint son cœur, avoit lu dans le mien. »

---

## ÉLÉGIE II.

---

Pleurez, doux Alcyons ! ô vous, oiseaux sacrés,  
Oiseaux chers à Thétis ; doux Alcyons, pleurez !

Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine !  
Un vaisseau la portoit aux bords de Camarine ;  
Là l'hymen, les chansons, les flûtes, lentement  
Devoient la reconduire au seuil de son amant.  
Une clef vigilante a, pour cette journée,  
Sous le cèdre enfermé sa robe d'hyménée,  
Et l'or dont au festin ses bras seront parés,  
Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.  
Mais, seule sur la proue invoquant les étoiles,  
Le vent impétueux qui souffloit dans ses voiles  
L'enveloppe : étonnée et loin des matelots,  
Elle tombe, elle crie, elle est au sein des flots.

Elle est au sein des flots, la jeune Tarentine !  
Son beau corps a roulé sous la vague marine.  
Thétis, les yeux en pleurs, dans le creux d'un rocher,  
Aux monstres dévorants eut soin de le cacher.  
Par son ordre bientôt les belles néréides  
S'élèvent au-dessus des demeures humides,

Le poussent au rivage, et dans ce monument  
L'ont au cap du Zéphyr déposé mollement ;  
Et de loin, à grands cris appelant leurs compagnes,  
Et les nymphes des bois, des sources, des montagnes,  
Toutes, frappant leur sein, et traînant un long deuil,  
Répétèrent hélas ! autour de son cercueil.

Hélas ! chez ton amant tu n'es point ramenée,  
Tu n'as point revêtu ta robe d'hyménée,  
L'or autour de ton bras n'a point serré de nœuds,  
Et le bandeau d'hymen n'orna point tes cheveux.

---

## ÉLÉGIE III.

---

O jours de mon printemps, jours couronnés de rose,  
A votre fuite en vain un long regret s'oppose !  
Beaux jours, quoique souvent obscurcis de mes pleurs,  
Vous dont j'ai su jouir même au sein des douleurs,  
Sur ma tête bientôt vos fleurs seront fanées.  
Hélas ! bientôt le flux des rapides années  
Vous aura loin de moi fait voler sans retour.  
Oh ! si du moins alors je pouvois à mon tour,  
Champêtre possesseur, dans mon humble chaumière  
Offrir à mes amis une ombre hospitalière ;  
Voir mes Lares charmés, pour les bien recevoir,  
A de joyeux banquets la nuit les faire asseoir ;  
Et là nous souvenir, au milieu de nos fêtes,  
Combien chez eux long-temps, dans leurs belles retraites,  
Soit sur ces bords heureux, opulents avec choix,  
Où Montigny s'enfonce en ses antiques bois,  
Soit où la Marne lente, en un long cercle d'îles,  
Ombrage de bosquets l'herbe et les prés fertiles ;  
J'ai su, pauvre et content, savourer à longs traits  
Les muses, les plaisirs, et l'étude et la paix.  
Qui ne sait être pauvre est né pour l'esclavage.  
Qu'il serve donc les grands, les flatte, les ménage ;

Qu'il plie, en approchant de ces superbes fronts,  
Sa tête à la prière et son ame aux affronts,  
Pour qu'il puisse, enrichi de ces affronts utiles,  
Enrichir à son tour quelques têtes serviles.  
De ses honteux trésors je ne suis point jaloux.  
Une pauvreté libre est un trésor si doux !  
Il est si doux, si beau, de s'être fait soi-même,  
De devoir tout à soi, tout aux beaux arts qu'on aime ;  
Vraie abeille en ses dons, en ses soins, en ses mœurs,  
D'avoir su se bâtir, des dépouilles des fleurs,  
Sa cellule de cire, industrieux asile  
Où l'on coule une vie innocente et facile ;  
De ne point vendre aux grands ses hymnes avilis,  
De n'offrir qu'aux talents, de vertus ennoblis,  
Et qu'à l'amitié douce et qu'aux douces foiblesses  
D'un encens libre et pur les honnêtes caresses !  
Ainsi l'on dort tranquille ; et dans son saint loisir,  
Devant son propre cœur on n'a point à rougir.  
Si le sort ennemi m'assiège et me désole,  
On pleure : mais bientôt la tristesse s'envole ;  
Et les arts, dans un cœur de leur amour rempli,  
Versent de tous les maux l'indifférent oubli.  
Les délices des arts ont nourri mon enfance.  
Tantôt, quand d'un ruisseau, suivi dès sa naissance,  
La nymphe aux pieds d'argent a sous de longs berceaux  
Fait serpenter ensemble et mes pas et ses eaux,  
Ma main donne au papier, sans travail, sans étude,  
Des vers fils de l'amour et de la solitude.

Tantôt de mon pinceau les timides essais  
Avec d'autres couleurs cherchent d'autres succès.  
Ma toile avec Sapho s'attendrit et soupire.  
Elle rit et s'égaie aux danses du satyre ;  
Ou l'aveugle Ossian y vient pleurer ses yeux ,  
Et voit ou pense voir ses antiques aïeux  
Qui , dans l'air appelés à ses hymnes sauvages ,  
Arrêtent près de lui leurs palais de nuages.  
Beaux arts , ô de la vie aimables enchanteurs ,  
Des plus sombres ennuis rians consolateurs ,  
Amis sûrs dans la peine et constantes maîtresses  
Dont l'or n'achètent point l'amour ni les caresses ;  
Beaux arts , dieux bienfaisants , vous que vos favoris  
Par un indigne usage ont tant de fois flétris ,  
Je n'ai point partagé leur honte trop commune.  
Sur le front des époux de l'aveugle fortune  
Je n'ai point fait ramper vos lauriers trop jaloux.  
J'ai respecté les dons que j'ai reçus de vous.  
Je ne vais point , à prix de mensonges serviles ,  
Vous marchander au loin des récompenses viles ;  
Et par-tout , de mes vers ambitieux lecteur ,  
Faire trouver charmant mon luth adulateur.  
Abel , mon jeune Abel , et Trudaine , et son frère ,  
Ces vieilles amitiés de l'enfance première ,  
Quand tous quatre muets , sous un maître inhumain ,  
Jadis au châtement nous présentions la main ;  
Et mon frère , et Le Brun , les Muses elles-même ;  
De Pange , fugitif de ces neuf sœurs qu'il aime ;



Voilà le cercle entier qui, le soir quelquefois,  
A des vers, non sans peine obtenus de ma voix,  
Prête une oreille amie et cependant sévère.  
Puissé-je ainsi toujours dans cette troupe chère,  
Me revoir, chaque fois que mes avides yeux  
Auront porté long-temps mes pas de lieux en lieux,  
Amant des nouveautés compagnes de voyage,  
Courant par-tout ; par-tout cherchant à mon passage  
Quelque ange aux yeux divins qui veuille me charmer,  
Qui m'écoute ou qui m'aime, ou qui se laisse aimer !

---

## ÉLÉGIE IV.

---

Aujourd'hui qu'au tombeau je suis prêt à descendre,  
Mes amis, dans vos mains je dépose ma cendre.  
Je ne veux point, couvert d'un funèbre linceuil,  
Que les pontifes saints autour de mon cercueil,  
Appelés aux accents de l'airain lent et sombre,  
De leur chant lamentable accompagnent mon ombre,  
Et sous des murs sacrés aillent ensevelir  
Ma vie, et ma dépouille, et tout mon souvenir.  
Eh! qui peut sans horreur à ses heures dernières  
Se voir au loin périr dans des mémoires chères?  
L'espoir que des amis pleureront notre sort,  
Charme l'instant suprême et console la mort.  
Vous-mêmes choisirez à mes jeunes reliques  
Quelque bord fréquenté des pénates rustiques,  
Des regards d'un beau ciel doucement animé,  
Des fleurs et de l'ombrage, et tout ce que j'aimai.  
C'est là, près d'une eau pure, au coin d'un bois tranquille,  
Qu'à mes mânes éteints je demande un asile;  
Afin que votre ami soit présent à vos yeux,  
Afin qu'au voyageur amené dans ces lieux,  
La pierre, par vos mains, de ma fortune instruite,  
Raconte en ce tombeau quel malheureux habite;

Quels maux ont abrégé ses rapides instants ;  
Qu'il fut bon, qu'il aima, qu'il dut vivre long-temps.  
Ah! le meurtre jamais n'a souillé mon courage.  
Ma bouche du mensonge ignora le langage ;  
Et jamais, prodiguant un serment faux et vain,  
Ne trahit le secret recelé dans mon sein.  
Nul forfait odieux, nul remords implacable  
Ne déchire mon ame inquiète et coupable.  
Vos regrets la verront pure et digne de pleurs ;  
Oui, vous plaindrez sans doute en mes longues douleurs  
Et ce brillant midi qu'annonçoit mon aurore,  
Et ces fruits dans leur germe éteints avant d'éclorre,  
Que mes naissantes fleurs auront en vain promis.  
Oui, je vais vivre encore au sein de mes amis.  
Souvent à vos festins qu'égaya ma jeunesse,  
Au milieu des éclats d'une vive alégresse,  
Frappés d'un souvenir, hélas! amer et doux,  
Sans doute vous direz : « Que n'est-il avec nous ! »

Je meurs. Avant le soir j'ai fini ma journée.  
A peine ouverte au jour ma rose s'est fanée.  
La vie eut bien pour moi de volages douceurs ;  
Je les goûtois à peine, et voilà que je meurs.  
Mais, oh ! que mollement reposera ma cendre,  
Si parfois un penchant impérieux et tendre  
Vous guidant vers la tombe où je suis endormi,  
Vos yeux en approchant pensent voir leur ami !  
Si vos chants de mes feux vont redisant l'histoire ;

Si vos discours flatteurs, tout pleins de ma mémoire,  
Inspirent à vos fils qui ne m'ont point connu  
L'ennui de naître à peine et de m'avoir perdu !  
Qu'à votre belle vie ainsi ma mort obtienne  
Tout l'âge, tous les biens dérobés à la mienne ;  
Que jamais les douleurs, par de cruels combats,  
N'allument dans vos flancs un pénible trépas ;  
Que la joie en vos cœurs ignore les alarmes ;  
Que les peines d'autrui causent seules vos larmes ;  
Que vos heureux destins, les délices du ciel,  
Coulent toujours trempés d'ambrosie et de miel,  
Et non sans quelque amour paisible et mutuelle.  
Et, quand la mort viendra, qu'une amante fidèle,  
Près de vous désolée, en accusant les dieux,  
Pleure, et veuille vous suivre, et vous ferme les yeux.

---

---

## LE MALADE.

IDYLLE.

« Apollon, dieu sauveur, dieu des savants mystères,  
Dieu de la vie, et dieu des plantes salutaires;  
Dieu vainqueur de Python, dieu jeune et triomphant,  
Prends pitié de mon fils, de mon unique enfant!  
Prends pitié de sa mère aux larmes condamnée,  
Qui ne vit que pour lui, qui meurt abandonnée;  
Qui n'a pas dû rester pour voir mourir son fils!  
Dieu jeune, viens aider sa jeunesse. Assoupis,  
Assoupis dans son sein cette fièvre brûlante  
Qui dévore la fleur de sa vie innocente.  
Apollon, si jamais, échappé du tombeau,  
Il retourne au Ménale avoir soin du troupeau,  
Ces mains, ces vieilles mains orneront ta statue  
De ma coupe d'onyx à tes pieds suspendue;  
Et, chaque été nouveau, d'un taureau mugissant  
La hache à ton autel fera couler le sang.

« Eh bien, mon fils, es-tu toujours impitoyable?  
Ton funeste silence est-il inexorable?  
Enfant, tu veux mourir? Tu veux, dans ses vieux ans,

Laisser ta mère seule avec ses cheveux blancs ?  
Tu veux que ce soit moi qui ferme ta paupière ?  
Que j'unisse ta cendre à celle de ton père ?  
C'est toi qui me devois ces soins religieux,  
Et ma tombe attendoit tes pleurs et tes adieux.  
Parle, parle, mon fils, quel chagrin te consume ?  
Les maux qu'on dissimule en ont plus d'amertume.  
Ne lèveras-tu point ces yeux appesantis ?

« — Ma mère, adieu ; je meurs, et tu n'as plus de fils.  
Non ; tu n'as plus de fils, ma mère bien-aimée.  
Je te perds. Une plaie ardente, envenimée,  
Me ronge : avec effort je respire ; et je crois  
Chaque fois respirer pour la dernière fois.  
Je ne parlerai pas. Adieu ; ce lit me blesse,  
Ce tapis qui me couvre accable ma foiblesse,  
Tout me pèse et me lasse. Aide-moi, je me meurs.  
Tourne-moi sur le flanc. Ah j'expire ! ô douleurs !

« — Tiens, mon unique enfant, mon fils, prends ce breuvage :  
Sa chaleur te rendra ta force et ton courage.  
La mauve, le dictame ont, avec les pavots,  
Mélé leurs sucs puissants qui donnent le repos :  
Sur le vase bouillant, attendrie à mes larmes,  
Une Thessalienne a composé des charmes.  
Ton corps débile a vu trois retours du soleil  
Sans connoître Cérès, ni tes yeux le sommeil.  
Prends, mon fils, laisse-toi fléchir à ma prière ;

C'est ta mère, ta vieille, inconsolable mère  
 Qui pleure, qui jadis te guidoit pas à pas,  
 T'asseyoit sur son sein, te portoit dans ses bras;  
 Que tu disois aimer, qui t'apprit à le dire;  
 Qui chantoit, et souvent te forçoit à sourire  
 Lorsque tes jeunes dents, par de vives douleurs,  
 De tes yeux enfantins faisoient couler des pleurs.  
 Tiens, presse de ta lèvre, hélas! pâle et glacée,  
 Par qui cette mamelle étoit jadis pressée,  
 Un suc qui te nourrisse et vienne à ton secours,  
 Comme autrefois mon lait nourrit tes premiers jours.

« — O coteaux d'Érimanthe! ô vallons, ô bocage!  
 O vent sonore et frais qui troublois le feuillage,  
 Et faisois frémir l'onde, et sur leur jeune sein  
 Agitois les replis de leur robe de lin!  
 De légères beautés, troupe agile et dansante.....  
 Tu sais, tu sais, ma mère? Aux bords de l'Érimanthe,  
 Là, ni loups ravisseurs, ni serpents, ni poisons.  
 O visage divin! ô fêtes! ô chansons!  
 Des pas entrelacés, des fleurs, une onde pure,  
 Aucun lieu n'est si beau dans toute la nature.  
 Dieux! ces bras et ces fleurs, ces cheveux, ces pieds nus  
 Si blancs, si délicats! je ne les verrai plus.  
 Oh! portez, portez-moi sur les bords d'Érymanthe!  
 Que je la voie encor cette vierge charmante!  
 Oh! que je voie au loin la fumée à longs flots  
 S'élever de ce toit au bord de cet enclos.....

Assise à tes côtés, ses discours, sa tendresse,  
Sa voix, trop heureux père, enchantent ta vieillesse.  
Dieux! par-dessus la haie, élevée en remparts,  
Je la vois à pas lents, en longs cheveux épars,  
Seule, sur un tombeau, pensive, inanimée,  
S'arrêter et pleurer sa mère bien-aimée,  
O que tes yeux sont doux! que ton visage est beau!  
Viendras-tu point aussi pleurer sur mon tombeau!  
Viendras-tu point aussi, la plus belle des belles,  
Dire sur mon tombeau : Les Parques sont cruelles!

« — Ah! mon fils, c'est l'amour! c'est l'amour insensé  
Qui t'a, jusqu'à ce point, cruellement blessé!  
Ah! mon malheureux fils! Oui, foibles que nous sommes,  
C'est toujours cet amour qui tourmente les hommes.  
S'ils pleurent en secret, qui lira dans leur cœur  
Verra que cet amour est toujours leur vainqueur.  
Mais, mon fils, mais dis-moi, quelle nymphe charmante,  
Quelle vierge as-tu vue au bord de l'Érymanthe?  
N'es-tu pas riche et beau? du moins quand la douleur  
N'avait point de ta joue éteint la jeune fleur.  
Parle. Est-ce cette Églé, fille du roi des ondes?  
Ou cette jeune Irène aux longues tresses blondes.  
Ou ne serois-ce point cette fière beauté  
Dont j'entends le beau nom chaque jour répété;  
Dont j'apprends que par-tout les belles sont jalouses;  
Qu'aux temples, aux festins, les mères, les épouses,  
Ne sauroient voir, dit-on, sans peine, sans effroi?



Cette belle Daphné?... — Dieux! ma mère, tais-toi,  
Tais-toi. Dieux! qu'as-tu dit? elle est fière, inflexible;  
Comme les immortels elle est belle et terrible!  
Mille amants l'ont aimée : ils l'ont aimée en vain.  
Comme eux j'aurois trouvé quelque refus hautain.  
Non, garde que jamais elle soit informée.....  
Mais, ô mort! ô tourment! ô mère bien-aimée!  
Tu vois dans quels ennuis dépérissent mes jours.  
Écoute ma prière et viens à mon secours :  
Je meurs; va la trouver; que tes traits, que ton âge,  
De sa mère, à ses yeux, offrent la sainte image.  
Tiens, prends cette corbeille et nos fruits les plus beaux;  
Prends notre amour d'ivoire, honneur de ces hameaux;  
Prends la coupe d'onyx, à Corinthe ravie;  
Prends mes jeunes chevreaux, prends mon cœur, prends ma vie,  
Jette tout à ses pieds; apprends-lui qui je suis;  
Dis-lui que je me meurs, que tu n'as plus de fils;  
Tombe aux pieds du vieillard, gémis, implore, presse;  
Adjure cieus et mers, dieux, temple, autel, déesse;  
Pars; et si tu reviens sans les avoir fléchis,  
Adieu, ma mère, adieu, tu n'auras plus de fils.

« — J'aurai toujours un fils; va, la belle espérance  
Me dit... » Elle s'incline, et, dans un doux silence,  
Elle couvre ce front terni par les douleurs  
De baisers maternels entremêlés de pleurs.  
Puis elle sort en hâte, inquiète et tremblante,  
Sa démarche de crainte et d'âge chancelante.

Elle arrive, et bientôt revenant sur ses pas,  
Haletante, de loin : « Mon cher fils ! tu vivras,  
Tu vivras ! » Elle vient s'asseoir près de la couche ;  
Le vieillard la suivoit, le sourire à la bouche.  
La jeune belle aussi, rouge et le front baissé,  
Vient, jette sur le lit un coup-d'œil. L'insensé  
Tremble ; sous ses tissus il veut cacher sa tête.  
« Ami, depuis trois jours tu n'es d'aucune fête,  
Dit-elle, que fais-tu ? Pourquoi veux-tu mourir ?  
Tu souffres. L'on me dit que je peux te guérir :  
Vis ; et formons ensemble une seule famille.  
Que mon père ait un fils, et ta mère une fille. »

# FRAGMENTS.

---

## NÉERE.

---

De même qu'à sa mort, pour la dernière fois,  
Un beau cygne soupire, et de sa douce voix,  
De sa voix qui bientôt lui doit être ravie,  
Chante, avant de partir, ses adieux à la vie :  
Ainsi, les yeux remplis de langueur et de mort,  
Pâle, elle ouvrit sa bouche en un dernier effort.

« O vous, du Sébéthus naïades vagabondes,  
Coupez sur mon tombeau vos chevelures blondes.  
Adieu, mon Clinias ; moi, celle qui te plus,  
Moi, celle qui t'aimai, que tu ne verras plus.  
O cieus, ô terre, ô mer, prés, montagnes, rivages,  
Fleurs, bois mélodieux, vallons, grottes sauvages,  
Rappelez-lui souvent, rappelez-lui toujours  
Néere tout son bien, Néere ses amours,  
Cette Néere, hélas ! qu'il nommoit sa Néere,  
Qui pour lui, criminelle, abandonna sa mère ;  
Qui pour lui fugitive, errant de lieux en lieux,

Aux regards des humains n'osa lever les yeux.  
Oh ! soit que l'astre pur des deux frères d'Hélène  
Calme sous ton vaisseau la vague ionienne ;  
Soit qu'aux bords de Pœstum, sous ta soigneuse main,  
Les roses deux fois l'an couronnent ton jardin ;  
Au coucher du soleil, si ton ame attendrie  
Tombe dans une muette et longue rêverie :  
Alors, mon Clinias, appelle, appelle-moi.  
Je viendrai, Clinias ; je volerai vers toi.  
Mon ame vagabonde, à travers le feuillage  
Frémira ; sur les vents ou sur quelque nuage  
Tu la verras descendre ; ou, du sein de la mer  
S'élevant comme un songe, étinceler dans l'air.  
Et ma voix, toujours tendre et doucement plaintive,  
Caresser en fuyant ton oreille attentive. »

.....  
Accours, jeune Chromis, je t'aime, et je suis belle ;  
Blanche comme Diane et légère comme elle,  
Comme elle grande et fière ; et les bergers, le soir,  
Lorsque, les yeux baissés, je passe sans les voir,  
Doutent si je ne suis qu'une simple mortelle,  
Et me suivant des yeux, disent : « Comme elle est belle !  
Néere, ne va point te confier aux flots  
De peur d'être déesse ; et que les matelots

N'invoquent, au milieu de la tourmente amère,  
La blanche Galathée et la blanche Néere. »

---

### FRAGMENT DU JEU DE PAUME.

Apprenez la justice ; apprenez que vos droits  
Ne sont point votre vain caprice.  
Si votre sceptre impie ose frapper les lois,  
Parricides, tremblez ; tremblez, indignes rois.  
La liberté législatrice,  
La sainte liberté, fille du sol françois,  
Pour venger l'homme et punir les forfaits,  
Va parcourir la terre en arbitre suprême.  
Tremblez, ses yeux lancent l'éclair.  
Il faudra comparoître et répondre vous-même ;  
Nus, sans flatteurs, sans cour, sans diadème,  
Sans gardes hérissés de fer.  
La nécessité traîne, inflexible et puissante,  
A ce tribunal souverain  
Votre majesté chancelante :  
Là seront recueillis les pleurs du genre humain :  
Là, jugé incorruptible, et la main sur sa foudre,  
Elle entendra le peuple, et les sceptres d'airain  
Disparoîtront, réduits en poudre.

---

---

## DERNIERS VERS DE L'AUTEUR.

---

Comme un dernier rayon , comme un dernier zéphire  
Anime la fin d'un beau jour ,  
Au pied de l'échafaud j'essaie encor ma lyre.  
Peut-être est-ce bientôt mon tour ;  
Peut-être avant que l'heure en cercle promenée  
Ait posé, sur l'émail brillant,  
Dans les soixante pas où sa route est bornée,  
Son pied sonore et vigilant,  
Le sommeil du tombeau pressera mes paupières.  
Avant que de ses deux moitiés  
Ce vers que je commence ait atteint la dernière,  
Peut-être en ces murs effrayés  
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,  
Escorté d'infames soldats,  
Remplira de mon nom ces longs corridors sombres.

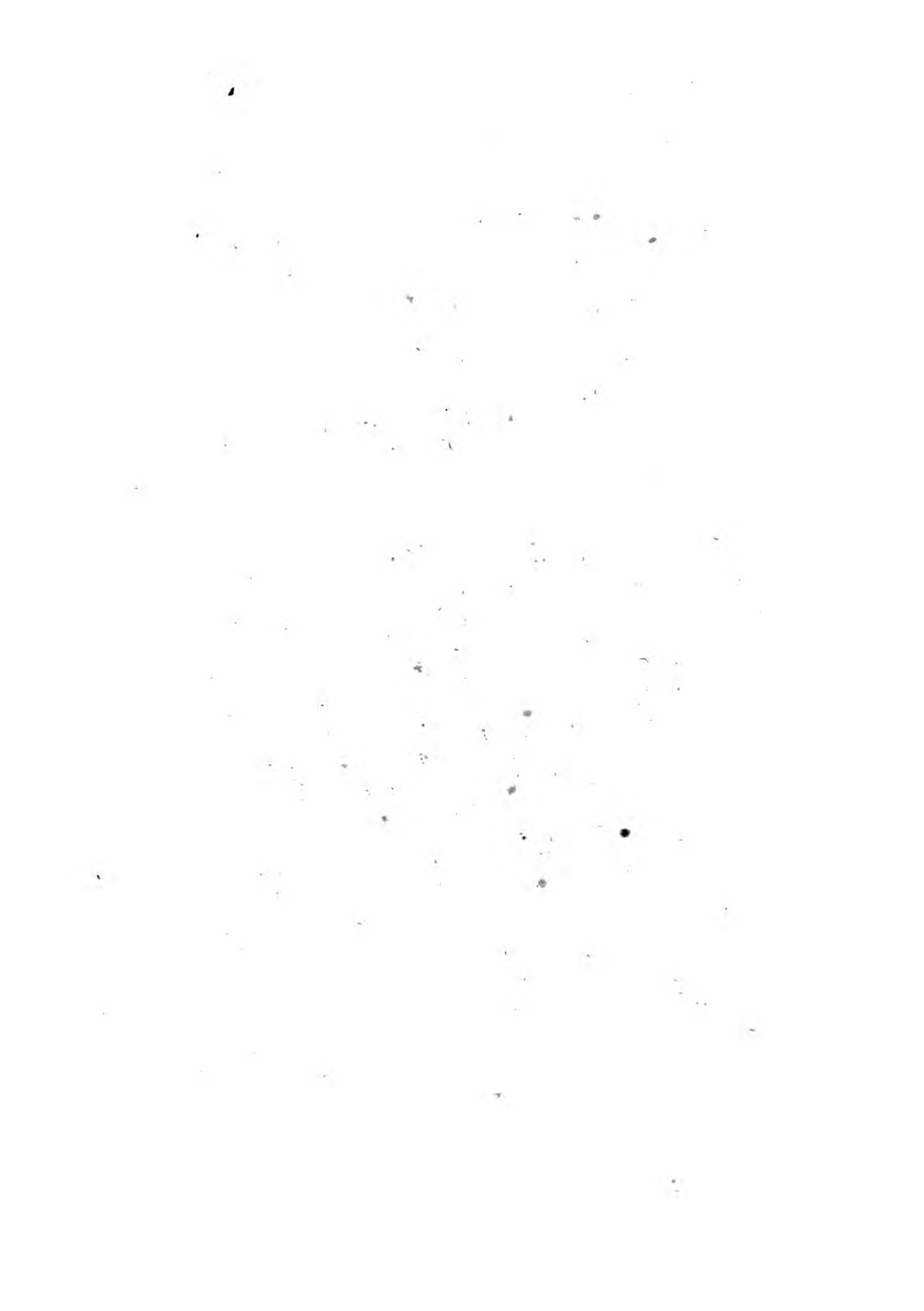
.....

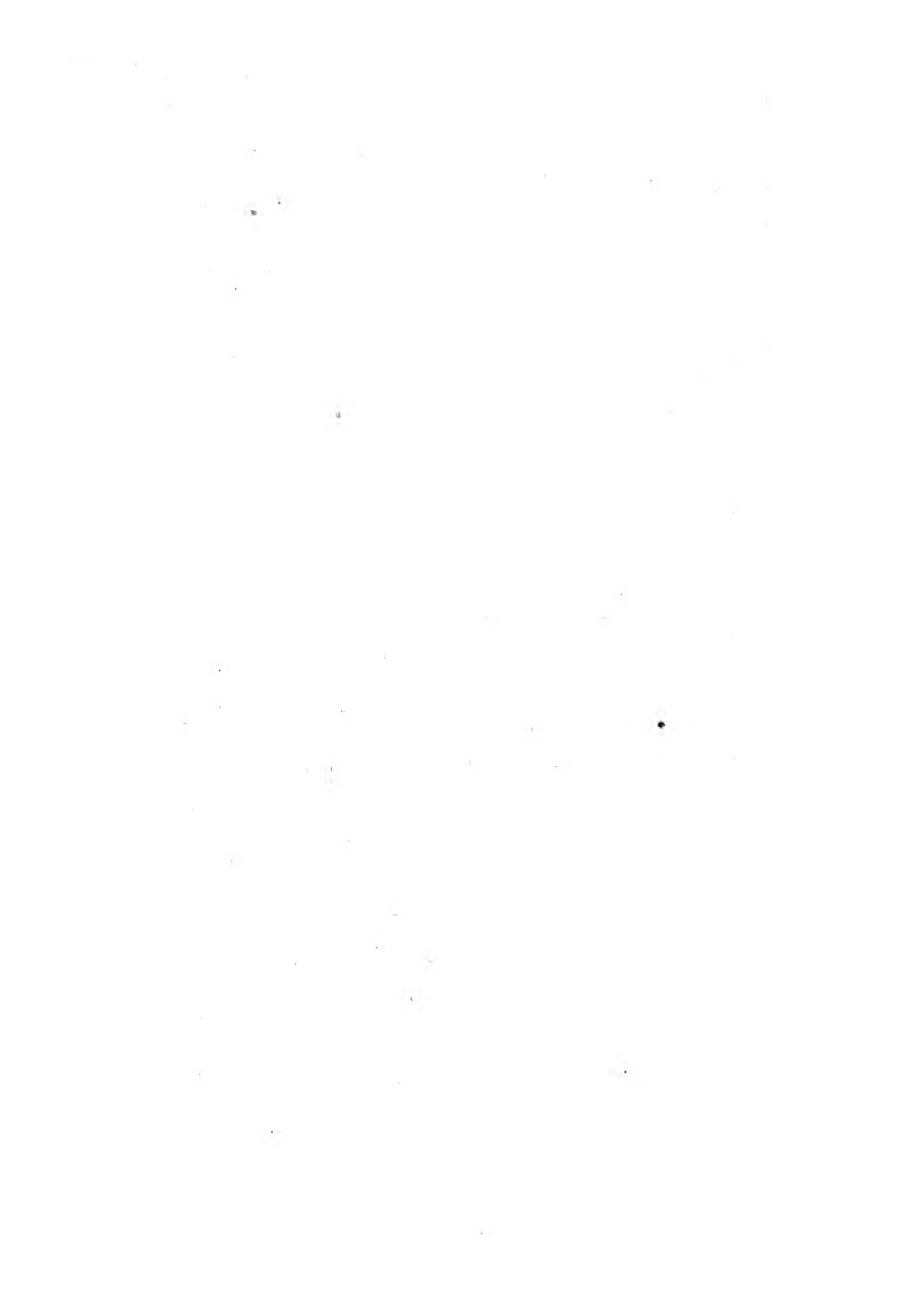
---



**BERTIN.**









Saillard: 1823.

Lith. de C. de Las

Bertin.

Un autre...  
à l'aveugle...  
de...  
Ses premières poésies...  
par...  
de...  
mais...  
pour...  
de...  
la...  
pour...  
de...  
à...  
à...  
à...  
à...  
à...  
à...



*Frederick*

---

NOTICE  
SUR  
BERTIN.

~~~~~

ANTOINE DE BERTIN, chevalier de Saint-Louis, capitaine de cavalerie, ami, rival et compatriote du chevalier de Parny, naquit à l'île de Bourbon, le 10 octobre 1752, vint en France à l'âge de neuf ans, et fit ses études à Picpus, chez un maître de pension nommé Collin.

Ses premières poésies, publiées en 1773, n'eurent, pour ainsi dire, pas de succès. La manière de Dorat s'y faisoit par trop remarquer; ce ne fut qu'en 1782 qu'il obtint, par ses élégies, la réputation dont il jouit. Moins naturel que Parny, mais plus vif, plus brillant que ce dernier; chez lui, l'esprit n'éteint pas le sentiment, et l'on peut dire qu'il s'est élevé fort audessus de Dorat, qu'il avoit pris pour modèle.

Le surnom de *Properce*, qui lui fut donné par ses contemporains, lui sera confirmé par la postérité.

Ce poète mourut à Saint-Domingue, où il s'étoit rendu dans l'espérance d'obtenir la main d'une jeune créole qu'il avoit connue à Paris. Tout étoit prêt pour leur union : la veille de ce jour Bertin se sentit indisposé; il demanda que le mariage se fit dans sa chambre; mais à peine eut-il pro-

noncé le oui d'une voix foible, qu'il s'évanouit. Il se réveilla sans idées : son état tenoit de l'imbécillité; et cet état dura jusqu'au dix-septième jour, qui fut celui de sa mort. Il fut inhumé sur l'habitation de son beau-père, plaine de l'Artibonite, le 3 juin 1790.

---

## AU LECTEUR.

---

O vous qui lirez mes écrits,  
Lecteurs trop indulgents, voulez-vous me connoître ;  
Au sein des vastes mers l'Afrique m'a vu naître.  
Foible arbuste, à neuf ans, transplanté dans Paris  
Et de mon premier ciel favorisé peut-être,  
Je surpassai l'espoir de mes maîtres chéris.  
Au Pinde et chez les rois, dans les camps, à Cythère,  
J'osai me montrer tour-à-tour :  
Sincère et timide à la cour,  
J'eus pourtant le bonheur de n'y pas trop déplaire.  
En amitié fidèle encor plus qu'en amour,  
Tout ce qu'aima mon cœur, il l'aima plus d'un jour.  
Lorsque j'entrai dans la carrière,  
On caressa ma muse, on daigna l'accueillir,  
Comme on accueille, en France, une jeune étrangère,  
Qui d'un lointain climat dans nos murs vient s'offrir.  
Le chantre de Ferney, sous son toit solitaire,  
Voyoit alors l'Europe à grands flots accourir :  
Hélas ! j'ai peu connu Voltaire,  
Je l'ai vu seulement triompher et mourir.  
Mais Dorat, mais Bonnard, mais cette foule aimable  
De convives joyeux et d'esprits délicats  
Me rechercha long-temps ; je leurs versois à table  
Les rubis du Pomar et l'ambre des muscats.



Combien tu répandis de charmes  
Sur ces premiers instants de mes premiers beaux jours,  
Toi, dont l'absence encor m'arrache ici des larmes,  
Cher Parny ! tu le sais : rivaux et frères d'armes,  
Et dans tous les sentiers nous rencontrant toujours,  
Compagnons échappés aux fureurs de Neptune,  
Témoins de nos succès sans en être jaloux,  
Espoir, craintes, ennuis, plaisirs, gloire, fortune,  
Tout devint commun entre nous.  
Conformité d'âge et de goûts,  
Et d'esprit, et de caractère,  
Resserra chaque jour une amitié si chère ;  
Mais de ces doux liens qui m'unissoient à toi,  
Ton frère, ton aimable frère,  
Fut encor le plus doux pour moi !

La passion fit mon génie.  
Saint-Lambert des saisons avoit chanté le cours ;  
Disciple moins heureux des cygnes d'Ausonie,  
Moi, dans l'âge de la folie,  
J'aimois ; je chantai les amours.  
Tout Paphos applaudit aux accords de ma lyre,  
Et, sans être fameux mon nom courut par-tout.  
Je vis à mes accents les dieux même sourire.  
Plus d'un héros m'aimoit et daigna me l'écrire.  
La Harpe m'estimoit : cet oracle du goût,  
Qui sut le mieux donner par leur juste mesure,  
Du prix à la louange et même à la censure,  
M'aborda quelquefois en répétant mes airs.

Delille, dans Marly, me récitait les vers  
Où de ce lieu charmant il vante les prodiges :  
Ses vers qu'il marioit au murmure des eaux,  
Au doux bruit des forêts, au doux chant des oiseaux,  
Beaux lieux, étoient alors vos plus heureux prestiges !  
Mais à peine deux fois j'ai compté seize hivers,  
Et déjà dans sa fleur ma jeunesse est flétrie.  
Des ombres du trépas mes beaux jours sont couverts.  
Il faudra donc bientôt quitter ces antres verts,  
Ces prés, ces bois touffus, ma tendre et douce amie?...  
Qu'elle remplisse au moins le reste de ma vie ;  
Pinde, adieu pour toujours ! Voici mes derniers vers.

En vain des filles de mémoire,  
Dieu des vers, Dieu du jour, vous m'offrez les faveurs :  
Ah ! pour me rendre heureux, et vous pouvez m'en croire,  
Ma maîtresse en sait plus que vos neuf doctes Sœurs !  
Laissez-moi préférer le plaisir à la gloire !  
J'étouffe dans mon cœur des desirs superflus.  
J'aime mieux dans ses bras vivre un seul jour de plus  
Que mille siècles dans l'histoire.

# ÉLÉGIES.

---

## ÉLÉGIE I.

---

Elle est à moi ! divinités du Pinde,  
De vos lauriers ceignez mon front vainqueur.  
Elle est à moi ! que les maîtres de l'Inde  
Portent envie au maître de son cœur !  
Sous ses rideaux j'ai surpris mon amante.  
Quel fut mon trouble et mon ravissement !  
Elle dormoit, et sa tête charmante  
Sur ses deux mains reposoit mollement.  
Pendant l'été, vous savez trop comment  
Des feux d'amour le feu des nuits s'augmente ;  
Pour reposer on cherche alors le frais :  
La pudeur même, aux mouvements discrets,  
Entre deux draps s'agite, se tourmente,  
Et de leur voile affranchit ses attraits.  
Sans le savoir, ainsi ma jeune amie  
S'exposoit nue aux yeux de son amant :  
Et moi, saisi d'un doux frémissement,  
Dans cet état la trouvant endormie,  
Je l'avouerai, j'oubliai mon serment.  
Oh ! qui pourroit, dans ces instants d'ivresse,

Se refuser un si léger larcin !  
Quel cœur glacé peut revoir sa maîtresse,  
Ou la quitter, sans baiser son beau sein ?  
Non, je n'ai point ce courage barbare ;  
L'amant aimé doit donner des plaisirs !  
L'enfer attend ce possesseur avare  
Toujours brûlé d'inutiles desirs.  
Puisse souvent la beauté que j'adore,  
Nue à mes yeux imprudemment s'offrir !  
Je veux encor de baisers la couvrir,  
Quand je devrois la réveiller encore.  
Dieux ! quel réveil ! mon cœur bat d'y songer.  
Son œil troublé n'avoit rien de farouche ;  
Elle sembloit quelquefois s'affliger,  
Et le reproche expiroit sur sa bouche.  
Déjà l'amour avoit su nous unir ;  
J'essaie encor de me détacher d'elle,  
De ses deux bras je me sens retenir :  
On crie, on pleure, on me nomme infidèle ;  
A ce seul mot il fallut revenir.  
Ah ! qu'as-tu fait, lui dis-je alors, mon ame ?  
Je meurs d'amour : cruelle, qu'as-tu fait ?  
De tes beaux yeux, de ces yeux pleins de flamme,  
Voilà pourtant l'inévitable effet.  
Pourquoi poser ta tête languissante  
Contre ce cœur ému de tes accents ?  
Pourquoi cent fois de ta main caressante,  
Au doux plaisir solliciter mes sens ?

Un seul baiser, quand ta bouche vermeille  
Le poseroit avec plus de douceur  
Que ne le donne et le frère et la sœur,  
Et l'époux tendre à son fils qui sommeille;  
Un seul baiser de ta bouche vermeille  
Suffit, hélas! pour troubler ma raison.  
Pourquoi mêler à son fatal poison  
Ce trait brûlant qui de mes sens dispose,  
Les fait renaître et mourir tour-à-tour,  
Ce trait caché dans tes lèvres de rose,  
Et sur tes dents aiguisé par l'amour?  
Oui, je succombe à ma langueur extrême,  
Je suis contraint de hâter mon bonheur;  
Mais à tes pieds ton modeste vainqueur  
Veut t'obtenir aujourd'hui de soi-même.  
Viens, Eucharis, au nom de tous nos dieux,  
A ton amant livre-toi tout entière;  
Dans ton alcôve un jour délicieux  
Répand sur nous et l'ombre et la lumière :  
Si tu rougis de céder la première,  
Dis... Ne dis rien et détourne les yeux.  
Elle se tut : ô fortuné présage!  
L'Amour survint, la Pudeur s'envola.  
Elle se tut ; mais son regard parla ;  
Du sentiment elle perdit l'usage ;  
Ses yeux mourants s'attachèrent sur moi.  
Ah! me dit-elle en couvrant son visage  
De ses deux mains, Eucharis est à toi.

---

## ÉLÉGIE II.

---

Oui, que des dieux vengeurs l'implacable courroux  
Sur l'infernal rocher d'un nœud d'airain t'enchaîne,  
O toi, qui, le premier, inventas les verrous,  
Et fis crier les gonds sous des portes de chêne.  
On enferme Eucharis : un injuste pouvoir  
Dérobe à mon amour sa beauté gémissante ;  
Nuit et jour vainement je demande à la voir :  
Lorsque j'entends ses pleurs, on dit qu'elle est absente.  
Vous pleurez, Eucharis ; vous attestez les dieux,  
Car les dieux à l'amante ont permis ce parjure :  
Vous pleurez, et peut-être un époux odieux  
Joint l'injure au reproche, et l'outrage à l'injure.  
Eh ! qui sait si l'ingrat, de son bras furieux  
Saisissant la beauté dont je suis idolâtre,  
N'a pas d'un ongle impie arraché ses cheveux,  
Ou meurtri son beau sein plus poli que l'albâtre ?  
Tombez, coupables murs : Dieux immortels, tonnez !  
Vengez-moi, vengez-vous de sa fureur extrême :  
Quiconque a pu frapper la maîtresse que j'aime,  
Un jour, n'en doutez pas, à vos yeux étonnés,  
Sur vos autels détruits vous détruira vous-même.  
O ma chère Eucharis, ces dieux veillent sur nous.  
Ta beauté sur la terre est leur plus digne ouvrage.

Songe, songe du moins à tromper les jaloux ;  
Il faut oser : Vénus seconde le courage ;  
Vénus instruit l'amante, au milieu de la nuit,  
A descendre en secret de sa couche paisible ;  
Vénus enseigne encor l'art de poser sans bruit  
Sur d'inconstants parquets un pied sûr et flexible.  
Te souvient-il d'un soir, où dans des flots de vin  
Tu pris soin d'endormir ta vigilante escorte ?  
La déesse en sourit ; et son pouvoir divin  
Entr'ouvrit tout-à-coup un battant de la porte  
Que ma juste colère injurioit en vain.  
Tu parus, Eucharis, le front couvert d'un voile,  
En long habit de lin, noué négligemment ;  
Mais plus belle à mes yeux sous la modeste toile,  
Que sous l'éclat trompeur du plus riche ornement.  
Eh ! qui, sous cet habit, ne t'auroit méconnue ?  
Il sembloit étranger à nos tristes climats ;  
De mon bras amoureux tu marchois soutenue,  
Et la terre fuyoit sous tes pieds délicats.  
O toit rustique et pauvre, atelier solitaire,  
Par les plus vils travaux long-temps déshonoré,  
A des travaux plus doux aujourd'hui consacré,  
Tu couvris nos plaisirs des ombres du mystère !  
Est-il d'horribles lieux pour le cœur d'un amant ?  
Un lit étroit et dur, théâtre de ma gloire,  
De ce temple nouveau formoit l'ameublement :  
Eh bien ! j'étois encor dans ton boudoir charmant,  
Sous tes plafonds dorés et tes rideaux de moire.

Un feu pâle et tremblant, mourant à nos côtés,  
Par intervalle à peine éclaircissoit les ombres :  
Eh ! que m'importe à moi si les nuits les plus sombres  
Invitent tous mes sens aux molles voluptés ?  
Je craignois, tu le sais, ô ma belle maîtresse !  
Que ce lit rigoureux ne blessât tes attraits :  
J'oublois que l'Amour, propice à ma tendresse,  
De ses heureuses mains l'aplatit tout exprès.  
O combien, croyez-moi, sur ces lits favorables,  
L'amant ingénieux invente de combats !  
Là naissent les fureurs, les plaintes, les débats,  
Les doux enlacements et les plaisirs durables.  
Eucharis, par moi-même instruite à m'enflammer,  
Pour la première fois sembloit encor se rendre ;  
Affectoit des rigueurs pour mieux se faire aimer,  
Et disoit toujours non, sans vouloir se défendre.  
Le crépuscule seul interrompit nos jeux.  
Le marteau sur l'airain avoit frappé trois heures ;  
Il fallut tristement regagner nos demeures :  
La foudre alors grondoit sous un ciel orageux.  
Loin de moi ces amants que Jupiter arrête,  
Et qui courbent leurs fronts sous ses coups redoublés !  
D'un œil audacieux défiant la tempête,  
Je menois fièrement ma superbe conquête,  
Et j'aurois bravé seul tous les dieux assemblés.  
J'avançois cependant sous cet immense ombrage,  
Qui couronne en jardins nos remparts orgueilleux ;  
La maison d'Eucharis frappa bientôt mes yeux.



Cet aspect, je l'avoue, abattit mon courage :  
Eh ! qui peut se résoudre à ces derniers adieux ?  
Vingt fois je m'éloignai saisi d'un trouble extrême,  
Et vingt fois à ses pieds je revins malgré moi.  
Je lui disois sans cesse : O moitié de moi-même,  
Je veux mourir avant de cesser d'être à toi.  
Après mille baisers, la matineuse aurore  
Nous surprit sous les murs de ce fatal séjour ;  
Mes baisers, sur le seuil, la retenoient encore,  
Et je ne la rendis qu'aux premiers feux du jour.

---

---

## ÉLÉGIE III.

A UN MYRTE.

---

Croissez, l'honneur de mon bocage,  
Jeune arbrisseau que j'ai planté !  
La déesse de la beauté  
Attend votre premier feuillage.  
Croissez, ô myrte plus chéri  
Que ces ormeaux qui m'ont vu naître ;  
Un jour, votre rameau fleuri  
Dans les airs s'étendra peut-être.  
Sous votre abri voluptueux,  
Zirphé veut qu'on lui dresse un trône,  
Zirphé vous devra la couronne  
Qui doit parer ses beaux cheveux.  
Que la fraîcheur de votre ombrage  
Nous plaira sur la fin du jour !  
Croissez : des fleurs l'amant volage  
Frémit dans les bois d'alentour.  
Phébus se couche sans nuage ;  
Et si demain un sombre orage

## ÉLÉGIE III.

S'élève et gronde à son retour,  
Que l'oiseau qui lance la foudre,  
En réduisant le chêne en poudre,  
Respecte l'arbre de l'amour !

---

## ÉLÉGIE IV.

---

Pourquoi reprocher à ma lyre  
De préluder toujours sur des tons amoureux ?  
Je ne saurois former, dans mon foible délire,  
De plus mâles accords ni des chants plus heureux.

Laissons, laissons d'un vol agile  
L'ambitieux vaisseau fendre les flots amers ;  
D'un timide aviron ma nacelle fragile  
Doit raser humblement le rivage des mers.  
Dans nos jours trop féconds en discordes rebelles,  
Qu'un autre en vers pompeux célèbre les combats ;  
Qu'il chante les héros ; moi je chante les belles,  
De plus tendres fureurs et de plus doux ébats.

Enfant gâté de la paresse,  
C'est assez que Vénus me couronne de fleurs ;  
C'est assez que l'amant me lise à sa maîtresse,  
Qu'ils m'accordent ensemble un sourire ou des pleurs.  
Ah ! si d'un tendre amour la fille un jour éprise  
Me consulte en secret sur son trouble naissant,  
Et vingt fois en sursaut par sa mère surprise,  
Dans son sein entr'ouvert me cache en rougissant,  
Je ne veux point d'autre gloire :  
Chez nos neveux indulgents

On chérira ma mémoire ;  
Dieu fêté des jeunes gens,  
Dans mes amours négligents  
Ils trouveront leur histoire ;  
Et si l'Europe aux immortels écrits  
Ne mêle point mes chansons périssables,  
On daignera peut-être dans Paris  
Me mettre au rang des poètes aimables.

---

---

## ÉLÉGIE V.

---

Quand je perdois les plus beaux de mes jours  
Si doucement aux pieds de ma maîtresse,  
J'imaginois, dans ma crédule ivresse,  
Qu'un tel bonheur devoit durer toujours.  
Qu'importe, hélas! me disois-je à moi-même,  
Que le temps vole? Il doit peu m'alarmer.  
Après mille ans peut-on cesser d'aimer  
Ce qu'une fois éperdument on aime?  
Quand j'aurai vu, moins bouillant dans mes vœux,  
S'évanouir les erreurs du bel âge,  
Et que mon front, dégarni de cheveux,  
M'avertira qu'il est temps d'être sage,  
Rendu pour lors à mes premiers penchants,  
J'irai, j'irai loin d'un monde volage,  
De mes aïeux cultiver l'héritage,  
Tondre ma vigne, et labourer mes champs.  
Dans mon foyer ma compagne fidèle,  
Mon Eucharis viendra donner des lois;  
Le doux ramier reconnoîtra sa voix,  
Et mes agneaux bondiront autour d'elle.  
Elle saura, dans la saison nouvelle,  
Porter des fleurs au jeune dieu des bois :

Elle saura, puissant fils de Sémèle,  
T'offrir les dons du plus riche des mois,  
Et surcharger ta couronne immortelle  
D'un raisin mûr qui rougira ses doigts.  
Mon Eucharis fermera ma paupière.  
Oui, je mourrai dans ses embrassements;  
Et là, sans pompe, un jour, la même pierre,  
Sous des cyprès unira deux amants.

Je le disois : quelle erreur insensée !  
Quel fol espoir enivroit ma pensée !  
Les vents, hélas ! en tourbillons fougueux  
Sur l'Océan ont remporté mes vœux.  
Mon Eucharis est trompeuse et parjure.  
Qu'ai-je donc fait, et quelle est mon injure ?  
Ai-je un seul jour, négligeant ses attraits,  
A ses beaux yeux coûté de tristes larmes ?  
Ai-je, la nuit, dans des festins secrets,  
Par mes clameurs ou mes chants indiscrets,  
En l'éveillant, excité ses alarmes ?  
Dans mon malheur si j'ai pu l'offenser,  
Je cours m'offrir à sa main vengeresse :  
De tout mon sang je suis prêt d'effacer  
Les pleurs jaloux qu'a versés sa tendresse.  
Mais tremble, ô toi qui ris de mon tourment !  
Tremble ; l'amour t'en réserve un terrible :  
Censeur malin, crains cet arc invincible,  
Qui d'un seul coup frappe et venge un amant.

Pour avoir ri des maux de la jeunesse,  
A ses chagrins pour avoir insulté,  
Que d'imprudents j'ai vu dans leur vieillesse,  
Tendre leurs mains aux fers de la beauté,  
Balbutier un aveu ridicule,  
Se parfumer, parer leurs cheveux blancs,  
Et tout transis au pied d'un vestibule  
De leur martyre amuser les passants !

Ah ! si je puis, revoyant l'inhumaine,  
Seule un instant du moins l'entretenir ;  
A ses genoux si le sort me ramène,  
Peut-être alors mes tourments vont finir.  
Mon Eucharis connoitra ma tendresse,  
Elle craindra de me désespérer :  
Heureux l'amant quitté de sa maîtresse  
Qui la rencontre et qu'elle voit pleurer !



---

## ÉLÉGIE VI.

A UN RIVAL.

---

Tu ris dans ta barbare ivresse  
Des maux qu'endure mon amour :  
Objet des caprices d'un jour,  
Triomphe, insulte à ma détresse ;  
Triomphe, crois-moi, le temps presse ;  
Demain ta crédule tendresse  
Gémira peut-être à son tour.  
Crois-tu déjà que l'infidèle  
Pour toi parfume ses cheveux ?  
On sait quel jeune ambitieux  
Est en secret préféré d'elle :  
Tu n'es plus rien ; c'est à ses yeux  
Que l'ingrate veut être belle.  
Tu ne connois pas les dédains  
De cette amante impérieuse,  
Et sa colère impétueuse  
Et ses caprices inhumains.  
La paille errante et passagère,  
Qui dans l'air tourne en s'élevant,  
La laine éparse au gré du vent,

ÉLÉGIE VI.

529

La feuille du tremble mouvant  
Est moins inconstante et légère.  
Cent fois plus terrible en ses jeux  
Que la cascade vagabonde,  
Qui des Apennins orageux  
Se précipite, écume, gronde,  
Et roule dans les champs fangeux ;  
Ou que la mer Adriatique,  
Quand des bords d'Europe et d'Afrique  
Deux vents déchainés dans les airs,  
Jusque dans le sein de Venise,  
Sur le dos de Neptune assise,  
Font bouillonner les flots amers.

---

---

## ÉLÉGIE VII.

---

Brisons cette lyre inutile,  
Eucharis n'entend plus mes airs :  
Quittons les bois de Lucrétile  
Et l'empire du dieu des vers.  
Cherchez désormais qui vous chante,  
O mère des tendres amours !  
Je perds l'illusion touchante  
Qui seule embellissoit mes jours.  
Doux plaisirs, voluptés légères,  
Et vous, maîtresses mensongères,  
Je vous dis adieu pour toujours.

Mon vaisseau battu par l'orage  
A fui sous les flots écumants ;  
Par le péril rendu plus sage,  
J'abjure mes égarements ;  
Je gagne le port à la nage,  
Et sur le sable du rivage  
Je dépose mes vêtements,  
Pour instruire de mon naufrage  
Le peuple insensé des amants.

---

---

## ÉLÉGIE VIII.

A MA MUSE.

---

Amour le veut, retournons à Cythère :  
Muse, renonce à tes sages loisirs.  
Ce dur enfant, sur mon luth tributaire,  
M'ordonne encor de vanter ses plaisirs.  
N'irritons pas son humeur volontaire,  
Obéissons, quels que soient ses projets :  
Ma Muse, un jour tranquille et solitaire,  
Tu traiteras de plus nobles sujets.  
Tu chanteras nos forces renaissantes,  
D'un règne heureux monuments immortels,  
Nos bords couverts d'enseignes menaçantes,  
Sous nos vaisseaux les deux mers blanchissantes,  
Et l'Amérique embrassant nos autels.  
Tu nous peindras de son triple tonnerre  
Louis armé pour maintenir ses droits,  
Donnant la paix au reste de la terre,  
Humiliant la superbe Angleterre,  
Et de son joug affranchissant vingt rois.  
Dis maintenant les faveurs des bergères,  
Et les larcins des fortunés amants,  
Leurs démêlés, leurs fureurs passagères,

Et leurs transports , et même leurs tourments.  
Je reprendrai les molles élégies :  
Courez , mes vers , sur des pieds inégaux ,  
Et ramenez au milieu des orgies  
Tous les Amours en triomphe à Paphos.  
Applaudissez , ô nymphes du Permesse !  
Tressez des fleurs pour votre nourrisson :  
Entourez-moi , tendre et belle jeunesse ;  
Je tiens pour vous école de sagesse ,  
Écoutez bien ma dernière leçon.  
Heureux cent fois , heureux l'objet aimable  
Dont le doux nom couronnera mes vers !  
Mes vers seront un monument durable  
De sa beauté qu'encensa l'univers.  
Thèbes n'est plus : tout ce vaste rivage  
N'est qu'un amas de tombeaux éclatants.  
Sparte , Ilion , Babylone , et Carthage ,  
Ont disparu sous les efforts du temps.  
Le temps , un jour , détruira nos murailles ,  
Et ces jardins par la Seine embellis ;  
Le temps , un jour , aux plaines de Versailles ,  
Sous la charrue écrasera les lis :  
Ne craignez rien de sa rigueur extrême ,  
O charme heureux de mes derniers beaux jours !  
Regardez-vous , et songez qui vous aime ;  
Du ciel le temps a chassé les dieux mêmes :  
Ils sont tombés ; mais vous vivrez toujours.

---

---

## ÉLÉGIE IX.

### LA VENDANGE.

---

A CATILIE.

Quels cris dans les airs retentissent !  
Quels chants sur ces coteaux d'un ciel ardent brûlés !  
Déjà, le thyrses en main, s'unissent  
Les Faunes aux Sylvains mêlés :  
Les fougueux Égyptans bondissent ;  
Et sous leurs pas au loin gémissent  
La terre et les bois ébranlés.

Le front chargé des fruits d'une heureuse vendange,  
La bouche teinte encor des raisins qu'il a bus,  
Et penché sur son char, le dieu vainqueur du Gange  
Du plus riche des mois nous verse les tributs.

Je naquis dans ce mois : voici le jour que j'aime ;  
Daigne encor l'embellir, doux objet de mes vœux !  
De pampres et de fleurs viens orner mes cheveux ;  
De pampres et de fleurs je t'ornerai moi-même.

Que l'acier brille dans tes mains,  
Qu'à ton bras pendre une corbeille ;  
Et comme on voit la diligente abeille

De leurs plus doux parfums dépouiller les jardins,  
En te jouant détache ces raisins.  
De sillons en sillons cours, poursuis ton ouvrage;  
Anime d'un souris ces pasteurs empressés,  
Qui dans la vigne dispersés  
A peine de leurs fronts surmontent son feuillage.  
On chante : dans l'osier tombe de toutes parts  
Ces raisins abondants qu'un sombre azur colore,  
Ceux dont l'émail pâlit, mais que le soleil dore;  
Et bientôt avec pompe étalés sur des chars,  
D'un peuple avide, au loin, ils frappent les regards,  
Encor tout rayonnants des larmes de l'Aurore.  
O soins délicieux ! ô fortunés travaux  
Dont les fatigues même enchantent la paresse !  
Cependant du sein des hameaux  
Il s'élève un long cri : la troupe, avec vitesse,  
De leurs derniers présents dégarnit les rameaux ;  
Le vieillard en triomphe apporte sa richesse,  
Tandis qu'un doux muscat retardant la jeunesse,  
Pour un seul prix offert anime vingt rivaux.  
Succédez à ces soins, repas simple et rustique,  
Repas cent fois plus doux que les festins des dieux !  
Sur l'herbe assis en cercle autour d'un vase antique,  
Sur ce mets odorant qui parfume les cieux  
Chacun porte à-la-fois et la main et les yeux.  
Le palais chatouillé, d'abord la soif s'allume ;  
Soudain paroît un broc qui tout couvert d'écume,  
Et rempli d'un vin doux dans la ferme apprêté,

Par les plus prompts buveurs est long-temps disputé.  
Il circule, avec lui circulent la gaieté,  
Les bons mots et l'erreur, l'audace et la folie.  
Lucas cueille un baiser sur le sein d'Égérie,  
Qui toujours s'en offense et s'apaise toujours.  
Mais sa rougeur lui reste et la rend plus jolie.  
Ce baiser, ces combats, ma chère Catilie,  
Le tumulte, les ris, les folâtres discours  
D'un convive animé qui doucement s'oublie,  
Tout protège, encourage, ou nous peint nos amours ;  
Tout prête à mon bonheur un charme qui l'augmente.  
Heureux qui, dans ce jour conduisant son amante,  
Le plaisir dans les yeux, de cercle en cercle errant,  
Lui porte un doux tribut dans l'argile fumante,  
Et d'un mets effleuré par sa lèvre charmante,  
Savoure, avec lenteur, le baume restaurant !  
Mais déjà l'ombre croît : la feuille qui murmure  
Annonce un vent plus frais, humide enfant du soir.  
Réservant pour tes jeux la grappe la plus mûre,  
Tout ton peuple à l'envi te demande au pressoir.  
Cède à ses cris joyeux et remplis son espoir.

Rends un moment à la nature

Ces pieds si délicats que blesse la chaussure ;  
Monte : tout est tranquille et tout va s'émouvoir.  
Le signal est donné : tous les yeux étincellent ;  
Tous les pieds vont pressant, tous les grains sont ouverts.  
De riches flots de pourpre au même instant ruissèlent,  
Et l'ambre le plus pur s'exhale dans les airs.



**Chantons, célébrons l'automne ;**  
**Enfants, répétez mes vers !**  
**J'entends déjà dans la tonne**  
**Le doux nectar qui bouillonne**  
**Et qui veut rompre ses fers.**  
**Enseveli sous le sable**  
**Et réservé pour la table,**  
**Ce vin doit porter un jour**  
**Des bons mots à la jeunesse,**  
**Des erreurs à la sagesse,**  
**Des feux même à la vieillesse,**  
**Et des desirs à l'amour.**

---

## ÉLÉGIE X.

### LA MOISSON.

---

Ma maîtresse retourne à sa maison des champs :  
Quel cœur barbare et dur peut rester à la ville ?  
Fuyons, dérobons-nous à sa pompe servile,  
A ses frivolités, à ses discours méchants.  
Loin des remparts poudreux qu'arrose en vain la Seine,  
Courons des fruits vermeils admirer les couleurs,  
Et sous le frais abris des forêts de Vincenne  
Du lion dévorant éviter les chaleurs.  
Viens, l'autel est paré ; viens, la victime est prête ;  
Descends du haut des cieux, bienfaisante Cérès !  
Prends ta faucille en main et couronne ta tête  
De bluets et d'épis, trésors de tes guérets.  
O mes Lares ! ce jour doit être un jour de fête ;  
Des plus riants festons j'ornerai vos portraits.  
Écartez loin de nous et la pluie et l'orage,  
D'un jour tranquille et pur éclairez nos moissons.  
Voyez-vous ces vieillards, ces filles, ces garçons,  
Tout un peuple courbé qui s'empresse à l'ouvrage,  
Et détonne gaiement de rustiques chansons ?  
Ils vont de rang en rang : sous leur main diligente

Déjà ces longs tuyaux, d'énormes grains chargés,  
Tombent sur les sillons, en faisceaux partagés.

Le van chasse dans l'air une paille indigente ;

La terre au loin gémit sous l'effort des batteurs :

Vers le soir, au château la troupe cantonnée

Se délasse, en riant, du poids de la journée ;

Et le plaisir succède à ces soins enchanteurs.

Amis, qu'attendez-vous ? Mélons-nous à la danse

De ces pâtres joyeux, folâtrant sous l'ormeau :

Le flageolet aigu marque assez la cadence ;

Conduisons tour-à-tour les belles du hameau.

Qu'on tire cent flacons de la glace pilée,

Versez-moi d'un vin frais qui ternit le cristal :

Je ne rougirai point, ce soir, dans la vallée

De vous suivre en tremblant et d'un pas inégal ;

Tout sied en ce beau jour. Buvons à Catilie,

Buvons à Nivernois, buvons à Maillebois !

Et vous, soutien du trône, espoir de la patrie,

Mon protecteur, mon maître, auguste fils des rois,

Encouragez ma muse, et soutenez ma voix.

Je chante les jardins et le dieu des campagnes,

Pan qui jadis enfla des roseaux sous ses doigts,

Et modulant des airs au penchant des montagnes,

Rassembla les mortels dispersés dans les bois.

C'est lui qui, le premier, au gland tombé des chênes

Fit succéder l'olive et les dons des vergers :

La feuille alors couvrit l'asile des bergers,

Et le sol altéré but les sources prochaines.

Alors on maria la vigne au peuplier ;  
Sous les pressoirs rougis des flots de vin coulèrent :  
Le taureau sous le joug apprit à se plier,  
Et sur un double essieu les chars pesants roulèrent.  
Qui n'aimeroit les champs ? aux champs règne la paix ;  
On y trouve un ciel pur, des ombrages épais.  
De moissons dans l'été, de fruits murs dans l'automne,  
De bouquets au printemps l'humble pré se couronne.  
Les vrais plaisirs aux champs ont fixé leur séjour :  
On y craint plus les Dieux, on y fait mieux l'amour.  
L'Amour même, entouré de coursiers indociles,  
De troupeaux mugissants, dans un bocage est né.  
De myrte et de jasmin son berceau fut orné.  
Le pressant dans leurs bras, les Nymphes trop faciles  
N'osoient point corriger un enfant obstiné,  
Qui déjà nuit et jour s'abreuvoit de leurs larmes.  
C'est là qu'en grandissant il essaya ses armes.  
Ses premiers traits, dit-on, se perdoient au hasard ;  
Son arc et son carquois accabloient sa foiblesse.  
Ciel ! qu'Amour a depuis profité dans cet art !  
Je l'ai bien éprouvé. Malheur à ceux qu'il blesse !  
Malheur même aux amants qu'il daigneroit flatter !  
C'est quand l'Amour sourit qu'il est à redouter :  
N'importe : saisissons ses faveurs passagères,  
Hâtons-nous de jouir ; caressons nos bergères ;  
Livrons-nous à leur foi, mais sans trop y compter.

---

## ÉLÉGIE XI.

### AUX MANES D'EUCCHARIS.

---

Depuis que tu n'es plus, depuis que je te pleure,  
Le soleil a fini, recommencé son tour :

Je puis enfin vers ta demeure  
Tourner mes tristes yeux lassés de voir le jour.  
O toi, jadis l'objet du plus ardent amour !  
Toi ! que j'aimois encor d'une amitié si tendre,  
Eucharis, si tu peux m'entendre,  
Des bords du fleuve affreux qu'on passe sans retour  
Reçois ces derniers vers que j'adresse à ta cendre !  
Lorsque du sort, si jeune, éprouvant la rigueur,  
Tu périssois, hélas ! d'un mal lent et funeste ;  
Moi-même, tu le sais, consumé de langueur,  
Je voyois de mes jours s'évanouir le reste.  
Tu mourus : à ce coup, j'en atteste les dieux,  
Je demandai la mort ; j'étois prêt à te suivre :  
A mes plus chers amis j'avois fait mes adieux.  
Catilie, à l'instant, vint s'offrir à mes yeux,  
Me serra sur son cœur ; et je promis de vivre.

Trop heureux sous sa douce loi,  
Elle-même aujourd'hui permet que je t'écrive :

Tout ce qui te connut te regrette avec moi,  
Et cherche à consoler ton ombre fugitive.

Déjà, les yeux mouillés de pleurs,  
Et brisant son beau luth qui résonnoit encore,  
Le doux chantre d'Éléonore

Sur tes restes chéris a répandu des fleurs.  
Il t'élève un tombeau; c'est assez pour ta gloire.

Moi, plus timide, tout auprès  
Je choisis un jeune cyprès,  
Et là je grave mon histoire.

A ce mot, Eucharis ne va point t'alarmer.

Loin de moi tous ces noms dont un amant accable  
L'objet qu'il cesse de charmer!  
Le temps a dû me désarmer,  
Et ton cœur n'est point si coupable.

Pour un autre que moi s'il a pu s'enflammer,  
Sans doute il étoit plus aimable....

Hélas! savoit-il mieux aimer?

N'importe, dors en paix, ombre toujours chérie?

D'un reproche jaloux ne crains plus la rigueur:  
Ma haine s'est évanouie.

Tu fis, sept ans entiers, le bonheur de ma vie;  
C'est le seul souvenir qui reste dans mon cœur.

---

---

## ÉLÉGIE XII.

---

C'est assez d'une foible lyre  
Tirer de timides accords ;  
C'est assez du dieu qui m'inspire  
Dans de frivoles jeux dissiper les trésors.  
Rentrez sous vos rians ombrages,  
Doux enfants de la paix, voluptueux Amours :  
Cachez-vous ; la discorde a troublé nos rivages,  
Le soldat jusqu'aux cieux pousse des cris sauvages,  
Et j'entends battre les tambours.  
Quel demi-dieu, chéri des filles de mémoire,  
Arraché tout sanglant aux assauts meurtriers,  
S'avance au bruit pompeux des instruments guerriers ?  
C'est Achille ou d'Estaing, qui, courbé sous sa gloire,  
Descend à pas tardifs de son char de victoire,  
Et pare un jeune roi de ses doubles lauriers !  
Levons-nous, il est temps : qu'on apporte mes armes ;  
D'un large bouclier chargez mon foible bras !  
Oui, j'abjure, ô Vénus ! tes honteuses alarmes ;  
Amour, perfide amour, je renonce à tes charmes :  
C'en est fait ; l'honneur parle, et je vole aux combats.

---

# **DOUGADOS**

**(PÈRE VENANCE).**



1904

---

# NOTICE

SUR

## DOUGADOS

(PÈRE VENANCE),

---

Jean-François DOUGADOS, plus connu sous le nom de père VENANCE, naquit à Carcassonne, le 12 août 1763, de parents peu favorisés de la fortune, ce qui ne l'empêcha pas de recevoir une excellente éducation. Monsieur le comte D\*\*\*, brave et loyal militaire, homme instruit et bienfaisant, se chargea de lui enseigner les premiers éléments de la langue latine. Les progrès du jeune Dougados furent si rapides, que M. de Puységur, archevêque de Carcassonne, charmé autant que surpris de ses heureuses dispositions, voulut lui faire prendre le petit collet. La vie monastique parut préférable à Dougados, parcequ'il se flattoit de pouvoir cultiver les muses plus librement dans le silence du cloître que dans le tumulte du monde, illusion trompeuse qui ne fut pas de longue durée : les censures amères de ses supérieurs, la jalousie de ses confrères, l'eurent bientôt dégoûté d'un état qu'il n'avoit embrassé que par amour pour les lettres. Des personnes d'un mérite distingué s'empressèrent de lui faire obtenir sa sécularisation ; mais on soupçonne qu'il ne la dut qu'aux

soins de la princesse Luborniska , de la maison de Poniatowski , qui avoit conçu pour lui une tendre amitié. Cette dame voulut se l'attacher en qualité de secrétaire ; elle lui offrit avec cette place la table , le logement et trois mille livres d'appointements. Notre poète suivit la princesse jusqu'à Nice ; mais la révolution françoise ayant éclaté , il prit congé de sa bienfaitrice , et se rendit à Paris pour être témoin du nouvel ordre de choses qui s'y passoit. La guerre avec l'Espagne s'étant allumée , Dougados prit les armes , et s'éleva par son mérite au grade d'adjudant général. Député vers la Convention pour exposer le dénûment de l'armée des Pyrénées Orientales , il dit hardiment la vérité ; sa demande fut accueillie , et son discours imprimé ; mais , comme il s'en retournoit dans son pays , il fut arrêté , traduit au Castillet de Perpignan , puis de là transféré à Paris , où il mourut sur un échafaud le 30 décembre 1793. Dougados fut bon fils , bon citoyen , ami sincère ; plus d'une fois il exposa ses jours pour sauver ceux d'autrui. La grace , la légèreté , la délicatesse des pensées , font le mérite de ses productions. Les œuvres de ce poète ont été recueillies d'une manière incomplète par M. de la Bouisse , qui en publia une édition en 1810. Le produit de l'ouvrage étoit destiné à un acte de bienfaisance envers la mère de l'auteur ; mais les exemplaires ayant été remis aux mains d'un dépositaire infidèle , ce misérable les vendit à un épicier pour satisfaire une passion grossière. Je tiens cette anecdote du libraire Delaunay , chez lequel le livre étoit annoncé.

# POÉSIES DIVERSES.

---

## LA VEILLÉE.

---

A MADAME LA BARONNE  
DE BALAINVILLIERS,  
INTENDANTE DU LANGUEDOC.

D'un crêpe lugubre entouré,  
L'astre du jour sur nos demeures  
Traîne son char décoloré ;  
Et déjà sur l'aile des Heures  
Le mois de Janus s'est montré.  
Déployant sa robe argentée  
La neige presse nos sillons,  
Et dans son cours l'onde arrêtée  
A regret baigne nos vallons.  
Au fond d'une grotte enfumée,  
Reste antique d'un vieux château,  
Autour d'une sèche ramée  
S'est rassemblé tout le hameau :  
C'est le moment de la veillée.  
Sur le tronc d'un chêne placé,  
Tyrène a fait à l'assemblée  
Quelque histoire du temps passé.

« J'ai vu, dit-il, plusieurs années  
La terre refuser ses fruits,  
Et les bergères consternées  
Arracher l'herbe à leurs brebis.  
L'amour avoit fui du village;  
On ne voyoit plus sous l'ormeau  
Les bergères du voisinage  
Danser au son du chalumeau.  
Jeunes pasteurs, l'affreux Borée  
Enchaîne le cristal des eaux.  
Tout languit; la terre éplorée  
Refuse l'herbe à vos troupeaux;  
La faim dévaste la contrée,  
Et vous dansez dans les hameaux !.... »

« —Quoi ! nous craindrions l'indigence,  
Dit le plus jeune des bergers;  
Amis, vous ignorez, je pense,  
Quel dieu protège nos vergers.  
Vous avez vu, sage Tyrène,  
Ces grains qu'un bœuf chez nos fermiers  
Avec effort à pas lents traîne;  
C'est un don de Balainvilliers..... »

A ce doux nom, sur son visage,  
Quelques larmes coulent soudain;  
Et la troupe, quittant l'ouvrage,  
Se presse autour du Zéphirin.

« que sa présence m'étoit chère !  
Chaque jour j'allois dans son cœur  
Déposer ma tristesse amère,  
Et pour titre je n'avois guère  
Que ceux que donne le malheur.  
J'ai vu l'épouse qu'il adore ;  
Son teint a la fraîcheur d'Hébé :  
Danse-t-elle, c'est Terpsichore ;  
Sourit-elle, c'est Aglaé ;  
Elle parle, c'est elle encore.  
Tendre et folâtre tour-à-tour,  
L'essaim des plaisirs l'environne ;  
C'est toujours l'amour qui couronne  
Les desirs qu'a formés l'amour.  
Elle a la voix de Philomèle,  
La taille et les yeux de Cypris,  
La démarche et le doux souris  
Du dieu charmant qui la fit belle.  
En léger habit du matin,  
Négligée, et toujours jolie,  
Sous la moire, sous le satin ;  
Parée, et non pas embellie,  
De l'heureuse Septimanie  
Balainvilliers fait le destin ;  
Au malheur elle tend la main,  
Et c'est sa beauté qu'elle oublie.  
Un jour en proie à la douleur,  
Hélas ! sur ma flûte chérie

J'osai soupirer mon malheur.....  
Mes chants éveillèrent la haine ;  
Au cri de joie et de terreur  
Se mêle le bruit de la chaîne  
Qui m'est jetée avec fureur.  
Bientôt une troupe ennemie  
Viendra voir mon dernier effort ,  
Épier un reste de vie,  
Et se repaître de ma mort.  
Balainvilliers parle, et mes chaînes  
A mes regards ont disparu ;  
Je fuis ces rives inhumaines,  
Bergers, et je vous suis rendu. »  
Il se tut..... la troupe inquiète  
Écoutoit encor Zéphirin ;  
Et l'on vit la petite Annette  
En pleurant lui serrer la main.  
Déjà la feuille consumée  
Perdoit un reste de clarté ;  
Déjà la troupe avoit compté  
Du départ l'heure accoutumée ;  
Un brandon de paille enflammée  
La guidoit dans l'obscurité.  
L'œil fixe et la tête inclinée,  
Zéphirin suivoit les bergers ;  
Ils pleuroient tous sa destinée,  
Et bénissoient Balainvilliers.

---

---

## PRIÈRE AUX ZÉPHYRS.

---

A quatorze ans Églé, déjà coquette,  
A pris le rouge en sortant du couvent.  
Son jeune front qui rougissoit souvent  
Ne rougit plus, graces à la toilette.  
Son œil hagard, en sa vivacité,  
Ressemble à l'œil de l'intrépidité :  
De ses sourcils l'art a tracé l'ébène;  
Et d'un bleu tendre imbibant son pinceau,  
A d'une main, sagement incertaine,  
Fait sur le blanc circular quelque veine  
Pour ranimer ce visage nouveau.

Des Jeux, des Ris, voilà l'aimable reine !  
Volez, Zéphyr, mais ne l'approchez pas :  
Discrètement retenez votre haleine,  
Sinon craignez de souffler ses appas.

---



---

## LES ENJEUX.

---

Dans un bois de myrte et de rose  
Aminte dormoit l'autre jour.  
« Ah! c'est ma mère qui repose,  
Prosterne-toi, me dit l'Amour.  
— Non, repris-je, c'est ma bergère.  
— Eh! non. Vois cet air de douceur,  
Ce teint fleuri, cette fraîcheur,  
Cette taille noble et légère,  
De ces traits l'accord enchanteur;  
Je le répète, c'est ma mère. »  
J'en crus moins le dieu que mon cœur.  
« Je veux, me dit-il en colère,  
Punir ton incrédulité.  
Gageons. — Soit. — Mes traits. — Avec joie.  
— Et que mets-tu de ton côté?  
— Mon repos et ma liberté.  
— Ils vont être bientôt ma proie.....  
Viens, approchons-nous doucement.  
J'ai perdu (dit en ce moment  
L'Amour surpris).... Mais qu'elle est belle!  
N'est-ce point un enchantement?  
Tant d'attraits dans une mortelle!.... »

Aminte alors ouvre les yeux.  
D'un regard tendre et curieux  
L'Amour étonné la contemple.....  
Mais , ô malice sans exemple !  
Aminte , nous trompant tous deux ,  
Saisit en riant les enjeux.

---

# L'AMOUR ET LES GRACES.

ODE ANACRÉONTIQUE.

---

A l'ombre d'un myrte fleuri,  
Échappé des bras de sa mère,  
L'Amour reposoit endormi,  
Quoique l'Amour ne dorme guère.

Les Graces jonoient près de là  
Sans le soupçonner au bocage;  
Par malheur l'Amour soupira :  
Il n'en falloit pas davantage.

A l'aspect de ce jeune enfant,  
C'est l'Amour, s'écrièrent-elles.  
Fuir fut leur premier mouvement ;  
C'est celui de toutes les belles.

Cependant l'Amour est si beau !  
Mais les Graces sont si craintives !  
N'importe, un sentiment nouveau  
Rassure les trois fugitives.

En effet, quel air innocent  
Se peint sur sa bouche vermeille !  
Et puis que craindre d'un enfant,  
Sur-tout d'un enfant qui sommeille ?

Le perfide est donc endormi,  
Disent les Graces en alarmes ;  
Peut-on réunir comme lui  
Tant de malice à tant de charmes ?

Gardons-nous de lui pardonner ;  
Saisissons ses flèches cruelles ;  
Mais il faut d'abord l'enchaîner  
Pour qu'il n'use pas de ses ailes.

Elles approchent tour-à-tour,  
Mais tout doucement, et pour cause :  
Hélas ! pour éveiller l'Amour  
Il faut souvent si peu de chose !

Déjà l'Amour ne dormoit plus :  
Bientôt l'effet suit les menaces.  
Il résiste... efforts superflus ;  
On ne résiste point aux Graces.

Ah ! leur dit-il, point de courroux,  
Brisez mes traits, séchez vos larmes ;  
Puisque l'Amour est avec vous,  
Il n'a plus besoin de ses armes.

Par-tout, depuis cet heureux jour,  
Des trois sœurs le dieu suit les traces :  
Elles embellissent l'Amour,  
Et l'Amour embellit les Graces.

---

---

## ÉLÉGIE.

---

Est-ce pour moi que tu verses des larmes,  
Sensible Aurore ; et vous , légers Zéphyr,  
Quand Aspasia insulte à mes alarmes,  
Est-ce mon sort qui cause vos soupirs ?

Ah ! si mes maux affligent la nature,  
Que vous avez long-temps à soupirer,  
Zéphyr légers , dont j'entends le murmure,  
Et que l'Aurore a long-temps à pleurer !

Depuis mes jours de deuil et de tristesse  
Je vois fleurir le troisième printemps.  
Ah ! si j'échappe à la mort qui me presse,  
Combien j'en dois compter par mes tourments !

Quels sons plaintifs ! J'entends dans la campagne  
Gémir au loin le ramier amoureux ;  
Il a perdu sa fidèle compagne :  
Tous les amants sont-ils donc malheureux ?

Sur mille objets ma tristesse est tracée ;  
C'est son pinceau qui colora ces fleurs :  
La violette et la sombre pensée  
Dans nos jardins expriment mes douleurs.

Aimables fleurs, si ma jeune maîtresse  
A son côté vous plaçoit quelque jour,  
Dans vos couleurs peignez-lui ma tristesse,  
Dans vos parfums exhalez mon amour.

---

# L'ENNUI.

## ÉLÉGIE.

---

Une obscure et morne indolence  
Versoit sur ma faible existence  
Le noir poison de la langueur ;  
Mes jours perdus pour le bonheur  
S'écouloient dans l'indifférence ;  
Un long ennui filoit mes ans  
Sans desir et sans espérance ;  
Tout sommeilloit, et mon ame et mes sens.  
Je disois : Sur ces monts que le pampre couronne,  
Dans ce verger silencieux,  
Je ne vois qu'un vert monotone  
Qui lasse et fatigue mes yeux.  
Jardins, semés de fleurs, bosquet, caverne obscure,  
Cyprès qui partagez le deuil de la nature,  
L'ennui jette sur vous son crêpe ténébreux.  
Oui, tout est mort pour moi ; les champs sont sans culture,  
Les arbustes sans fruits et les prés sans verdure.  
Gentils linots, passereaux amoureux,  
Tendres ramiers, sensible Philomèle,  
Oiseaux que le printemps rappelle,

Ah ! loin de moi , soyez heureux.  
Quelle déité bienfaisante  
Auprès d'une onde pure a placé ces ormeaux ?  
D'un vent léger l'haleine caressante  
Incline mollement leurs flexibles rameaux ;  
Que je me plais sous ces berceaux !  
Flore étale dans sa corbeille  
Mille boutons éclos du souffle des Zéphyrs,  
Les bluets enlaçant leurs gerbes de saphirs  
A l'incarnat de la rose vermeille ;  
Du lis et du jasmin le calice argenté  
Se marie au rubis de la fraîche groseille.  
Quel mélange d'odeurs ! quelle variété !  
Non loin de ces berceaux , la diligente abeille  
Du calice des fleurs extrait sa liqueur d'or :  
La nature renaît , je puis jouir encor.

Quel desir incertain , quelle pente secrète  
Fixe mes yeux sur ce pavot naissant ?  
O fleur , que je te hais ! ton aspect languissant  
A réveillé l'ennui dans mon ame inquiète.  
Roses , le même jour vous voit naître et mourir ;  
Et le volage amant de Flore  
Caresse le matin la fleur qui vient d'éclorre  
Et que le soir verra flétrir :  
Qu'est-ce que le bonheur qui ne voit qu'une aurore ?  
Séjour du calme et de la paix ,  
Je te salue , ô réduit solitaire !



Que le marbre et l'azur, que l'orgueil des palais,  
Insultent fièrement à ma triste chaumière ;  
Je goûte un doux repos sur un lit de fougère,  
Et le remords s'agite sous le dais.

O vous qui décorez mon humble solitude,  
Charmez, livres chéris, ma noire inquiétude.

Vers séducteurs que le desir

Dicte à l'amant d'Éléonore,

Pour la première fois amusez mon loisir.

Vains projets ! tout nourrit l'ennui qui me dévore ;  
Je prends, laisse, reprends, j'ouvre, je ferme encore  
Ces écrits que l'amour dicte au dieu du plaisir.

Mais je vois Melpomène errante, échevelée,  
S'égarer au hasard dans l'horreur des tombeaux,  
Et du fond de leur mausolée,  
Évoquer l'ombre des héros.

Le sang de Rhadamiste et le festin d'Atrée  
Jusqu'au fond de mon ame impriment la terreur ;  
J'embrasse avec transport l'urne du grand Pompée,  
Et je deviens l'écho de la douleur  
D'Iphigénie et de Thésée.

Orosmane frémit du coup qu'il a porté ;  
En vain sa voix tremblante appelle encor Zaïre,  
Zaïre... elle n'est plus ; il se frappe, il expire  
Sur ce cadavre ensanglanté.

Sur le bord du tombeau, Sémiramis mourante  
Fuit l'ombre de Ninus qui l'appelle aux enfers ;

Le feu livide des éclairs  
Découvre de son front le trouble et l'épouvante.  
Quels cris aigus ! j'entends sa lamentable voix ;  
Le sang à gros bouillons sort de sa bouche impure ;  
Mère, amante, tout à-la-fois,  
Sa flamme trahissoit l'amour et la nature.  
N'est-ce qu'aux cris du sang que mon cœur abattu  
Reprendra sa vigueur première ?  
Dieux ! aux transports du crime, ah ! combien je préfère  
L'émotion de la vertu !  
Ces préjugés honteux que le vulgaire encense  
Étendoient sur nos yeux les voiles de l'erreur :  
O Rousseau ! ta fière éloquence  
Rappelle l'homme à sa grandeur.  
Enfin la nature flétrie,  
Par tes mâles accents dans nos cœurs retentit :  
Rousseau ! tu fus sans doute un dieu pour ta patrie.  
Mais que dis-je ? ô douleur !... Rousseau mourut proscrit,  
Et Rousseau fut l'auteur d'Émile et de Julie.  
Don précieux du ciel, sage philosophie,  
Bien solide et parfait, charme de mes loisirs,  
Rends à mes sens toute leur énergie,  
Rends-moi mon ame et mes desirs,  
Mon bonheur sera ton ouvrage.  
Que me sert d'être vertueux ?  
Pour mon cœur il faut davantage :  
En m'apprenant l'art d'être sage,  
Enseigne-moi l'art d'être heureux.

Contre la langueur qui m'opresse  
Hâte-toi de me secourir.

O raison ! tu ne peux que montrer ma faiblesse ;

La montrer, est-ce la guérir ?

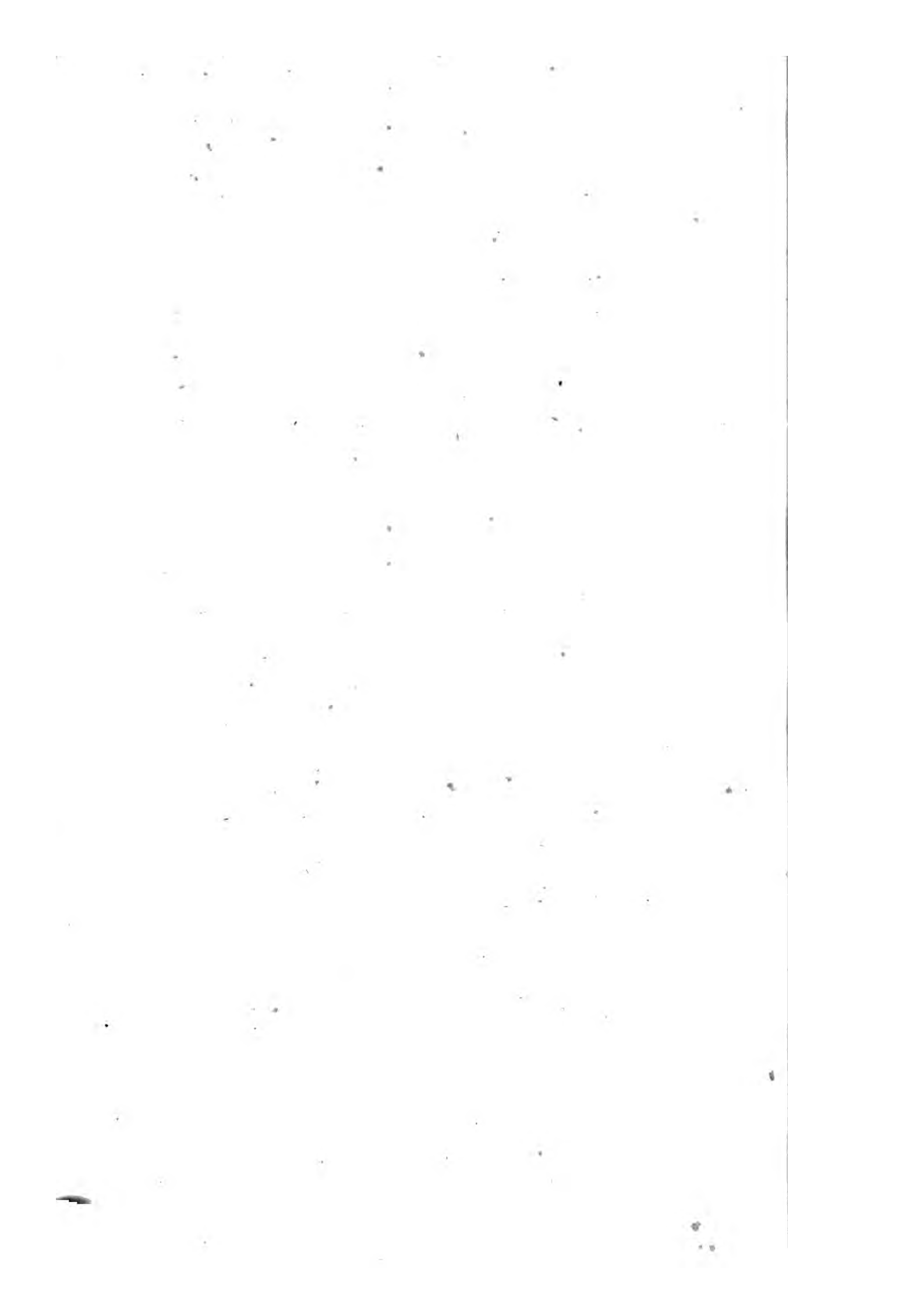
Ah ! je le sens, tu n'es qu'une chimère,

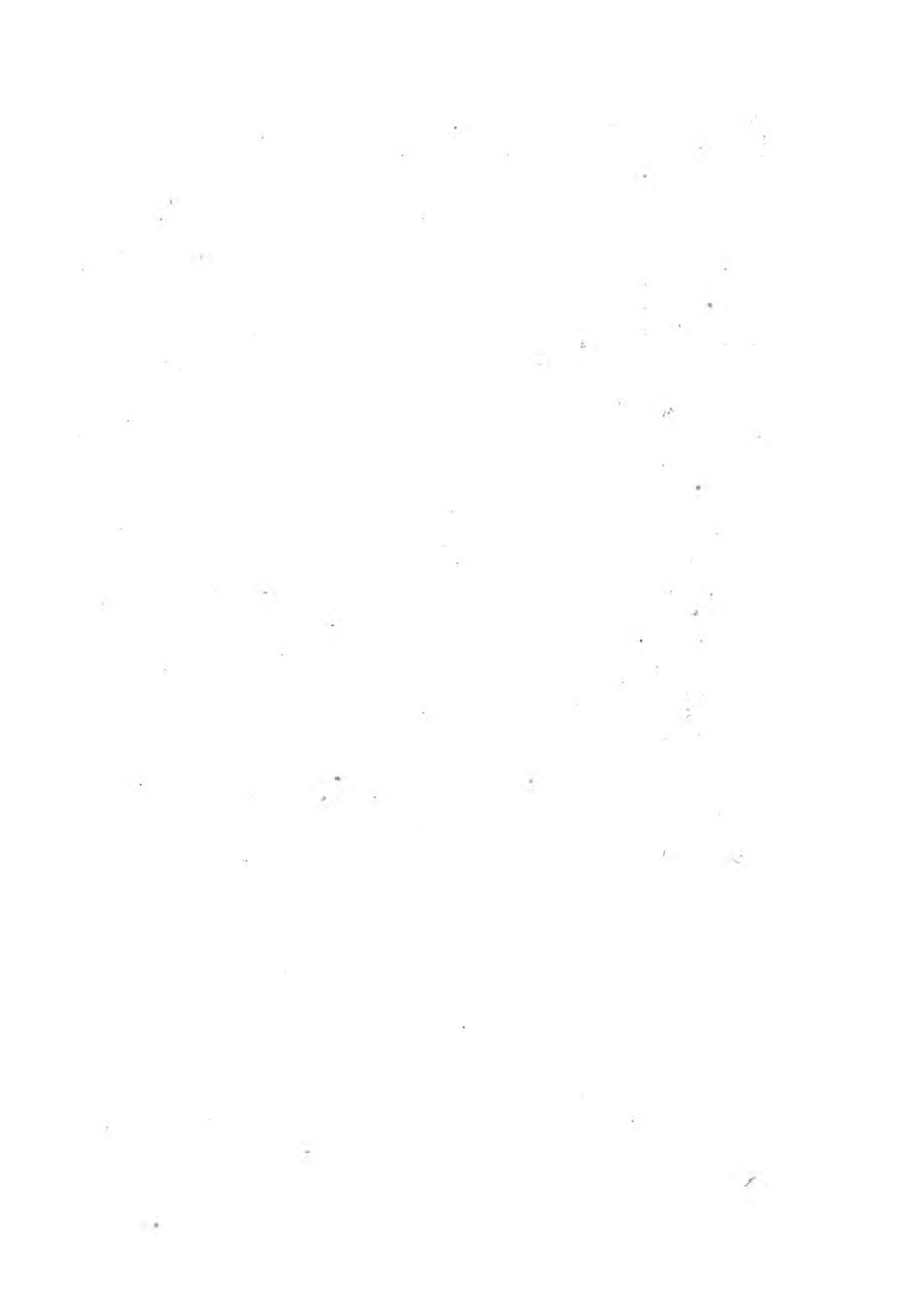
Un vide aliment de nos cœurs ;

Sous ton nom, dans ton sanctuaire,

Nous n'encensons que nos erreurs.

**BEAUCHATEAU.**







*Bouchuteau*

1. *Chlorophyll a* (Chl a)  
2. *Chlorophyll b* (Chl b)  
3. *Carotenoids* (Carotenes and Xanthophylls)

### Chloroplasts

1. *Stroma*  
2. *Thylakoids*  
3. *Grana*  
4. *Granum*

### Photosynthesis

1. *Light-dependent reactions*  
2. *Calvin cycle*  
3. *Photorespiration*  
4. *C<sub>3</sub> pathway*  
5. *C<sub>4</sub> pathway*  
6. *Crassulacean acid metabolism (CAM)*

### End:

1. *Function*

2. *Structure*

3. *Location*

4. *Importance*

5. *End*





*Handwritten text, possibly a signature or name, in cursive script.*

---

# NOTICE

SUR

## BEAUCHATEAU.



Il vécut assez pour la gloire.

BEAUCHATEAU (François-Mathieu CHASTELET DE), fils d'un comédien, naquit à Paris le 8 mai 1645. Dès l'âge de sept ans, il composoit des vers françois, latins, italiens, espagnols, avec la plus grande facilité; avoit terminé un cours d'histoire et de géographie. La reine, mère de Louis XIV; Christine, reine de Suède; le cardinal Mazarin, les plus grands seigneurs, desirèrent voir un enfant si extraordinaire. Beauchâteau leur fut présenté : ils l'enfermèrent dans une chambre, et lui donnèrent un sujet à traiter. Cette épreuve fut pour le jeune poète un véritable triomphe; le cardinal Mazarin, transporté d'admiration, lui accorda une pension de mille livres; le chancelier Séguier lui en fit une autre de trois cents. En 1657, 1659, les œuvres du jeune poète furent publiées sous le titre de *la Lyre du jeune Apollon, ou la Muse naissante du petit de Beauchâteau*, un volume in-4<sup>o</sup>

orné de portraits. La plupart des pièces qu'il renferme, bonnes pour le temps où il écrivoit, ne seroient pas supportables dans le nôtre. Beauchâteau quitta la France en 1659, et se rendit en Angleterre, où les bienfaits de Cromwel ne purent le fixer. Vers 1661 il s'embarqua pour la Përse : depuis cette époque, on ignore ce qu'il est devenu.

---

A MONSIEUR

LE COMTE DE SERI.

Allez, imitez votre père,  
Fils d'un guerrier que j'aime tant;  
Comme lui sous notre hémisphère  
Rendez votre nom éclatant;  
Comme lui soyez le Mécène  
Des buveurs de l'eau d'Hippocrène;  
Et comme lui soyez un jour,  
Brillant de votre propre gloire,  
Autant l'ornement de l'histoire  
Que vous l'êtes de notre cour.

---

VERS

POUR LE PORTRAIT DE LA REINE

DE LA GRANDE-BRETAGNE.

Les uns admirent sa conduite,  
Les autres sa constance en sa juste douleur;  
Mais pour exprimer son mérite,  
On le compare à son malheur.

---

---

# AU MARQUIS DE CRÉQUI,

SUR SA DERNIÈRE BLESSURE.

---

## MADRIGAL.

A tous moments la Parque impitoyable  
Vous veut ranger dessous ses lois ;  
Elle est à plusieurs redoutable ,  
Mais vous la mettez aux abois ;  
Il faut, dit-elle , ô fières destinées ,  
Nous en défaire cette fois :  
Il est trop vieux ( en comptant ses années  
Par le nombre de ses exploits ).

FIN.

---

---

## NOMS DES AUTEURS

### MORTS A LA FLEUR DE L'AGE,

DONT ON N'A PAS CRU DEVOIR FAIRE ENTRER LES PRODUCTIONS  
DANS CETTE COLLECTION.

---

**ALBON** (Camille d'), né à Lyon, 1753, mort à Fraconville en 1788.

**BARJAUD** (J.-B.), né à Montluçon, le ... 1785, et mort au champ d'honneur en 1813, a chanté en vers françois les victoires de Napoléon et les triomphes de nos armées. Comédie, tragédie, odes, épître, roman, tout fut de son ressort. Malheureusement, comme il n'a pas eu le temps de revoir ce qu'il a fait, le choix de ses poésies se réduit à bien peu de chose. En général, on remarque dans ses vers plus de force que d'élégance, plus de pensées que de sentiment, plus de hardiesse que de correction. Barjaud avoit l'œil vif, la physionomie animée. Intrépide dans les combats, il étoit timide dans la société: sa modestie égaloit son mérite. Il seroit peut-être difficile de trouver un homme qui eût moins de défauts et plus d'excellentes qualités. M. le comte François de Nantes fut son protecteur.

**BRICHANTEAU** (Pierre DE) fut gentilhomme ordinaire de la chambre d'Henri IV. Un grand nombre de poésies médiocres.

**BRUN DE GRANVILLE** (Jean-Étienne LE), né à Paris en 1738, et mort dans la même ville en 1765. Des satires au-dessous du médiocre.

**CAMPENETZ** (N. DE), officier aux Gardes françoises, mort à Paris sur l'échafaud, en 1793, âgé de trente-cinq ans. Des chansons où il y a de l'esprit.

**COURTIN DE CISSÉ** (Jacques DE), né à Nogent-le-Rotrou, le ... 1560, mort le 18 mars 1584.

GRUET (Nicolas), né en 1753, mort d'un accident à la chasse le ...  
1778.

GUICHARD (Éléonore), née en Normandie, morte à Paris, en 1747,  
à l'âge de vingt-huit ans.

On a retenu ce joli madrigal adressé au cardinal de Bernis :

Vous m'aimez, dites-vous : ah ! votre cœur volage  
N'est point assez sensible à mes vœux empressés :  
Vous pourriez m'aimer davantage ;  
Vous ne m'aimez donc pas assez !

HABERT (Philippe), de l'Académie française, tué au siège d'Emme-  
rick, en Irlande, en 1637, à l'âge de trente-deux ans. Des vers assez  
bons pour le temps où il écrivait.

LOYS (Jacques), né à Douai, y mourut en 1611 dans sa vingtième  
année. Des poésies au-dessous du médiocre.

MILLEVOYE (Charles), l'un de nos poètes les plus aimables, mort à  
Paris à l'âge de trente-deux ans. Ses œuvres sont la propriété de  
M. Ladvoat ; nous sommes forcés de renvoyer nos lecteurs à la belle  
collection que ce libraire en a publiée l'an passé. Nous citerons tou-  
tefois cette belle élégie de *la Chute des feuilles*, qui fut couronnée  
par l'Académie des Jeux Floraux, au concours de 1811 ; elle offre  
d'ailleurs un objet de comparaison intéressant avec *mes Adieux à la  
Vie*, de Dorange, et *l'Ode imitée de plusieurs psaumes*, de Gilbert.

## LA CHUTE DES FEUILLES.

### ÉLÉGIE.

Et ecce ego morior.

(LIB. REG.)

De la dépouille de nos bois  
L'automne avoit jonché la terre ;  
Le bocage étoit sans mystère,  
Le rossignol étoit sans voix.  
Triste et mourant à son aurore,  
Un jeune malade, à pas lents,  
Parcouroit une fois encore  
Le bois cher à ses premiers ans :

« Bois que j'aime, adieu . . . je succombe ;  
 Ton deuil m'avertit de mon sort ;  
 Et, dans chaque feuille qui tombe ,  
 Je vois un présage de mort.  
 Fatal oracle d'Épidaure ,  
 Tu m'as dit : « Les feuilles des bois  
 « A tes yeux jauniront encore ,  
 « Mais c'est pour la dernière fois,  
 « L'éternel cyprès t'environne :  
 « Plus pâle que le pâle automne ,  
 « Tu t'inclines vers le tombeau.  
 « Ta jeunesse sera flétrie  
 « Avant l'herbe de la prairie ,  
 « Avant les pampres du coteau. »  
 Et je meurs ! de leur froide haleine  
 M'ont touché les sombres autans ;  
 Et j'ai vu , comme une ombre vaine ,  
 S'évanouir mon beau printemps.  
 Tombe , tombe , feuille éphémère !  
 Voile aux yeux ce triste chemin :  
 Cache au désespoir de ma mère  
 La place où je serai demain.  
 Mais, vers la solitaire allée ,  
 Si mon amante échevelée  
 Venoit pleurer quand le jour fuit ,  
 Éveille , par ton léger bruit ,  
 Mon ame un instant consolée. »  
 Il dit, s'éloigne . . . et sans retour !  
 La dernière feuille qui tombe  
 A signalé son dernier jour.  
 Sous le chêne on creusa sa tombe . . .  
 Mais son amante ne vint pas  
 Visiter la pierre isolée ;  
 Et le pâtre de la vallée  
 Troubla seul , du bruit de ses pas ,  
 Le silence du mausolée.

**PETIT** (Nicolas), mort de la peste à Persac, près de Poitiers, en 1532, à l'âge de trente-cinq ans.

**RIVERY** (Claude-François-Félix-Boulangier DE), de l'Académie d'Amiens, et lieutenant civil au bailliage de cette ville, où il naquit le . . . 1724. *Fables et Contes*, Paris, Duchesne, 1754, in-12 de cent



vingt-neuf pages, sans le discours préliminaire de soixante-huit pages ; jolie édition avec gravure au commencement, et vignettes à la tête de chaque livre. Le discours est curieux, quoique tout ce qu'on y dit des fables de Phèdre ne soit pas toujours exact. Quelques-uns de ces contes, et plusieurs de ces fables, sont de Phèdre, de Gay et de Gellert ; les autres sont de son invention. Versification facile, mais diffuse ; poète qui n'eût pas fait fortune de nos jours. Voici une de ses fables, qui m'a paru digne d'être conservée :

### L'ANE ET LES PRÊTRES DE CYBÈLE.

Phèdre déplore le destin  
 D'un âne qui servoit les prêtres de Cybèle :  
 Il lui falloit soir et matin  
 Porter la quête. « Allons, fouillez à l'escarcelle ;  
 Apportez vos poulets, et donnez votre pain :  
 C'est pour la mère de Jupin.  
 Comptez que la bonne déesse,  
 Pour acquitter notre promesse,  
 Au centuple saura vous rendre tous ces biens ;  
 Et nous vous en ferons notre billet sur l'heure  
 Payable aux Champs Élysiens ;  
 Songez que tôt ou tard c'est là votre demeure,  
 Et qu'il dépend de vous d'être riche à jamais. »  
 Séduits par ces propos, l'usurier, le corsaire,  
 Ne trouvant ici-bas d'aussi forts intérêts,  
 Donnent par avarice, et s'empressent de faire  
 Avec Jupiter même un commerce usuraire.  
 Plus les maîtres d'Aliboron  
 Reçoivent de présents, plus la bête de somme  
 Est surchargée : on l'accable, on l'assomme ;  
 On fait tant qu'on l'envoie aux bords de l'Achéron.  
 Il espéroit au moins que leur haine assouvie  
 Alloit finir avec sa vie ;  
 Il ne connoissoit pas tout le fiel des dévots :  
 Ceux-ci, de nouveaux coups chargeant toujours son dos,  
 Au-delà du trépas poursuivent leur esclave.  
 Sur les extrémités d'un cylindre concave  
 On ajuste sa peau, qu'on tend comme un ballon,  
 Et l'on y fait encor résonner le bâton.

MORTS A LA FLEUR DE L'AGE, ETC. 573

ROSSOLLIN (Adolphe), né à Brignolles, département du Var, en 1781, mort à Paris, le ... avril 1815, a publié en 1810, in-18, un poème en cinq chants, sur la fable d'Io, ouvrage où l'auteur en voulant être comique n'a été que burlesque et froid.

VERRIÈRES (Jules-Claude-Grand-Voinet DE), né à Paris en 1710, et mort dans la même ville en 1745. *Démétrius*, tragédie, *l'Amour et l'Innocence*, ballet. Il est auteur de ce joli madrigal :

Projets flatteurs de séduire une belle,  
Soins concertés de lui faire la cour,  
Galants écrits, serments d'être fidèle,  
Airs empressés, vous n'êtes point l'amour.  
Mais se donner sans espoir de retour,  
Par le désordre annoncer que l'on aime,  
Respect timide avec amour extrême,  
Persévérance au comble du bonheur,  
Dans sa Philis n'aimer que Philis même,  
Voilà l'amour : mais il n'est qu'en mon cœur.

VIAUD (Théophile), naquit à Clérac en 1590, mourut à Paris le 26 septembre 1626. Injustement persécuté par le fanatisme religieux. Des tragédies au-dessous du médiocre, des stances, des odes, des élégies, des sonnets où il y a quelquefois de la facilité ; du talent pour les impromptus. Celui sur une dame qui vouloit être comparée au soleil, est fort connu :

Que me veut donc cette importune,  
Que je la compare au soleil ?  
Il est commun, elle est commune :  
Voilà ce qu'ils ont de pareil.

---

# TABLE

## DES MATIÈRES.

---

|                                             |               |
|---------------------------------------------|---------------|
| <b>A monsieur TISSOT.</b>                   | <b>Page v</b> |
| Avertissement.                              | vij           |
| <b>MALFILLATRE.</b>                         | <b>I</b>      |
| Notice sur MALFILLATRE.                     | 3             |
| Narcisse dans l'île de Vénus, Chant I.      | 9             |
| Chant II.                                   | 24            |
| Chant III.                                  | 37            |
| Chant IV.                                   | 60            |
| Le Soleil fixe au milieu des planètes, ode. | 89            |
| Notes.                                      | 92            |
| <b>GILLES D'AURIGNY.</b>                    | <b>109</b>    |
| Notice sur GILLES D'AURIGNY.                | 111           |
| Le Tuteur d'Amour, Chant I.                 | 113           |
| Chant II.                                   | 125           |
| Chant III.                                  | 132           |
| Chant IV.                                   | 140           |
| <b>GUYMOND DE LA TOUCHE.</b>                | <b>151</b>    |
| Notice sur GUYMOND DE LA TOUCHE.            | 153           |
| Iphigénie en Tauride, Acte I.               | 155           |
| Acte II.                                    | 169           |
| Acte III.                                   | 185           |
| Acte IV.                                    | 203           |
| Acte V.                                     | 217           |
| Variantes.                                  | 230           |
| <b>DORANGE.</b>                             | <b>231</b>    |
| Notice sur DORANGE.                         | 233           |

TABLE DES MATIÈRES.

575

|                                                                                                    |          |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------|----------|
| Les Bucoliques de Virgile. Première Églogue.                                                       | Page 239 |
| Deuxième Églogue. Corydon.                                                                         | 244      |
| Troisième Églogue. Ménalque, Damète, Palémon.                                                      | 249      |
| Quatrième Églogue. Pollion.                                                                        | 256      |
| Cinquième Églogue. Daphnis, Ménalque, Mopsus.                                                      | 260      |
| Sixième Églogue. Silène.                                                                           | 266      |
| Septième Églogue. Corydon et Tyrcis.                                                               | 271      |
| Huitième Églogue. Damon et Alphésibée.                                                             | 276      |
| Neuvième Églogue. Lycidas, Moëris.                                                                 | 283      |
| Dixième Églogue. Gallus.                                                                           | 287      |
| <b>ODES ET POÉSIES DIVERSES.</b>                                                                   |          |
| Ode à Napoléon.                                                                                    | 296      |
| Notes.                                                                                             | 299      |
| Ode sur la bataille d'Iéna.                                                                        | 300      |
| Notes.                                                                                             | 307      |
| Ode sur la bataille de Friedland.                                                                  | 309      |
| Notes.                                                                                             | 317      |
| Fragments de la Jérusalem délivrée. Conseil des esprits infernaux. Discours de Pluton. (Chant IV.) | 319      |
| Songe d'Argillan. (Chant VIII.)                                                                    | 325      |
| Demain. A Délie.                                                                                   | 327      |
| Le Parjure, ode anacréontique.                                                                     | 328      |
| Mes Adieux à la vie.                                                                               | 331      |
| Note.                                                                                              | 338      |
| <b>GILBERT.</b>                                                                                    | 339      |
| Notice sur GILBERT.                                                                                | 341      |
| Le Dix-huitième Siècle, satire.                                                                    | 345      |
| Mon Apologie.                                                                                      | 364      |
| <b>ODES.</b>                                                                                       |          |
| Le Jugement dernier.                                                                               | 383      |
| Ode à Monsieur, sur son voyage en Piémont.                                                         | 388      |
| Ode au Roi.                                                                                        | 391      |
| Le Charme des Bois.                                                                                | 395      |
| Ode imitée de plusieurs Psaumes.                                                                   | 397      |

|                                         |          |
|-----------------------------------------|----------|
| <b>FALAISE DE VERNEUIL.</b>             |          |
| Notice sur <b>FALAISE DE VERNEUIL.</b>  | Page 401 |
| Ode à M. le comte Français.             | 405      |
| Épître à un critique.                   | 411      |
| Ode sur l'Amour de la Gloire.           | 415      |
| Ode à l'Espérance.                      | 420      |
| Stances sur la Philosophie.             | 426      |
| Stances à un jeune poète lyrique.       | 430      |
| L'Angloise désabusée, romance.          | 432      |
| L'Amour craintif.                       | 434      |
| L'Arbre mourant, imitation d'Ossian.    | 436      |
| L'Enfant et le Tas de neige, fable.     | 438      |
| Les deux mendiants, fable.              | 439      |
| Le Voyageur et les Cigales, fable.      | 440      |
| Notes.                                  | 441      |
| A madame Bugnon, née Tardieu.           | 443      |
| <b>MADemoiselle DE LOUVENCOURT.</b>     |          |
| Notice sur mademoiselle de Louvencourt. | 447      |
| <b>CANTATES.</b>                        |          |
| Ariane.                                 | 449      |
| Zéphire et Flore.                       | 452      |
| Céphale et l'Aurore.                    | 455      |
| Médée.                                  | 457      |
| Sur sa prochaine mort.                  | 460      |
| <b>ANDRÉ DE CHÉNIER.</b>                |          |
| Notice sur André de Chénier.            | 484      |
| L'Invention, poème.                     | 465      |
| <b>ODES.</b>                            |          |
| Ode I. La jeune Captive.                | 480      |
| Ode II.                                 | 483      |
| Ode III.                                | 484      |
| <b>ÉLÉGIES.</b>                         |          |
| Élégie I.                               | 485      |

| DES MATIÈRES.                                                                  |      | 577 |
|--------------------------------------------------------------------------------|------|-----|
| Élégie II.                                                                     | Page | 487 |
| Élégie III.                                                                    |      | 489 |
| Élégie IV.                                                                     |      | 493 |
| Le Malade.                                                                     |      | 496 |
| FRAGMENTS.                                                                     |      |     |
| Néere.                                                                         |      | 502 |
| Fragment du Jeu de Paume.                                                      |      | 504 |
| Derniers Vers de l'Auteur.                                                     |      | 505 |
| BERTIN.                                                                        |      |     |
| Notice sur Bertin.                                                             |      | 509 |
| Au Lecteur.                                                                    |      | 511 |
| ÉLÉGIES.                                                                       |      |     |
| Élégie I.                                                                      |      | 514 |
| Élégie II.                                                                     |      | 517 |
| Élégie III. A un myrte.                                                        |      | 521 |
| Élégie IV.                                                                     |      | 523 |
| Élégie V.                                                                      |      | 525 |
| Élégie VI. A un Rival.                                                         |      | 528 |
| Élégie VII.                                                                    |      | 530 |
| Élégie VIII. A ma Muse.                                                        |      | 531 |
| Élégie IX. La Vendange. A Catilie.                                             |      | 533 |
| Élégie X. La Moisson.                                                          |      | 537 |
| Élégie XI. Aux mânes d'Eucharis.                                               |      | 540 |
| Élégie XII.                                                                    |      | 542 |
| DOUGADOS ( père VENANCE ).                                                     |      |     |
| Notice sur Dougados ( père Venance ).                                          |      | 545 |
| La Veillée. A madame la Baronne de Balainvilliers, intendante<br>du Languedoc. |      | 547 |
| Prière aux Zéphyr.                                                             |      | 551 |
| Les Enjeux.                                                                    |      | 552 |
| L'Amour et les Graces, ode anacréontique.                                      |      | 554 |
| Élégie.                                                                        |      | 556 |
| L'Ennui, élégie.                                                               |      | 558 |

## BEAUCHATEAU.

|                                                                                                                          |          |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------|
| Notice sur Beauchâteau.                                                                                                  | Page 565 |
| A monsieur le Comte de Sery.                                                                                             | 567      |
| Vers pour le portrait de la Reine de la Grande-Bretagne.                                                                 | Idem.    |
| Au Marquis de Créquis, sur sa dernière blessure. Madrigal.                                                               | 568      |
| Noms des Auteurs morts à la fleur de l'âge, dont on n'a pas cru<br>devoir faire entrer les œuvres dans cette Collection. | 569      |

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

562463  
612

---

# LISTE

DE

## MESSIEURS LES SOUSCRIPTEURS.

---

|                                                                   |               |
|-------------------------------------------------------------------|---------------|
| ANDRYANE (Madame), née MERLIN, à Paris.                           | 1 exemplaire. |
| BAGIEU (Madame), à Paris.                                         | 1 ex.         |
| BARDEL, Chef de bureau à la préfecture, à Paris.                  | 1 ex.         |
| BAUDIN, Capitaine de vaisseau, au Havre-de-Grâce.                 | 1 ex.         |
| BINET, Chef de bureau à la marine, à Paris.                       | 1 ex.         |
| BLIN, Professeur de troisième au collège de Henri IV,<br>à Paris. | 1 ex.         |
| BOUBERT (Madame la Comtesse), à Paris.                            | 1 ex.         |
| CAILLES DESFONTAINES, Avocat, à Paris.                            | 1 ex.         |
| CASIMIR DELAVIGNE, homme de lettres.                              | 1 ex.         |
| CHEMIN DU PONTES, Professeur de Belles-Lettres,<br>à Paris.       | 1 ex.         |
| DELESSERT (BENJAMIN), Député.                                     | 1 ex.         |
| DORANGE.                                                          | 1 ex.         |
| DUBUISSON, à Paris.                                               | 1 ex.         |
| ÉBLÉ (Madame la Comtesse D'), à Paris.                            | 1 ex.         |
| FOUNET (Madame), à Paris.                                         | 1 ex.         |
| FRANÇAIS (le Comte), Député, à Paris.                             | 4 ex.         |
| FROMENT (Madame).                                                 | 1 ex.         |
| GILBERT (Madame), à Paris.                                        | 1 ex.         |
| GREFFULHE (Madame la Comtesse DE), à Paris.                       | 1 ex.         |
| GUEBHARD (Madame), à Paris.                                       | 1 ex.         |
| IBERT, à Paris.                                                   | 1 ex.         |



|                                                                                           |               |
|-------------------------------------------------------------------------------------------|---------------|
| JOUANE, Directeur des Messageries, à Caen.                                                | 1 exemplaire. |
| LEBLANT DE MARCONAY, Avoué, à Paris.                                                      | 1 ex.         |
| LECLERC, Professeur, à Paris.                                                             | 3 ex.         |
| LEGAIGNEUR, homme de lettres, Associé-Correspondant de l'Académie de Caen, à Saint-Aubin. | 1 ex.         |
| LONGUET, à Paris.                                                                         | 1 ex.         |
| MANCEL, Libraire, à Caen.                                                                 | 6 ex.         |
| MARCHOU (Madame).                                                                         | 1 ex.         |
| MOLÉ (le Comte).                                                                          | 1 ex.         |
| MONTGUYON (le Comte DE).                                                                  | 1 ex.         |
| PANET-TREMOLIÈRE (HENRI).                                                                 | 1 ex.         |
| PETIT-DAUTERIVE (Madame).                                                                 | 1 ex.         |
| POURTALÈS-GORGIER (Madame la Comtesse).                                                   | 1 ex.         |
| RICHARD, Maître de pension.                                                               | 1 ex.         |
| RIVIERRE (HENRI DE LA), Conseiller.                                                       | 1 ex.         |
| ROLAND DE CHAMBODOIN (le Comte).                                                          | 1 ex.         |
| ROLIN, Inspecteur des eaux et forêts de S. A. S. le Prince de Bourbon.                    | 1 ex.         |
| SERGE-DOLGOROUKI (Son Altesse le Prince), à Paris.                                        | 1 ex.         |
| SOUZA (le Comte DE).                                                                      | 1 ex. vélin.  |
| STOX (Madame), à Paris.                                                                   | 1 ex.         |
| TIRELET (Madame la Vicomtesse), à Paris.                                                  | 1 ex.         |

1491

# SOUVENIRS DES MUSES,

OU

COLLECTION DES POÈTES FRANÇOIS

MORTS A LA FLEUR DE L'AGE;

PUBLIÉE

PAR J. B. BUISSON.

*Stat sua cuique dies, brevis et irreparabile tempus  
Omnibus est vitæ; sed famam extendere factis,  
Hoc virtutis opus...*

VIRGILE, X, 467.



A PARIS,

CHEZ L'ÉDITEUR, RUE GUI SARDE, N<sup>o</sup> 14, FAUB. S.-GERMAIN,  
PRÈS LA PLACE S.-SULPICE;

CORBET, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS, N<sup>o</sup> 61;

LADVOCAT, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS.

1823.

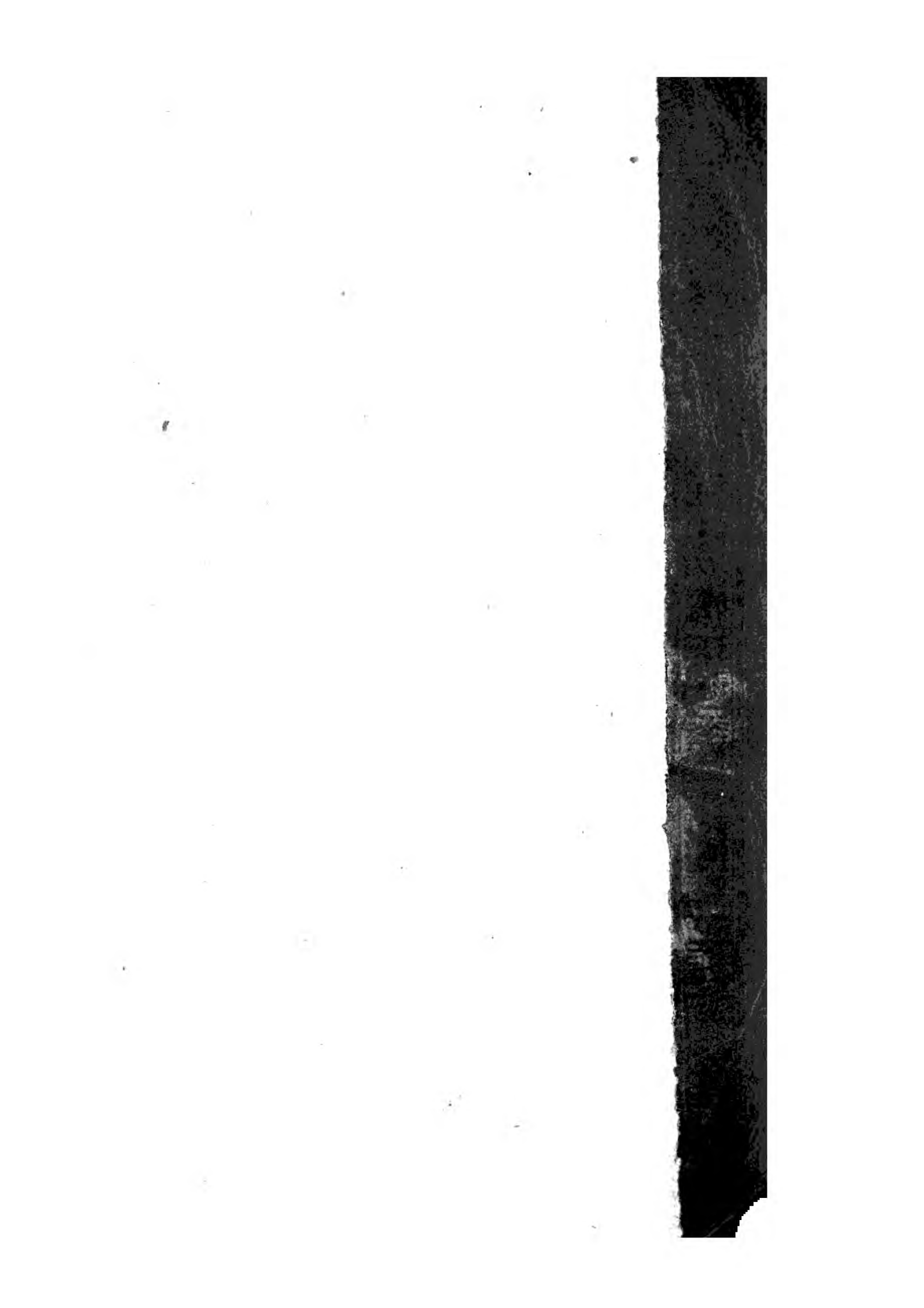
9<sup>th</sup> Nov.

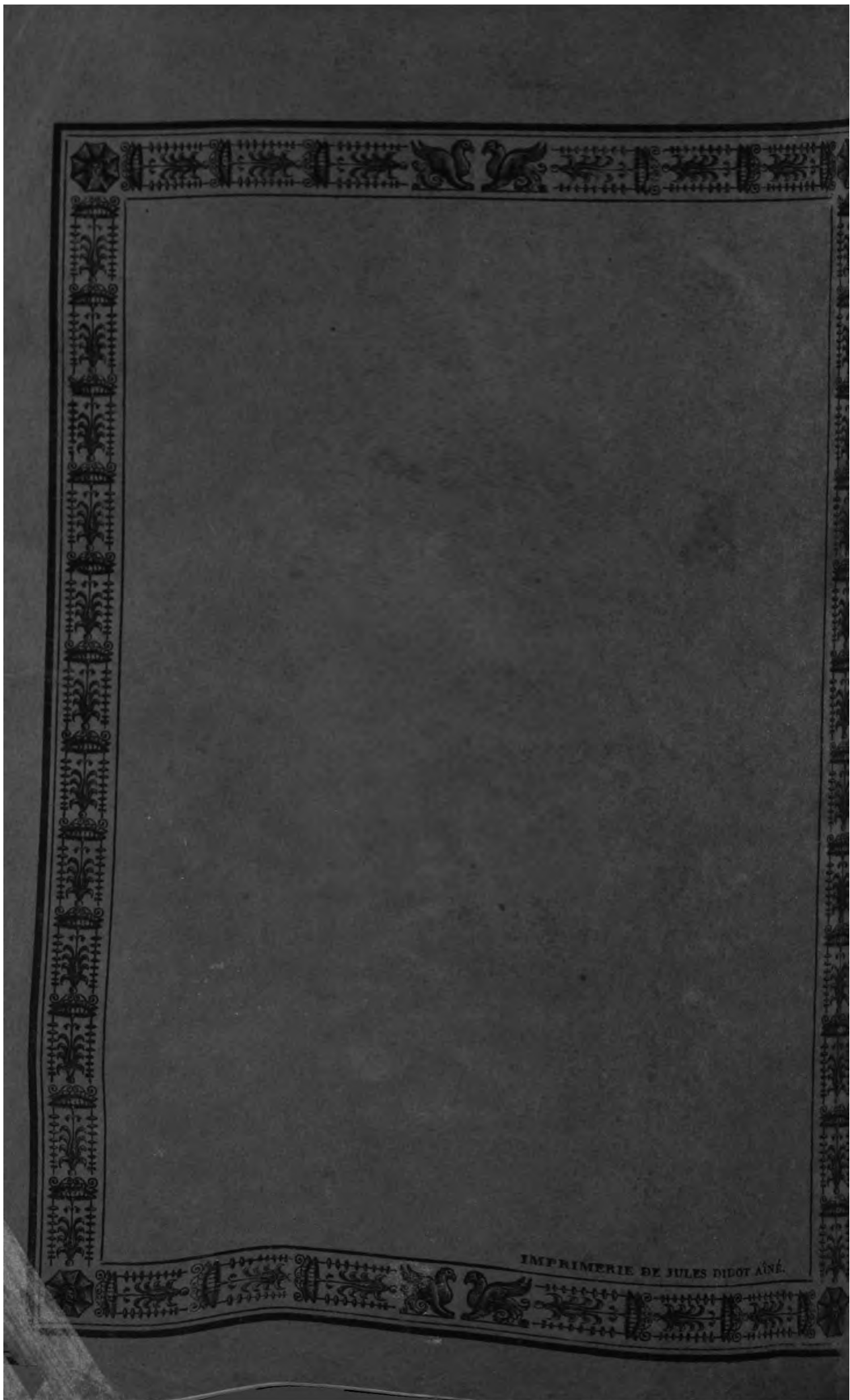
D 271

L. P. Burco,

Paris. —

July, 1824.





IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AÎNÉ.





